ROBERT R. FOWLER
TRADUIT PAR NICOLE ET ÉMILE MARTEL

MA SAISON EN ENFER

130 JOURS DE CAPTIVITÉ AUX MAINS D'AL-QAÏDA

Québec Amérique

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/masaisonenenfer10000robe

Dossiers et Documents

CE QU'ON A DIT DE *A SEASON IN HELL*

« Je suis restée en contact étroit avec les épouses de Bob et de Louis pendant la captivité de leurs maris qui, dans ce climat de préoccupation et d'incertitude, nous a paru interminable. Nous avons tenté de maintenir l'espérance bien en vie et de nous convaincre qu'ils arriveraient à trouver la force nécessaire pour passer à travers une épreuve aussi épouvantable, et retrouver leur liberté. Et maintenant, avec la même émotion, nous découvrons qu'ils ont triomphé et nous pouvons comprendre l'enfer qu'ils ont traversé. »

Michaëlle Jean

« Quel remarquable livre. Une écriture claire, convaincante, viscérale. L'analyse est formidable. L'histoire est à couper le souffle. Fowler n'épargne rien, ni personne : ni lui-même, ni Al-Qaïda, ni la réaction canadienne, de la GRC jusqu'au ministère des Affaires étrangères. Cela faisait des éternités que je n'avais pas lu une œuvre de non-fiction où chaque page me saisissait autant le cœur, puis l'esprit, ou tous les deux. C'est un tour de force d'autobiographie. »

Stephen Lewis

« Grâce à ce récit fascinant du temps qu'il a passé en cruelle captivité, Robert Fowler nous montre la puissance de l'esprit humain face à l'adversité et au danger. Son courage et sa détermination lui ont permis de traverser des moments de contrainte physique et émotionnelle inconcevables pour la plupart d'entre nous. Avec une plume narrative éloquente, Fowler nous amène à jeter un regard critique sur les dangers mondiaux d'aujourd'hui et sur l'humanité que nous partageons. »

Kofi A. Annan, secrétaire général des Nations Unies (1997-2006), président de la Fondation Kofi Annan

« Dans *Ma saison en enfer,* Robert Fowler a saisi dans une prose directe, riche, stimulante la terreur de son épreuve. Il parle de ses ravisseurs avec une surprenante équité, accordant une part d'humanité à des personnes qu'il aurait facilement pu traiter avec colère et ressentiment. Dans la chaleur du désert, ce courageux spécialiste de l'Afrique met à contribution les considérables compétences qu'il avait acquises pendant des décennies d'expérience en tant que diplomate, et par la grâce de son écriture – malgré la douleur de ses blessures, trop réelles –, il partage une connaissance approfondie des perspectives et des complexités politiques des hommes – et des enfants-soldats – qui l'ont enlevé, faisant le récit fascinant d'une expérience à laquelle bien d'autres n'auraient pas survécu. »

Le lieutenant-général (retraité) et sénateur Roméo A. Dallaire

« Une histoire de courage et de détermination face à la peur et à la terreur ; une histoire à l'intrigue politique internationale où les enjeux personnels et politiques ne pouvaient pas être plus élevés ; une histoire racontée d'une manière impitoyable ; et une histoire vraie. Robert Fowler a longtemps été un des diplomates canadiens les plus distingués et les plus efficaces. Il est maintenant l'un des grands héros du Canada. »

James Orbinski, MD, auteur de *An Imperfect Offering* et titulaire de la Chaire de Santé mondiale à l'Université de Toronto

MA SAISON EN ENFER

130 JOURS DE CAPTIVITÉ AUX MAINS D'AL-QAÏDA

Projet dirigé par Pierre Cayouette, conseiller littéraire

Adjointe à l'édition : Myriam Caron Belzile
Conception graphique : Sara Tétreault et Nathalie Caron
Mise en pages : André Vallée – Atelier typo Jane
Révision linguistique : Annie Pronovost et Sabine Cerboni
En couverture : luchschen / shutterstock.com

Québec Amérique
329, rue de la Commune Ouest, 3e étage
Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1
Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre pour nos activités de traduction.

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

SODEC Québec

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Fowler, Robert R.
[Season in hell. Français]
Ma saison en enfer : 130 jours de captivité aux mains d'Al-Qaïda
(Dossiers et documents)
Traduction de : A season in hell.
ISBN 978-2-7644-2506-0 (Version imprimée)
ISBN 978-2-7644-2647-0 (PDF)
ISBN 978-2-7644-2648-7 (ePub)1. Fowler, Robert R. Captivité, 2008-2009. 2. Otages - Niger - Biographies. 3. Otages - Canada - Biographies. 4. Diplomates - Canada - Biographies. I. Titre. II. Collection : Dossiers et documents (Éditions Québec Amérique).
DT547.853.F68A3 2013 966.26'053092 C2013-941533-5

Dépôt légal : 3e trimestre 2013
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Titre original :
A Season in Hell : My 130 Days in the Sahara with Al Qaeda
© Robert R. Fowler, 2011.
Published by arrangement of Westwood Creative Artists

© Éditions Québec Amérique inc., 2013.
quebec-amerique.com

Imprimé au Québec

ROBERT R. FOWLER
TRADUIT PAR NICOLE ET ÉMILE MARTEL

MA SAISON EN ENFER

130 JOURS DE CAPTIVITÉ AUX MAINS D'AL-QAÏDA

Québec Amérique

Pour Mary, dont l'amour, le dynamisme
et le courage m'ont ramené.

Pour mes merveilleuses filles, Linton, Ruth,
Antonia et Justine, et leurs familles qui ont fait
qu'il était si important de rentrer à la maison.

Pour Louis, sans qui je ne serais probablement
pas passé au travers.

Pour les présidents Touré et Compaoré, leurs braves
négociateurs et tous ceux au gouvernement canadien
qui ont œuvré sans relâche et efficacement pour
rendre notre retour possible.

Pour tous ceux qui ne peuvent rentrer à la maison.

C'est un Marin des temps anciens
Sur trois qui passent, il en stoppe un :
« Vieille barbe grise œil étincelant,
« Pourquoi me retiens-tu la main ?

« Les portes du Marié sont ouvertes,
« Je suis son parent prochain :
« Les Hôtes sont là, la Fête s'apprête, –
« Entends-tu la joie du festin ? »

L'autre ne lui lâche pas la main –
« C'est un Bateau », commence-t-il –
« Très bien, si tu as une histoire drôle,
« Accompagne-moi, veux-tu, Marin. »

L'autre le retient par sa main maigre,
Il recommence : « C'est un bateau » –
« Lâche-moi, vieux Fou à barbe grise !
« Ou par ma Canne tu vas danser ! »

L'autre le retient par l'œil qui brille –
Dont il ne peut se détacher,
Il est comme l'enfant de trois ans,
L'Autre l'a forcé à l'écouter.

Il s'est assis sur une pierre,
Il ne peut plus faire autrement
Que d'écouter le vieux Marin,
Le vieux Marin aux yeux brillants.

Samuel Taylor Coleridge,
La Ballade du Vieux Marin,
traduction de Jacques Darras

TABLE DES MATIÈRES

Cartes et repères géographiques 13

Avant-propos 17

PREMIÈRE PARTIE : LA DESCENTE AUX ENFERS

Chapitre 1 – L'enlèvement 25

Chapitre 2 – Gare centrale 45

Chapitre 3 – Le conseil d'administration 61

Chapitre 4 – Le camp Télé 75

Chapitre 5 – Vidéo, prise 1 87

DEUXIÈME PARTIE : PRISONNIERS D'AL-QAÏDA AU SAHARA

Chapitre 6 – Camp Canada 105

Chapitre 7 – Survivre dans le désert 143

Chapitre 8 – Nos ravisseurs d'AQMI 155

Chapitre 9 – Nous et eux 179

TROISIÈME PARTIE : LE MILIEU DE LA PARTIE

Chapitre 10 – *Solo, perduto, abbandonato in landa desolata ! Orror !* 199

Chapitre 11 – Blaise Compaoré et son merveilleux présent 225

Chapitre 12 – L'appel à la maison 237

Chapitre 13 – Soumana disparaît – une conversion – et des lettres de la maison 263

QUATRIÈME PARTIE : FIN DE PARTIE

Chapitre 14 – Ultimatum 277

Chapitre 15 – Quelqu'un risque de mourir 289

Chapitre 16 – La libération et l'envol vers la liberté 305

APRÈS

Chapitre 17 – Bamako et Ouagadougou, l'Allemagne et chez nous 333

Épilogue – Remplir les cases vides 339

Appendice 1

Une histoire sommaire d'Al-Qaïda au Maghreb islamique 369

Appendice 2

Gérer la menace d'Al-Qaïda au Maghreb islamique 377

Appendice 3

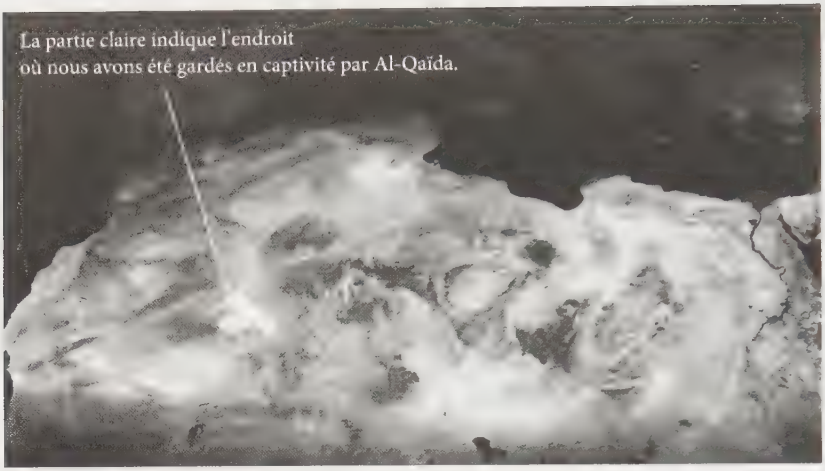
Développements récents 383

Remerciements 413

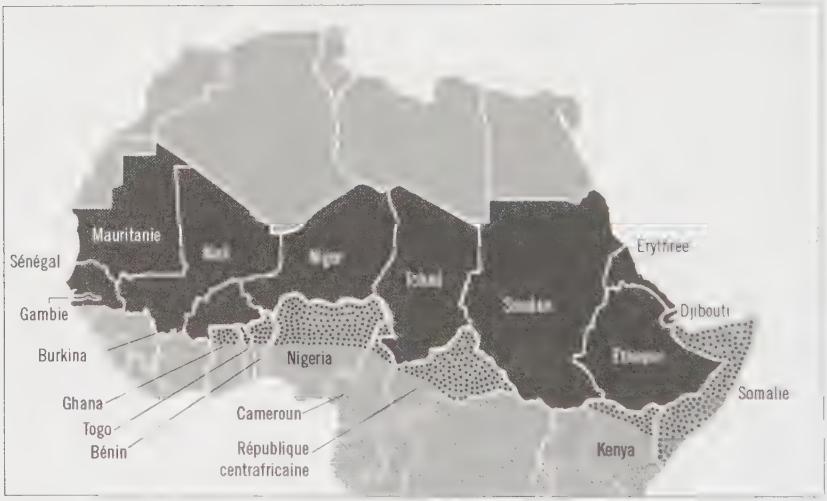
Bibliographie 419

Cahier photo 423

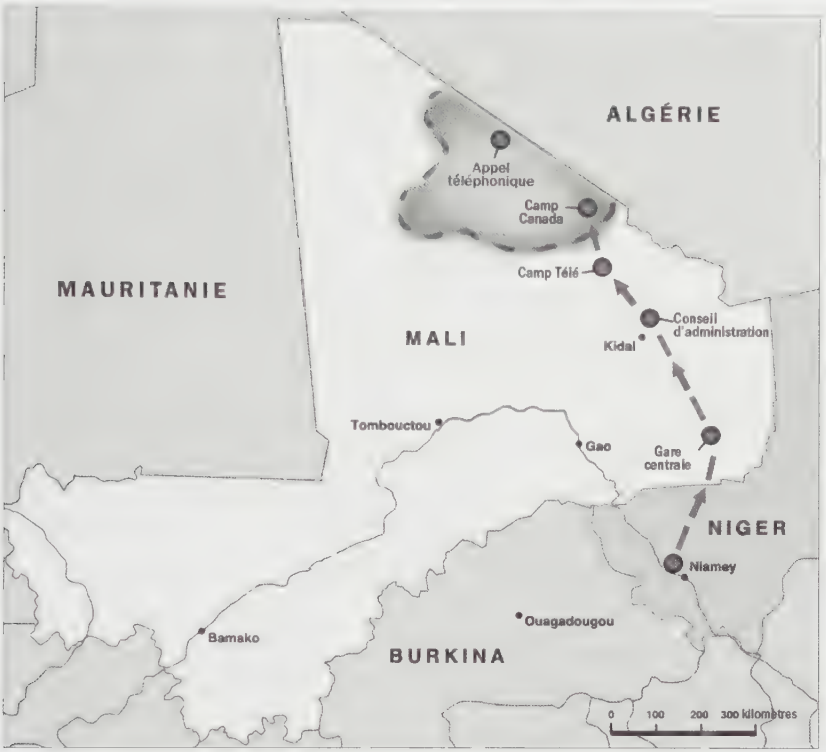
CARTES ET REPÈRES GÉOGRAPHIQUES



Le désert du Sahara s'étend à travers l'Afrique du Nord, depuis la côte atlantique jusqu'au Nil, et depuis la côte méditerranéenne jusqu'à ce qui reste du lac Tchad. Les 8 600 000 kilomètres carrés du Sahara couvrent une surface plus grande que le territoire continental des États-Unis.



Le Sahel (montré ici en gris foncé) est une bande d'instabilité de 7 000 kilomètres qu'Al-Qaïda considère comme un terrain fertile pour son expansion. Elle traverse l'Afrique dans sa partie la plus large, depuis la Mauritanie sur l'Atlantique, jusqu'à Djibouti sur l'océan Indien. Un certain nombre de pays environnants (comme la Somalie et le Nigeria) ont été frappés d'une manière similaire par les changements climatiques, la désertification et les conflits ethniques et religieux. La partie pointillée marque ces zones les plus touchées.



Dates clés et localisations

15 décembre 2008 : Gare centrale
16 décembre 2008 : Conseil d'administration
17 décembre 2008 : Camp Télé
19 décembre 2008 au 14 février 2009 : Camp Canada
10 mars 2009 : Lieu présumé de l'appel téléphonique

Légende

→ notre route probable
région approximative de réclusion

Camp Canada
(du 6e au 63e jour)
N
Deuxième piste (du 96e au 99e jour)
Latrine Pas loin
Photo de Jabber (Nokia)
Crête très escarpée
Lieu où dormait Soumana
Gros rochers
Notre lieu de sommeil quand nous sommes revenus au camp Canada (96e au 99e jour)
Première piste
Nos couvertures
Le « tombeau » de Hassan
Sentier de la sentinelle
Limites approximatives de notre « prison »
Camion endommagé de Omar Ln
Point élevé
Cuisine d'AQMI
Stationnement des camions d'AQMI
Texte de la deuxième vidéo (52e jour)

AVANT-PROPOS

Ce qui suit est l'histoire personnelle d'une période dramatique de 130 jours dans ma vie. Malgré l'usage constant du « nous », je compte sur le lecteur pour comprendre que je ne prétends à aucun moment parler au nom de mon ami et compagnon otage, Louis Guay.

Louis a décidé qu'il n'allait pas jouer de rôle dans la préparation de ce compte rendu. Au moment où j'ai terminé le présent manuscrit, il était encore membre de la fonction publique au ministère canadien des Affaires étrangères et du Commerce international (MAECI) et il devait encore respecter ses obligations à ce titre. Je dois donc établir clairement que les réflexions et les opinions exprimées dans ces mémoires, de même que tous les souvenirs qu'ils incluent, sont les miennes, et seulement les miennes. J'ai cherché à limiter les aspects de ma narration qui concernent la vie privée de Louis et celle de la famille si chaleureuse et solidaire qui est la sienne. Je présente mes plus sincères excuses à la famille Guay pour toute transgression à cet engagement. Elle comprendra que la moitié de cette histoire est forcément celle de Louis et qu'il serait donc impossible de la raconter sans faire régulièrement et fréquemment référence à lui, à sa constance, à son soutien sans faille et à sa belle amitié.

Ce compte rendu fera le récit d'un camping extrême dans le désert, dans des circonstances absolument périlleuses pour notre vie, et pourra peut-être permettre au lecteur de tirer ses propres conclusions sur une question qui lui vient souvent à l'esprit : comment est-ce que je m'en tirerais dans de telles circonstances ? J'ai le sentiment que la plupart des gens se comporteraient bien mieux qu'ils ne le croient.

Ce livre n'est cependant pas un essai théorique sur Al-Qaïda ou le fondamentalisme islamique et le rôle catalytique qu'ils jouent dans ce qui devient de plus en plus clairement un conflit de civilisations. Et ce n'est pas non plus un manuel visant à faire des membres d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) de meilleurs ravisseurs. Je vais donc éviter de décrire en détail ce que les djihadistes ont bien ou mal fait, ou ce qu'ils auraient pu mieux faire ou, plus généralement, de fournir de l'information qui leur permettrait de mener avec plus d'efficacité leur *djihad* (guerre sainte). On pourrait croire que certains aspects de ce récit offrent en effet de tels conseils, mais ils n'ont été inclus que parce que je savais qu'ils leur étaient connus. Dans la même veine, je me suis abstenu d'écrire quoi que ce soit qui pourrait prolonger d'un seul instant la captivité d'un otage futur.

Ces réserves étant faites, et tandis qu'il est encore relativement présent à ma mémoire, j'espère que le lecteur jugera que ce récit l'informe bien d'une expérience très particulière qui n'est pas unique pour autant. De nombreux otages ont subi des détentions bien plus longues et bien plus dures que nos quatre mois et demi comme captifs d'Al-Qaïda. D'ailleurs, tandis que nous gisions jour après jour sous le soleil accablant du Sahara, je me souvenais, et mon appréhension se changeait vite en pure terreur, des calvaires prolongés et impitoyables de Terry Anderson, de Terry Waite, de Marc Gonsalves et de ses collègues, d'Ingrid Betancourt, du personnel de l'ambassade des États-Unis à Téhéran, et de tellement d'autres. Je n'oubliais pas, bien sûr, tous ceux qui avaient été tués ou qui étaient morts en captivité.

Environ deux mois avant notre capture, Louis et moi avions discuté avec Isabelle Roy (qui était alors ambassadrice du Canada au Mali) du cauchemar de huit mois vécu par Andrea Kloiber et Wolfgang Ebner, deux touristes autrichiens enlevés en Tunisie, en tant que prisonniers d'AQMI. Ils avaient été libérés juste avant notre capture par la même organisation djihadiste, vers la fin de 2008. Tandis que nous nous demandions si notre aventure connaîtrait une fin heureuse, nous étions parfaitement conscients que d'autres Canadiens ailleurs dans le monde étaient détenus en otages et subissaient un sort semblable au nôtre, ou pire encore.

Nous savions qu'Alan Johnston de la BBC avait été détenu pendant 114 jours à Gaza, deux ans plus tôt, par l'armée de l'islam, mais nous ne connaissions pas encore la terrible histoire de David Rohde, le reporter du *New York Times* qui a échappé aux griffes des talibans peu après notre libération et a finalement atteint la liberté après plus de sept mois dans les montagnes des zones tribales de l'Afghanistan et du Pakistan, une histoire racontée d'une manière saisissante par sa femme et lui dans un livre intitulé *A Rope and a Prayer.* Mais l'exécution de David Pearl, un autre brave reporter, était toujours présente à mon esprit ; il avait été détenu dans des circonstances similaires par Al-Qaïda au Pakistan.

Je dois dire un mot sur les langues : celles que parlaient les 31 membres d'AQMI qui nous ont retenus captifs étaient principalement l'arabe et le berbère, dans ce que nous percevions comme divers dialectes, dont le tamasheq, la langue du Sahara et des Touareg. Ni Louis, ni moi ne maîtrisons plus de quelques expressions et mots courants en arabe, et nos ravisseurs, pour des raisons évidentes, n'avaient aucune raison de nous apprendre leur langue. Nous parlions donc avec eux en français. Quant à l'épellation des mots, des noms et des expressions d'origine arabe, j'ai tenté de rester pragmatique, près de l'usage commun et, je l'espère, constant.

Très souvent, pendant que je pourrissais dans le sable, j'ai pensé au merveilleux poème de Samuel Coleridge, *La Ballade du Vieux Marin* et je me suis étonné des passages de ce poème épique dont je me souvenais. J'ai aussi été frappé par l'étonnante correspondance de ces passages avec notre horrible situation, et à quel point cette complainte venait rejoindre mon désarroi intérieur. J'ai tiré énergie de ces mots inspirés, écrits il y a deux siècles, j'y ai trouvé secours et c'est autour d'eux que j'ai commencé à élaborer ce récit.

On ne m'a jamais accusé d'être taciturne et quand les médecins de l'excellent groupe Survival, Evasion, Resistance and Escape (SERE) du Centre médical régional de Landstuhl, en Allemagne, m'ont encouragé à partager mon histoire plutôt que de la garder enfouie en moi, je n'ai pas eu besoin qu'on m'y incite davantage. Alors, à l'instar de l'obstination de mon Vieux Marin pour raconter

son histoire, ce livre m'a déjà aidé à exorciser les démons d'Al-Qaïda qui me restaient.

L'épigraphe plante le décor et vous, les invités à ma noce, avez généreusement choisi d'entendre le récit de ce vieux fou à la barbe grise et par conséquent vous avez contribué à ma libération. Les strophes en exergue de chaque chapitre ne sont pas citées dans l'ordre établi par Coleridge, mais je sais qu'il comprendrait que je les aie choisies selon leur rapport avec mon récit tel qu'il se déroule.

Il sautera aux yeux de tous que *Ma saison en enfer* ne prétend en rien être un ouvrage savant. La bibliographie est tout simplement une liste des ouvrages que j'ai consultés, pour certains passages – et souvent de manière bien superficielle – et je suis reconnaissant à leurs auteurs, que je sois ou non d'accord avec eux, ou que j'aie été ou non influencé par leurs analyses, leurs conclusions ou leurs objectifs.

Au moment de notre libération, le premier ministre Stephen Harper a clairement déclaré que le Canada n'avait payé aucune rançon et n'avait libéré aucun prisonnier, et je n'ai aucune raison de douter de cette affirmation. Il semble pourtant évident, au moins à mes yeux, qu'Al-Qaïda ne m'a pas libéré pour mes beaux yeux bleus. Le Canada a de nombreux grands amis dans ce monde agité et peut-être certains d'entre eux étaient-ils mes amis aussi. Ils le sont maintenant, quoi qu'il en soit. Si tant est que ces amis aient été pour quelque chose dans notre libération, je ne peux leur en être que profondément reconnaissant. Sans cela, Louis et moi serions morts. C'est aussi simple que cela. L'exécution d'Edwin Dyer par AQMI le 31 mai 2009 et celle de Michel Germaneau le 24 juillet 2010 en offrent un insoutenable témoignage.

J'avais accepté le poste d'émissaire spécial du Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies pour le Niger parce que je crois profondément aux perspectives d'une ONU efficace et engagée. Mon épreuve en tant que captif d'Al-Qaïda n'a en rien diminué cette conviction. Elle l'aurait plutôt consolidée.

Au moment d'écrire ce livre, je n'ai reçu aucune assistance ni conseil du gouvernement canadien – dont je ne suis plus l'employé – et

rien n'y a été vérifié ni approuvé par lui ; ce livre ne représente d'aucune façon les vues de ce gouvernement. J'ai bien évidemment été débriefé par de nombreux organismes, mais jamais on ne m'a dit, du point de vue d'un ministère ou d'une agence gouvernementale, ce qui s'est véritablement passé, pas plus qu'on ne m'a demandé d'éviter de discuter l'un ou l'autre aspect de notre épreuve, à Louis et à moi.

PREMIÈRE PARTIE

LA DESCENTE AUX ENFERS

CHAPITRE 1

L'ENLÈVEMENT

Ma charpente aussitôt se fend
Un cri d'angoisse la déchirant,
Qui me contraint à raconter
L'histoire dont je suis délivré[1].

Pendant que nous attendions le ferry, notre chauffeur, Soumana Moukaila, surveillait la nuée de jeunes garçons à demi nus qui se bataillaient – dans l'espoir de gagner quelques sous – pour avoir le privilège de laver la Land Cruiser blanche dont il prenait grand soin et qui portait fièrement, sur les deux portières avant, le logo bleu pâle du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD).

Nous étions entourés d'étals de fortune où l'on vendait des babioles et objets divers : de petites savonnettes, quelques lames de rasoir, des lacets de chaussures, des paquets de mouchoirs en papier et de minces sacs de plastique contenant une eau prétendument potable. Dans les cris et la bonne humeur, des vendeurs clamaient les vertus des divers mets offerts aux voyageurs affamés avant qu'ils ne traversent le grand fleuve. Toute la scène explosait d'un splendide mélange de senteurs – fumée de bois, sueur, terre odorante, épices, animaux et un rien d'odeur de latrines – tellement représentatives

1. NDT : Toutes les citations en exergue sont extraites de *La Ballade du Vieux Marin*, de Samuel Taylor Coleridge. La traduction française, à l'exception de celle des strophes apparaissant en tête des chapitres 15 et 16 (tirées de la traduction d'Auguste Barbier, publiée en 1877), est celle de Jacques Darras, telle qu'elle apparaît dans *La Ballade du Vieux Marin et autres poèmes*, Gallimard, Paris, 2007.

de l'Afrique essentielle, un parfum qui s'était déjà inscrit dans mon âme presque 50 ans plus tôt quand, jeune enseignant de 19 ans, j'avais pour la première fois posé le pied sur le continent.

L'essentiel du programme de ce bref voyage au Niger avait été accompli après une seule journée de réunions à Niamey. Pour le reste, du social et des politesses. J'étais détendu et songeais à Noël, à la perspective d'aller rejoindre ma femme, Mary, en Floride.

Mon collègue, Louis Guay, et moi profitions d'un dimanche tranquille pour faire un peu de recherche sur la façon d'utiliser les revenus des ressources naturelles pour graisser les rouages et faciliter un possible accord de paix pour mettre fin à la rébellion touareg. Celle-ci durait depuis deux ans au Niger et empirait le sort de ce pays, déjà le troisième plus pauvre au monde. C'était là ma mission en tant qu'Émissaire spécial au Niger du Secrétaire général de l'ONU : amener le gouvernement et les rebelles à la table de négociations.

Nous n'avions pas appris grand-chose lors de notre visite à la compagnie d'exploitation aurifère canadienne située près de la frontière avec le Burkina Faso. La visite que nous avions faite lors d'un précédent voyage à l'immense opération minière d'uranium autour d'Arlit, à 1 250 kilomètres au nord, qu'exploitait depuis plus de 40 ans Areva, le géant français de l'énergie nucléaire, avait été beaucoup plus fructueuse. Nous avions néanmoins quitté le site minier de Samira Hill un peu plus tard que prévu, aux alentours de 16 heures. Après un plaisant parcours d'une quarantaine de minutes, nous avions rejoint la foule animée de piétons et la poignée de véhicules au terminus du traversier situé sur la rive sud-ouest du fleuve Niger.

Les gens autour de nous rigolaient et se taquinaient, flirtaient, riaient et criaient tandis que les enfants couraient à travers la foule, fixant d'un regard incrédule ces deux vieux Blancs sortant de l'ordinaire. C'était une foule amicale, pleine de vie.

Les habitants du Niger n'ont guère été bien traités par le sort, mais tout autour de nous ils manifestaient énergie et enthousiasme – bien loin de l'obstination sombre et entêtée avec laquelle nous attaquons la vie en Occident. En fait, alors que j'observais l'effervescence du lieu, je me rappelais une lettre que m'avait écrite Justine, la plus

jeune de nos filles, environ deux ans plus tôt, quand elle avait passé l'été à dresser une carte de la prévalence de la faim parmi les jeunes enfants du sud du Rwanda. Elle avait noté qu'elle passait ses journées entourée de gens affamés qui ne possédaient rien, et qui pourtant souriaient en l'accueillant gentiment et avec courtoisie. Quel contraste, soulignait-elle tristement, avec les gens qui, chez nous, faisaient de tels efforts pour éviter délibérément de croiser le regard des autres dans la rue, l'air distrait et préoccupé.

Le traversier, un ancien bâtiment formidablement surchargé, manœuvrait lentement pour son approche, luttant contre un courant fort et dangereux. La passerelle baissée, on avait eu droit à une bataille bon enfant de personnes, de véhicules et d'animaux qui cherchaient à descendre ou à monter en même temps. Au moment de quitter le quai, Louis, un fervent marin, avait bavardé avec le capitaine tandis que je m'adonnais à ma passion pour la photographie dans cet environnement aux sujets aussi riches. Nous avons atteint la rive nord-est alors que l'intense chaleur du jour commençait à se dissiper. La splendide lumière de fin d'après-midi africain m'avait permis de prendre quelques bonnes photos de gens sur le bateau, et la vie me semblait tout à fait comme on pouvait la souhaiter.

Une fois à terre, nous avons dû grimper un escarpement très à pic, puis Soumana avait tourné à droite vers la capitale, Niamey, et avait accéléré. La route était en excellent état : l'une des rares routes pavées du pays. Soumana était un bon chauffeur et fier de ce que sa Land Cruiser presque neuve pouvait accomplir. La circulation était légère et il y avait peu de piétons ou d'animaux domestiques sur les accotements. Nous avons dépassé une demi-douzaine de voitures et de camions qui nous avaient devancés sur le ferry. Un camion remorque surmonté d'un grand enclos métallique contenant un troupeau de moutons, évidemment malheureux, menait la parade. J'avais vu le camion à bord du traversier et saisi une image des infortunés moutons. Après les avoir tous dépassés, nous avons vu la route s'étendre devant nous.

Dix minutes plus tard, nous avons atteint le sommet d'une colline et vu une longue et large vallée déserte qui s'étendait au loin. La vue était belle et tranquille. J'avais hâte au dîner sympathique que nous

avions prévu en compagnie de Guy Villeneuve, le chef du Bureau canadien, qui dépendait de notre ambassade située dans la lointaine Abidjan, en Côte-d'Ivoire. Louis était en train de régler, par BlackBerry, les détails de la rencontre avec Guy : « D'accord, on est à peu près à 35 kilomètres de la ville. Mettons ça à 19 h 30 au restaurant Gallery. »

Je l'ai interrompu, un peu brusquement : « Louis, on n'y arrivera jamais. Il est 18 h 30 et nous en avons pour au moins une demi-heure avant d'arriver à l'hôtel. Il va nous falloir au moins 30 minutes pour prendre notre douche, nous changer et arriver au restaurant. » Désignant son poignet, il m'a gentiment suggéré de consulter ma montre, et en effet, j'ai vu que j'avais mal lu l'heure. Il était 17 h 30 et non 18 h 30. En fait, il était 17 h 35, le 14 décembre, et nous n'avions aucune raison de nous presser.

À ce moment-là, un pick-up est apparu de nulle part et nous a rapidement doublés. Sa vitesse nous a semblé exagérée, car nous roulions à environ 120 kilomètres à l'heure. Dès qu'il nous a eu dépassés, il a ralenti juste devant nous, forçant Soumana à freiner. « *What the hell!* » me suis-je exclamé, surpris et contrarié d'être brusquement tiré de ma rêverie, mais Soumana tentait déjà de manœuvrer pour dépasser le pick-up qui nous avait fait une queue-de-poisson. Aussitôt que nous nous sommes déplacés vers la gauche, le pick-up a fait de même, juste devant notre pare-chocs, bloquant toujours notre passage en ralentissant, ce qui obligeait Soumana à freiner lui aussi pour éviter d'emboutir l'autre véhicule. Quand nous sommes revenus à la voie de droite, l'autre en a fait autant, occupant le milieu de la route, se plaçant en position pour bloquer quelque effort que nous aurions pu faire pour le doubler à gauche ou à droite.

Avec une prémonition effroyable, j'ai compris que nous n'avions pas affaire à un chauffeur fou ou à un incident de rage au volant, mais que commençait plutôt un horrible cauchemar.

Les deux véhicules étaient dans une situation d'arrêt d'urgence. Soumana appuyait à fond sur les freins et il contrôlait à peine notre VUS. Avant que nous soyons complètement arrêtés, je vis deux Africains dans la boîte du pick-up qui passaient à l'action. L'un

s'agenouilla, leva un fusil d'assaut kalachnikov, ou un AK-47, et visa, à travers le pare-brise, le visage de notre chauffeur à une distance d'à peu près quatre mètres. L'autre, la main sur le hayon, sauta sur la route, un AK dans l'autre main. Ils criaient tous les deux. Soumana était figé. Je n'avais pas encore regardé Louis, assis à l'arrière sur ma gauche, mais une idée simple et pourtant inéluctable m'envahit : « Ça ne peut pas m'arriver à moi ! »

Le temps ralentit dans de telles circonstances et je me dis : « Non, pas ici, pas maintenant. Je connais l'Afrique. J'ai survécu pendant plus de 45 ans à quelques-unes des rues les plus terribles de l'Afrique ; aux trois États du Darfour ; à l'est du Tchad ; aux provinces d'Inturi et du Kivu, dans l'est du Congo ; à l'anarchie de Mogadiscio ; au nord de l'Ouganda dévasté par l'Armée de la résistance du Seigneur ; au centre de l'Angola pendant la guerre civile ; et à deux épisodes distincts de génocide au Rwanda. Et maintenant nous voici, dans la partie qui représente les huit pour cent du territoire du Niger que tous affirment être totalement sûre, tellement que le personnel de Guy y vient en pique-nique pendant la fin de semaine. Pas cet absurde cliché ! »

Entre-temps, la portière de Soumana avait été violemment ouverte et des mains le tiraient par la peau du cou vers le camion devant nous. Je n'ai pas souvenance d'avoir échangé même un mot avec Louis. Peu d'amis s'étonneront que mon premier instinct ait été de protéger mes possessions les plus chères, un appareil photo très coûteux et mes objectifs de valeur. J'étais en train de les glisser à mes pieds dans le puits du siège arrière droit quand la portière de Louis, sur le côté gauche, fut brusquement ouverte et qu'il fut lui aussi traîné vers l'extérieur.

Par le pare-brise, je vis qu'on le conduisait de force vers l'arrière du pick-up devant nous tandis qu'on poussait Soumana sans aucune délicatesse par-dessus le hayon. Je regardai par ma fenêtre vers la droite, jaugeant les possibilités de m'échapper. Il y avait une large bande de terrain à découvert le long de mon côté de la route, puis un alignement de buissons rabougris au pied d'une légère dénivellation à environ 40 mètres. Est-ce que je pourrais ouvrir la portière et courir me cacher dans ces buissons ? Tireraient-ils ? Avec quelle précision ?

Resteraient-ils sur place assez longtemps pour venir à ma recherche ? Allais-je abandonner Louis et Soumana au sort qui les attendait, quel qu'il soit ? En quoi pourrais-je leur être utile, de toute façon ?

Mais avant même que je n'aie eu le temps de sortir de mon côté, encore indécis, le plus grand des jeunes qui brandissaient une AK m'agrippa par le haut du bras. Il me poussa vers le camion en hurlant : « Dépêchez-vous ! », il me bouscula et me souleva pour que son collègue m'empoigne. Une fois dans la boîte du pick-up, je vis que ce dernier se tenait debout sur Louis et Soumana qui gisaient prostrés, l'air terrifié. On me jeta par-dessus eux.

Le camion, les pneus crissant sur l'asphalte, fit alors demi-tour pour se lancer à toute vitesse dans la direction d'où nous venions d'arriver.

Alors qu'on poussait ma tête sous le rebord de la boîte, j'entrevis notre véhicule de l'autre côté de la route, vide et les portières ouvertes. J'étais sûr, cependant, qu'un quatrième homme que nous n'avions pas encore vu (peut-être sorti de la cabine du pick-up ou venu dans un véhicule plus éloigné qui avait aidé à bloquer la route) allait partir avec le VUS. Je savais qu'une voiture à haute performance comme celle-là était probablement le plus désirable des biens en Afrique. La logique voulait que les kidnappeurs l'ajoutent immédiatement à l'inventaire de l'une ou l'autre des bandes de contrebandiers, de bandits ou de rebelles qui fréquentent la région largement anarchique et sans foi ni loi du nord du Sahel, ou du moins la vendent à un carrossier qui la cannibaliserait.

J'en conclus donc que mon sac avec mon appareil photo était dorénavant entre les mains de mes kidnappeurs. À l'intérieur, il y avait une clé USB contenant plusieurs des documents qui concernaient ma mission et que je n'avais pas voulu confier au coffre-fort de ma chambre d'hôtel. Quelques-uns de ces rapports étaient sensibles, surtout ceux qui touchaient mes opinions sur la bonne foi du gouvernement du président Mamadou Tandja. Et dans ce sac, je pensais qu'il y avait aussi mon Kindle d'Amazon – un lecteur électronique qui contenait une cinquantaine de titres, dont *Kill Bin Laden: A Delta Force Commander's Account of the Hunt for the World's Most*

Wanted Man; *The Dark Side: The Inside Story of How the War on Terror Turned into a War on American Ideals*; et *Sniper One: On Scope and Under Siege with a Sniper Team in Iraq*[2]. Il y avait aussi une série de livres de Daniel Silva dont le protagoniste est un agent du Mossad dont le travail est d'éliminer les ennemis d'Israël. Je ne savais pas qui nous avait saisis, mais je n'aimais guère l'idée que des gens qui s'adonnent à des rapts dans cette région du monde découvrent mes lectures favorites.

Entre mon premier réflexe de stupéfaction devant cet étrange développement jusqu'à ce qu'on nous projette dans le camion et que nous partions dans la direction opposée, il ne s'était pas passé plus de 40 secondes. J'en concluais à mon regret que nous avions affaire à un enlèvement efficace, violent et bien coordonné, impeccablement exécuté.

Bien plus tard, il m'est venu à l'esprit qu'il était étrange qu'il n'y ait pas eu de circulation automobile dans une direction ou dans l'autre dans cette longue vallée, même pour une période aussi courte. La chose n'était certes pas impossible, mais les probabilités qu'il se soit agi d'une heureuse coïncidence n'étaient guère élevées. J'en concluais donc que nos kidnappeurs avaient eu des complices qui bloquaient la circulation. Cela aurait pu être le rôle du camion qui transportait des moutons, me disais-je, mais ce n'était que spéculation.

Aussitôt qu'on m'eut jeté sur Soumana et Louis, nos ravisseurs nous crièrent en français de rester complètement muets et immobiles, tout en se parlant entre eux dans une langue que je ne reconnus pas. Ils lancèrent une grande couverture huileuse et puante sur nous, puis ils s'assirent dessus. Mon visage, dans cette obscurité étouffante, était à quelques centimètres de celui de Soumana. Dans un murmure, je lui demandai s'il pouvait reconnaître la langue qu'ils parlaient. Comme je ne recevais pas de réponse, je répétai la question encore et encore, d'une voix de plus en plus forte, ce qui me valut un coup donné au hasard mais violent et l'ordre renouvelé de rester silencieux. Je pensais que le fait de reconnaître la langue des ravisseurs pourrait nous aider à les identifier. Alors j'insistai. Soumana était littéralement

2. NDT : Les titres français de ces livres figurent dans la bibliographie en fin d'ouvrage.

pétrifié. Finalement, je perçus un murmure : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » J'en conclus qu'il ne le savait vraiment pas, ou qu'il ne voulait pas courir le risque de provoquer encore plus de violence chez nos kidnappeurs. Je décidai de me taire et d'écouter les sons qui pourraient venir de Louis en dessous et derrière moi. N'entendant rien, je murmurai son nom et j'entendis un grognement qui m'indiquait qu'il était en tout cas encore avec nous.

Après 10 ou 15 minutes à rouler vite sur une surface lisse, nous freinâmes brusquement et, même si je ne pouvais rien voir, j'eus l'impression que nous avions tourné vers la droite, vers le nord-est, hors de la route. Nous étions sur un terrain cahoteux et nous étions violemment secoués, comme si nous bondissions tous les trois d'un mètre avant de retomber sans pitié sur la plateforme du pick-up. Ces coups brutaux et sans merci durèrent environ 30 minutes encore. Comme nous continuions d'être malmenés de cette façon, j'entendis des gémissements venant de Louis et de Soumana – puis d'une troisième personne que je finis par reconnaître : c'était moi.

Le véhicule s'arrêta brusquement dans une zone d'épaisses broussailles et nous fûmes tous les trois hissés par-dessus le hayon pour rejoindre nos ravisseurs derrière le camion. Ils étaient trois : les deux Africains dans la vingtaine qui nous avaient saisis, et un homme plus âgé, aux traits arabes, au teint ambré, d'une taille moyenne, probablement dans la mi-quarantaine, qui s'identifia ensuite comme étant Omar. De toute évidence, il était le chef.

Omar nous demanda nos papiers et Louis lui montra son laissez-passer des Nations Unies (un document qui ressemble à un passeport, qui contient essentiellement la même information et qui décrit la mission du porteur). J'avais sur moi une bonne somme en dollars américains et en monnaie locale, mais aucun document d'identité, ce qui fâcha énormément nos ravisseurs. D'abord, ils ne comprirent pas comment j'avais pu être assez irresponsable pour aller me promener dans l'arrière-pays africain sans aucun document d'identité, puis ils commencèrent à croire que je m'en étais peut-être défait pendant le kidnapping. Ils me demandèrent encore et encore qui j'étais et ce que je faisais au Niger. Même si mes réponses correspondaient à l'information contenue dans le laissez-passer de Louis, mes ravisseurs

étaient frustrés de ne pas pouvoir confirmer formellement qui ils avaient kidnappé, ou, comme j'allais vite en présumer, qu'ils avaient bien entre les mains celui qu'ils avaient été envoyés chercher.

Nous dûmes ensuite vider nos poches. À part l'argent comptant, qu'ils empochèrent, il n'y avait pas grand-chose à saisir. Ils prirent la montre de Louis (un présent d'anniversaire de sa femme, Mai) et son laissez-passer, en même temps que son BlackBerry du dernier modèle, fourni par le gouvernement et qui attira beaucoup leur attention. Ils lui demandèrent de l'éteindre immédiatement et d'en retirer la pile. Toujours intrigués par mon manque de documentation, ils se retirèrent en petit comité à quelques mètres de nous. Je profitai de ce moment pour dire à Louis : « Quoi qu'il arrive, dis la vérité, même si ce n'est pas toute la vérité. Sinon, tu seras forcément pris dans un tissu de mensonges qui, au mieux, nous feront perdre leur confiance et ne peuvent que nous causer des problèmes, peu importe le sort qu'ils nous réservent. » C'était bien sûr un avis que je me donnais à moi-même et j'espérais qu'une telle règle pourrait en quelque sorte réduire le stress de Louis, comme elle avait diminué le mien.

Je ne me souviens pas où se trouvait Soumana à ce moment-là ; peut-être le questionnaient-ils. Tandis que Louis et moi nous tenions ensemble, endoloris et terrifiés, je remarquai une entaille dans le sourcil gauche, la paupière et la joue de Louis, qui avait saigné jusqu'au col de sa chemise. La blessure ne semblait pas profonde, mais c'était quand même de mauvais augure. Il insistait pour dire que ce n'était pas sérieux et que ça ne faisait presque pas mal. Il dit que l'enfant de pute que nous en viendrions à connaître sous le nom de Hassan l'avait griffé volontairement et sans raison avec le viseur de son fusil d'assaut au moment où il le forçait à monter dans la boîte du camion. Nous spéculâmes brièvement sur qui pouvaient bien être nos ravisseurs, mais nous n'avions encore rien conclu quand ils revinrent.

Hassan, le plus petit et le plus massif des deux Africains, portait à présent un masque serré, comme un ninja : un tissu tendu sur le visage fort différent tant des turbans habituels, portés par presque tous les hommes de la région, que des turbans que portent les Touareg, qui ne laissent qu'un espace étroit pour les yeux, faits de tissu

délicatement plié pour couvrir la tête, le visage et le cou. Le masque d'Hassan était si serré autour de sa tête et sur son visage que la forme de son crâne, de ses pommettes, de son nez et de ses lèvres était visible à travers le tissu. À partir de ce moment-là, nous ne le vîmes jamais sans masque et, étant donné le stress et les tensions des 40 minutes qui avaient précédé, nous n'avons pas pu retenir, ni Louis ni moi, les véritables traits de notre « Ninja ».

Aussitôt qu'ils furent revenus de leur courte consultation, je leur demandai de libérer Louis et Soumana, en insistant sur le fait que de nous garder tous les trois allait être un poids qu'ils n'avaient pas à porter. Je leur expliquai que j'étais le trophée (une chose dont ils auraient aimé avoir une confirmation documentaire) et que le temps que les deux autres rejoignent la route, nous pourrions être loin déjà, quelle que fût la direction. On ne fit aucun cas de ma proposition et Louis tenta de les convaincre de libérer au moins Soumana, qui n'avait rien à leur offrir. Mais là non plus, aucune réponse.

On nous ordonna, à Louis et à moi, de nous tenir face à face à environ un mètre de distance, les bras tendus l'un vers l'autre. Ils utilisèrent du ruban d'emballage pour attacher (heureusement, par-dessus nos manches de chemise) mon poignet droit au poignet gauche de Louis, et son poignet droit à mon poignet gauche. Avec des mots que je ne comprenais pas, mais des gestes faciles à décoder, Omar ordonna à Hassan et à l'autre Africain, plus grand et plus mince, surnommé « le Sénégalais », de nous faire monter à l'arrière du camion avec Soumana, qui n'avait pas été ligoté mais paraissait profondément perturbé.

Alors que les deux jeunes kidnappeurs excités se déplaçaient pour obéir à cet ordre, je fis remarquer à Omar, sur un ton plutôt détaché, que nous n'allions pas survivre bien longtemps à rebondir à l'arrière du camion. Je poursuivis en soulignant que des otages morts ne devaient certainement pas servir ses intérêts et que sur la base des coups subis depuis que nous avions quitté la route à peine 30 minutes plus tôt, j'étais convaincu que nous ne saurions pas en supporter beaucoup plus, surtout si nous ne pouvions pas nous servir de nos bras et de nos mains pour compenser les chocs que nous allions subir en roulant de nouveau à travers le désert.

Omar me regarda longuement, évaluant la situation. Contrairement à moi, il connaissait l'étendue et la nature du parcours que nous allions entamer. Il pouvait voir que nous étions âgés (j'avais environ 25 ans de plus que l'espérance de vie du citoyen moyen du Sahel) et – par rapport à lui et ses compagnons – relativement fragiles. Ses yeux me disaient qu'en effet, il réalisait que ces Occidentaux, blancs, vieux et ramollis seraient sérieusement abîmés dans de telles circonstances. De toute évidence, Soumana souffrait d'avoir souvent et violemment percuté le plateau métallique du camion. Il tenait son bras gauche replié et montrait des signes de douleur provenant d'une blessure indéterminée à hauteur de l'estomac. La chemise tachée de sang de Louis ajoutait de la force à mon argument. De plus, j'avais perdu mes lunettes et mes verres fumés de prescription au moment de l'enlèvement et je fixais à travers ma myopie chaque personne qui me parlait.

Alors, en remarquant sur un ton pompeux qu'il avait reçu les ordres spécifiques de nous ligoter, de nous bander les yeux et de nous placer à l'arrière du camion, Omar déclara qu'en tant que « commandant de la mission », il modifierait ces ordres afin de les adapter aux circonstances propres à l'opération. Après quelques instants de réflexion, il dit aux jeunes garçons de couper le ruban qui liait mon poignet gauche au poignet droit de Louis, de laisser en place les autres liens et de nous faire monter dans la cabine. Je me hissai le premier dans cette cabine plutôt élevée en m'aidant de ma main gauche libre, puis j'aidai Louis en le tirant à demi grâce à nos poignets attachés. Une fois à l'intérieur, nous essayâmes de nous installer à deux, une fesse chacun, sur le siège baquet du passager. Au moment de claquer la portière, le Sénégalais fit cette désinvolte remarque : « Si les hélicoptères du gouvernement nous trouvent avant l'obscurité, nous sommes tous morts. » C'était une sorte d'encouragement, cette perspective qu'il y eût même une chance qu'un hélicoptère du gouvernement nous cherchât, mais je vis là une bien mince possibilité.

Leur camion était la version pick-up de notre Toyota Land Cruiser et c'était le véhicule de choix, omniprésent, pour ceux qui parcouraient le Sahel. Ce bandeau de désert ou de semi-désert s'étend de la Mauritanie, sur la côte atlantique, à travers le Mali, le Niger, le Tchad

et le Soudan jusqu'à la mer Rouge et, en fait, à travers la corne de l'Afrique jusqu'à l'océan Indien.

Comme nos poignets avaient été attachés au moment où nous étions l'un en face de l'autre, plutôt que côte à côte, il nous était extrêmement difficile à tous les deux, dans la cabine, de nous protéger contre la succession de secousses brutales qu'on allait nous infliger au long des trois jours suivants. Nous essayâmes quand même de parer à ces soubresauts et zigzags incessants : Louis, sa fenêtre grande ouverte, de sa main libre – la droite –, se tenait solidement au toit, tandis que moi, je passais ma main gauche derrière le chauffeur et je m'agrippais à l'extrémité du dossier de son siège. Ensuite, nous tournions en X nos deux mains liées pour que sa main gauche et ma main droite saisissent la poignée fixée au-dessus de la boîte à gants. Cela se trouvait cependant à resserrer le ruban autour de nos poignets et, toutes les trois ou quatre minutes, nous devions lâcher prise, ramener nos mains dans la direction qu'elles avaient au moment d'être attachées et bouger nos doigts jusqu'à ce que le sang recommence à y circuler. Pour tout dire, ce n'était pas une bien bonne solution aux défis auxquels nous allions faire face durant les 56 heures de route entre le moment de notre enlèvement et notre arrivée dans la zone d'opération d'Al-Qaïda dans l'extrême nord du Mali. C'était pourtant beaucoup mieux que de rebondir dans la boîte du quatre-quatre, ce qui était le sort de Soumana, quoiqu'il n'ait pas été attaché.

Même si nous avons traversé deux ou trois tronçons de voies désertiques ouvertes et plutôt lisses, en général le voyage a été cahoteux. Au début, nous foncions à travers des champs labourés, le long de *wadis* (les lits asséchés et parsemés de pierres de rivières ou de ruisseaux saisonniers, et qui pouvaient être aussi bien des sillons étroits dans le désert que des canyons profonds), ou encore nous devions grimper ou descendre sur le rebord de ravins dangereusement profonds, zigzaguant entre des rochers gros comme des mesas. Quand nous avons finalement atteint le Sahara proprement dit, nous nous sommes frayé un chemin en surmontant et en contournant d'énormes dunes de sable capables d'engloutir un véhicule.

Pour décrire un peu ce périple, disons que toutes les dix secondes environ, nous rebondissions si haut qu'avant même d'avoir eu le

temps de se cramponner, chacun se frappait violemment la tête sur le plafond de la cabine, ou s'écrasait le visage sur le tableau de bord. C'était généralement quand nous lâchions la poignée au-dessus de la boîte à gants afin de ramener la circulation dans nos doigts. Cela m'a abîmé le coccyx et causé une assez grave fracture par compression de la vertèbre L5. Pendant les semaines qui ont suivi cette descente aux enfers, il m'était impossible de m'asseoir droit, j'avais du mal à m'étendre ou à me lever, et me retourner, la nuit, provoquait une douleur atroce.

Omar était un traditionaliste. Il se guidait sur le soleil et les étoiles. Même moi, je peux repérer l'étoile Polaire et j'ai donc pu me rendre compte qu'il la suivait vers le nord pendant des heures d'affilée ; il lui arrivait aussi de s'arrêter et de marcher un peu pour s'orienter, mais il trouvait toujours le chemin ou la direction qu'il cherchait. Il devait parfois revenir sur ses traces pendant une vingtaine de minutes pour retrouver un obscur embranchement qu'il avait de toute évidence déjà fréquenté mais qui restait pour moi impossible à distinguer.

Nous avons ainsi sauté et rebondi à travers des champs de maïs, les plants séchés fouettant le pare-brise, puis atterri dans des séries de huttes, mais en général nous évitions les lieux habités – ce qui devenait de plus en plus facile à mesure que nous avancions vers le nord. Omar n'utilisait que rarement les phares et nous n'avons emprunté une vraie route qu'une seule fois, le premier soir, et encore, pour une vingtaine de minutes à peine. De temps à autre, nous voyions la lumière d'un feu extérieur de cuisson, ou une hutte dans le lointain et je m'essayais à fixer sa position dans mon esprit pour calculer notre distance de ce point dans l'espérance de plus en plus improbable que plus loin, nous pourrions nous évader et revenir vers cette balise, voie de la liberté. Mes calculs n'étaient en rien scientifiques et sûrement inexacts. La seule constante, c'était que nous allions vers le nord. En plus des 56 heures en camion, nous avons eu quatre ou cinq périodes de repos, de une à trois heures chacune – peut-être dix heures en tout.

Nous avons vécu des moments très pénibles, psychologiquement, tandis que nous foncions irrémédiablement vers un avenir qui semblait bien sombre. Quand se rendrait-on compte de notre absence,

et à ce moment-là, que ferait-on ? Nous étions en quelque sorte réconfortés de savoir que Guy Villeneuve nous attendrait pour souper avec lui à 19 h 30. Combien de temps lui faudrait-il pour se rendre compte qu'il y avait quelque chose de louche ? Une heure ? Deux au maximum ? Et combien de temps ensuite avant qu'il ne demande l'aide de la police et du gouvernement ?

Quels que soient les scénarios que nous élaborions, aucun n'était positif. Je ne pensais pas que l'armée du Niger était capable de faire des vols de reconnaissance ou de sauvetage la nuit, si seulement même elle pouvait faire voler ses hélicoptères. Nos ravisseurs fuyaient manifestement tout risque de barrage policier en évitant purement et simplement les routes. Et puis à chaque minute que nous roulions, le rayon de la zone de recherche s'agrandissait. Malgré le fait que le Niger est l'un des plus grands pays au monde, la région où nous avions été enlevés, l'extrême sud-ouest du pays, était à peine à 100 kilomètres du Burkina Faso, à l'ouest (quoique pour s'y rendre, il eût fallu retraverser le fleuve, une imprudence improbable), à 160 kilomètres du Bénin vers le sud, je dirais, et à peu près à la même distance du Mali, franc nord. Je savais certes que nous roulions vers le nord, mais quelqu'un qui nous chercherait n'aurait pu en être sûr. Chaque heure, même si nous avancions péniblement hors piste à 20 ou 30 kilomètres à l'heure, nous ajoutions des milliers de kilomètres carrés à la zone de recherche. Creusant pour retrouver mes maths du secondaire, j'ai appliqué r^2 à notre lente progression et j'ai déterminé qu'au bout de six heures, en nous approchant de la frontière malienne au nord, la zone de recherche serait de l'ordre de 70 000 kilomètres carrés. Je ne m'attendais pas à ce qu'on nous secourût rapidement.

Alors, quand nos familles apprendraient-elles ce qui s'était passé ?

Cette question était particulièrement importante en ce qui me concernait. On était dimanche soir au Niger, dimanche midi à Ottawa. À moins qu'elle n'eût changé ses plans, Mary allait partir très tôt lundi matin pour la Floride, où je devais aller la retrouver dans dix jours. Serait-elle mise au courant de mon sort avant de partir ?

Comment est-ce qu'elle et nos filles prendraient la nouvelle ? En d'autres mots, est-ce qu'elles s'en tireraient ? Est-ce que l'appareil gouvernemental les appuierait autant que je l'espérais ? Est-ce que nos amis allaient vite se rallier autour d'elles ? Comment le Canada et les Nations Unies définiraient-ils les responsabilités de chacun dans les négociations avec nos ravisseurs et pour nous ramener à la maison ? Mary et les filles me pardonneraient-elles jamais de leur avoir fait vivre cette angoisse ? Toutes ces questions d'une énorme importance, et si lourdes, mélangées à l'incertitude dans laquelle nous étions, me faisaient graduellement perdre mon sang-froid. J'étais terrifié, triste, désespéré et dans une position particulièrement inconfortable. À quelle vexation additionnelle devions-nous nous attendre dans l'avenir immédiat ? Je suis sûr que des pensées semblables tourmentaient aussi l'esprit de Louis.

Principalement pour rompre la tension, nous avons essayé de faire la conversation à bâtons rompus avec Omar. Je lui ai demandé de nous enseigner sa langue, qui se trouvait être le tamasheq, la langue parlée par les Touareg, quoique aucun de nos ravisseurs ne me semblât touareg. Nous avons commencé par les chiffres, mais j'étais tellement bouleversé que je ne pouvais plus me souvenir du chiffre quatre une fois qu'Omar était rendu au chiffre six.

De temps à autre, Louis me chuchotait quelque chose en anglais, quelque chose qu'il ne voulait évidemment pas qu'Omar entende, bien qu'il fût assis à environ 70 centimètres de lui. Le problème était bien sûr que cela semblait sournois et secret, un peu comme mes parents qui murmuraient « pas devant les enfants » lors du déjeuner du dimanche, et j'ai essayé d'en dissuader Louis.

À un certain moment, cependant, Louis m'a demandé : « Penses-tu qu'on s'en va à Genève ? », et même dans l'état de confusion et d'appréhension où je me trouvais, j'ai compris qu'il me demandait si je croyais que nous avions été kidnappés par des rebelles du Mouvement des Nigériens pour la justice (le MNJ). La référence à Genève venait du fait que nous avions prévu retourner à Genève tôt en janvier pour une deuxième série de réunions avec les rebelles du MNJ, dont, probablement, leur leader, Aghali Alambo. Alors, si nos ravisseurs étaient du MNJ, non seulement nous n'aurions pas à faire

le voyage en Suisse pour les rencontrer, mais il devenait possible, d'une manière indirecte, que nous soyons assez vite libérés.

Comme la conversation était difficile et vraisemblablement dangereuse, nous avons sûrement donné bien trop libre cours à nos sombres pensées tandis que nous nous défendions du mieux que nous pouvions contre les cahots de la route. Aux alentours de minuit, nous nous approchâmes d'un ensemble isolé de constructions délabrées tout près d'un grand feu de camp. Omar arrêta le camion à une bonne distance et nous laissa entre les mains du Sénégalais et de Hassan. Au moment où Omar s'approchait des personnes assemblées autour du feu, l'une d'entre elles se détacha du groupe et tous deux déambulèrent, leurs silhouettes découpées devant le feu, en grande conversation. Peu après, le personnage retourna rapidement vers ses compagnons et Omar revint vers le camion. Sans un mot ni un regard de notre côté, il démarra et nous reprîmes la route. Je me demandai si on ne venait pas de prononcer une peine de mort et si nous allions vivre plus de dix minutes encore.

Environ deux heures plus tard, nous nous arrêtâmes près d'un petit rassemblement de huttes basses faites de boue séchée et une forme furtive sortit de l'une d'entre elles. Omar consulta l'homme brièvement et nous repartîmes. Quelques heures plus tard, nous traversâmes un autre groupe de huttes foncées qui, cette fois, n'étaient pas un poste de sympathisants, mais plutôt une espèce de complexe familial. Une fois entrés maladroitement au milieu de ces huttes, il sembla difficile de trouver une sortie. Omar alluma les phares. Des personnes apparurent, d'abord deux ou trois, et puis bien plus. Des Africains, hommes, femmes et enfants, plus ou moins vêtus, circulaient dans les rayons poussiéreux et mobiles des phares du camion. Omar – de toute évidence contrarié – fonçait dans une direction puis dans l'autre, faisant jouer la transmission, cherchant une issue. Il cria quelque chose aux garçons dans la boîte du pick-up, je supposai que c'était pour les avertir de rester calmes et de tenir leurs armes cachées.

La foule qui augmentait n'était pas particulièrement hostile, mais plutôt curieuse quant à l'identité de ces visiteurs, et, vu l'expression sur leur visage, les habitants paraissaient plutôt contrariés par notre brusque et agressive intrusion. Ces gens ne semblaient pas être du

même bord que nos ravisseurs et j'aurais bien voulu les appeler à notre aide tandis que nous nous déplacions à peine à quelques mètres d'eux. Je me demandai brièvement si nous ne pourrions pas, si Louis ouvrait la portière, nous précipiter hors de la cabine au pied de ces simples villageois. J'étais toutefois certain que nos gardiens n'allaient pas permettre que ce scénario réussisse. Les villageois n'étaient pas armés et je frémissais à la pensée des dommages que quelques tirs de fusil d'assaut AK, ou « kalash » comme nos ravisseurs les appelaient toujours, pouvaient causer à ce groupe de badauds innocents et sans défense si proches de nous.

Omar fit tourner le camion vers une nouvelle direction, nous démolîmes un petit abri de branches et de chaume pour aboutir dans un champ de maïs. Je me demandai si les gens que nous laissions derrière nous, dont la paix et le sommeil avaient été si brusquement troublés, allaient trouver une manière de rapporter l'incident à une autorité quelconque, étant donné qu'ils avaient sûrement remarqué le visage alarmé et très blanc de Louis, à la fenêtre du camion. Ou peut-être feraient-ils le lien entre cet incident et la nouvelle de notre kidnapping ? Mais je doutais de l'une et l'autre possibilités.

Vers trois heures du matin, selon mon calcul très approximatif, nous nous sommes arrêtés pour prendre du thé et un bref repos. Mon dos était traversé de spasmes et je n'étais même pas sûr que je pourrais sortir du véhicule, même si j'avais un besoin urgent d'uriner. Mais il fallait aussi que je voie Soumana. J'avais tout juste pu distinguer vaguement par la lunette arrière de la cabine ce qui ressemblait à trois formes obscures dans la boîte du camion, mais je ne pouvais pas juger si l'une d'entre elles était Soumana. Indifférent à la possibilité qu'Omar m'entende ou non, j'ai demandé à plusieurs reprises à Louis si Soumana était toujours avec nous et, avec une exaspération montante, Louis a pointé à deux ou trois reprises un doigt vers lui. Je suppose que c'était mon haut degré de désorientation qui causait cette obsession, en plus des dommages à mon dos qui m'empêchaient de me retourner sur le siège, et la perte de mes lunettes sans lesquelles je voyais à peine. Quand nous nous sommes arrêtés et que j'ai enfin pu le reconnaître, j'ai été immensément soulagé. Soumana n'était cependant pas en bonne forme, ni physiquement,

ni psychologiquement. Je pouvais bien imaginer qu'il avait été mis à rude épreuve par les bonds et rebonds incessants sur le plancher du camion. Quand nous avons pu finalement parler, il s'est montré incapable de communiquer, confus, pour ainsi dire catatonique.

La lune s'était couchée. Tout le monde était fatigué. Personne ne semblait vraiment s'occuper de moi. Est-ce que je ne pourrais pas simplement m'éloigner ? Nous n'avions vu aucun signe de vie depuis longtemps. Il y avait quelques buissons dans ce paysage lunaire éclairé par les étoiles. Avec quelle facilité me retrouveraient-ils ? Jusqu'où pourrais-je aller le lendemain à la chaleur du jour, dans un lieu aussi vaste, vide et hostile, sans abri, sans nourriture, sans eau ? À part ma conviction qu'il fallait me diriger vers le sud, quelles étaient mes chances de rencontrer quelqu'un qui pourrait, ou qui voudrait même m'aider ? Déchiré par l'indécision et une confiance qui diminuait, je me suis tout simplement appuyé contre le camion et j'ai tenté de me reposer – la voie sans gloire de la moindre résistance.

Encore et encore nous avons poursuivi notre route jusqu'à ce que, environ deux heures avant l'aube, nous nous arrêtions en dérapant après un bout de chemin particulièrement difficile. Omar annonça : « Je dois dormir. » Il ouvrit sa portière et roula sous le camion. Hassan coupa le ruban qui attachait nos poignets, lança une couverture sur le sable dur et nous dit de nous reposer. Il emmena Soumana ailleurs. Le Sénégalais monta la garde.

Louis se coucha, épuisé, mais mes douleurs au dos étaient telles que je ne pouvais m'étendre. J'avais très froid, ne portant qu'une mince chemise de coton et des pantalons. Je me mis à marcher en cercle, m'assurant de rester bien à la vue et tout près du garde.

Après quelques minutes de marche, la douleur dans le bas de mon dos avait diminué un peu et je m'approchai de là où le garde préparait du thé. Il avait allumé un petit feu, sur lequel il avait déposé une théière métallique. Je lui demandai si je devais, comme Omar, l'appeler le Sénégalais. Avec un rire de bonne humeur qui me surprit, il dit : « Non, je m'appelle Ibrahim, mais je viens du Sénégal. »

J'avais une énorme soif mais je m'étais mis dans la tête l'idée plutôt insensée que je ne devais pas boire l'eau trouble et vaseuse conservée dans leur gros contenant de plastique de dix litres. J'étais convaincu que si j'en buvais, j'attraperais la dysenterie. Mon état de déni était tel que je calculais qu'il fallait à tout prix que j'évite la diarrhée si je voulais occuper ma position sur l'estrade officielle trois jours plus tard à Tillabéri – à une heure de l'endroit où nous avions été kidnappés – pour participer à la célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance du Niger. Ces désagréments seraient sûrement, de quelque façon, chose du passé à ce moment-là.

Mais le thé, lui, paraissait relativement sûr. Ibrahim déposait des pincées de thé et de sucre dans la théière et j'espérais bien en quémander une tasse ou deux. C'était la version arabe : chaud, vert, très sucré et servi dans des verres minuscules, ce qui n'allait guère soulager ma croissante déshydratation. Alors que je me tenais au-dessus de lui, il leva le regard et, avec un sourire sardonique que le feu faisait briller, il demanda : « Alors, avez-vous finalement trouvé qui nous sommes ? »

Cette question m'avait angoissé pendant l'essentiel des 12 heures précédentes et j'avais évité de faire face à l'inexorable réalité qui s'ouvrait devant nous. Je demandai, sans conviction : « N'êtes-vous pas le MNJ ? » Quand son visage montra de la confusion et non un certain dédain, je rajoutai, inutilement : « Le Mouvement des Nigériens pour la justice ? »

Ibrahim émit un grognement de dérision : « Je vous ai dit que je suis Sénégalais. Qu'est-ce que je ferais chez une bande d'amateurs comme eux ? » Je l'ai simplement fixé pendant que les flammes dansaient dans ses yeux noirs et menaçants. Finalement, profitant de l'occasion pour allonger cruellement le plaisir de sa révélation, il cracha avec mépris : « Nous sommes Al-Qaïda ! » Et mon univers s'est écroulé.

En m'éloignant du feu, encore ébranlé par le plaisir évident qu'Ibrahim avait tiré de son aveu, je n'avais pas hâte d'annoncer la nouvelle à Louis. Quand j'ai pu trouver un moment tranquille pour le lui dire tandis que nos ravisseurs s'étaient arrêtés pour prier, il a réagi

plutôt avec stoïcisme, remarquant simplement : « Je préfère me retrouver entre les mains de gens qui prient. » Quant à moi, cependant, je considérais que nos chances de nous tirer vivants de cette épreuve étaient de l'ordre de cinq pour cent, surtout parce que je ne pouvais pas m'imposer d'accepter un chiffre plus bas.

CHAPITRE 2

GARE CENTRALE

Froid dans la gorge, humeur aux lèvres,
J'avais les habits tout mouillés :
En rêve je me désaltérais,
Mon corps mon rêve perpétuait.

Peu après qu'Ibrahim eut confirmé la pire de mes craintes en me disant que nous avions été enlevés par Al-Qaïda, le temps fut vite venu de reprendre la route après deux ou trois heures de repos. Omar, parfaitement réveillé, réapparut de sous le camion. Après qu'on lui eut servi un minuscule verre de thé et qu'on nous eut à nouveau ligotés, Louis et moi, nous nous remîmes en route.

Louis avait dormi un peu et il était plutôt groggy, mais mon cerveau bourré d'adrénaline cherchait un sujet de réflexion qui le distrairait des implications probables d'un enlèvement perpétré par Al-Qaïda. J'avais une fois de plus perdu la trace de Soumana, qui avait dû se laisser tomber sur le sol de l'autre côté du camion pour se reposer un peu sous le regard toujours vigilant de Hassan. Je repris donc mon inquiétude obsédante. Où était Soumana ? S'était-il échappé, ou l'avait-on libéré ou, encore plus plausible pensais-je, l'avait-on tué ? Je ne réussissais pas à faire taire l'angoisse qui montait en moi.

Alors que nous foncions vers le nord dans la grisaille qui précède l'aube, aucun signe d'habitation ou d'agriculture n'était visible. Finalement, le soleil se leva sur notre droite et je me mis à dériver

dans le va-et-vient d'une espèce de stupeur qui me ramenait à tout coup à l'horrible réalité : je ne rêvais pas.

À l'aube, Omar sortit deux longs morceaux d'un mince tissu de coton beige et nous donna cet ordre : « Vous devez être enturbannés. » Nous étions donc censés utiliser ce tissu pour nous faire un turban, mais ni l'un, ni l'autre ne savions comment nous y prendre, et pire encore avec une seule main. Omar nous fit une brève démonstration tout en conduisant. En déroulant son chèche (le turban au Sahel), il nous laissa voir sa tête aux cheveux coupés très courts et à la barbe non rasée depuis environ une semaine. Il parut soudainement plus petit, plus fragile et plus jeune de dix ans – un personnage bien moins féroce, bien moins imposant. Louis et moi essayâmes l'un après l'autre de reproduire sa méthode pour nous coiffer d'un turban, chacun utilisant sa main menottée pour aider à la tâche. Le résultat loin d'être parfait inspira simultanément un léger amusement et une grande contrariété à Omar.

Il nous dit avec une sévérité et un ton plus menaçants que jamais qu'en aucune circonstance nous ne devions parler avec qui que ce soit que nous pourrions rencontrer. Si nous faisions la moindre tentative dans ce sens, les conséquences pour toutes les personnes concernées seraient catastrophiques. De plus, nous devions, sans qu'on ait à nous le rappeler, détourner notre visage (pâle) de toute personne que nous voyions, à quelque distance qu'elle se trouvât. Et dans de telles situations, Louis, près de la fenêtre, devait ramener son bras à l'intérieur pour que sa main blanche ne révèle pas notre identité.

Pendant quelques heures, les injonctions d'Omar quant à notre comportement quand nous verrions des gens parurent plutôt abstraites. Mais graduellement, tandis que nous poursuivions notre pénible route vers le nord, nous commençâmes à noter de loin en loin une étrange, longue et basse tente isolée, habituellement dressée contre des buissons et quelques arbres rachitiques, des scènes du nomadisme dans le désert tirées du plus prévisible des décors de cinéma. Omar avait tendance à faire un grand détour pour éviter ces tentes et tout signe d'habitation, mais de temps à autre nous voyions un jeune garçon qui gardait des chèvres ou des moutons assez proches

dans ce vaste espace vide. Parfois, des chameaux, un ou deux à la fois, tachetaient le paysage, très éloignés les uns des autres.

À quelques reprises nous avons vu de près des bergers portant d'amples robes d'une couleur indigo foncé presque iridescente et de grands turbans gris ou bleus, les bras drapés et repliés sur de longs et minces bâtons en équilibre sur leurs épaules. Quand nous nous en approchions, Omar nous jetait un sévère regard pour nous rappeler l'ordre de ne pas parler et de ne pas regarder. Il arrêtait le véhicule à 30 ou 40 mètres, en descendait et allait d'une allure nonchalante parler avec ces bergers, souvent en les étreignant chaleureusement. Il arrivait qu'ils marchent un peu côte à côte, le bras d'Omar sur l'épaule de ses interlocuteurs, ou bien ils s'accroupissaient ensemble dans le sable pour causer brièvement.

Tout cela était bien sûr difficile à suivre, puisque nos visages devaient être détournés d'eux. Mais entre-temps, un coup d'œil rapide par la lunette arrière de la cabine (dont la vue était souvent bouchée par l'immense amoncellement de bric-à-brac – des munitions, des bouts de tissu, des contenants d'huile à moteur, des outils, des poches, de petits sacs à dos, des vestes, des dattes – dans l'espace entre les sièges baquets et le mur arrière de la cabine) nous prouvait que Hassan, Ibrahim et Soumana étaient immobiles, silencieux, vigilants et qu'aucune arme n'était visible.

Ces courtes rencontres amicales étaient de toute évidence des exercices de relation communautaire, une chose dont nos ravisseurs connaissaient l'importance et qu'ils réussissaient à tout coup. Mon impression est que les nomades obtenaient un bien plus grand appui de la part des guerriers d'Al-Qaïda qu'ils n'en avaient jamais reçu des représentants du gouvernement.

On nous indiqua que nous nous dirigions vers une sorte de camp et je me dis qu'un tel endroit inclurait des constructions et peut-être même un lit, où je souhaitais désespérément trouver un peu de soulagement pour mon dos horriblement douloureux. J'espérais aussi qu'il y aurait de l'eau potable et de la nourriture. Je me doutais qu'il pourrait y avoir bien des choses moins salubres, mais je réussissais à éviter qu'elles ne deviennent des obsessions. D'abord et

avant tout, je souhaitais voir finir ce voyage et que cessent les chocs et secousses ininterrompus. J'étais convaincu que mon dos pouvait être en train de subir des dommages irréparables. Comme un enfant qui accompagne des parents peu communicatifs pendant un long voyage, j'avais de la difficulté à ne pas me lamenter : « Est-ce qu'on arrive bientôt, Omar ? »

Alors que nous traversions un tronçon particulièrement horrible de cette zone accidentée, l'une des roues avant s'engagea dans un trou profond, ce qui nous força à un arrêt brusque et soudain. Mon visage frappa le tableau de bord avec une telle force que je perdis partiellement conscience, la réglementation sur les ceintures de sécurité n'étant pas rigoureusement appliquée dans le Sahara… C'était la première mais non la dernière fois que j'évoquais l'ironie d'être enlevé par Al-Qaïda pour mourir bêtement ensuite dans un accident de voiture.

Après avoir grimpé une longue pente broussailleuse, nous nous sommes lancés sans avertissement sur une route de terre large, bien entretenue et évidemment beaucoup plus fréquentée. Omar, très nerveux, reprit tout son sérieux et redevint menaçant. Il nous rappela que quoi qu'il arrive et quelles que soient les circonstances qui pourraient nous amener à nous arrêter, nous ne devions d'aucune façon adresser la parole à qui que ce soit, ni regarder quelqu'un que nous pourrions rencontrer.

Au moment de virer vers la gauche, soit l'ouest, selon le soleil, Omar se pencha par-dessus nous pour ouvrir la boîte à gants et en tirer une grosse enveloppe en papier kraft. Elle n'était pas scellée et, tout en conduisant vite, il en vérifia le contenu qui semblait consister en une épaisse liasse de billets de banque de diverses dénominations. Puis il glissa cette enveloppe derrière son pare-soleil et accéléra. De toute évidence, c'était la première réponse à une éventuelle fouille lors d'un barrage policier ou militaire. Les AK des voyous à l'arrière fourniraient la seconde. Quand Omar avait retiré l'enveloppe de ce compartiment qui n'était manifestement pas verrouillé, j'avais cru entrevoir la crosse d'un vieux pistolet automatique, partiellement caché par un torchon sale, au milieu d'un bric-à-brac. Cela me donnait à réfléchir.

Nous avons croisé deux ou trois camions lourds qui roulaient vite dans la direction contraire. Il s'agissait clairement d'une route principale, jalonnée de bornes kilométriques à la manière de celles qu'on trouve en France, mais mal entretenues. Ce sont de petits pavés de béton qui ressemblent à des pierres tombales indiquant le numéro de la route. Sous une barre de peinture rouge sont indiquées, sur un fond défraîchi jadis peint en blanc, les distances jusqu'à la prochaine agglomération et depuis la dernière. Les bornes visibles n'étaient plus placées à chaque kilomètre, mais on y lisait un nom, dont je ne peux tout simplement pas me souvenir. Je sais pourtant qu'il commençait par « M », alors je suppose que nous devions rouler sur le principal axe est-ouest à l'extrémité est du Mali, juste au nord de la frontière entre le Mali et le Niger, aux alentours de Melaka. Je ne sais pas si c'était le cas, mais c'est plausible.

Après une quarantaine de minutes, Omar a brusquement ralenti et a tourné vers la droite, hors de la route, vers le nord, et il s'est engagé dans les broussailles. À moins de deux kilomètres, nous sommes arrivés à un campement touareg plutôt étendu, presque en vue de la route. Omar a longuement bavardé, puis nous avons semblé poursuivre notre route vers le nord-ouest. Pour la première fois, nous avons fait un trajet sinueux et apparemment laissé au hasard. Omar a annoncé qu'il cherchait un endroit à l'ombre pour nous reposer et après une longue exploration, nous nous sommes arrêtés devant un bosquet d'acacias et on nous a donné l'ordre de nous asseoir sur une couverture, en partie à l'ombre, et on nous a offert de l'eau de la grosse cruche sale.

Le ruban qui liait le poignet de Louis au mien fut tranché par le couteau de Hassan, une lame à l'allure redoutable qui semblait sortir de la panoplie de Rambo : un mélange de couteau de chasse et de baïonnette, à la lame percée de trous et crénelée. On nous indiqua que nous pouvions nous soulager derrière un buisson proche, mais je n'avais rien dans la vessie.

J'étais dans un très mauvais état mental et physique. Au fil de l'après-midi, sous un soleil sans merci, la température s'éleva à un niveau que je n'avais connu que dans le sud du Darfour, je savais donc qu'il faisait bien au-dessus de 40 degrés. Et pourtant, je refusais encore de boire l'eau dont j'étais certain qu'elle venait directement

du fleuve Niger pollué. J'hallucinais, alternativement conscient et inconscient. J'avais mal à la tête et souffrais de nausées. Ma bouche était sèche au point que je ne pouvais avaler. J'avais le souffle court et je haletais. Mon dos me torturait et je ne pouvais même pas envisager de me coucher, alors on me permit de rester assis dans la cabine, la portière ouverte, et je laissai mon esprit flotter vers quelque lieu de rêve.

Nos ravisseurs semblaient nerveux et vigilants. Ils firent quelques brefs appels à partir de leur téléphone satellite Thuraya, échangeaient des regards inquiets au moindre son et restaient accroupis sur leur couverture. Personne ne dormit, même si Omar devait être épuisé après un tel tour de force de conduite. Ils nous expliquèrent que « l'armée » nous cherchait et que des « patrouilles de l'armée » étaient proches, mais s'agissait-il de l'armée nigérienne ou de l'armée malienne ? Je pense qu'ils nous dirent que c'était cette dernière, mais je ne m'en souviens pas vraiment. Ni Louis ni moi ne savions s'il fallait considérer que c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Nos ravisseurs ne donnaient pas l'impression qu'ils allaient se séparer facilement de leurs proies.

On nous offrit une boîte de sardines et une poignée de dattes dures et sèches. Les dattes étaient délicieuses mais, sans eau, difficiles à avaler. Je n'avais pas faim et je laissai les sardines huileuses à Louis.

Il faisait une chaleur étouffante. Je n'avais pas dormi depuis 33 heures. Mon cerveau ne pouvait pas ordonner les priorités de ma survie. Louis m'encourageait à boire mais je résistais fermement à ses pressions, lui demandant plutôt le plus grand nombre possible de petites tasses de thé extrêmement sucré qu'il pouvait obtenir de nos ravisseurs. Je pense que j'ai réussi à en boire quatre ou cinq au cours des deux ou trois heures qui ont suivi, alors que, de toute évidence, nous attendions quelque chose. J'avais grand-peur de ce que ça pourrait être.

Après avoir flotté entre sommeil et éveil, ou peut-être entre conscience et inconscience, pendant une heure environ, je suis finalement arrivé à me glisser hors de la cabine pour fuir la chaleur étouffante. Lentement, très rigide au début, j'ai commencé à marcher

autour du véhicule et des couvertures jetées à l'ombre – une pour Louis et moi – et l'autre, à une certaine distance, pour eux.

À un certain moment, Ibrahim me fit signe de m'approcher et m'offrit encore quelques dattes sèches (en s'excusant de leur mauvaise qualité) que j'acceptai avec reconnaissance, en en mettant quelques-unes dans ma poche. Il commença ensuite une série de petits jeux malicieux. D'abord, il fit semblant de laisser sa AK à portée de ma main mais, en prétendant regarder ailleurs, surveillait de près ce que je ferais. Est-ce que le chargeur était vide ? Quelles étaient les positions du levier de tir ? Me serait-il possible de les descendre tous les trois, éloignés qu'ils étaient les uns des autres, avant que ces guerriers endurcis ne m'atteignent ? Tout en étant tenté de le faire, je ne touchai pas le fusil, mais je suppose que mon laborieux cheminement mental avait été transparent. Ibrahim, me fixant attentivement du regard, se saisit finalement de son arme devant moi et me rit au nez.

Puis il nous raconta une série d'histoires grotesques. Comme notre situation était inimaginable, ces fables ne semblaient pas si absurdes alors, même si nous savions qu'il nous menait en bateau. Il insistait pour dire que nous étions en route vers un vaste campement, bien installé et très bien protégé. Les leaders touareg vont vous accueillir avec plaisir. Il y aura une fête en votre honneur, le chef va vous offrir sa plus jolie fille. Vous serez des héros. Vous allez bien vite être libérés et de retour à votre hôtel à Niamey.

Soudainement et sans prévenir, Ibrahim changea de sujet et me demanda si, dans l'éventualité où l'armée attaquait et qu'il était impossible de s'échapper, je parlerais en leur faveur pour qu'ils ne soient pas immédiatement exécutés. J'étais sûr que c'était un autre de ses petits jeux, mais il semblait vraiment nerveux, et même effrayé – la seule fois où j'ai vu l'un de nos ravisseurs dans un tel état. Je n'avais aucune idée si quelqu'un nous cherchait ou si ces sauveteurs étaient proches, mais sur un ton plutôt prétentieux, je lui ai répondu que nous ferions notre possible pour que dans de telles (et heureuses) circonstances, lui et ses compagnons ne soient pas traités d'une pire manière que nous l'avions été.

Quand la chaleur commença finalement à diminuer vers 17 heures, Omar nous ordonna de remonter à bord du camion. Louis et moi fûmes placés côte à côte, mais sans qu'on rattache nos poignets, et nous entreprîmes ce qui semblait des mouvements encore plus illogiques en suivant le sommet d'une longue crête. D'abord, nous parcourûmes deux ou trois kilomètres dans des collines plutôt herbeuses avec, dans les vallées, de gros et denses bouquets de buissons et d'arbres. Et puis, après un court arrêt et un bref appel par téléphone satellite, nous nous dirigeâmes, encore pendant deux ou trois kilomètres, dans ce qui semblait la direction contraire. Nous répétâmes ce déplacement à plusieurs reprises, toujours sur la crête.

Finalement, au moment où le crépuscule approchait, nous nous arrêtâmes à nouveau. Omar était à environ 15 mètres du véhicule du côté du chauffeur, sa portière ouverte. Louis et moi avions reçu l'ordre de rester sur la banquette que nous partagions. Nos trois kidnappeurs inspectaient les environs de notre véhicule, Omar le téléphone à l'oreille, et Ibrahim et Hassan debout dans la boîte du camion. Par la petite fenêtre ouverte à l'arrière de la cabine, je pouvais les voir des cuisses jusqu'à la poitrine. Puis je me souvins de mon coup d'œil sur ce qui était peut-être un revolver à moitié caché dans la boîte à gants, 30 centimètres devant Louis.

Mon pouls s'accéléra. Même si les carabines et les fusils m'étaient plutôt familiers, de toute ma vie je n'avais tiré qu'une fois au revolver, un Colt .45 de l'armée américaine, environ 40 ans auparavant, et je n'avais pas été particulièrement habile avec cette arme. Je ne connaissais pas la marque de l'arme dans le compartiment, si c'était bel et bien une arme. J'ignorais si je saurais la faire fonctionner, et encore moins d'une manière rapide et efficace. Je supposais que c'était une arme soviétique, comme leurs autres armes – un revolver Makarov 9 mm semblait plausible –, mais j'ignorais où se trouvait le verrou de sûreté, et sans mes lunettes, j'étais sûr que je ne pourrais distinguer aucune marque sur l'arme. Il faudrait donc tout simplement que je le sorte de la boîte à gants (en présumant qu'elle n'était toujours pas verrouillée) en tentant, ce faisant, de cacher au mieux ma manœuvre avec mon corps et sans faire de bruit ni laisser tomber d'autres objets. Puis il faudrait que je vérifie au moins s'il y avait un chargeur

dans la crosse (je savais que je n'aurais jamais le temps de le sortir pour vérifier qu'il était plein), que je tire la glissière – ce qui ferait un bruit distinctif et alarmant pour n'importe lequel de nos ravisseurs qui l'entendrait – en espérant que le verrou n'était pas mis, et s'il l'était et que le revolver ne tirait pas, que je sois capable de déplacer ce verrou pour essayer à nouveau.

Je pensais que je pourrais probablement me retourner sur le siège et viser par la fenêtre arrière le tronc de Hassan et d'Ibrahim avant qu'ils ne puissent réagir – si bien sûr je réussissais à faire fonctionner l'arme avant qu'ils ne découvrent mes intentions. Puisque leur tête n'était pas dans mon champ de vision, ils n'allaient probablement pas me voir en train de manipuler le revolver jusqu'à ce que je tire. Comme ils étaient tous les deux à une distance de deux ou trois mètres, je pensais que même moi je pourrais les toucher. Je tirerais vers le haut dans la masse corporelle du tronc, mais devrais-je plutôt tenter un coup vers chacun d'eux ou encore essayer le tir supposément classique en faisant « coup double », c'est-à-dire réussir à les tuer tous les deux en un seul tir ? Cela offrait de meilleures chances d'en finir totalement avec l'un d'entre eux, mais donnerait à l'autre plus de temps pour réagir, sans doute en plongeant sur le côté du véhicule. En fait, je pensais probable que n'importe quel coup tiré à si courte distance les projetterait hors du camion et donc hors de l'angle de tir très limité dont je disposais. Il était donc possible qu'ils fussent tous les deux touchés, mais pas hors combat, disposant toujours, vraisemblablement, de leur AK.

Puis il y avait la question de ce qu'Omar ferait pendant ce temps. Et quel risque y avait-il que j'atteigne Soumana, que je ne pouvais pas voir même si je supposais qu'il était toujours assis dans la boîte ? La menace la plus immédiate était bien sûr les deux types avec chacun leur AK et ils devaient être mis hors d'action d'abord. Une fois ces deux-là descendus – et si nous n'avions pas été arrosés de balles –, Omar aurait bougé. Pour autant que je sache, il était sans arme, mais il s'approcherait des broussailles. Je savais que je n'aurais aucune chance de viser correctement à 15 mètres dans l'obscurité croissante.

J'avais confiance que Soumana (s'il était assez en forme pour fonctionner efficacement) ou Louis pourrait conduire le quatre-quatre,

mais je n'avais aucune idée de la direction dans laquelle nous devrions aller, sinon vers le sud ou, mieux encore, vers la route que nous avions laissée peu auparavant dans l'après-midi et dont je savais qu'elle n'était pas éloignée. Je m'attendais à ce que la région fourmille de collègues de nos ravisseurs d'Al-Qaïda, dont les manœuvres de rapprochement pendant la dernière heure étaient sûrement l'objet. Il paraissait probable que les coups de feu seraient entendus et que les phares du camion seraient visibles alors que nous tenterions de nous échapper, mais voyager dans un paysage pareil sans un usage au moins intermittent des phares serait une folie. Tout compte fait, cependant, je n'étais pas du tout certain que leurs collègues courraient en direction du bruit de coups de feu.

Cela paraissait la meilleure occasion depuis notre enlèvement, et peut-être la meilleure que nous aurions jamais, mais ce serait bruyant, chaotique et très risqué. Je demandai à Louis de se presser contre le dossier et contre la portière. « Pourquoi ? » demanda-t-il, soupçonneux. Je lui décrivis brièvement mon plan. Louis me fixa, horrifié.

« Dès que tu ouvriras cette boîte à gants – si même tu arrivais à l'ouvrir –, et qu'il y ait là un revolver ou non, nous courrons un grand risque d'être tués. » Et il insista : « Ça ne vaut tout simplement pas la peine. »

« Pousse-toi ! » lui ordonnai-je.

« Non ! » grommela-t-il, rapprochant son corps de la boîte à gants et me regardant fixement pour me faire baisser les yeux.

Nous étions encore en train de nous défier du regard quand Omar se glissa derrière le volant. Il avait dû commencer à revenir vers le camion aussitôt que j'avais demandé à Louis de me laisser accéder à la boîte à gants. Avec le recul, je doute que, même si tout s'était déroulé comme je l'espérais, j'aurais eu le temps de réussir mon coup. Mais je ne le saurai jamais. Louis avait probablement raison : ça aurait été une manœuvre à très haut risque. Je n'ai jamais su si oui ou non il y avait un revolver dans cette boîte à gants.

Une fois en marche à nouveau, Omar répéta à quelques reprises ses opérations erratiques : il avançait pendant dix minutes, puis s'arrêtait cinq minutes, manœuvres sûrement destinées à s'assurer que nous

n'étions pas suivis alors que nous approchions de leur base. Une fois que j'eus repris mon souffle et que j'eus expulsé toute cette adrénaline de mon système après cette affaire de la boîte à gants, je me sentis déprimé et abattu. Je n'avais toujours rien eu à boire à part quelques dés à coudre de thé depuis le début de notre horrible aventure, 24 heures plus tôt, et il est indubitable que j'étais sérieusement déshydraté.

Dans une totale obscurité, pendant l'une de ces périodes d'attente et après d'énormes débats internes quant à l'opportunité ou non de poser la question, je finis par marmonner à Omar : « Avez-vous l'intention de nous exécuter ? »

Omar répondit avec ce que je jugeai être une réconfortante véhémence : « Ça n'aurait absolument aucun sens. Ma mission était de vous capturer et de vous ramener à mon émir, là où vous ne pourrez pas être retrouvés. » Il poursuivit fièrement : « Si ma mission avait été de vous assassiner, vous seriez déjà morts. » Sa logique inattaquable était réconfortante, au moins en surface.

Puis il entama la première de ses nombreuses et pittoresques séances d'instruction religieuse, même si elles n'étaient pas toujours logiques ni cohérentes. « Nous sommes de bons, loyaux et dévoués esclaves d'Allah », poursuivit-il sur un ton un peu affecté. « Le Coran condamne le meurtre, alors nous ne pourrions pas le commettre même si nous le voulions. » Cela ne me paraissait pas vraiment correspondre à ce que je savais d'Al-Qaïda. Je connaissais beaucoup moins les normes et le comportement de la branche nord-africaine d'Al-Qaïda, mais j'étais parfaitement au courant des méfaits de ses prédécesseurs, le Groupe islamique armé (GIA) – dont je ne me souvenais pas qu'il ait eu bien des réserves quand il s'agissait de tuer de grands nombres d'innocents – et le Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC). J'étais néanmoins heureux de sa réponse et pris bien soin de taire mon incrédulité tandis que je m'accrochais à tout espoir qu'il voulait bien m'offrir.

Si le fait de savoir que nous n'allions pas être immédiatement exécutés me faisait certes plaisir, j'éprouvais une satisfaction presque aussi grande d'entendre rejeter de façon aussi claire l'idée que notre

kidnapping était le résultat de notre présence au mauvais moment au mauvais endroit. Nous savions maintenant avec certitude que l'envoyé spécial des Nations Unies n'était pas tombé entre les mains d'Al-Qaïda à cause d'une malheureuse coïncidence.

Bien évidemment, je savais déjà que toute hypothèse de ce genre était pour ainsi dire absurde. Il était évident que nos ravisseurs connaissaient à l'avance le lieu où nous serions au moment de notre capture, mais même sachant cela, notre enlèvement avait été une entreprise particulièrement risquée pour eux. Nous avions été saisis dans une zone que tous considéraient sûre, et c'était d'ailleurs sur cette route que la totalité du gouvernement allait voyager quelques jours plus tard vers Tillabéri pour célébrer le cinquantième anniversaire du Niger. En fait, la région où on nous avait kidnappés, à environ 35 kilomètres de Niamey, était à 2 ou 3 kilomètres seulement de la grande prison Koutoukaté (où l'ancien premier ministre Hama Amadou, le principal rival du président Tandja, était incarcéré) et tout proche d'une importante base militaire. Il y avait un bizarre soulagement dans le fait que notre enlèvement n'ait pas été le résultat d'une lamentable malchance.

Un peu plus tard, Omar a dû sentir que nous avions besoin d'être un peu plus rassérénés car, sans qu'on le lui demande, il nous informa que tout cela était une affaire de rançon ; en d'autres mots, l'objectif était de recueillir de l'argent pour la cause, pour le djihad. C'était fort simple, selon lui. Ils feraient connaître leurs exigences, les Nations Unies et/ou le Canada négocieraient un montant approprié et nous serions libérés. « Ça risque de prendre quelques jours, expliqua-t-il, mais vous pourriez être de retour à Niamey le week-end prochain. » Et même, si une entente était vite conclue, il affirma avec assurance qu'il nous reconduirait lui-même jusqu'à notre hôtel.

Louis et moi lui avons dit que nous ne pensions pas que la transaction serait aussi simple et que, pour ce que nous en savions – et nous avons insisté pour dire que ni l'un, ni l'autre n'avions d'expérience dans ce genre de situation – ni le Canada, ni les Nations Unies ne paieraient de rançon à des kidnappeurs. Omar prit ces observations pour une manœuvre de notre part. Il affirma avec fierté qu'il avait joué un rôle dans les négociations visant à libérer les deux touristes

autrichiens qui avaient été enlevés en février 2008 alors qu'ils campaient en plein désert dans le sud de la Tunisie, puis libérés en octobre.

Sans vouloir revenir au triste sujet de la raison pour laquelle l'optimisme d'Omar était infondé, je lui demandai comment cela se passait. Est-ce que quelqu'un livrait une poche pleine d'argent comptant à un quelconque intermédiaire ?

« Oh, non ! » répliqua en riant le guerrier du désert qui vivait confortablement dans son univers de croyances du VII^e^ siècle. « Les choses sont beaucoup plus efficaces de nos jours. Tout cela est fait par quelques clics d'ordinateur – un simple transfert bancaire vers le compte de quelqu'un qui a notre confiance. C'est réglé en 30 secondes. »

« Facile, pensai-je, mais combien irréaliste, du moins dans notre situation. » Nous savions que ça n'allait pas se passer comme ça, mais j'ignore à quoi Omar croyait vraiment.

Maintenant qu'il faisait totalement noir, il fit un dernier appel par téléphone satellite et, avec une concentration accrue, il lança le camion vers une vallée et fonça dans une zone particulièrement vaste et pleine d'épaisses broussailles. Les garçons à l'arrière manifestaient leur joie en tentant d'éviter, parfois sans succès, les branches chargées d'épines qui fouettaient le toit et les côtés de notre véhicule tandis que nous nous frayions un chemin. Dans une clairière relativement grande, nous nous arrêtâmes et attendîmes quelques minutes, le moteur toujours en marche et les phares allumés, jusqu'à ce que nous entendions un véhicule qui s'approchait. Omar éteignit ses phares. L'autre véhicule s'arrêta et fit clignoter deux fois ses propres lumières à travers les arbres. Omar l'imita et, tous feux allumés, les deux camions s'approchèrent l'un de l'autre sous les cris de « *Allah Akbar !* » (« Dieu est grand ! ») qui se répercutaient tout autour de la clairière.

L'autre véhicule vira de bord et s'éloigna rapidement, sans phares, à travers les arbres, nous derrière lui. Il semblait y avoir plusieurs ombres portant des kalachnikovs dans la boîte et qui criaient quelque chose à Hassan et Ibrahim, qui répondaient de même, tout excités. Omar, un large sourire aux lèvres, se concentrait pour garder en vue l'autre camion qui naviguait et zigzaguait à travers les buissons sans

utiliser ses phares et à une vitesse casse-cou. Finalement, les choses se tranquillisèrent un peu alors que le véhicule de tête perdit, chercha puis retrouva son chemin à plusieurs reprises, ce qui impliquait de reculer souvent, tout cela dans l'hilarité générale, quasi hystérique. Et puis, dans un convoi plus ordonné où chaque camion allumait et éteignait alternativement ses feux pour naviguer dans les zones les plus difficiles, nous poursuivîmes notre chemin à travers la brousse et les arbres de façon de plus en plus disciplinée.

À peu près 40 minutes plus tard, nous distinguâmes des formes humaines devant nous et les deux camions s'arrêtèrent au milieu de ce qui semblait être un groupe animé, bruyant, de personnes au visage noir. Des mains apparurent par la fenêtre pour serrer l'épaule d'Omar ou lui taper le dos. Une demi-douzaine de visages noirs, curieux et joyeux s'encadrèrent dans la fenêtre de Louis, cherchant à voir les trophées grâce aux rayons dansants de plusieurs lampes de poche. C'étaient des jeunes hommes très excités, pas très agressifs, qui semblaient ivres de succès et de joie. Pendant qu'ils déambulaient, Ibrahim, qui avait sauté dans la foule comme une rock star depuis l'arrière de notre camion, faisait sa vedette en sautillant de l'un à l'autre, baignant dans la gloire que la mission lui avait value.

Puis il remarqua un grand et mince personnage dans la foule, l'étreignit longuement et chaleureusement et l'amena vers la fenêtre de Louis pour le présenter fièrement en disant que c'était son frère. Nous comprîmes que c'était son véritable frère, et non son frère au sens où l'entendent les membres de son allégeance entre eux. Incertain quant à la salutation qu'il fallait accorder aux nouveaux prisonniers, le frère d'Ibrahim brandit simplement, par la fenêtre, sa grosse gourde métallique de l'armée et nous offrit à boire.

Tout à coup – enfin – s'éveilla de son assoupissement mon instinct de survie. Je saisis la gourde et commençai à boire, l'eau coulant de chaque côté de ma bouche tandis que je l'avalais à grands traits. L'eau terreuse avait un vilain goût de boue, elle était tiède mais délicieuse. Je me suis soudain rendu compte que cette affaire allait durer et que j'allais mourir si je ne faisais pas plus attention à moi, la diarrhée devant franchement devenir le dernier de mes soucis. Je vidai le contenant – sans doute un litre entier – et j'en demandai encore.

Surpris mais bien disposé, le frère disparut et réapparut quelques minutes plus tard pour m'offrir un autre bidon plein. Cette fois-ci, je laissai Louis en boire un peu tandis que je reprenais mon souffle mais, encouragé par lui, je fis une fois de plus cul sec.

Finalement, Louis et moi fûmes tirés hors de la cabine. Deux personnages, des Arabes sérieux et plus âgés, étaient apparus et commençaient à donner des ordres. Ils lancèrent quelques commentaires, apparemment irrités par le fait que nous n'étions pas menottés, et soudain plusieurs mains se saisirent de nous et on sortit du ruban pour attacher à nouveau nos poignets (individuellement, cette fois, l'intérieur des poignets collés ensemble devant nous) et, pour la première fois, nos chevilles. On nous traîna un peu plus loin vers une couverture étalée sur le sol. Je demandai qu'on m'aide à m'étendre et plusieurs mains, y compris celles de Soumana, m'aidèrent plutôt délicatement dans ce douloureux exercice. Je me retrouvai étendu, pieds et poings liés, épuisé et crevant de froid, le regard fixé sur une splendide voûte étoilée. Louis, Soumana et moi gisions rigidement, côte à côte, sur la même couverture étroite et mince. Après quelque temps, peut-être 20 minutes, quelqu'un se pencha à nos pieds et sans explication coupa les rubans qui liaient mes chevilles et celles de Louis. Je ne pense pas que Soumana avait été attaché.

On nous surveillait de près. Il y avait beaucoup d'agitation autour de nous. Nous entendions des voix, des profils apparaissaient, puis disparaissaient dans ces ténèbres insondables. Des gens venaient jeter un coup d'œil sur nous, leur visage faisant comme une tache obscure sur le champ d'étoiles de la nuit. Nous percevions des échanges sur une possible, puis sur une probable frappe aérienne. Cherchait-on à nous faire peur ou était-ce vrai ? Je pencherais pour la seconde option, mais sans en être certain. À l'époque, je ne savais même pas si je souhaitais que ce soit vrai.

Il y avait bien du monde qui grouillait autour de nous, au moins deux ou trois douzaines de personnes dans l'obscurité totale, d'où le nom de Gare centrale que nous donnâmes par la suite à ce camp. La lune ne s'était pas encore levée. Des bribes de conversation s'inscrivaient dans mon esprit à moitié conscient, dont une en particulier. Alors que tout le va-et-vient commençait à diminuer et que je glissais vers

le sommeil, j'entendis ce qui me parut être une voix féminine jeune, à l'accent parisien, dire tout à côté de nous, d'un air détaché : « Nous ne nous sommes sûrement pas lancés dans cette affaire simplement pour tuer des vieillards ? » Peut-être bien que je rêvais déjà, mais je ne le crois pas. Et je n'ai jamais plus entendu cette inoubliable voix.

CHAPITRE 3

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Les yeux au Ciel je crus prier
Mais avant qu'une prière jaillit
Un vent mauvais s'était levé
Séchant mon cœur en une poussière.

Le mardi 16 décembre, le Jour 3, commença tôt. Des bruits tout autour de nous m'éveillèrent lentement, tandis que les souvenirs confus de notre précaire situation m'envahissaient l'esprit. Il faisait encore nuit noire. On nous ordonna de nous mettre debout mais je ne pouvais pas bouger. Louis demanda à Soumana et à d'autres personnes de m'amener à la position verticale tandis que je tentais de garder mon dos droit. Le froid n'avait pas aidé. Peut-être avions-nous dormi deux ou trois heures.

Tandis qu'on nous poussait vers des camions, il me semble qu'il y avait encore un certain nombre de personnes aux alentours, mais moins que la veille. Quelques-unes étaient sans doute parties avant notre réveil. On nous destina à des camions différents, Louis et moi, et la triste pensée nous vint que nous n'allions peut-être jamais nous revoir.

Louis fut placé au milieu de la banquette du camion d'Omar, Ibrahim à sa droite. Je l'enviais. J'avais passé du temps avec eux et pensais savoir ce qu'ils feraient ou ne feraient pas. Pour moi, ils représentaient maintenant un danger connu grâce à la familiarité que j'avais avec eux, et qu'il me faudrait réinventer avec une autre équipe.

Une fois Louis en place, Hassan et quelques autres *frères* que nous n'avions encore jamais vus grimpèrent dans le fouillis qui occupait la boîte du camion d'Omar et ils partirent, fonçant habilement dans une pente à pic, accidentée et pleine de roches qui apparaissait lentement à travers la brume de l'aubè.

On me poussa alors à côté du chauffeur d'un autre véhicule ; on me dit qu'il s'appelait Ahmed. C'était un type à l'allure fourbe dans la fin de la vingtaine, au visage profondément marqué par la vérole. Malgré un sourire constant (nous lui avons vite donné le surnom de Smiley), il avait le regard le plus froid qu'on puisse imaginer et maintenait une attitude farouchement hostile. La haine qu'il avait envers nous et ce que nous représentions était presque palpable.

Un homme plutôt bien habillé, massif, taciturne, portant un turban, une tunique bordeaux qui lui descendait jusqu'aux genoux et des pantalons de la même couleur, vint se joindre à Ahmed et à moi. Il ne se présenta pas et nota à peine ma présence, chose étonnante vu qu'il partageait avec moi un siège baquet. Après être monté à bord, il coinça sa AK-47 entre son corps et la portière, rajoutant ainsi à notre intimité et à son désarroi de s'asseoir ainsi épaule contre épaule à côté d'un infidèle. Les autres l'appelaient Abdul Rahman et nous l'avons par la suite, sans guère d'imagination, nommé « AR ». Tous lui obéissaient.

AR semblait avoir la mi-trentaine et prenait souvent une expression sévère, dure et impénétrable. Il portait une barbe longue, noire et touffue et on distinguait mal son visage à cause du turban qui lui entourait la tête. AR était l'un des plus engagés et des plus fidèles pratiquants parmi les moudjahidines que nous avons rencontrés, infatigablement consacré à ses tâches. Comme il n'avait pas souhaité ma proximité, sa réaction était de tenter – sans grand succès – de l'ignorer.

Nous sommes partis à la suite d'Omar. Mais l'habileté d'Ahmed comme chauffeur était cependant bien moindre et, après moins de dix minutes, nous sommes restés coincés sur un gros rocher. Une scène rocambolesque s'est ensuivie, où tout un chacun œuvrait pour son compte et dans la confusion, à la manière des Keystone Cops. Les gros *ego* et un féroce orgueil personnel faisaient obstacle à tout ; chacun était outré de la moindre suggestion faite par l'autre,

la prenant pour une insulte, la moindre remarque devenant un affront. Si certains tiraient, d'autres poussaient. Les diverses pièces de métal et les outils variés qui se trouvaient sur le plancher de la cabine servaient rarement à accomplir une tâche pour laquelle ils auraient été utiles et quand on les mettait de côté, ils disparaissaient bien souvent dans les sables du désert. Il nous a fallu une bonne heure pour nous libérer de ce rocher, tandis que l'équipage d'Omar, après avoir réalisé que nous ne le suivions pas, était revenu nous attendre au pied de la colline, se gardant bien de fournir le moindre conseil ou de proférer la moindre critique. Cependant, quand nous avons repris la route, Ahmed avait perdu la face et était dans un vilain état d'esprit.

Le soleil montait et le jour avançait ; la topographie commença à changer à nouveau pendant que nous poursuivions sans répit notre route vers le nord. Le sol devint moins vallonné, moins pierreux ; les *wadis* étaient moins profonds, et il y avait de moins en moins de végétation. L'horizon semblait s'étendre de plus en plus loin devant nous et le sol devenait plus sablonneux, plus blanc et plus compact. La température, malgré la brise causée par notre vitesse de plus en plus grande sur un sol plat, montait vers ce qui devait bien dépasser les 40 degrés, alors que nous étions serrés les uns contre les autres dans une chaleur étouffante.

Au milieu du jour, nous étions loin dans le désert du Mali et les chauffeurs accélérèrent bien au-dessus de 100 kilomètres à l'heure. Rapidement, enivrés par la liberté d'être fous et imprudents, ils se mirent à faire des courses l'un contre l'autre sur ce terrain plat, blanc et lisse. Les camions rivalisaient pour tenir la position de tête, se frôlant presque, ce qui donnait aux garçons dans les boîtes l'occasion de se lancer des invectives tandis qu'ils encourageaient leur propre chauffeur. L'odomètre montra 120, puis 130 kilomètres à l'heure. Tout le monde s'éclatait et avait un plaisir fou. Pour ma part, je pensais qu'à cette vitesse, le terrier d'un animal ou une roche de taille moyenne pourrait facilement envoyer un camion et ses passagers faire des tonneaux dans les étendues sauvages du désert.

Après une heure de ces folies, nous atteignîmes un alignement de collines qui nous entravait la voie. Les chauffeurs se dirigèrent

directement vers un point en particulier où se trouvait, sous les arbres et sans camouflage, une cache contenant des barils de carburant et d'eau, dont l'un affichait fièrement l'emblème bleu pâle des Nations Unies. Chaque camion transportait un baril de métal (200 litres) contenant du diésel et un autre de l'eau. Après qu'on eut vidé les barils qui étaient à bord (ceux de diésel dans les réservoirs des véhicules, ceux contenant de l'eau dans les bouteilles, bidons et gourdes –, les barils vides furent remplacés par les pleins, sans aucune tentative de camoufler ou de cacher ceux qu'on laissait derrière. Louis et moi pûmes nous parler et comparer nos perceptions de la situation. On nous offrit encore des sardines, mais je ne pouvais toujours pas supporter d'en manger et je me contentai des quelques dattes sèches que j'avais mises dans mes poches la veille. Mais au moins je buvais maintenant de l'eau, en grandes quantités, à chaque occasion, et je pus enfin uriner un peu.

Plus tard, Louis demanda à Omar si lui et ses collègues ne craignaient pas que quelqu'un vole le carburant et l'eau de ces réserves laissées au vu et au su de tous. Omar fut choqué par la question. Il expliqua d'une part qu'il existait un code très strict du désert : personne, jamais, ne prend l'eau, les pneus ou l'essence des autres à moins qu'il ne s'agisse d'une question de vie ou de mort. Et même dans de telles circonstances, on ne pouvait prendre que le strict minimum et on devait le remplacer par les mêmes quantités dans les plus brefs délais humainement possibles. Pendant nos déplacements, nous avons pu observer un grand nombre de ces caches, y compris des piles de pneus, et nos chauffeurs disaient en passant : « Celle-là, elle est à nous » ou « Celle-là, elle est à quelqu'un d'autre ». Pour notre part, nous ne pouvions pas les distinguer les unes des autres. Et puis, ajouta Omar, sa nature profonde refaisant surface : « Personne dans cette région ne voudrait encourir le courroux d'Al-Qaïda. »

Quand Ahmed fut prêt à partir après s'être réapprovisionné en eau et en carburant, il ordonna à l'équipage de monter et nous repartîmes, indifférents au fait que l'équipe d'Omar n'était pas du tout prête. À l'évidence, Ahmed n'aimait pas suivre docilement dans le sillage du vieil Omar (le grand âge d'Omar – 47 ans – faisait déjà l'objet de commentaires insidieux et méprisants, du genre : « Vous

savez, il était, dans le temps, l'un des bons chauffeurs, mais maintenant sa vue baisse, quelle pitié »), et Ahmed adorait ces occasions de marquer son indépendance, ce qu'Abdul Rahman semblait encourager. Vu l'énorme différence dans leurs talents de chauffeurs et de navigateurs, je n'étais cependant guère heureux de ces développements.

Au moment de nous lancer à travers une nouvelle plaine désertique de l'autre côté de la crête, il y eut une discussion animée entre Ahmed et AR au sujet du chemin à suivre, chacun pointant vigoureusement une direction à environ 30 degrés d'écart de celle que pointait son interlocuteur. Les décisions ultérieures me parurent toutes absolument arbitraires, mis à part le fait que nous devions continuer plus ou moins vers le nord. Finalement, AR conclut qu'Ahmed n'avait aucune idée de l'endroit où nous étions et lui donna l'ordre de trouver et d'établir un lien avec Omar. Ahmed, de mauvaise grâce, tenta de convaincre AR qu'avec le GPS flambant neuf qu'il sortit de sous sa tunique, tout s'arrangerait. Ils le mirent en marche, le manipulèrent pendant quelques minutes, le tinrent à l'envers, puis poussèrent des boutons au hasard, le frappant régulièrement sur le tableau de bord pour l'encourager à être plus efficace. Tout cela n'ayant donné aucun résultat, Ahmed reçut l'ordre de monter sur un léger plateau ; une fois au sommet, il alluma les phares et entreprit de tourner lentement en un cercle très serré. Après avoir effectué un tour à 360 degrés, il s'arrêta et observa l'horizon vers le sud, le sud-est et le sud-ouest pendant une dizaine de minutes, puis il recommença l'exercice depuis le début.

À la troisième ou quatrième tentative, nous aperçûmes un très faible rayon de lumière à l'horizon. Ahmed orienta l'avant du camion dans cette direction. Puis il fit clignoter ses phares toutes les deux ou trois minutes et reçut des signaux lumineux d'Omar qui s'approchait. Je ne pouvais m'empêcher de penser que nous venions de perdre une heure simplement parce qu'un chauffeur voulait éviter de suivre l'autre.

Une fois les deux véhicules réunis, probablement vers 14 heures, ils poursuivirent leur avancée sur un dernier bout de terrain encore plat qui laissa bientôt place à une zone plus rude et accidentée : plus de buissons, des *wadis* plus profonds, plus de roches, et plus de douleurs

au dos. Après environ une heure, nous gravîmes la pente à pic d'un ravin ; au sommet, l'autre véhicule s'arrêta et nous fîmes de même.

Il y eut des échanges animés, avec des visages sérieux et des poses de macho. Rien de tout cela n'était bon signe – à moins que ce ne fut le contraire ? Louis vint vers moi pour m'informer que, selon Ibrahim, trois camions nous suivaient à distance. Ils provoquaient apparemment une grande colonne de poussière, tout comme nous le faisions probablement. Je ne pouvais les voir, mais on nous assurait qu'ils étaient bien là. Qui était-ce ? Pourquoi ces gens nous suivaient-ils ? Et quelles étaient leurs intentions ?

Les gars se préparèrent à la guerre, enfilant des vestes tactiques de munitions qui contenaient dix chargeurs d'AK chacune, en plus de ceux qui étaient déjà dans les fusils. Ils montèrent rapidement une mitrailleuse DShK 12,7 mm sur une base vite installée à l'arrière du camion d'Ahmed et y déposèrent ce qui semblait être une courroie de 25 obus de ce lourd calibre. De plus, deux mitrailleuses polyvalentes de 7,62 mm furent détachées tandis que nos ravisseurs se préparaient à l'assaut de ceux qui nous poursuivaient.

On spéculait que c'étaient là des forces d'Ibrahim Ag Bahanga, un Touareg filou et dissident de la région désertique de l'est du Mali. Louis et moi nous étions évidemment penchés sur les groupes responsables de toutes les insurrections touareg au Mali et au Niger et nous savions que Bahanga avait refusé de participer à chacun des nombreux accords de paix négociés par les Algériens entre le gouvernement du Mali et les divers groupes touareg rebelles. On savait qu'il était un féroce défenseur de son territoire désertique, s'attaquant à quiconque osait y pénétrer sans sa permission préalable, et cela incluait évidemment les forces militaires et policières du Mali. Et même si je connaissais à peine nos kidnappeurs à ce moment-là, je pensais qu'ils n'étaient pas du genre à demander la permission de qui que ce soit pour faire quoi que ce soit.

Bahanga était aussi l'allié occasionnel du leader rebelle malien Aghali Alambo, le chef touareg du Mouvement des Nigériens pour la justice (qui exerçait son contrôle dans la région juste de l'autre côté de la frontière, à l'est), celui-là même auquel nous tentions de

convaincre le président Tandja de parler au sujet d'un plan de paix pour le Niger. Nous discutâmes brièvement, Louis et moi, à savoir si nos chances seraient meilleures entre les mains du gang de Bahanga, mais de telles spéculations ne servaient à rien tant que nos ravisseurs du AQMI n'avaient pas l'intention de laisser cela arriver.

Le plan original était de laisser sur place le camion d'Ahmed et la plupart des moudjahidines ainsi que la puissance de feu, pour bloquer l'avance de Bahanga tandis que le camion d'Omar s'échapperait vers le nord avec Louis et moi à son bord. Mais sans explication, on décida plutôt de tenter de fuir les poursuivants et de ne se battre contre eux que s'ils s'approchaient. Alors, gréés pour la bataille, nous nous lançâmes à toute vitesse, Louis et moi à nouveau dans le camion de tête avec Omar au volant, Soumana et nos deux ravisseurs du début dans la boîte. Nous comprîmes tout de suite que le confort des otages ne serait pas pris en compte. Cependant, cette fois-ci, j'avais au moins mes deux mains pour atténuer les dommages.

J'avais l'impression que nous allions beaucoup plus vite qu'auparavant et qu'Omar faisait tout pour semer nos poursuivants. En plus d'espérer que ces derniers ne seraient pas prêts à courir les risques d'une telle vitesse, Omar cherchait des traces que nous pouvions suivre pendant un temps et puis, brusquement, quand un accident du terrain pouvait nous camoufler brièvement de nos poursuivants, il tournait vers une élévation proche, idéalement en roulant sur une surface dure, de telle manière que les hommes de Bahanga pourraient ne pas s'apercevoir que nous avions quitté la piste la plus évidente. Pendant trois heures, nous avons joué de ces diversions variées puis finalement, sur un promontoire, Ahmed, qui nous suivait, fit signe d'arrêter ; après une observation approfondie de l'horizon vers le sud, on jugea que nous étions en sécurité. Je n'ai jamais su si nous avions semé nos poursuivants ou s'ils avaient simplement abandonné la partie, ou même si nous avions finalement quitté leur territoire.

Tard dans l'après-midi, nous avons pris encore un peu de repos, avalé un verre de thé, une longue rasade d'eau et mangé quelques dattes. On m'a à nouveau fait installer dans le camion d'Ahmed et AR pour nous remettre en route ; c'était en tout cas notre intention.

Une fois tout en place, le camion d'Ahmed ne voulut pas démarrer : le moteur ne tournait même pas. Alors comme le sol était plat, quatre des moudjahidines poussèrent simplement le véhicule sur une courte distance, Ahmed déclencha l'embrayage et nous nous mîmes en route. L'aiguille de la génératrice ne bougeait pas. Personne ne semblait le moins du monde préoccupé par le fait que nous allions traverser des régions parmi les plus inhospitalières du monde dans un véhicule au système électrique défaillant.

Ce fut mon introduction à l'extrême fatalisme de ces combattants du *Djihad* pour qui tout revient à *inch Allah* (« si Dieu le veut » ou « c'est la volonté de Dieu ») qui découle de l'affirmation coranique selon laquelle Allah décide de tout : rien de ce qui a lieu n'échappe à la volonté divine.

À présent, les camions se succédaient régulièrement à la tête du convoi pour que le machisme ne dérape pas trop. Pendant ce temps, AR s'appliquait à comprendre le fonctionnement du nouveau gadget, le GPS. Une fois qu'il eut compris comment le tenir dans le bon sens et cessé de le frapper quand il ne faisait pas ce qu'il souhaitait, il commença à piger comment faire. Il indiqua à Ahmed de s'éloigner de la route et de contourner des collines, puis de choisir des directions distinctes de celles d'Omar dont l'approche était celle de la navigation astronomique, pour qu'AR puisse ensuite laisser le GPS les guider de nouveau vers le chemin suivi par Omar. AR était de toute évidence fasciné par le merveilleux instrument (Omar n'a jamais touché un récepteur GPS et, pour ce que j'en sais, ne s'est jamais perdu). Mais chaque fois que nous nous éloignions du tracé de Louis et d'Omar, cependant, je me rappelais que les batteries de notre véhicule (ce modèle en a deux) ne se rechargeaient pas. Si nous devions être bloqués dans le sable, nous serions fichus et nous n'arriverions même pas à répéter les manœuvres circulaires d'appel à la rescousse avec les phares allumés qui nous attireraient l'aide d'Omar.

Et comme de fait, alors que le crépuscule tombait et que les deux véhicules voyageaient plus ou moins en tandem, Ahmed tenta de prendre la tête. Il déboîta de la piste pour dépasser Omar et se précipita directement dans une zone de sable mou où, en appuyant sur l'accélérateur, il enlisa le camion ; le moteur étouffa. Quand il

tourna à nouveau la clé, rien ne se passa, même pas un déclic. Tout comme au début de la journée, 14 heures plus tôt, la confusion était totale. Louis et moi restions debout, à observer. D'abord, suivant ce qui me parut plus tard être leur code très strict de débrouillardise individuelle, l'équipe d'Omar se tint sur le côté afin de laisser l'équipe d'Ahmed résoudre le problème et sortir le camion du sable. En fait, lors d'autres occasions où quatre ou cinq camions traversaient un tronçon de dunes particulièrement difficile, si l'un d'entre eux s'ensablait, les autres poursuivaient habituellement leur route, laissant l'équipage du véhicule enlisé se débrouiller. Je crois que cette stratégie visait à éviter que tout le groupe soit menacé par une possible embuscade ou une attaque qui les rendrait tous particulièrement vulnérables.

L'équipe d'Ahmed pelleta du sable de sous les roues et y plaça de longues bandes métalliques perforées, taillées dans le même matériau qu'on utilise pour construire les pistes d'atterrissage, et on tira et on poussa. Finalement, on demanda à Omar s'il pouvait aider à touer le véhicule, mais la mince corde disponible se rompit immédiatement. Pendant toute cette scène, je me demandais encore une fois, désespéré, si je n'allais pas tenter de m'échapper. Je croyais avoir vu des lumières clignoter à l'horizon vers l'ouest, et je commençais à me convaincre qu'il y avait tout près une sorte de route. J'étais pourtant, si c'était possible, dans une pire condition physique que la veille, quoique soulagé partiellement de la déshydratation puisque je buvais à chaque occasion qui se présentait. J'étais cependant en très mauvais état physique, et guère mieux psychologiquement.

Ibrahim passa à côté de moi et je l'interrogeai sur ces lumières. « Oh ! » dit-il, cachant mal un sourire malicieux, « c'est une route principale » et il plongea dans la nuit, sans doute pour observer ma réaction. Je savais très bien qu'il me menait en bateau, mais j'avais de la difficulté à m'empêcher de me mettre à marcher tout simplement vers l'ouest à travers le désert. Après tout, me disais-je, qu'est-ce qui pourrait être pire que ceci ? Finalement, je n'ai pas succombé et en fixant encore plus intensément l'horizon vers l'ouest, je me suis rendu compte que les lumières qui clignotaient n'étaient qu'un effet d'optique provoqué par les étoiles qui se couchaient.

Sans un mot, Omar a fini par retirer la deuxième batterie de son véhicule, a bousculé les jeunes qui s'affairaient autour du moteur d'Ahmed, a échangé celle-là contre une des batteries mortes, l'a branchée et nous avons pu partir. Nous avons foncé sans relâche dans la nuit, sur toutes sortes de sols, franchissant une multitude d'obstacles. Nos minces faisceaux de lumière qui tranchaient l'obscurité devant nous étaient fascinants. On aurait dit que nous étions dans un tunnel et j'avais l'impression que nous descendions une pente qui n'en finissait pas. De toute évidence, Abdul Rahman s'ennuyait, alors il augmenta le volume d'une sorte de système MP3 de son téléphone cellulaire pour que nous puissions tous profiter de bruyants sermons inspirés d'Oussama ben Laden, d'Abou Moussab Al-Zarqaoui et d'autres brillantes sommités d'Al-Qaïda. Je présumais qu'ils traitaient de la nécessité impérative d'arracher les yeux des infidèles, et AR ponctuait ces tirades toutes les cinq ou six secondes en criant comme un âne, ce qui me rendait fou.

Plusieurs heures plus tard, nous sommes arrivés à un passage particulièrement difficile – comme si nous descendions une cascade asséchée – et nous avons vu des feux furtifs au loin en contrebas. L'équipage dans la boîte explosa de joie. Il devait être bien après minuit quand, au détour d'un promontoire rocheux, nous avons soudainement été entourés par des moudjahidines qui criaient et bondissaient en brandissant leurs AK. Ibrahim commença à crier : « *Allah Akbar !* » (« Dieu est le plus grand ! ») encore et encore, debout sur la plate-forme du camion d'Omar, brandissant sa kalach à la façon du Ché, au bout de son bras dressé au-dessus de sa tête. Toute une foule de frères se pressaient autour des véhicules pour saluer en héros les trois auteurs de notre enlèvement. Au début, on nous inspecta de très près, Louis et moi ; des regards nous dévisageaient à 20 centimètres, mais on nous oublia vite au milieu des célébrations des guerriers victorieux. Nous sommes descendus des camions et sommes restés debout, ensemble, en retrait de la mêlée, d'une certaine façon réconfortés de la présence de l'autre après une aussi longue, aussi incroyablement épuisante et angoissante journée. On nous ignora pendant un long moment tandis qu'on célébrait autour de nous. De nouveaux visages, en majorité des jeunes gens de toutes les teintes de peau,

apparaissaient et nous regardaient. D'autres restaient à l'écart, comme effrayés à l'idée que nous pourrions les infecter à cause de notre impiété. Ma confusion était totale.

On nous escorta finalement jusqu'à une autre couverture sur le sol, à l'abri d'un camion, au moment où une tempête de sable se levait et que le vent commençait à hurler.

Louis et moi étions trop fatigués, avions trop froid et étions trop engourdis pour parler, mais rapidement, deux nouveaux visages vinrent nous rejoindre. Personne de notre connaissance n'était là. Le personnage principal était un Arabe d'environ 60 ans, chaussé de sandales, portant le turban. Il était vêtu d'un vêtement ample comme une toge universitaire, de type saudi, brun et semi-transparent avec des rebords dorés, porté sur une tunique d'un blanc impeccable et des pantalons légers qui lui descendaient à mi-mollet. Il avait des yeux foncés et perçants plutôt rapprochés et une longue barbe grise hirsute, striée au henné. Il s'assit devant nous, les jambes croisées, accompagné par un acolyte un peu enveloppé, aux cheveux courts, au visage rond, qui semblait avoir le début de la trentaine et qui portait des vêtements noirs plus pratiques, en plus de lunettes rondes à montures de métal.

Le plus âgé, que nous voyions grâce à la lumière clignotante d'un feu proche, avait des manières et des gestes courtois. Il parlait un excellent français et après avoir remarqué ma position contorsionnée sur la couverture (la seule position que mon dos blessé me permettait), il me demanda s'il était possible de faire quelque chose pour améliorer mon confort. Je répondis qu'il n'y avait rien à faire. Puis il porta son attention sur Louis et manifesta une surprise immédiate et une colère évidente quand il nota l'entaille qu'il avait au sourcil et le sang sur sa chemise, lançant une bordée d'injures en arabe à quelqu'un derrière lui. Il demanda à Louis comment il avait été blessé mais Louis, afin d'éviter de gâter sa relation avec le sombre Hassan, refusa d'entrer dans le jeu et souligna seulement que la blessure était légère.

On servit du thé dans de petits verres et il me demanda qui j'étais et ce que j'étais précisément venu faire en Afrique avant qu'on ne m'enlève. Je répétai l'histoire entièrement, récitant pratiquement

ma lettre de nomination du Secrétaire général des Nations Unies, Ban Ki-moon, qui expliquait que je devais agir en tant que son Émissaire spécial en vue d'arriver à une solution négociée de la Seconde rébellion touareg, qui réunirait le gouvernement du Niger et le MNJ à la table de négociations. Je dis que ma tâche initiale avait été d'explorer les possibilités d'un dialogue entre les deux parties et de mettre en place les éléments qui leur permettraient de tenir de véritables pourparlers. Dans ce but, j'avais reçu instruction de contacter les rebelles du MNJ pour m'assurer de leur engagement envers une solution pacifique de la crise, et je reconnus que j'y étais arrivé. J'expliquai que ma mission, au moins durant les premiers stades, était de manœuvrer discrètement, sans annonces publiques, afin d'éviter d'embarrasser le gouvernement du Niger. Nos inquisiteurs du AQMI ne semblaient pas particulièrement intéressés par les détails une fois qu'ils eurent été convaincus que j'étais en effet le gros bonnet des Nations Unies qu'ils avaient eu l'intention d'enlever.

Au moment où j'allais achever mes explications, le genre de commissaire politique aux lunettes à monture métallique demanda – en anglais presque parfait – ce qui était arrivé à mes documents. Quand j'eus expliqué une fois de plus qu'à l'occasion d'une sortie d'un jour seulement, j'avais laissé mes documents d'identité dans ma chambre d'hôtel à Niamey, il me fit une dure remontrance sur l'irresponsabilité d'un tel comportement. Il insista pour dire qu'on devait avoir ses documents sur soi en tout temps. En fait, c'était « illégal » de faire autrement. Mais le gradé se lassa vite de cette diatribe et du revers de la main fit signe à son adjoint de se taire.

Je leur demandai ensuite leur nom et avec un bref petit sourire, l'homme à la barbe teinte au henné dit que nous en viendrions peut-être à de telles choses dans l'avenir, mais que l'heure n'en était pas venue. Il remarqua que nous avions manifestement besoin de repos et sans plus de cérémonie il se leva et partit, les autres à sa suite.

Ce fut la première et dernière fois que nous vîmes ce duo. Mon impression est qu'ils étaient des hauts gradés d'AQMI – peut-être le plus âgé était-il une espèce de mullah ou de leader spirituel, occupant une place en haut de la hiérarchie, peut-être membre du Comité des Sages, ou de Notables – mais je n'en sais bien sûr rien. Je tiens pour

acquis qu'ils avaient été envoyés pour voir de leurs yeux leur grosse prise afin de mieux juger des décisions à prendre à l'avenir, mais je ne sais rien de ce qu'ils ont conclu de notre rencontre. De toute façon, Louis et moi étions certains qu'il s'agissait de membres haut placés d'AQMI et nous avons nommé ce camp le Conseil d'administration.

Je dormis mal, à plat sur le dos, à peine capable de bouger sauf pour des frissons involontaires et violents causés par le froid, et je fus affligé de rêves épouvantables pendant le reste de la nuit. L'essentiel de cette série de scénarios cauchemardesques en demi-sommeil était un catalogue des horreurs auxquelles moi, ou des membres de ma famille, auraient à faire face : accidents, maladies, échecs, ennuis, ruine. Chaque fois que je luttais, à bout de souffle, pour m'éveiller, je songeais aux circonstances où je me trouvais et je préférais les cauchemars. Je souhaitais désespérément m'évader de ma réalité et retourner dans n'importe quel monde imaginaire.

CHAPITRE 4

LE CAMP TÉLÉ

Toi, l'Invité, vois-tu, mon âme
S'est vue si seule sur l'océan
Si seule sur l'eau que Dieu lui-même
Semblait l'avoir abandonnée.

Le quatrième jour de notre captivité a commencé bien avant l'aube. Une fois de plus, alors qu'il y avait eu autour de nous un groupe d'une vingtaine de personnes quand nous étions arrivés, les seuls qui restaient à notre réveil étaient les équipages des deux camions qui nous avaient emmenés de la Gare centrale. Après un verre de thé et quelques bouchées d'un pain fraîchement cuit, tout chaud et plutôt savoureux, nous nous sommes encore mis en route. La brise, qui avait augmenté au courant de la nuit, était maintenant devenue un vent de force modérée, le début de notre première tempête de sable. La visibilité a chuté à 10 ou 15 mètres et, au moins au départ, nos chauffeurs conduisaient avec une certaine prudence.

Les deux camions sont partis en convoi, Louis et moi une fois de plus assis dans des véhicules distincts. Mais après environ deux heures, Ahmed en eut marre de suivre Omar et il se lança par lui-même, le temps de se perdre. Nous reprîmes la tactique des mouvements giratoires sur un plateau, et finalement Omar nous trouva. Las de cette comédie devant les prisonniers et, pensais-je, de frôler la hanche de ce faible infidèle amoché, AR me fit transférer dans le camion d'Omar tandis que Louis venait le rejoindre auprès

d'Ahmed l'indiscipliné, et nous repartîmes à une vitesse modérée dans les hurlements du vent et l'aube floue.

Après quelques heures à rebondir sur des ondulations de sable plutôt meuble, nous atteignîmes une légère crête et là, devant nos yeux, dans une vaste vallée désertique, à travers la brume ocre d'un matin triste, apparut une vision bizarre : un immense troupeau de milliers de chameaux cheminant lentement à travers notre chemin dans un voile de sable soulevé par le vent. Un trio de Touareg menait le troupeau, chacun d'entre eux vêtu d'un ample vêtement bleu, assis sur une majestueuse bête couleur fauve et, aurait-on dit, complètement ignorant de notre irruption dans ce tableau idyllique, ou en tout cas indifférent à notre présence.

Au milieu de la matinée, le vent avait diminué et la visibilité s'était améliorée, mais il faisait quand même froid et venteux et le ciel était couvert. Nous arrivâmes au pied d'une petite colline ronde et plutôt à pic, et découvrîmes qu'elle était déjà occupée. Deux camions similaires aux nôtres étaient stationnés là, avec des fusils mitrailleurs en place, ainsi que des hommes pour les opérer. Sans un mot, nos chauffeurs prirent position de façon à ce que la colline fût entourée de véhicules armés qui protégeaient chacun de ses quadrants. On nous ordonna de sortir des véhicules, de grimper la colline et, à mi-chemin du sommet, de nous asseoir sur une autre couverture lancée sur le sable meuble.

Il faisait maintenant un froid terrible. En quittant les camions, nous avons saisi quelques vieux tissus dans lesquels les fusils mitrailleurs, maintenant prêts à tirer, avaient été enveloppés, afin de nous protéger contre le vent mordant. L'un était un couvre-lit jaune molletonné, décoré de roses bleues et percé de nombreux trous de brûlures, et l'autre était une couverture rugueuse et crasseuse, de matériel synthétique, orange et verte.

Une fois atteint le lieu désigné, portant les écharpes que nous venions de subtiliser, je marchai en rond autour de la couverture parce que je continuais d'avoir de la difficulté à rester assis, de quelque manière que ce soit. Il ne se passa rien jusqu'à ce qu'un personnage complètement vêtu de noir, du turban (porté à la touareg,

ne laissant qu'une étroite fente pour les yeux) à sa longue tunique du genre *djellaba*, en passant par ses pantalons et ses espadrilles montantes, s'approche de nous. C'était Mokhtar Belmokhtar et on voyait à la façon dont il bougeait et au respect que chacun lui accordait, qu'il était l'homme qu'ils révéraient, leur leader. Il projetait une autorité palpable et, comme nous allions l'apprendre, il exerçait cette autorité avec habileté et subtilité.

Il s'assit devant Louis, relâcha son turban pour qu'on voie un peu mieux son visage et me fit signe de me joindre à eux sur la couverture. Je m'agenouillai plutôt, cherchant à maintenir mon dos droit. Omar et Ibrahim s'assirent à nos côtés, imbus du statut prestigieux de preneurs d'otages et d'interprètes. En réponse à une question faite à voix basse par l'homme en noir, j'eus l'impression qu'Omar avait expliqué mon problème de dos.

Malgré les amples vêtements et le turban noir, il semblait relativement mince, avec un visage lourdement buriné par le soleil, des cheveux noirs et bouclés. Il semblait plus âgé que les 37 ans qu'on lui attribuait. Ses yeux étaient noirs et enfoncés sous de lourds sourcils. Il avait des lèvres minces, en ligne droite et sa bouche grimaçait parfois l'ombre d'un sourire froid, presque narquois. Il portait une barbe et une moustache selon le strict usage, mais elles semblaient – chose exceptionnelle – légèrement taillées. Son signe le plus distinctif était une profonde cicatrice presque verticale qui commençait sous le milieu de son sourcil droit, traversait sa paupière et continuait sur sa joue droite, disparaissant sous sa moustache. On disait qu'il avait un œil de verre, mais tout ce que je pouvais distinguer, c'était que la cicatrice avait tordu sa paupière droite et clos à moitié cet œil.

Ses troupes l'appelaient Khaled. Et nous, bien sûr, nous l'appelions « Jack » entre nous, comme dans le valet de pique aux cartes, qui n'a qu'un œil, un surnom qui lui allait tellement bien qu'un jour, plus tard, lors d'une discussion animée au sujet du sort qui nous était réservé, j'ai brandi un doigt vers lui et me suis écrié : « Allons donc, Jack ! », ce qui a semé la confusion chez l'interprète (c'était Omar, cette fois-là) et a interrompu complètement la conversation parce que personne ne savait de qui ou à qui je parlais.

Lors de cette première rencontre, Jack nous scruta en silence pendant un moment, passivement et sans agressivité apparente. Puis Ibrahim, un peu excité, me demanda : « Reconnaissez-vous quelqu'un, ici ? » Même si nous étions entourés de quelques nouveaux visages, il voulait évidemment savoir si nous avions reconnu Jack.

Je répondis que non et je disais vrai. Personne ne s'en étonna, mais ils firent montre d'un rien de déception.

Jack voulait passer aux choses sérieuses et choisit de parler par la voix d'Ibrahim plutôt que par celle d'Omar (il prenait soin de bien répartir ses faveurs) pour nous demander nos noms. Puis il voulut savoir ce que nous avions fait au Niger et lui aussi concentra son attention sur le fait que je n'avais aucun document d'identification. L'interrogatoire était superficiel, et même routinier. Vingt minutes plus tard, on nous embarqua à nouveau dans les camions. On démonta les armes et on nous fit rouler pendant environ une heure jusqu'à une vallée sèche et désertique parsemée de petites touffes d'herbes coupantes, de quelques buissons et d'acacias épineux.

Il s'agissait là, nous l'avons bientôt appris, des éléments essentiels d'un camp. Les véhicules furent stationnés dans la végétation, dans un effort plutôt futile de camouflage, et tout le monde se reposa alors que la température montait à l'approche de midi. On nous attribua, à Louis et à moi, une aire restreinte qui devenait, dans les faits, notre prison comme notre espace vital. Elle se trouvait entre de hauts bosquets et la grosse roue avant gauche du camion d'Omar qui, réunis, offraient une certaine ombre. Il y avait beaucoup de va-et-vient autour de nous, mais seules quelques personnes s'installèrent dans notre voisinage immédiat. Omar avait disparu, mais Ibrahim et Hassan étaient toujours là. Nous étions leurs prisonniers. D'une certaine manière, nous étions leurs trophées et ils réagissaient de manière très possessive quand l'un de leurs frères attirait notre attention, quelle qu'en soit la raison.

Au cours de l'après-midi, Louis et moi avons pensé jouer à la pétanque avec les petits et durs melons du désert qui poussaient tout près, ne serait-ce que pour nous distraire un instant de notre lamentable situation. Finalement, nous n'avons pu trouver ni l'énergie,

ni la volonté de le faire. Il n'y a aucun doute que, très fragile et effrayé, je m'approchais d'un moment de profonde dépression. En tant qu'analyste géopolitique d'expérience, il m'était pour ainsi dire impossible de ne pas reconnaître que nous étions dans un total merdier. Il n'y avait aucune solution évidente à notre condition et aucune des options habituelles ne semblait s'appliquer.

Tandis que nous marchions en examinant ces melons, dont on nous dit qu'ils étaient vénéneux, nous nous appliquions à rester bien en vue et à la portée de nos geôliers ; nous avons continué à nous balader ainsi bien après avoir abandonné l'idée d'une partie de pétanque. Marcher était merveilleux. Cela apaisait la douleur dans mon dos et semblait me soulager d'une certaine partie de l'angoisse accumulée. Et puis nous avons pensé que cela nous vaudrait éventuellement un sommeil moins agité ; plutôt qu'une promenade, nous avons donc commencé à faire des circuits à pas mesurés, résolus mais jamais précipités.

Quand nous sommes revenus à nos couvertures près du camion, un ample groupe de discussion s'était formé autour de Jack, à environ 40 ou 50 mètres de nous. Une vingtaine de personnes s'étaient assises en demi-cercle devant lui, la plupart d'entre elles nous étant encore inconnues. La discussion semblait très vive. Nous savions que nous en faisions l'objet et je commençai (ce ne serait pas la dernière fois) à craindre le pire. Faisions-nous l'objet d'une espèce de procès bidon du désert ? Comment la sentence serait-elle administrée ? Peu après, nous sommes retournés marcher.

En soirée, on nous apporta un plat unique de riz dans lequel il y avait quelques morceaux de mouton et, à notre demande expresse, on nous donna chacun une cuillère. Nos ravisseurs mangeaient tous dans un seul grand bol commun en n'utilisant que leur main droite, alors le fait de nous accorder à chacun une cuillère avait été de leur part une concession à la méticulosité occidentale. De toute évidence, notre requête ne les avait pas surpris. On nous donna aussi une cruche en plastique de quatre litres qui avait contenu récemment de l'huile à moteur et qui était maintenant pleine d'une eau qui me semblait bien douteuse ; mais à ce stade, je buvais n'importe quoi.

On nous informa que même si l'eau était toujours rare dans le désert et qu'il fallait la rationner et la gérer de manière responsable, nous n'allions jamais en manquer pour boire. Nous pourrions, dit Omar, nous approcher de n'importe lequel des frères avec notre contenant de quatre litres pour demander qu'on le remplisse au besoin.

- - -

Après notre premier bref repas presque complet depuis notre kidnapping, l'obscurité tombait déjà et nous avons commencé à nous préparer pour la nuit, nous servant des couvertures reçues, celles-là mêmes que nous avions utilisées lors de notre rencontre du matin avec Jack, comme grabats posés à côté de la roue avant gauche de la camionnette d'Omar. Au moment où nous allions nous assoupir, nous entendîmes tout un brouhaha à l'avant du véhicule, à un mètre de nos têtes. Un homme souleva le capot, un autre mit trois gros pneus lourds en pile. Le temps de nous asseoir pour voir ce qui se passait, quelqu'un avait déjà posé un ordinateur portable sur les pneus de rechange et le branchait dans l'allume-cigare près du moteur.

Nous étions perplexes et craignions que cela eût à voir avec les grandes palabres qui s'étaient tenues tout l'après-midi. Est-ce qu'un verdict avait été rendu ? Allions-nous être les vedettes d'une nouvelle horreur sur YouTube ?

Avec précaution, un des moudjahidines sortit un DVD et l'introduisit dans la fente de l'ordinateur, puis on nous bouscula jusqu'à nous placer au premier rang devant l'écran. Les autres se pressaient autour de nous, les plus jeunes devant. Il y avait trois ou quatre préadolescents parmi eux ; leur visage était éclairé par l'écran, captivés par l'événement, impatients de nous observer autant que de fixer l'ordi.

Peu après, nous entendîmes une musique au rythme sourd et pressant, puis l'écran se couvrit d'un drapeau noir dont la partie inférieure portait des caractères en arabe ; dans la partie supérieure trônait un globe terrestre surmonté d'une carabine d'assaut AK-47 – la bannière d'Al-Qaïda. Une voix proclama l'invocation traditionnelle et obligatoire d'ouverture : « Au nom d'Allah le

miséricordieux » et le centre de l'écran fut envahi de vignettes montrant toutes sortes d'horreurs : les avions qui percutaient les Tours jumelles, des véhicules américains et alliés détruits en Irak et en Afghanistan par des EEI (engins explosifs improvisés), des caméras vidéo intégrées aux viseurs de fusils Dragunov pour tireurs d'élite qui faisaient éclater le crâne de GI et puis qui tuaient ceux qui venaient à leur secours, des kamikazes conduisant des camions chargés d'explosifs et qui se précipitaient sur des clôtures, des immeubles ou sur des foules, actes suivis immédiatement par d'énormes explosions. Pour quelques scènes, il y avait des sous-titres indiquant la date et le lieu de l'horrible attentat. D'autres montraient l'auteur de cette mission-suicide imminente, excité et joyeux à l'idée de devenir un martyr pour une cause aussi élevée.

Il y avait aussi des extraits de vidéo montrant leur « grand émir », Ben Laden, heureusement décédé, qui prononçait de sa voix posée, en apparence raisonnable, sa plus récente menace d'arracher le cœur de la poitrine de l'Occident dégénéré. Un Américain trapu, à la barbe touffue, qui portait un vêtement et un turban blancs, et qui était, nous dit-on, Adam Gadahn, un Juif de Californie converti à l'islam et à Al-Qaïda, fit la première de toute une série d'apparitions – il parlait en anglais avec sous-titres en arabe – où il ridiculisait le président des États-Unis, proférait des avertissements destinés aux Américains et décrivait les désastres qui frapperaient l'Amérique et ses alliés s'ils n'abandonnaient pas les « terres musulmanes ».

Tandis que Ben Laden était adulé par les jeunes gens qui nous entouraient, la star indéniable de chaque épisode était l'exubérant et insolent (également et heureusement décédé) Al-Zarqaoui, un Jordanien qui avait précédemment dirigé l'aile irakienne d'Al-Qaïda. Al-Zarqaoui poursuivait, avec une passion impitoyable et sans le moindre compromis, le discours sur le besoin de purifier les « terres musulmanes » de la présence des infidèles. L'homme d'action d'Al-Qaïda, c'était lui. Il accomplissait ce dont, à leurs yeux, les autres ne faisaient que parler, parce qu'ils fantasmaient. La scène que les jeunes préféraient lors de ces soirées que nous avons fini par appeler les veillées de télé était celle où Al-Zarqaoui, debout, les jambes écartées, un malveillant rictus aux lèvres, pressait la

gachette d'une mitraillette légère belge et tirait la totalité du chargeur de 100 balles juste devant la caméra, le volume du son au maximum. On pouvait presque entendre son cri de l'équivalent en arabe de « Vas-y ! »

Chaque fois qu'une séquence d'agitation violente et de destruction commençait sur l'écran, les jeunes pressés autour de Louis et de moi hurlaient : « *Allah Akbar !* » et tournaient leur regard vers nous pour savoir si nous appréciions le spectacle. Sans mes lunettes, je ne pouvais rien lire des caractères ni des sous-titres, alors Louis entreprit de me les lire à voix haute jusqu'à ce que je lui demande discrètement d'arrêter. Le DVD n'avait guère besoin d'interprétation.

De toute évidence, ces vidéos servaient à aviver la motivation des jeunes, à leur rappeler qu'ils faisaient partie d'une grande cause globale dans laquelle le sacrifice jouait un grand rôle. Et c'est bien l'effet que cela avait, surtout sur les plus jeunes moudjahidines, dont les yeux brillaient d'enthousiasme en voyant des infidèles occidentaux se faire charcuter et humilier maintes et maintes fois. Les membres les plus âgés du groupe se laissaient moins prendre au jeu du spectacle, et celui qui manipulait l'ordinateur semblait choisir avec précaution les séquences à montrer. Je pouvais bien imaginer ce qu'il évitait, mais n'ai jamais pensé que c'était par générosité à notre endroit ; il s'agissait plutôt d'un pragmatisme froidement calculé. Ils ne voulaient pas anéantir moralement leurs otages ; pas tout de suite, en tout cas.

De bien des façons, pour les troupes d'AQMI assemblées autour de Belmokhtar autant que pour moi, les scènes qui provoquaient les émotions les plus fortes étaient celles, déjà trop familières, de personnages encapuchonnés de noir, vêtus d'orange, pieds et poings enchaînés, qui traînaient les pieds dans les cages exiguës de Guantanamo. C'étaient les barbaries commises par ceux de mon bord – les « bons ». Ces images, et les scènes de bergers allemands, crocs dehors, bondissant, muscles tendus, pour atteindre des hommes brisés et terrorisés dans leur coin, et des corps entassés, nus, poussés à des intimités obscènes et, toujours, la figure emblématique au capuchon noir, silencieusement perchée, pieds nus, sur une boîte, portant un poncho noir court et des fils branchés qui pendaient de ses doigts tendus, dans la honteuse prison d'Abou Ghraib à Bagdad,

tout cela, au cœur de ma propre angoisse psychologique, me faisait ressentir une profonde honte.

Le regard lourd et menaçant de nos ravisseurs d'Al-Qaïda témoignait clairement du mépris et de la moquerie que leur inspiraient nos affirmations agressives de posséder des valeurs plus élevées. Leur regard affirmait sans l'ombre d'un doute que cette élévation morale dont nous nous réclamions avait bel et bien été abandonnée par l'Ouest.

C'est pour le moins paradoxal que ces épouvantables vidéos et photos de Guantanamo et d'Abou Ghraib aient pu faire en sorte que notre captivité, à Louis et à moi, soit moins violente qu'elle aurait pu l'être ; il m'a semblé en effet qu'on nous épargnait de pires traitements parce que nos ravisseurs souhaitaient démontrer qu'ils ne s'abaissaient pas aussi bas, ce qui, bien sûr, n'est pas vrai en général. Mais ce mythe en particulier, chez ce groupe particulier de kidnappeurs d'AQMI, nous a probablement fort bien servi.

J'ai donc conclu que le pire aspect de ces images vidéo lors des « soirées de télé » n'était pas les meurtres en masse et les assassinats individuels commis par Al-Qaïda et ses alliés contre nos soldats et nos civils ; même si elles n'étaient jamais faciles à voir, elles étaient du moins faciles à comprendre. C'était tout simplement Al-Qaïda qui jouait son rôle d'Al-Qaïda. Non, ce qui était le plus difficile à assimiler, c'était la preuve directe et presque palpable du recours méthodique à la barbarie, aux mauvais traitements administrés méthodiquement, sanctionnés officiellement, et appliqués avec tellement de désinvolture par notre camp, qui minimisait ces agissements par des banalités bureaucratiques et autres finasseries juridiques les assimilant à des formes « légitimes » d'abus et de torture. En voyant des scènes pareilles, je ne pouvais éviter de croire que si nous étions capables de commettre de tels abus et de traiter avec insouciance la torture comme un spectacle, nous nous étions perdus dans des régions vraiment dangereuses de la morale et de l'éthique.

La facilité avec laquelle un jargon juridique faussé avait été inventé à Washington et avait été reçu sans aucune objection ailleurs par les autres pays occidentaux dans un effort hâtif de légitimer ce qui

ne l'est pas, la manière arbitraire avec laquelle des conventions internationales de longue date avaient été mises de côté, et la désinvolture avec laquelle on jouait sur les mots pour défendre de telles pratiques aurait dû tous nous stupéfier. Le développement systématique des « sites noirs », le concept d'« extradition extraordinaire » (permettant d'accorder des sous-contrats pour la torture), les « techniques d'interrogatoire renforcées », l'invention d'explications juridiques bidons pour prouver que les simulations de noyade n'étaient pas de la torture, et d'autres comportements méprisables méritaient qu'on ridiculise les prétentions de l'Ouest d'être le champion des droits de l'homme, de la dignité et de la justice internationale. De plus, sans l'ombre d'un doute, ces comportements ont fait magistralement prospérer le recrutement pour les causes islamistes et sensiblement amplifié les menaces contre les intérêts occidentaux et la sécurité des citoyens américains, de leurs amis et de leurs alliés.

Si les épouvantables événements du 11 septembre 2001 ont pu si facilement démanteler les remparts de sociétés libres, justes et ouvertes qu'il nous avait fallu des siècles à construire, alors oui, nos prétentions à des standards moraux plus élevés n'étaient en fait qu'une imposture, et il n'y avait sûrement aucune limite à ce que nous étions prêts à infliger à nos ennemis. Non, ce n'étaient pas des pratiques inventées ou perpétrées ou même justifiées au Canada, mais avec quelle facilité nous et nos amis européens avions-nous abandonné des principes dont nous nous vantons tant, et avec quelle docilité, parfois même avec quel enthousiasme, avions-nous laissé passer ces comportements. La masse de nos défenseurs des droits de la personne et de nos politiciens, habituellement si bruyants, est restée muette ou stupéfaite et a laissé la réponse à l'outrage et à l'atrocité du 11 septembre pervertir le droit et salir la réputation de nos amis et voisins – perversions qui ont causé et continuent de causer à l'Occident d'incalculables dommages partout au monde. Nous sommes sans aucun doute coupables de cette association. Louis et moi avions récolté ce que notre Canada et ses amis avaient semé.

- - -

Quand les cris enthousiastes des jeunes moudjahidines excités ont eu diminué, ils ont débranché l'ordinateur portable et nous ont laissé essayer de dormir, blottis contre la roue du camion d'Omar. Avec l'aide de Louis, j'ai réussi à me coucher le dos à plat sur notre mince couverture et, pour la première fois depuis notre capture, j'ai pu dormir quatre ou cinq heures d'un sommeil ponctué de cauchemars. En glissant vers le sommeil, je me sentais réconforté à l'idée que ça n'aurait eu aucun sens que nos ravisseurs se soient dépensés autant, si c'était simplement pour nous exécuter. Je savais que nous n'allions probablement pas quitter ces dunes de sitôt, mais nous semblions avoir un avenir dans l'immédiat. Quant au plus long terme, j'y penserais le lendemain.

CHAPITRE 5

VIDÉO, PRISE 1

« Je te redoute, ton œil scintille,
« Tu as la main osseuse et noire –
N'aie donc pas peur, témoin d'honneur !
Mon corps au pont n'est pas tombé.

Le cinquième jour, un jeudi, nous nous sommes éveillés à environ 1 000 kilomètres au nord de la tribune d'honneur à Tillabéri. Pour la première fois depuis ce terrible moment de l'après-midi du dimanche précédent, on ne nous bouscula pas vers un véhicule pour foncer à toute vitesse à travers le désert. En regardant autour de nous, nous avons implicitement compris pourquoi.

De toute évidence, nous étions arrivés à destination. Nous étions au cœur du Sahara, à des distances incroyablement éloignées de tout cadre de référence familier. Je me souvenais que lorsque nous avions visité la colonie minière d'Arlit, tout au nord du Niger, à peine trois mois plus tôt (sans doute à 700 kilomètres à l'est-sud-est de là où nous étions), j'avais été effarouché par l'immensité immédiate du désert. Il n'y avait nulle transition. À quelques pas au-delà de cette piste d'atterrissage, il n'y avait plus qu'un vide impitoyable et sans fin, un néant qui vous tuerait très vite. Marcher aux alentours d'Arlit avait été comme de palper la texture intime de la bulle protectrice recouvrant une opération minière de science-fiction sur un astéroïde lointain. Mais ici, dans l'extrême nord du Mali, il n'y avait rien en périphérie, pas de liens humains ou géophysiques – même les plus minces – avec

quoi que ce soit que j'aie connu, sauf bien sûr Louis. Je ne m'étais jamais senti aussi isolé et abandonné.

Il faisait frais, mais le soleil brillait et l'air était limpide. Tout autour de nous des gens bougeaient. Toujours vêtus des vêtements que nous portions au moment de l'enlèvement, nous peignîmes nos cheveux clairsemés avec nos doigts et, lors de ce qui allait devenir un rituel matinal, nous secouâmes nos couvertures pour en faire tomber le sable et nous les déposâmes sur les buissons tout près pour les aérer. Une fois que nous eûmes commencé à remuer, l'un des jeunes s'approcha avec notre premier petit-déjeuner du désert. Nous avons ensuite entamé notre première marche planifiée par nous-mêmes, suivant les traces que nous avions faites la veille à travers les melons du désert, entre notre lieu de sommeil et celui de certains de nos geôliers. Les plus jeunes dormaient encore, la couverture tirée jusque sur la tête pour éviter le soleil, tandis que les plus âgés étaient déjà affairés à leurs tâches. Quelle ironie de sentir affluer dans mon esprit de nombreux souvenirs du temps où je tirais du lit mes filles adolescentes.

Nos ravisseurs nous laissaient marcher, quand même intrigués par notre rituel répété sans fin. Aussitôt que nous commencions à marcher, mes insoutenables douleurs au dos diminuaient. Nous faisions probablement deux bons kilomètres avant de revenir à notre lieu de sommeil au moment où la chaleur ambiante devenait pénible.

Omar vint vers nous et nous expliqua ce qui allait devenir les règles du campement. Il nous dit que nous pouvions demander à aller *loin* si nous voulions déféquer. Nous serions discrètement accompagnés et nous devions trouver un endroit assez éloigné, mais pas trop. Toutefois, comme nous devrions révéler notre nudité (un anathème pour ces fanatiques pudiques), il fallait que ce lieu fût hors de leur regard. Et un seul d'entre nous pouvait y aller à la fois, pendant que l'autre restait bien en vue.

Les règles pour aller *pas loin* étaient moins compliquées. Nous devions encore le demander, puis obtenir la permission d'aller nous cacher derrière un buisson pour uriner, et encore, avec modestie, si possible à genoux, ce qui n'était pas une mauvaise idée étant donné le vent qui soufflait souvent. Après un certain temps,

nous avons arrêté de demander la permission d'aller *pas loin* et personne ne s'y est objecté.

Quand je demandai une brosse à dents, Omar répondit sans conviction qu'il allait voir ce qu'il pourrait faire. En attendant, il nous montra comment casser une branche d'un certain arbre épineux qui poussait tout près, puis comment peler l'écorce autour de la brisure pour que les fibres se déploient, comme pour faire un balai de branchettes ; ça pouvait servir à nettoyer les dents. Les épines du même arbre étaient parfaites comme cure-dents, disait-il. Il nous parla aussi de l'arac dont les racines, au goût de raifort, faisaient les meilleures brosses à dents. Il décrivit avec ferveur les vertus de la racine d'arac, ou *miswak*, qui sont décrites dans le Coran ; cette plante possède 19 vertus magiques, médicinales et même stratégiques.

Comme il n'y avait pas d'arac à proximité, j'ai emprunté le caricatural grand couteau de commando de Hassan et je me suis mis à tailler les branches de l'arbre désigné comme substitut. Hassan était horrifié que son cher outil de tueur fût débauché au service d'une tâche aussi basse, mais ses *frères*, qui n'appréciaient guère ses comportements macho, rigolaient ferme. Louis et moi fûmes surpris de voir comme ces brosses faisaient efficacement le boulot.

Aussitôt qu'Omar eut terminé d'expliquer les règles de notre emprisonnement, Jack vint nous rejoindre, accompagné de ceux que nous avons fini par considérer les cadres supérieurs. Cette fois-ci, l'interrogatoire fut un peu plus formel et agressif, mais pas de beaucoup. Il annonça que nous étions ses prisonniers, qu'il dirigeait l'un des nombreux groupes de moudjahidines de l'AQMI et, avec Omar comme interprète, il décrivit les objectifs de l'organisation. Il affirma aussi que lui et ses *frères* étaient de fervents et dévots musulmans qui observaient à la lettre la parole de Dieu telle que révélée par le Prophète dans le Coran, sans déviation ni interprétation.

Puis, avec mesure et sans élever la voix, il se lança dans une tirade contre l'hypocrisie des gouvernements apostats des États de l'Afrique du Nord (l'ennemi rapproché) caniches de l'Occident et la débauche des gouvernements d'Occident (athées ou, plus précisément, ayant renoncé à la foi) menés par les États-Unis

(l'ennemi éloigné), ces croisés juifs qui avaient levé d'immenses armées pour ravager et occuper « les terres musulmanes ». Il s'agissait bien sûr d'un thème auquel lui et presque tous nos interlocuteurs d'AQMI revenaient sans cesse.

Après cette salve d'invectives pour vider son sac, Jack passa ensuite plutôt habilement à la question du jour et expliqua alors que nous allions faire une vidéo ; il souhaitait ainsi informer les Nations Unies et le gouvernement du Canada que nous étions entre les mains d'Al-Qaïda afin que le processus de négociations puisse démarrer. Je m'attendais à ce qu'ils exigent que nous lisions un texte préparé, une sorte de confession rédigée sur des pages et des pages, pleine de grandiloquente rhétorique. Je craignais qu'on veuille aussi nous faire assumer la responsabilité d'horreurs diverses et proférer mensonges et calomnies au sujet de ce que nous, au Canada et aux Nations Unies, tenions dans la plus haute estime – mais il n'y eut aucune pression de ce genre. « Dites seulement qui vous êtes, souligna Jack, expliquez pourquoi vous êtes au Niger, dites que vous êtes maintenant nos otages, et demandez à vos leaders de travailler à résoudre votre situation le plus rapidement possible insista-t-il, et sans recourir à la violence, car cela aurait de très mauvaises conséquences pour vous. »

Cela nous paraissait clair et direct, et même avec mon esprit encore plutôt embrouillé, je croyais pouvoir arriver à faire ce qu'on me demandait. J'avais toutefois une question. « Si vous voulez que nous expliquions que nous sommes vos otages, vous devez m'indiquer qui vous êtes. » Cela provoqua une bonne discussion en arabe, sans le bénéfice de l'interprétation. On aurait dit qu'ils tentaient de décider s'ils étaient Al-Qaïda dans les terres du Maghreb islamique ou Al-Qaïda dans le Maghreb ou, comme ils en convinrent finalement, Al-Qaïda au Maghreb islamique. Il nous a semblé que tout ce numéro leur était plutôt nouveau et ils tenaient à bien le jouer. Ils avaient déjà enlevé des touristes, mais c'était la première fois qu'ils kidnappaient des personnes avec un statut international et ils voulaient tirer le maximum de publicité de ce grand coup.

Omar nous ordonna de le suivre au-delà d'une colline, vers le versant opposé, à un peu plus de 100 mètres en direction d'une très

grande tente vert foncé nichée au milieu de quelques acacias et dont nous ignorions la présence. Lorsque je vis la tente, mon cœur fit un bond, et je fus pendant un moment absolument terrifié. Une image me trottait dans la tête ces derniers jours, où nous subissions, Louis et moi, le même sort que le reporter du *Wall Street Journal,* Daniel Pearl, avait subi aux mains de Khaled Cheikh Mohammed à Karachi, en février 2002. Contrairement à près de 300 000 spectateurs de YouTube, je n'avais pas vu l'épouvantable vidéo de sa décapitation mais, et c'était peut-être pire, on me l'avait décrite avec d'insupportables détails et mon imagination recréait la scène en boucle, lui ajoutant même un nombre infini de variantes horribles.

En voyant cette maudite grande tente verte, entourée d'Arabes lourdement armés et portant turbans, ce scénario fou avait libre cours dans ma tête.

Peut-être Omar sentait-il ou comprenait-il la cause de mon inquiétude, car tandis qu'il marchait entre Louis et moi, il commença à répéter méthodiquement le scénario dont nous venions de convenir. Je lui étais reconnaissant de la diversion. Il expliqua que j'allais parler en premier, puis que Louis aurait la parole. Je lui demandai quand Soumana, que nous n'avions pas vu depuis 24 heures, parlerait ; cela fut rapidement rejeté comme étant « non nécessaire ». Alors que je regardais tout autour pour trouver des indices de ce qui allait se passer, je ne remarquai pas d'ébullition particulière sur le visage des gens : pas de macabre impatience révélant que quelque chose de tordu et d'important était imminent. Je commençai à me tranquilliser un peu.

Au moment où nous arrivions près de la tente, on nous retint parce qu'on n'était pas prêts. Je pris un instant pour demander à Louis de ne pas oublier d'ajouter quoi que ce soit que j'aurais oublié et de corriger les stupidités que je pourrais dire, surtout qu'on avait insisté pour que je parle en français. Nerveusement, il me donna son accord. Nous étions tous les deux très sensibles au fait que les intentions de nos ravisseurs n'étaient pas compatibles avec les nôtres. Pour eux, il s'agissait précisément de lancer des négociations qu'ils espéraient brèves. Cela avait beau être un objectif utile, Louis et moi concentrions plutôt notre attention sur le message, à la fois visuel et verbal, que nous

allions envoyer à nos familles qui avaient grandement souffert depuis qu'elles avaient appris, nous ne savions quand, notre kidnapping.

Finalement, on nous fit entrer, et nous découvrîmes une version du tableau que nous avions tous vu déjà trop souvent lors de bulletins de nouvelles et dans des films. Un drapeau noir couvert de caractères arabes en blanc était fixé au mur du fond, opposé à l'entrée, qui restait ouverte afin de laisser entrer le soleil et d'ainsi éclairer le plateau. Quatre hommes lourdement armés se tenaient juste devant le drapeau, deux d'entre eux portant des AK devant leur poitrine, et les autres des mitraillettes à courroies de projectiles, plus lourdes. Deux ou trois autres portaient aussi des ceintures de munitions s'entrecroisant sur la poitrine, comme Pancho Villa, et leur visage était presque entièrement caché par leur turban noir.

On nous ordonna, à Louis et à moi, de nous asseoir par terre devant ce tableau belliqueux; tous les autres membres du groupe nous faisaient face, dos à l'entrée, et constituaient l'auditoire du spectacle qui allait se jouer. Comme pour une photo de classe, les plus petits et les plus jeunes étaient assis, jambes croisées, devant les plus grands qui étaient à genoux ou debout derrière eux. Au centre de la première rangée se trouvait l'opérateur du portable de la veille au soir. Nous avons plus tard appris qu'il s'appelait Julabib.

Il était manifestement responsable de l'événement et portait dans sa main droite une petite caméra vidéo de type familial. Mon dos m'empêchait de m'asseoir les jambes croisées comme Louis; je me suis donc penché sur ma hanche gauche, les jambes repliées vers la droite et l'essentiel de mon poids appuyé sur mon bras gauche. Tout le plancher de la tente était recouvert d'une multitude de tapis et j'en conclus que c'était un bon signe. Je trouvais improbable que dans un environnement manquant autant d'eau on veuille volontairement les inonder de sang.

Une fois que nous avons été en place, le caméraman m'a fixé du regard jusqu'à être certain d'avoir mon attention – et j'eus la nette impression qu'il s'agissait d'une production avec une seule prise. Brandissant la caméra à bout de bras tout en regardant le petit écran

de visionnement LCD, il a montré trois doigts de sa main gauche, puis deux, puis un. Il a pointé vers moi et j'ai commencé.

J'ai essayé de parler lentement et de bien articuler. J'ai dit mon nom et j'ai indiqué que j'étais « l'envoyé spécial du Secrétaire général des États-Unis [sic] pour le Niger. » J'ai entendu mon erreur mais ne me suis pas laissé distraire. J'ai ensuite expliqué que ma mission avait été d'amener le gouvernement du Niger à s'asseoir avec les rebelles touareg afin qu'ils établissent un accord de paix, et qu'au cours de ma troisième visite au Niger mon collègue, Louis Guay, et moi avions été capturés en fin d'après-midi du dimanche 14 décembre – soit cinq jours plus tôt – à 35 kilomètres de Niamey, la capitale du Niger, et que nous étions maintenant les captifs d'Al-Qaïda au Maghreb islamique. J'ai engagé « les responsables aux Nations Unies et au Canada » à entamer des négociations qui mèneraient à notre rapide libération et j'ai indiqué que les conditions de notre détention étaient extrêmement rudimentaires. J'ai ajouté que nos ravisseurs nous traitaient d'une façon « honorable » (afin de suggérer à nos familles que nous ne faisions pas l'objet d'agressions) et, tel qu'on me l'avait demandé, j'ai fait une mise en garde contre toute action militaire visant à forcer notre libération.

Puis, une fois arrivé à la partie à laquelle je tenais le plus dans l'immédiat, j'ai transmis mon amour à ma femme, Mary, « et à mes cinq [sic] enfants ». J'ai souligné à quel point ils me manquaient tous et comme je regrettais toute la douleur, l'inquiétude et les souffrances que ces circonstances allaient leur causer. Juste avant de ne plus pouvoir parler, je me suis tourné vers Louis pour qu'il parle à son tour.

Louis a commencé lentement. Il avait eu plus de temps pour réfléchir – ce qui n'est pas toujours bon – et il m'avait vu et senti hésiter au moment de parler de ma famille. J'ai essayé de lui donner le plus de soutien moral possible sans l'interrompre et il s'est mis rapidement à combler les vides que j'avais laissés. Cela a été pour tous les deux une expérience déchirante et bouleversante, mais aussi une catharsis.

Nous jugions nécessaire de traverser cet événement, que c'était une étape à franchir sur le chemin qui nous ramènerait finalement

à la maison. Nous étions d'ores et déjà entrés dans la danse. Nous comprenions que les négociations étaient dorénavant commencées et nous présumions que nos familles seraient vite informées que nous étions en vie et relativement bien. Oui, elles seraient dévastées par la partie qui concernait Al-Qaïda, mais soulagées par l'invitation au gouvernement et aux Nations Unies de s'impliquer dans cette affaire, et elles sauraient qu'une fois engagé dans l'affaire, le gouvernement canadien représenterait une force formidable.

Après la prestation de Louis, on nous a guidés hors de la tente en nous avertissant de rester tout proche au cas où il faudrait reprendre la séance. Tandis que nous attendions près de ce grand monstre sombre, nous pouvions entendre des cris de colère, qui ressemblaient beaucoup aux menaces et railleries, aux slogans et bravades dont nous avions été témoins lors de notre soirée de télé.

Apparemment, les garçons pompaient leur enthousiasme, brandissant leurs armes et criant des insultes à la caméra vidéo, décrivant tous les maux et malheurs perpétrés par l'Occident et les Nations Unies contre la communauté universelle musulmane, l'innocente *ummah*. Nous savions que cet épilogue à notre message filmé n'allait sûrement pas réconforter nos familles, ni leur accorder la paix d'esprit que nous souhaitions tant leur donner. Le concert de slogans dura un temps, jusqu'à ce que nos ravisseurs considèrent que le message de haine et de vengeance était clair. Puis la distribution commença à sortir de la tente, nous dévisageant au passage avec une allure sauvage et surexcitée. Un peu plus tard on nous dit que nous pouvions nous en aller. Mais où ?

Soudainement, cependant, et pour la première fois en cinq jours, j'ai ressenti le besoin d'aller quelque part, et en me rappelant les instructions d'Omar sur l'hygiène des otages, j'ai cherché l'une des sentinelles pour lui demander la permission *d'aller loin*. Le seul homme proche de nous avait clairement le rôle de nous surveiller, mais je ne l'avais jamais remarqué auparavant, chose surprenante, car il avait une apparence remarquable. Je m'approchai de lui et lui demandai où je pouvais aller et si je pouvais apporter une petite quantité d'eau avec moi. Il parlait un français relativement bon qu'il semblait puiser dans une région depuis longtemps inutilisée de sa

mémoire; il pointa vers une inclinaison plutôt à pic à environ 150 mètres de distance, suggérant que l'autre côté de cette colline serait un endroit approprié.

Quant à l'eau, il souligna sévèrement qu'elle était trop précieuse pour qu'on la gaspille pour de telles choses. Je devrais plutôt chercher en route de petites pierres plates qui joueraient le même rôle. J'étais sceptique mais non en position pour argumenter, à plusieurs points de vue. L'opération fut un succès et les pierres assez lisses, mais l'exclusion du lavage des mains, voire de la main gauche seulement, était hors de question. Quand je fus de retour à notre position, je réussis subrepticement à quand même utiliser un peu d'eau potable.

Le nouveau gardien parlait avec Louis quand je suis revenu. Il était inhabituellement grand, peut-être 1,90 m, mince mais solide. Ses cheveux généreux, noirs et ondulés débordaient de son turban et répondaient à sa longue et pleine barbe noire. Il avait les pommettes hautes et saillantes, la peau olive, tendue et légèrement vérolée. Ses grands yeux profonds et d'un brun foncé étaient sa plus singulière caractéristique. Ils étaient si étonnants qu'il m'a fallu un moment pour m'apercevoir que leur impact était multiplié par l'application de khôl, une forme ancienne d'eye-liner noir.

Il s'est présenté. Il s'appelait Omar. Il est donc devenu inévitablement Omar Deux, pour Louis et moi. Il était l'un des plus énigmatiques et intéressants de nos ravisseurs – profondément et fanatiquement religieux, le mystique salafiste parfait, et le spécimen le plus proche de l'érudit islamiste de tout le groupe. Omar Deux semblait être un moine-guerrier, un solitaire qui se croyait un ange vengeur de l'islam. Il avait le milieu de la trentaine, ce qui faisait de lui l'un des membres les plus âgés de la troupe, et il avait été élevé, disait-il, au sein même de la fraternité des Frères Musulmans. Il admit fièrement qu'il avait participé au *djihad* algérien depuis son adolescence. Nous étions presque sûrs qu'il était algérien, mais cela n'était pas certain, car pour ces gens le nationalisme – l'allégeance ou la simple identification à un gouvernement renégat – était méprisable; toutefois, il était certainement nord-africain.

Omar Deux s'intéressait à nous, il était peut-être même intrigué, mais jamais, à aucun moment, il ne nous a aimés, admirés ni n'a-t-il tenté de devenir notre ami, et tout cela représente bien mes propres sentiments à son égard. Lors de cette première rencontre, il nous a défendu d'utiliser la formule de salutation *Salaam Aleikum* (« Que la paix soit avec toi » ou « Que Dieu t'accompagne ») parce qu'en tant qu'infidèles, nous n'avions pas le droit d'invoquer Allah dans quelque contexte que ce soit. Il était à la fois fasciné et dégoûté par ce que nous représentions. Nous étions à ses yeux intrinsèquement méchants, maudits et donc ses implacables ennemis. Son seul objectif était de nous amener à nous convertir et toutes les méthodes ou tactiques étaient bonnes pour arriver à ce but.

Selon sa perception, qu'il exposait clairement, ce n'était qu'en devenant ses frères dans la foi que nous pourrions développer une relation qui ne serait pas marquée au sceau de l'hostilité et construite sur la méfiance et l'inimitié. Alors qu'Omar Un parlait habituellement de « quand vous rentrerez chez vous », Omar Deux, pour sa part, prenait toujours soin d'y mettre le conditionnel : « si vous deviez être autorisés à retourner auprès de vos familles », ou « si vous finissez par retourner au Canada ».

On nous a laissés seuls, cet après-midi-là. Nous avons marché encore un peu et longuement discuté sur le temps qu'il faudrait pour que le message vidéo se rende jusqu'à New York et Ottawa, et comment on allait vraisemblablement le transmettre. Ayant vu le portable, les GPS et partout les téléphones satellites Thuraya, nous avions confiance que nos familles de même que les haut placés aux Nations Unies et au gouvernement du Canada le verraient dans les heures qui suivraient – dans deux ou trois jours au maximum. Immédiatement après le tournage, un camion avait quitté le camp, et nous supposions qu'il avait emporté la cassette là où son contenu serait transmis, probablement directement vers l'Amérique du Nord, mais peut-être aussi à une ambassade canadienne dans la région, ou peut-être à Al-Jazeera pour une éventuelle diffusion ; nous n'aimions guère cette dernière possibilité, mais elle restait plausible.

Cette nuit-là, on nous indiqua de dormir dans la tente, sur ces tapis épais et doux. Nous n'avions pas réalisé cependant que nous la

partagerions en étroite proximité avec une douzaine de nos ravisseurs, surtout des jeunes. Ce fut une expérience que personne n'apprécia, et elle ne se répéta jamais. Une fois les rabats de toile repliés, l'obscurité était totale. L'intimité avec nos gardiens qui se tournaient et se retournaient tout proche, tout autour de nous, dans cette tente suffocante était franchement déplaisante. De plus, pour dire la vérité, autant Louis que moi sommes de solides ronfleurs, et je pouvais percevoir le dégoût de ceux qui nous entouraient et qui subissaient tant les sons que les odeurs venant de ces infidèles vieux et barbares.

Le matin suivant, l'ambiance dans le camp était détendue et ce contraste nous faisait penser à un dimanche matin à la maison. Le temps était froid à l'aube et la visibilité était limitée par la présence de grains de sable dans l'air, ce qui donnait à tout une teinte brun-jaune. Nos ravisseurs accomplissaient leurs tâches sans grande conviction, sans se presser, sans urgence, sans excitation. Omar Un était presque affable. Les affaires progressaient comme il le souhaitait. On avait tourné la vidéo et elle était en route pour l'Ouest. Mais où, nous sommes-nous informés : vers les Nations Unies ou le Canada ? Plutôt que de répondre, Omar demanda lequel nous semblait préférable. Sans mentir, nous avons dit que nous ne le savions pas. Il a haussé les épaules en nous déclarant avec éloquence que c'était de notre sort dont il était question et que si nous décidions de ne pas jouer le jeu, ce serait à notre propre péril. Naturellement, sa foi lui faisait affirmer que tout était prédéterminé de toute façon, que tout dépendait de la volonté divine, et que Sa volonté serait faite, quelle que soit notre attitude.

Tandis qu'on rassemblait du matériel, j'ai remarqué qu'il semblait y avoir moins de gens autour de nous, et que Khaled (Jack) et ses acolytes en particulier semblaient être partis. Nous avons fini par apprendre que c'était un comportement habituel chez lui. Il arrivait impromptu avec un, deux ou trois camions (habituellement deux) et restait une heure ou quelques jours. Il lui arrivait de se réunir avec nous, mais ce n'était pas systématique. S'il voulait nous parler, il apparaissait là où nous dormions, accompagné, par ordre de préférence (et il s'avéra que nous avions les mêmes préférences que lui)

d'Omar Un, d'Ibrahim, d'Omar Deux ou de Hassan en tant qu'interprète, ainsi que d'autres hauts gradés s'il y en avait. Nous nous assoyions tous en un cercle approximatif sur nos couvertures et il indiquait le sujet dont il voulait discuter, demandait les réponses, et repartait ; il y avait très peu de conversation légère, mais d'une étrange manière l'exercice était sérieux, avec une certaine formalité, et ne manquait pas de respect pour nous ni pour notre espace.

Ce matin-là, Omar Un vint nous rejoindre dans la tente une fois que les pans latéraux eussent été roulés et attachés. Il semblait vouloir bavarder ou plutôt, comme nous le constatâmes vite, faire un prêche, car telle était sa profession avant de se consacrer au djihad. En tant que prédicateur itinérant, il avait beaucoup voyagé. Il avait de nombreuses anecdotes à raconter au sujet des problèmes qu'il avait vécus et comment l'authenticité de sa mission et la bienveillance d'Allah l'avaient toujours tiré de toutes les situations risquées. Omar était un des conteurs nés les plus captivants que j'aie jamais rencontrés. J'avais le sentiment d'avoir été ramené dans le temps et d'écouter un troubadour médiéval.

Les jeunes moudjahidines ne se lassaient pas d'écouter ses histoires, qui avaient toutes un thème religieux : ou bien il animait des histoires coraniques, ou bien il faisait le compte rendu de son activité de missionnaire et de ses conquêtes religieuses, ou bien encore la description colorée de ses nombreux *hadiths* (des divines déclarations du Prophète qu'on lui attribuait directement en tant que transmetteur des messages de Dieu, ou le récit de quelque action de Mahomet, tout cela transmis au fil des siècles grâce à une succession ininterrompue de sages « savants et connaisseurs »).

Rapidement, une demi-douzaine d'adolescents, cadets ou recrues que nous appelions – en privé, bien sûr – « les enfants » se joignirent à nous. Ils s'assoyaient autour d'Omar tandis que ce dernier contait ce que les chrétiens appelleraient les histoires de « l'école du dimanche ». Tandis qu'il parlait d'Adam et Ève (qui mesuraient tous les deux 30 mètres), d'Abraham et du favori de tous, Noé, je me retrouvais plongé loin dans mon passé, me remémorant de brèves expériences lors desquelles j'avais entendu des histoires essentiellement similaires dans des sous-sols d'église à

Montréal. J'étais particulièrement intéressé par les différences dans les interprétations propres à l'islam, et par la performance d'Omar. C'était mon premier moment tranquille, contemplatif et paisible depuis près d'une semaine et j'y trouvais un soulagement.

Avant cette mésaventure, ma connaissance de l'islam – la religion qui croît le plus vite au monde – était horriblement superficielle, mais j'en savais assez pour ne pas me présenter comme athée. Aux yeux des musulmans stricts, il n'y pas de plus grand péché que celui de l'apostasie commise par celui qui rejette Dieu. Comme captif, j'étais redevenu le chrétien de mon enfance. Aux yeux de nos ravisseurs musulmans, j'étais donc au moins le disciple d'une religion issue d'Abraham – un personnage du Livre – et en tant que tel, dans une disgrâce moins grande que d'autres infidèles, même aux yeux de musulmans fondamentalistes.

Après une heure, à peu près, ils commencèrent à démonter le camp et à charger trois camions. On laissa la grande tente vert foncé en place, vraisemblablement pour qu'un groupe d'arrière-garde s'en chargeât. En plus des deux bidons de 200 litres, chaque camion fut rempli d'un amoncellement pêle-mêle de tout ce dont une équipe avait besoin pour vivre et se battre : des couvertures, des vêtements, une casserole et quelques bols de métal, la mitrailleuse lourde et son énorme base, quelques ceintures de munitions de 25 rondes, des objets personnels, d'autres couvertures et quelques sacs de riz, des pâtes et du lait en poudre.

En plus des AK-47 que chacun portait en tout temps, de Jack jusqu'aux plus jeunes des enfants, il y avait quelques armes légères, habituellement une mitraillette PK avec ceinture de balles de 7,62 mm, et au moins un tire-grenades RPG-7, avec trois ou quatre recharges. Chaque moudjahid avait sa propre veste de munitions contenant de huit à dix chargeurs de rechange pour la kalach. Chacun la portait quand il était de garde ou quand il s'attendait à l'action ; cet équipement devait être à portée de la main en tout temps.

Finalement, lorsque tout fut solidement ancré et attaché et que quatre ou cinq des frères furent perchés sur les couvertures, repliées et attachées par-dessus tout le reste, ce qui se trouvait à donner aux

véhicules un point de gravité très élevé, on nous donna l'ordre de monter à bord des camions. Normalement, il y en avait deux qui faisaient face à chaque côté, tenant leur arme d'une main et s'agrippant de l'autre à un câble ou une courroie pour rester à bord. La dernière addition à la cargaison était du bois de chauffage, toujours si rare dans le désert, si bien que chaque fois qu'on passait près d'un ou deux arbres morts encore debout, dont la source d'eau était tarie depuis longtemps, on s'arrêtait quelques minutes le temps que les garçons en arrachent les branches qu'ils pourraient utiliser pour le feu de cuisine ou le feu de camp.

Comme les camions étaient placés devant la tente où Louis, les enfants et moi avions passé la nuit, je vis qu'Omar Un, dans le véhicule avec lequel nous avions été enlevés presque une semaine plus tôt, allait reculer sur un ballon de soccer noir et blanc. Je lui criai d'arrêter. Qu'il m'ait entendu ou non, il continua de reculer et le ballon explosa avec un fort bruit. Il sortit, inspecta le ballon écrasé et fit un sourire satisfait. Il semblait heureux que cet objet de jeu frivole – la seule distraction disponible pour la demi-douzaine d'adolescents dans le groupe – ait été éliminé.

- - -

Au moment de quitter le camp Télé, je tentai de mettre en perspective ce qui nous arrivait. Je ne veux pas dire par là que j'étais réconcilié avec mon sort de quelque façon ou que j'avais trouvé une sorte de paix intérieure. C'était simplement que le sentiment de terreur épouvantable, envahissante qui avait caractérisé le voyage de quatre jours vers le nord s'était dissipé un peu. Avant tout, nous étions encore en vie, et pas sérieusement blessés. Mon dos allait mieux après deux journées relativement sédentaires au camp Télé. Nous avions enregistré ce que je tenais pour le document classique « preuve de survie ». Les choses semblaient donc suivre leur cours naturel quant au fonctionnement des kidnappings tel que je le connaissais et tous mes instincts me disaient que nous n'allions pas être tués, pas bientôt, en tout cas. Libérés donc de l'appréhension de notre propre mort prochaine, nous pouvions consacrer une plus grande partie de nos préoccupations au sort de nos familles.

De nos ravisseurs émanait un sentiment similaire confirmant que la phase initiale s'était terminée avec succès et que la prise de contact avec ceux qu'ils prenaient pour nos patrons paraissait en bonne voie. Le va-et-vient des négociations avait commencé. On pouvait donc s'attendre à une pause qui durerait quelque temps. Leur comportement révélait clairement, cependant, qu'ils s'attendaient à ce qu'un effort sérieux fût fait pour nous trouver et nous délivrer, malgré la demande expresse de ne pas recourir à la violence qu'on m'avait imposé de prononcer, et leur toute première priorité, au moment où nous entrions dans la phase suivante, serait de s'assurer que cela n'ait pas lieu, ou à tout le moins, reste sans succès.

DEUXIÈME PARTIE

PRISONNIERS D'AL-QAÏDA AU SAHARA

CHAPITRE 6

CAMP CANADA

Une infinie tristesse s'étend,
Nos bouches seules brisent en parlant
Le grand silence de l'Océan

...

Jour après jour encalminés,
Ni voile ni vent de la journée
Nous avions l'air d'un Vaisseau peint
Sur une toile peinte d'Océan.

J'étais assis au milieu dans la cabine du camion d'Omar Un et Louis voyageait dans un autre véhicule. Cela semblait une répartition habile des actifs de valeur. Mille choses pouvaient mal se passer dans ces traversées folles du Sahara et nos ravisseurs voulaient s'assurer que de nous deux il y aurait au moins un survivant.

Le ciel était libéré des bourrasques de sable et le soleil brillait, mais il ne faisait pas trop chaud. Nos trois camions roulaient en convoi vers le nord, séparés par une centaine de mètres, mais ne suivant pas nécessairement les traces l'un de l'autre. Parce que j'avais pu profiter d'un repos nécessaire pendant les deux derniers jours et puisqu'il y avait moins d'adrénaline dans mon système, j'ai pu pour la première fois m'attarder à contempler notre environnement spectaculaire.

Après environ une heure à rouler sur une surface ferme, lisse et brun foncé parsemée de pierres de la grosseur d'un poing, nous sommes arrivés dans une zone où le sable était plus clair et dont le sol devint progressivement moins dur, puis nous sommes entrés

dans des dunes ondulantes de sable qui n'étaient pas particulièrement élevées et dans lesquelles on naviguait facilement. On entendit soudain des coups frappés sur le toit et Omar passa le torse par la fenêtre sans pour autant lever le pied de l'accélérateur et se retourna pour savoir ce que voulaient les jeunes. Ils étaient tout excités et pointaient du doigt en criant « La biche ! La biche ! » C'était notre première rencontre avec la fuyante antilope du désert, couleur fauve, une espèce protégée que nos amis adoraient chasser. Le groupe de Belmokhtar affirmait en avoir tué 2 500 à lui seul durant les quatre années précédentes.

Le camion de tête, conduit par Abdul Rahman, était déjà parti à la poursuite de l'animal – quoique sans mes lunettes je ne pouvais pas le voir. Il essayait par un mouvement circulaire de rabattre la bête – une gazelle qui arrive à la hauteur de la ceinture d'un homme –, vers la partie plus ouverte du désert pour qu'elle ne puisse pas se réfugier parmi les rochers plus pointus qui affleuraient et où les camions n'auraient pas pu la suivre. Omar se déplaça instinctivement pour bloquer sa sortie vers la direction opposée tandis que le troisième véhicule suivait directement la bête, espérant se placer à côté d'elle afin de fournir un bon angle de tir aux moudjahidines à l'arrière du camion. Profitant de l'occasion, cependant, l'antilope se plaça derrière le camion d'Abdul Rahman et disparut vers le terrain plus élevé, et la chasse fut finie. Je ne comprenais pas encore vraiment à quel point cela n'était pas seulement, ni principalement, une affaire de sport, mais aussi une question de nourriture et de survie. J'allais bientôt devenir un ardent supporteur de la chasse ou, plus précisément, un amateur de ses prises.

Les frères étaient dans un joyeux état d'esprit. Ils avaient pris plaisir à l'excitation de la chasse mais leur fatalisme profond, ancré dans la religion, leur apprenait que s'ils avaient échoué, c'était parce qu'Allah le voulait ainsi. Il n'y avait donc pas de raison – ce serait une insulte à Dieu – de souhaiter même qu'il en ait été autrement.

Nous avons poursuivi notre route parmi les dunes et à travers un autre plateau sans horizon dont le seul point distinctif était le surprenant lit pierreux d'un *wadi* peu profond. Après environ trois heures, nous avons commencé à voir, en bosquets clairsemés, des acacias à épines et quelques bouquets d'herbe rêche. Les premiers

arbres étaient morts mais au fur et à mesure que les camions progressaient, la végétation devenait plus fournie; il y avait plus d'herbe, les acacias présentaient des touffes de verdure poussiéreuse et puis quelques buissons à hauteur de poitrine commencèrent à apparaître. On vit bientôt de nombreuses traces de passage sur le sol dur et nous nous enfonçâmes lentement dans ce qui me parut une oasis fort décevante. On n'était pas à Hollywood : il n'y avait pas de piscine invitant à la langueur ni de palmiers chargés de dattes qui oscillaient au vent.

Sur notre gauche, ce qui commença comme la rive d'un important *wadi* devint progressivement une paroi verticale formée de pierres rugueuses et friables. À droite s'étendait une vaste et plate dépression dans le désert environnant. La frontière de cette dépression, plus loin vers la droite, était l'autre rive du *wadi*, à une distance de 700 ou 800 mètres. À mi-chemin, se dressant au milieu du *wadi*, à environ 200 mètres vers l'est, il y avait trois mesas longues, minces et plates. Lorsque nous arrivâmes à un endroit où le profond *wadi* commençait à se resserrer, nous vîmes un autre camion et des gens qui se déplaçaient près de la paroi ouest. Les trois camions de notre convoi s'approchèrent du véhicule stationné, chacun cherchant approximativement à se caser sous la protection et le camouflage d'un acacia.

Tout le monde descendit et Louis fut amené près de moi et Omar. Abdul Rahman, dont on nous dit qu'il serait l'émir (ou le commandant) du camp, nous ordonna de rassembler nos couvertures et de suivre Omar vers « notre position ». Elle se trouvait côté ouest, à une cinquantaine de mètres au nord des camions, à environ 10 mètres d'une paroi presque verticale à cet endroit et mesurant environ 15 mètres de haut. La caractéristique principale de notre position était un grand et plantureux acacia qui allait nous offrir une certaine protection contre le soleil quand nous aurions placé nos couvertures dans l'espace étroit qui était à l'ombre de ses branches.

Omar nous indiqua la route du soleil qui, à midi à ce moment-là de l'année, décrivait un arc au-dessus de nous, juste au sud, de sorte que nous lançâmes nos couvertures par terre du côté nord de l'arbre, pour n'apprendre que plus tard ce soir-là qu'il aurait d'abord fallu enlever les innombrables épines qui s'étaient accumulées autour du

tronc de l'arbre et qui s'étaient plantées comme des clous en tombant dans le sable.

Puis, en peu de mots, il nous expliqua les règles.

« Les Nations Unies, avec les États-Unis, Israël, la France et la Grande-Bretagne, forment le premier niveau de nos ennemis », déclara Omar. En tant que représentants des Nations Unies détestées, nous étions considérés comme des prisonniers de guerre et non comme d'opportuns touristes (il faisait sans doute une référence sous-entendue à ses anciennes victimes autrichiennes). En tant que prisonniers, nos activités et notre liberté d'action seraient strictement limitées et si nous abusions de leur confiance, il y aurait de déplaisantes conséquences.

Omar pointa la superficie relativement restreinte où nous pourrions circuler librement, un rectangle mesurant environ 40 mètres d'est en ouest et 60 mètres de notre arbre vers le nord. Il expliqua que nous pourrions trouver des endroits aux limites nord de ce rectangle pour aller *pas loin* mais que pour aller *loin* il nous faudrait demander la permission et aller bien au-delà des limites précisées. Il réitéra qu'à de telles occasions nous serions accompagnés et il souligna une fois de plus qu'un seul d'entre nous pouvait aller *loin* à la fois, tandis que l'autre restait bien en vue.

La question des pratiques sanitaires et de l'étiquette était beaucoup plus pénible que je ne m'y attendais. Non seulement nos geôliers étaient-ils des gens pointilleux, préoccupés par la santé et l'hygiène, dont les odeurs, mais ils étaient aussi de jeunes guerriers d'une pruderie exagérée, inspirée par la religion. Malgré le fait que nous vivions relativement près de nos ravisseurs, nous n'avons jamais vu même un torse nu – nous étions fort loin des gymnases et des douches communes de mon adolescence. Nos kidnappeurs exigeaient impérativement que nous respections en cela leurs coutumes et leurs croyances et aller *loin* dans un tel contexte voulait en effet dire aller loin et hors de la vue.

Un jour, Omar Deux vint vers nous dans une colère perceptible bien avant qu'il n'ouvre la bouche. « Nous vous avons ordonné

d'être discrets dans vos habitudes personnelles et voilà que Louis chie à la vue de tous. C'est inacceptable ! »

« De quoi parlez-vous ? » demanda Louis, tout aussi choqué. « Je n'ai absolument pas fait ça. »

Omar répliqua : « Oui, juste ce matin. »

Étonné, Louis concéda : « Je suis allé *loin* mais j'ai demandé la permission et on m'a indiqué un endroit (et il pointa l'endroit du doigt) au-delà de cette lointaine colline, pas du tout en vue du camp. »

« Pas vrai », répondit Omar Deux, triomphalement. En faisant un geste vers un promontoire rocheux surmonté par une minuscule silhouette à environ 800 ou 900 mètres, il déclara : « Cette sentinelle vous a vu et a été dégoûtée ! »

Louis et moi rétorquâmes en même temps : « Nous ne savions pas qu'il y avait là une sentinelle ! »

« Eh bien, cracha Omar Deux, c'est votre affaire de vous rendre compte de telles choses ». Il aurait été difficile de contredire cette logique.

« Alors, dis-je posément, soyons très clairs à ce sujet. Quand nous allons *loin*, nous devons nous assurer d'être hors de vue de toute sentinelle ? »

« Bien sûr ! » répondit Omar Deux en s'éloignant, furieux, et je procédai immédiatement à une révision de nos plans d'évasion.

Ils détestaient tout contact physique avec des infidèles. Nos ravisseurs étaient choqués par tout manque de modestie et plaçaient en haut de l'échelle de leur dégoût les turpitudes qu'ils prêtaient aux plages nudistes de l'Occident. De la même façon, alors que certaines relations entre les moudjahidines plus âgés et les garçons les plus jeunes me paraissaient un peu ambiguës, ils exprimaient un mépris violent envers l'homosexualité, considérant l'Occident comme un immense Sodome et Gomorrhe. En conséquence, ils interdirent que Louis et moi nous nous lavions ensemble, ce qui nous aurait permis un usage un peu plus efficace de l'eau. Ils acceptèrent finalement un compromis lors de ces rares occasions où ils nous offrirent assez d'eau pour nous laver les cheveux, permettant que l'un verse un filet

d'eau sur la tête de l'autre qui tentait de nettoyer à fond les couches de crasse accumulée dans ses cheveux.

Alors nous nous sommes plantés dans cette zone ombragée – pas plus large que nos couvertures – sous l'arbre qui venait de nous être octroyé, puis nous avons couru après l'ombre sous cet arbre pendant environ 90 pour cent de notre temps de veille. Nous n'avions bien sûr aucune idée du temps que nous allions passer dans cet endroit qu'Al Jabbar, l'un de nos gardes, le sourire en coin, appela quelques jours plus tard « camp Canada ». C'était à tous points de vue un bon camp, où nous étions bien protégés du soleil et du vent. Et puis au camp Canada, nous n'étions ni trop près, ni trop loin de nos geôliers. Pendant un moment, nous avons eu notre propre feu et nous avons construit nos propres latrines. En général, on nous laissait tranquilles et nous avons pu rapidement établir nos règlements et nos routines, ce qui atténuait le stress constant de notre captivité.

Mais où étions-nous? Jusqu'à ce que nous réussissions à ébaucher une réponse à cette question, toute pensée d'évasion serait totalement abstraite et, disons-le, téméraire. Pendant les déplacements, nous avions tenté, mais en vain, de suivre un peu les directions que nous empruntions et de calculer la distance que nous couvrions vers le nord. Tout ce que nos observations avaient donné était qu'après environ 56 heures de route à bonne vitesse, nous étions arrivés au camp Télé et que maintenant nous étions à quatre heures plus au nord, peut-être à 100 kilomètres. Nous avions donc franchi environ 1 000 kilomètres dans le désert du Sahara : la distance de Chicago à Atlanta, de Paris à Madrid ou de Fredericton à Ottawa.

Nous n'étions même pas certains de nous trouver au Mali. Peut-être avions-nous pénétré dans le sud de l'Algérie? Mais nous ne le pensions pas, plutôt pour des raisons géostratégiques que d'après l'importance de notre remontée vers le nord. Nous tenions donc pour acquis que nous étions retenus quelque part dans une vaste zone de peut-être 250 kilomètres de large, s'étendant de la frontière algérienne à peu près jusqu'à 500 kilomètres au sud-est, juste à l'est de Taoudenni vers Tessalit, une zone à peu près de la taille du Portugal. Il était donc dès le départ absolument clair pour nous que nous ne

réussirions jamais à marcher jusqu'à nous mettre à l'abri de nos ravisseurs, même si nous parvenions à nous échapper.

À camp Canada, nous avons entendu à quatre ou cinq reprises, toujours pendant la journée, le bruit typique des hélices de moteurs turbo (un Hercules C-130, peut-être) comme si l'avion n'était pas très éloigné, quelque part vers le sud. La première fois, nous avons pensé : « Enfin les secours arrivent ! » Quand, paniqués, nous avons regardé tout autour, nous avons constaté que nos ravisseurs vaquaient méthodiquement à leurs affaires, indifférents à ce bruit perceptible et étranger. Il fallait croire qu'ils y étaient habitués et que nous étions relativement proches d'un terrain d'atterrissage utilisé sporadiquement (peut-être dans la petite communauté de Tessalit elle-même). Si tel était le cas, l'orientation de la piste était telle que, massés comme nous l'étions près de la paroi du *wadi*, nous ne pouvions voir l'avion ni à son approche ni à son départ et, bien plus important, on ne pouvait nous voir. La propagation du son dans le désert étant cependant limitée, nous devions être assez proches ; peut-être étions-nous cachés astucieusement, presque à la vue.

Un camp n'était qu'un endroit où nous nous arrêtions dans les profondeurs du Sahara. Mais ces camps n'avaient rien à voir avec ce qui vient à l'esprit d'un Occidental quand il entend ce mot. Aucun immeuble et aucune tente, ni de meubles, ni de fourchettes, ni d'assiettes, ni de lumières, ni de lits de camp, ni ce qui pourrait s'apparenter à une toilette. Et pas de femmes.

Nous n'avions ni toit ni toile, quoique pendant un certain temps nous avons réussi à nous créer un abri avec une vieille bâche de plastique. Les seules tentes que nous ayons vues étaient destinées au tournage des terribles vidéos. Nous dormions donc en plein air, habituellement sous un acacia épineux qui offrait, à divers degrés, la protection contre l'implacable soleil du désert pendant la journée et laissait les chenilles tomber directement sur notre visage pendant la nuit.

Les camps étaient choisis principalement pour la quantité d'ombre qu'ils offraient. Un avantage additionnel était une certaine protection contre le vent. Et à de nombreuses occasions, cependant,

le camp s'organisait tout simplement là où nous nous etions arrêtés le long de notre route dans un point quelconque de l'etendue desertique où, habituellement bien après l'obscurite, chacun lançait sa couverture sur le sable et dormait près des camions, avant de repartir le lendemain au point du jour. Le fait qu'un camp fût dissimule ou « facile » à cacher ne semblait pas jouer dans le choix du site.

Même si nous n'etions pas bien prepares aux conditions extrêmes du Sahara, nous sommes arrivés à nous convaincre, Louis et moi, que nous étions plutôt chanceux. Les temperatures elevees sont certainement plus faciles à supporter dehors que dans une prison infecte et suffocante, avec un seau plein de matière fetide et puante à proximité. La nuit, nous voyions les etoiles, nous observions les cycles de la lune, et nous fixions du regard les trainees des avions à haute altitude, transportant des passagers libres et heureux – deja à leur deuxième cocktail – allant à Paris, Londres, Rome ou Berlin. Nous faisions des signes discrets aux satellites et admirions les habitudes des insectes, des reptiles et des oiseaux migrateurs. Nous pouvions faire quelques exercices physiques, et Louis et moi etions ensemble et pouvions parler franchement, quoique prudemment. Tout bien considéré, les conditions de notre détention auraient pu être bien pires.

- - -

À notre arrivee au camp Canada à la fin de decembre, la temperature nocturne était froide, sous les dix degrés, selon nos estimations, quand nous nous reveillions avant l'aube. Il a plu de huit à dix fois pendant ces premières semaines, et deux fois il y a eu des orages.

Nous avions été captures au moment où nous rentrions de ce qui aurait dû être une sortie dominicale agreable, sous une temperature plutôt chaude, et nous etions vêtus comme la plupart des Canadiens le seraient un dimanche de juillet ou d'août. Louis, voyageur bien organisé et emballeur efficace, avait les pantalons avec ceinture integrée du costume qu'il portait pour les sorties officielles et une chemise infroissable bleue à manches longues, des sous-vêtements et des chaussettes de nylon, des mocassins de cuir noir et la casquette de baseball qu'il avait achetee la veille dans un marche rural du Niger.

Je portais ce que je porte toutes les fins de semaine (Mary dirait même la plupart du temps) : une chemise de coton kaki à manches longues, des pantalons fauve, une solide ceinture de cuir, des chaussettes de coton léger, des sous-vêtements de coton, ma casquette de baseball – sans laquelle ma tête fort dégarnie aurait déjà été frite – et des chaussures légères de cuir brun de type mocassin.

Nous portions ces vêtements 24 heures sur 24 et ils tombaient progressivement en lambeaux. Ils étaient évidemment inadéquats pour les températures fraîches des nuits du désert et encore plus quand le temps était froid et humide. Mes pantalons m'ont lâché en premier, l'arrière se perçant au niveau des fesses. Quand mon postérieur devint visible, nos prudes geôliers envoyèrent un des jeunes garçons me donner une paire de pantalons usagés, de type pêcheur de palourdes, garni d'une ceinture de tissu à la taille. J'ai encore à ce jour un séduisant bronzage indélébile de la mi-mollet jusqu'aux chaussettes.

Nos chemises ont été les suivantes à se désintégrer et elles ont été souvent raccommodées par Louis, qui voyait assez bien pour accomplir cette tâche en utilisant du fil et une aiguille fournis pas nos ravisseurs. Vint un moment où ma chemise en lambeaux fut remplacée par une djellaba trouée qui avait déjà connu plusieurs vies.

Après quelques semaines, la chaleur était telle que nos casquettes de baseball ne protégeaient plus assez nos oreilles et notre cou, même quand nous réduisions au minimum notre exposition au soleil. De plus, nos geôliers trouvaient que ces casquettes de baseball étaient « trop occidentales », alors on nous a donné des bandes de coton gris et nous sommes devenus plus ou moins experts dans l'art des turbans et de grands amateurs de cette coiffure en pareilles circonstances. Les chaussettes et les sous-vêtements, si prosaïques soient-ils, représentaient notre besoin vestimentaire le plus pressant, surtout si l'on tient compte du fait qu'on nous laissait rarement nous laver. Nos chaussures qui se dégradaient, pour leur part, constituaient la menace la plus immédiate à notre santé ; les talents de Louis comme cordonnier étaient poussés à leur extrémité alors qu'il tentait, jour après jour, de garder nos chaussures assez solides pour que nous

poursuivions notre programme de marche, une habitude essentielle à nos yeux, autant pour notre bien-être physique que mental.

Avec des épines, de petits morceaux de caoutchouc récupéré, des fils tirés de bouts de corde de nylon et un solide fil rose fourni par nos ravisseurs pour nos vêtements, et grâce à un minutieux travail, Louis réussissait à garder nos chaussures plus ou moins liées aux semelles. Mais les trous s'agrandissaient inexorablement, jusqu'à la déchirure pure et simple, et le cuir de la chaussure pouvait de moins en moins être manipulé.

Nous nous sommes souvent demandé si AQMI faisait exprès de nous laisser porter des chaussures inappropriées afin de rendre totalement impossible toute tentative d'évasion. Cette théorie s'est pour ainsi dire avérée quand un gros sac contenant plusieurs paires de bottes neuves de différentes tailles a été enterré à la vue de tous, nous y compris. Nous avions noté, quelques jours avant l'enfouissement de ce sac, que tous les kidnappeurs portaient de solides bottes de marche flambant neuves. Malgré notre constante référence à notre besoin de nouvelles chaussures, qui devait leur paraître bien ennuyante, ils ne nous en offrirent jamais. Lors de notre installation au camp Canada, notre premier défi avait été de rester au chaud la nuit et le matin. Jusque-là, nous avions simplement dormi, épuisés, enveloppés dans une couverture pour 20 minutes ou pour quelques heures d'un repos désespérément nécessaire, où qu'on nous l'eût ordonné. Mais nous devions maintenant décider de la procédure pour une période qui risquait d'être très longue. Nous avions survécu à cette première et épouvantable épreuve ; le défi était maintenant d'organiser les choses de sorte que nous puissions survivre le temps qu'il faudrait, aussi long fût-il. À l'instinct qui nous avait bien servi, il fallait ajouter, au moins dans quelques domaines, la planification et le calcul.

Comment devrions-nous nous arranger pour dormir ? Nous avions chacun une couverture ; en fait, une mince couverture et un dessus-de-lit estival de mauvaise qualité. Chacun pouvait s'envelopper dans l'un de ces morceaux de tissu, ou alors nous pouvions en étendre un sur le sol, utilisant l'autre pour nous couvrir tous les deux, espérant ainsi générer plus de chaleur. Nous avons choisi la seconde méthode ;

vu que nos gardiens nous considéraient déjà comme des êtres moralement dégénérés, nous disions-nous, pourquoi les décevoir ? Toutefois, même cet arrangement était loin d'être satisfaisant. Nous grelottions quand même toute la nuit et ensuite, chacun portait l'un des dessus-de-lit autour de ses épaules, comme une écharpe, pendant notre marche d'avant l'aube, jusqu'à ce que le soleil commence à répandre sa chaleur, aux alentours de huit heures.

Nos ravisseurs savaient que nous souffrions du froid et dans une volonté de conserver leurs investissements, ou pour être bien vus d'Allah, ou peut-être même par sympathie, on nous prêta quelques objets additionnels lors de nos premiers jours au camp Canada. D'abord, Omar Deux nous apporta un épais et grand tapis rouge foncé qui m'a semblé venir d'Afghanistan. Arriva ensuite, des mains de Suleiman, un jeune homme originaire de la côte méditerranéenne, une grande natte tissée en plastique. Puis, le 24 décembre, cinq jours après notre arrivée à camp Canada, Belmokhtar et son entourage apparurent, portant toutes sortes de « présents » et un message sensationnel, les deux choses semblant étroitement liées.

Le sourire aux lèvres et avec une certaine solennité, Ahmed joua involontairement le rôle du père Noël, distribuant les cadeaux : premièrement, pour chacun de nous, une couverture et une veste, encore dans leur emballage de cellophane. Puis des biscuits et des bonbons et un précieux savon, et pour chacun une petite brosse à dents et un minuscule tube de dentifrice. Les nouvelles couvertures, duveteuses, grandes et en tissu synthétique, étaient les bienvenues. L'une était illustrée d'animaux et l'autre de tulipes en diverses teintes de gris. Les vestes étaient des blousons doublés de matériel laineux. Malgré des fermetures Éclair qui se sont vite brisées, ces blousons restaient par ailleurs une addition bien accueillie à notre maigre garde-robe. Nous les portâmes toutes les nuits et en matinée, et ce, jusqu'à ce que la température plus chaude du printemps les rende inutiles. La natte déposée sur le sable, le tapis par-dessus, nous utilisions les deux couvertures pour nous couvrir et nous avions assez chaud ainsi ; sauf pour les nuits les plus froides, nous pouvions alors rouler les minces dessus-de-lit en oreillers. Notre grande et sale couverture verte fut rendue par nos ravisseurs à son usage normal de

housse d'une grosse mitraillette. À partir du onzième jour, la veille de Noël, ce ne fut plus un problème de rester au chaud la nuit.

Mais rester au sec, par ailleurs, demeura problématique jusqu'au 2 ou 3 janvier quand, au milieu d'un gros orage, Abdul Rahman et Omar Un arrivèrent au milieu de la nuit avec les restes de forme irrégulière d'une bâche bleue, déchirée et pleine de trous que nous avons rapidement lancée sur nos couvertures trempées. À partir de ce moment, pour nous, la pluie et les tempêtes de sable – plus bénignes –, furent maîtrisables.

Il y avait du sable sur tout, dans tout et nous en mangions des quantités prodigieuses. Nous étions constamment recouverts d'une couche visqueuse, boueuse et puante de sable et de sueur. Il y en avait une couche solide sur notre cuir chevelu, il y en avait plein derrière nos oreilles, et cela semblait s'accumuler dans les endroits les plus inconfortables. Nous n'en pouvions plus de ne pouvoir que trop rarement nous laver. Habituellement, nous pouvions gérer l'invasion du sable, mais les tempêtes de sable étaient toujours un défi et je me suis étonné que nos yeux n'en souffrent pas plus. Nous avons subi trois tempêtes de sable majeures et quatre ou cinq autres moins violentes mais quand même difficiles. C'était toujours un drame ; au pire de la tourmente, nous avions des problèmes pour respirer, nous ne pouvions nous déplacer ni même voir à une courte distance.

La bâche fit s'épanouir un grand nombre des talents cachés de Louis. D'abord, c'est une vraie pie voleuse. King Rat, le personnage de James Clavell, peut aller se rhabiller. Il ramassait et empochait tout ce qu'il voyait, des bouts de corde, du caoutchouc, des morceaux de carton apportés par le vent depuis la « cuisine » de nos ravisseurs jusqu'à nous. Des sacs de Mylar qui avaient contenu du lait en poudre, des bouts emmêlés et jetés de nœuds de câbles de plastique, des pots de verre, des bouteilles de plastique, des contenants de tous genres, de simples outils (des aiguilles, une gourde de cuir, une pelle à tranchée de la Seconde Guerre mondiale) – qu'ils aient été jetés, ou bien empruntés et non rendus. Ce talent nous a été fort utile. Deuxièmement, la formation de Louis comme scout et ses talents de marin se combinaient harmonieusement quand venait le temps de monter divers abris de fortune bricolés avec ce morceau de bâche retenu par un

réseau original de segments de câbles attachés grâce à des nœuds des plus étonnants.

Quelques jours après l'arrivée de la bâche, nos ravisseurs rentrèrent d'une sortie d'approvisionnement en eau et déposèrent quelques barils de 200 litres près de notre emplacement. Nous demandâmes à Omar Un si l'émir du camp, Abdul Rahman, nous permettrait d'en utiliser deux pour aménager un abri. Après une certaine hésitation, ils donnèrent leur accord, à la condition que chaque fois qu'ils auraient besoin d'eau, ils pourraient démonter notre assemblage pour aller s'approvisionner (et c'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait, une fois, en pleine nuit).

Nous avons placé les deux barils à la tête du « lit » et tendu la bâche sur la partie supérieure, la maintenant en place grâce à des pierres et du sable au pied des barils et d'autres roches encore sur le dessus, puis l'avons tendue le plus possible jusqu'à un peu plus loin que le pied de nos couvertures, où nous l'avons fixée encore avec d'autres roches. Il restait suffisamment de bâche pour couvrir les côtés de la surface de sommeil et nous avons utilisé de petits bâtons pour garder les côtés ouverts, ce qui permettait à l'air de circuler la nuit mais nous laissait la possibilité de baisser les rebords lors d'une tempête. L'espace au-dessus de nos visages à la tête du lit – d'environ dix centimètres – et le poids de la bâche sur nos pieds rendaient tout mouvement difficile, mais nous avons résolu ce problème en creusant deux longues tranchées côte à côte en forme de cocon dans le sable, ce qui rendait le matelas plus mou et nous laissait une peu plus d'espace pour la tête et les pieds.

- - -

Omar Un nous avait dit que nous n'avions qu'à demander à l'un des *frères* pour qu'on remplisse notre contenant d'eau potable en plastique quand il était presque vide. En théorie, c'était bien, mais ça n'a que rarement été aussi simple. Quand nous lui avons parlé de nous laver, il a jugé que c'était plus compliqué et qu'il faudrait s'en remettre au cas par cas, autant pour nous que pour toutes les personnes dans le camp, au commandant, Abdul Rahman. Se laver était facultatif ;

boire, non. On nous servit ensuite un long discours sur la valeur de l'eau, les risques et les coûts liés à son approvisionnement et la discipline que son usage imposait.

Plus spécifiquement, Omar insista sur le fait que l'eau ne devait jamais être gaspillée (par exemple en l'utilisant pour aller *loin*) et que les frères avaient reçu ordre de l'imam d'utiliser du sable plutôt que de l'eau pour les ablutions symboliques avant et après chacune des prières quotidiennes. On tirait l'eau de puits profonds dans le désert et elle était recueillie, entreposée et cachée dans des barils de métal. Tous les trois jours environ, un camion quittait le camp pour ce que Louis et moi appelions une virée d'eau, partant habituellement tôt le matin et rentrant tard le soir, et parfois même uniquement le lendemain.

Les barils pleins étaient alors déchargés à un point central désigné pour l'eau, près de leurs camions ; ceux qui étaient affectés aux cuisines ce jour-là remplissaient leurs casseroles et les moudjahidines faisaient de même pour leur gourde. Pour tirer l'eau des barils, il fallait la siphonner avec un boyau de plastique de trois mètres qui était entreposé autour du bras de vitesse de chaque camion (avec le ruban qui servait à menotter les prisonniers). Malheureusement, le même boyau était utilisé pour siphonner le carburant diésel vers les doubles réservoirs de chaque camion. Nous avons vite appris à ne pas demander d'eau quand nous entendions les camions arriver, parce qu'on refaisait immédiatement le plein et nous ne tenions pas vraiment à ce que le demi-litre de diésel encore dans le boyau se retrouve dans notre bouteille d'eau.

En fait, le principal problème au sujet de l'eau, quant à moi, ce n'était pas tant sa quantité que sa qualité. À peu près une fois sur cinq son goût la rendait absolument imbuvable. Elle était souvent contaminée, sinon par le carburant, en tout cas par divers produits chimiques qui avaient été entreposés dans les barils au départ. Il était clair qu'on ne « gaspillait » pas une eau précieuse pour rincer les barils. Un certain nombre d'entre eux étaient d'ailleurs décorés des grands triangles inversés avec une tête de mort et des os croisés indiquant que le contenu était poison.

Quand je ne pouvais pas boire l'eau, Louis ou moi, un peu comme Oliver Twist, retournait à la limite peu précise de notre territoire, attendait que quelqu'un daigne remarquer sa présence et puis, en tendant sa cruche récemment remplie à cette personne, essayait de lui expliquer que cette eau était tellement contaminée que mon estomac la rejetait. Cela n'avait pas toujours l'effet escompté auprès de ceux qui n'approuvaient pas la priorité que je donnais au simple fait de rester en vie, surtout les enfants. Certains m'arrachaient la cruche des mains et revenaient après un long moment avec la même eau, ou même une eau encore pire. Dès lors, tout devenait beaucoup plus compliqué car on risquait d'y perdre la face et des heures pouvaient passer avant que je puisse boire une eau potable. L'estomac de Louis était plus résistant que le mien, mais pas beaucoup.

Souvent, surtout lorsque le liquide dans les barils atteignait le dernier tiers, l'eau était brouillée par le sable, parfois d'un brun foncé et opaque. Dans ces cas-là, nous en versions délicatement une tasse entière et laissions la plus grande partie du sable se déposer dans le fond pendant une bonne heure avant de boire la partie la plus haute sans secouer la tasse. Cela était beaucoup plus facile que pour l'eau imbuvable, mais il fallait bien gérer la chose. Quand l'eau devenait vraiment boueuse, nous la filtrions à travers nos (crasseuses) écharpes avant de la laisser reposer.

Au bout d'un certain temps, nous avons réussi à nous emparer d'un deuxième contenant qui avait été jeté et dont nous nous servîmes pour recueillir les eaux usées (la deuxième moitié des tasses dont nous avions bu l'eau décantée). Nous avons tenté de garder cette cruche plus ou moins cachée et de l'utiliser subrepticement, quand nous allions *loin*, pour laver nos mains après coup, mais après quelques semaines nous nous sommes fait prendre et avons perdu l'usage du deuxième récipient. Un jour, sans un mot, l'un de nos ravisseurs l'a simplement saisi de derrière le rocher où il était caché, sans ralentir le pas, et l'a emporté.

À quelques reprises, on nous donna de l'eau pour nous laver. Il y avait ce que nous appelions des « petits lavages » où on nous accordait dix litres à partager. Cela nous permettait de faire une toilette de chat, utilisant nos écharpes et un petit peu de savon pour les parties

stratégiques de notre corps. Puis nous utilisions l'eau sale pour faire la lessive de quelques vêtements, habituellement nos sous-vêtements et nos chaussettes en lambeaux. Mais les occasions plus rares et merveilleuses étaient les « grands lavages », pour lesquels on nous accordait 30 litres. Cela permettait le décrottage de tout le corps, y compris la tête et les cheveux. En récupérant une grande partie de l'eau en nous tenant debout dans une grande cuve qu'on nous prêtait parfois, nous arrivions à laver et rincer grossièrement nos vêtements, tout en conservant un peu d'eau sale pour notre contenant d'eaux usées. Les 30 litres étaient livrés dans un contenant de plastique noir. En le laissant au soleil pendant une heure, nous profitions d'une agréable eau tiède.

Une seule fois avons-nous pu observer comment ils recueillaient leur eau, une technique ahurissante qui demandait pas mal « d'huile de coude ». Au milieu d'une zone plate et sans relief du désert, nous avons stationné près d'un « puits amélioré ». C'est le terme qu'on utilise dans le jargon du développement pour un puits qui a été creusé à la main mais qui est entouré d'un conduit rond de béton prémoulé, d'environ deux mètres de diamètre et qui arrive à environ un mètre au-dessus du sol. Cela sert à protéger contre un glissement éventuel à la fois le puits et ceux qui en tirent l'eau, tout en rendant la collecte un peu plus facile. Deux des camions s'approchèrent à environ deux mètres de la tête du puits et les équipages déplacèrent une énorme quantité de bagages afin de mettre debout par terre une demi-douzaine de barils.

Tout le monde était un peu tendu et des sentinelles ont été envoyées loin dans chaque direction. On tira de quelque part une énorme vasque (le tiers du bas d'un baril de 200 litres) qu'on plaça sur le toit de la cabine d'un des camions et le plus musclé parmi les jeunes se mit en place. Avec un pied sur le rebord du conduit de béton, il descendit un seau fait d'une sorte de peau d'animal attachée à un cercle de métal rigide au bout d'un filin de nylon jaune, long, mince et effiloché, puis il entreprit de monter l'eau d'une profondeur qui semblait être d'une quinzaine de mètres. Quand le contenant mou et plein de fuites ressortait du puits, il le passait à un autre jeune moudjahid qui, saisissant le cercle de métal et le levant au-dessus de

sa tête, marchait jusqu'au camion. Un troisième, debout sur la plate-forme du camion près de la cabine, se penchait, saisissait le seau et en versait le contenu dans la vasque sur le toit. Et ainsi de suite. À mesure que la vasque se remplissait, on en siphonnait l'eau vers l'un des barils.

L'observation de cette épuisante procédure était en soi une leçon de conservation de l'eau et nous avons parfaitement compris la vulnérabilité que ces gens ressentaient tandis qu'ils s'appliquaient au long processus d'approvisionnement en eau.

- - -

Nous mangions mal et le scorbut nous inquiétait, de même que les autres ravages des carences en vitamines et de l'insuffisance nutritionnelle. L'organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture considère qu'une ration de 1 800 calories par jour est nécessaire pour conserver une bonne santé nutritionnelle, mais le cinquième de la population de notre monde tumultueux en est bien loin. Je doute sérieusement que nous recevions même la moitié de cet apport. Lorsqu'un soir on nous servit une portion satisfaisante de soupe de lentilles, j'ai tenté d'encourager la répétition de ce geste en faisant des compliments. La réponse a été férocement dédaigneuse. « On mange par nécessité, pas par plaisir. » Et nous n'avons plus vu de lentilles dans notre bol.

Ils insistaient pour que nous mangions tous la même chose, et même si nous ne voyions pas ce qu'ils mangeaient – sauf une ou deux fois quand on mangeait en route –, je n'ai jamais trouvé de raison d'en douter. Cela dit, je ne sais pas comment ils y arrivaient. Ils étaient en forme. Hassan accompagnait la demi-douzaine de jeunes dans des exercices d'entraînement à la course et ils répétaient des tactiques par petites unités, se frayant un chemin parmi les rochers et les dunes pendant des heures sous un soleil plombant. Ils montaient et descendaient des montagnes et effectuaient des quarts de garde au moins deux fois par jour, en plus d'accomplir diverses tâches et de partir en missions (pour l'eau, les communications, etc.) à l'extérieur du camp. Louis et moi, cependant, étions épuisés après nos marches

quotidiennes et malgré notre inactivité relative, chacun de nous perdait environ un kilo par semaine.

Notre régime journalier consistait, peu après l'aube, en un petit-déjeuner d'une grande tasse partagée de lait en poudre et d'une sorte de friture, et en un déjeuner et un dîner identiques de riz ou de pâtes, livrés dans un bol unique d'aluminium fendillé et bosselé, avec des morceaux de corde sales serrés dans les fentes du métal. Certaines fois, si on était chanceux, on trouvait des traces de pâte de tomate ou de sardines. Les repas fastueux incluaient quelques morceaux secs de chèvre, d'agneau ou de chameau ajoutés au riz ou aux pâtes, ce qui annonçait une bonne heure de pratique intense de l'art du cure-dent grâce à une épine arrachée de l'arbre au-dessus de nos têtes. Un agneau, une chèvre ou une boîte de sardines ou de pâte de tomate, ça ne va pas bien loin pour nourrir une trentaine de jeunes hommes affamés.

Au début, le bol plein de riz était tout simplement déposé, parfois même lancé sur le sable devant nous. C'était en général l'un des enfants qui l'apportait et qui faisait de grands efforts pour éviter de nous toucher et pour qu'il y ait une bonne portion de sable dans notre nourriture.

Après une semaine à camp Canada, un camion d'approvisionnement apparut un soir et on nous donna un énorme plat de laitue fraîche, de tomates, de betteraves, de poivrons et d'oignons pour le petit-déjeuner, tout cela inondé d'une espèce de vinaigrette industrielle, repas que nous avons engouffré avec enthousiasme et allégresse. Cette heureuse expérience ne s'est jamais répétée. Le même système de livraison nous a apporté, parmi d'autres choses, un grand sac de cacahuètes crues, que nous avons rôties sur un petit feu, et une minuscule boîte de Nescafé que nous avons ajouté, quelques grains à la fois, dans notre tasse de lait en poudre du matin.

Il y eut de temps à autre de surprenants gestes de générosité. Al Jabbar nous apporta un jour un cuissot d'antilope du désert, encore avec la peau et le sabot et, nous donnant des allumettes, indiqua que nous pouvions le préparer sur notre propre feu. Il comprit que nous n'avions rien pour enlever la peau et nous prêta pour cela un petit canif.

Quelques jours plus tard, il revint demander où était son petit couteau et nous lui rappelâmes que nous le lui avions rendu, plus tard le même jour où il nous l'avait prêté. En haussant les épaules, il s'éloigna et nous le vîmes plusieurs fois, pendant les jours suivants, fouiller dans le sable à travers le camp. Pendant la même période, plusieurs des jeunes s'approchaient de nous à grands pas pour demander d'un ton bourru où se trouvait *le petit couteau*. Je cédai à ma paranoïa, fouillant notre petit territoire au cas où nous ne lui aurions pas rendu l'objet alors que nous étions tous les deux convaincus de l'avoir fait. Je me souvins avec angoisse d'une sourate du Coran qu'Omar Un nous avait lue récemment et qui reprenait une version légèrement différente de l'histoire de Joseph et de son manteau multicolore qu'on nous racontait au catéchisme, le dimanche. Je ressassais le passage clé relatant l'accusation forgée de toutes pièces contre Joseph, qu'on soupçonnait d'avoir caché une coupe d'or dans les bagages de son méchant frère, et je me mis à craindre que le petit couteau ne fût soudainement découvert par nos gardiens quelque part dans nos misérables possessions.

- - -

En arrivant au camp Canada, j'ai réalisé qu'il fallait que je trouve une manière de compter le temps, sinon ma maîtrise de la réalité risquait de s'évanouir. J'avais peur de perdre d'autres points de repère si je perdais la capacité de mesurer le passage du temps. Par-dessus tout, je devais rester confiant en ma capacité de conserver ma présence d'esprit, de suivre et même peut-être faire progresser la situation vers une conclusion heureuse de notre mésaventure – pourvu que cela puisse se faire depuis le milieu du Sahara. Je tenais à ce que la personne qui allait sortir de cette épreuve ne soit pas une embarrassante et lamentable déception pour sa famille.

On nous avait pris nos montres. Alors en empruntant une page au cahier des prisonniers de guerre, j'ai décidé que nous avions besoin d'une routine qui inclurait l'enregistrement systématique et précis du passage du temps. Il faudrait de plus que cela soit discret et portable, puisque je n'avais aucune idée du temps que nous allions passer au même endroit et de ce que nous aurions la permission

d'emporter si nous nous déplacions. Par conséquent, les lignes gravées sur les murs de la prison, sur un rocher ou sur un arbre, comme l'avait fait le comte de Monte Cristo, n'étaient pas une option.

Après quelques jours, j'ai décidé d'essayer de noter les jours qui passaient sur le cuir de l'envers de ma ceinture, en utilisant les longues et multiples épines pointues qui décoraient l'acacia sous lequel nous nous abritions. Le dessous de cuir rugueux ne se prêtait cependant pas aux lignes fines ; j'utilisai alors le cuir poli de la surface et je développai des symboles qui nous seraient finalement utiles : des lignes courtes pour les jours de la semaine, des lignes plus longues pour les dimanches afin de séparer les semaines et une ligne qui traversait la ceinture pour noter le passage d'un mois.

Les seuls autres symboles étaient des fleurons à angle sur les lignes pour marquer les jours où on nous avait donné assez d'eau pour nous laver. Ces marques de lavage me permettaient de présenter à l'émir du camp un argument très précis, qui faisait clairement son effet : « Nous n'avons pas pu nous laver depuis 17 jours et nous en avons besoin. » Plus tard, j'ajoutai d'autres symboles pour rappeler certains événements significatifs comme l'enregistrement des vidéos et nos déplacements vers un nouveau camp. Tout cela, en plus de nous fournir un rapport vital avec le monde réel, m'a aussi énormément aidé à rédiger ce récit.

Pour rester discret, si ce n'est secret, au sujet de ces notes, je ne pouvais pas utiliser ma ceinture pour tenir mes pantalons de plus en plus amples. Finalement, cela n'a pas été un problème, puisque juste au moment où j'avais perdu assez de poids pour que mes pantalons ne tiennent plus en place sans ceinture, ces pantalons commencèrent à se désintégrer à force d'être portés 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. J'enlevai donc tout simplement la ceinture et la rangeai dans le sac de plastique où je gardais mes maigres possessions (savonnette, brosse à dents et dentifrice). Je ne sais pas si nos ravisseurs étaient au courant de mon système de ceinture-calendrier mais je crois que oui, et pour deux raisons.

D'abord, ils étaient tous de très fins observateurs et nous avaient à l'œil constamment, à toute heure du jour et de la nuit.

Nous représentions pour eux une curiosité ainsi que leur principal divertissement, tout comme ils l'étaient pour nous. Tôt au camp Canada, Omar Deux, le guerrier mystique (« J'ai ma foi et j'ai mon arme, de quoi pourrais-je avoir besoin ? ») fonça vers nous, en colère, et exigea que je lui dise quel genre d'uniforme je portais (une question que mes filles se sont souvent posée). J'insistai pour dire que ce n'était pas un uniforme, même si les pantalons et la chemise étaient à peu près de la même couleur. Bien conscient de la satisfaction qu'il tirerait de la preuve que j'appartenais à un quelconque service portant un uniforme – et ses probables conséquences négatives – je fis un effort pour lui démontrer que mes vêtements étaient de ceux qu'on porte habituellement en Occident. « Non, non, clama-t-il, les vôtres portent tous le même logo distinctif et à l'allure militaire. » J'ai alors examiné ce que je portais et les signes dont il parlait, et je me suis aperçu avec étonnement qu'il avait tout à fait raison. Mes pantalons et ma chemise, et même mes chaussures, montraient le logo Dockers qui, avec son ancre flanquée d'ailes stylisées, semblait prêt à passer à l'action. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais aussi loyal à la marque Dockers.

Deuxièmement, ils s'habituèrent vite au fait que je connaissais toujours la date et le jour de la semaine. À l'occasion, l'un ou l'autre de nos geôliers s'approchait de nous et demandait : « On est lundi ou mardi ? » ou « le 23 ou le 25 ? » Manifestement, ils avaient accepté le fait que, d'une manière ou d'une autre, je tenais le compte du passage du temps.

Je pourrais difficilement exagérer l'importance, au moins pour ma propre santé mentale, de la décision de garder à jour mon calendrier-ceinture. Deux ou trois fois peut-être n'avons-nous pas fait la marque quotidienne quand nous ne pouvions pas le faire assez discrètement, et nous avions ensuite à mettre deux lignes à la fois. Il arrivait souvent que Louis ait à me rappeler de faire ce geste avant que moi-même je ne m'en sois souvenu. Avec cette information et en sachant combien de jours avaient passé entre chaque événement important, on pouvait garder les faits dans une perspective ordonnée et cela nous donnait le sentiment de détenir un certain contrôle sur notre propre vie. Je me demande si nos ravisseurs l'ont perçu aussi

et ont simplement decide que notre stabilite mentale faisait aussi partie de leur propre interêt puisque malades, suicidaires ou morts, leurs trophées ne leur seraient guère utiles.

En nous gardant informes du jour, de la date et de la durée précise de notre emprisonnement, nous mettions en place ce qui devint un facteur important de maintien de notre moral. Chaque jour en nous levant, et avant nos ablutions elementaires, nous demarrions avec cet échange :

« Bonjour, Bob. On est le mercredi 7 janvier, et nous sommes encore en vie. »

« En effet, Louis, en ce vingt-cinquième jour de notre captivite. »

Bien que nos geôliers ne nous aient jamais dit combien de temps nous resterions dans un lieu en particulier, en arrivant à camp Canada nous avons eu l'impression d'avoir atteint une destination finale ; peut-être pas LA destination finale, mais sûrement le lieu vers lequel nous nous etions diriges pendant six jours. De plus, l'attitude de nos ravisseurs laissait supposer que nous allions y rester pendant un certain temps. Alors, de la même façon que j'avais decide que nous devions marquer le passage du temps, nous avons aussi convenu de la necessite d'etablir une espèce de rythme et de structure pour nos journées.

* * *

Nous etions toujours conscients du lien evident qui existait entre notre santé mentale et notre sante physique ; je reste convaincu qu'après une defaillance de l'une, l'autre aurait rapidement periclité. Ni l'un, ni l'autre n'avions vecu auparavant des experiences de stress psychologique et emotionnel comme celles que nous subissions ni n'avions connu des conditions de vie aussi austères et des defis climatiques aussi extrêmes. Nous comprenions facilement certains dangers, comme les insolations ou les coups de soleil, les infections ou les maladies causees par l'eau ou la déshydratation, mais nous n'avions qu'une faible comprehension des ravages possibles de la dépression, de l'isolement et de la peur extrême.

Et nous ne savions pas quelles autres menaces pour notre santé physique pouvaient se cacher dans l'alimentation, l'eau et le sable, ni ce que les innombrables insectes pouvaient nous transmettre. Tout en étant informés que les scorpions et les serpents venimeux habitaient le désert, nous ignorions comment les identifier et les éviter et plus encore comment traiter les piqûres et les morsures qu'ils infligeaient. En fait, nous ne savions même pas si elles pouvaient être traitées ou si elles étaient forcément fatales dans des lieux aussi isolés, tellement éloignés de toute aide médicale professionnelle. Nous avions bien conscience, toutefois, que l'argument « j'ai une infection à un doigt ou une épine dans le pied et il faut que vous me libériez » n'allait probablement pas marcher.

Alors, tout comme Donald Rumsfeld, nous ne savions pas ce que nous ne savions pas, et cela nous préoccupait bien plus que lui, semble-t-il. Quoi d'autre pouvait nous blesser ? Une frappe aérienne algérienne ou américaine ou française ou britannique certainement, mais qu'en était-il d'une chaleur de 54 degrés Celsius, des plantes vénéneuses ou des hyènes que nous entendions souvent ricaner et hurler la nuit ? Nos ravisseurs – tout particulièrement Omar Un et Omar Deux – parlaient sans cesse et avec une peur évidente d'une attaque de *ces monstres* – c'est-à-dire des hyènes. Ils connaissaient plein d'histoires de personnes qui rentraient à la maison à la frontière du désert et le lendemain, on ne trouvait d'eux qu'une ceinture maculée de sang et des chaussures. Cela aussi semblait avoir pour but de nous dissuader de tenter une évasion, mais nous n'y pensions pas moins.

Et finalement, il y avait la menace, pratiquement inexprimée et pourtant constante, d'être maltraités physiquement, battus ou torturés. Il y avait eu, dans les premiers jours, certains signes révélant l'envie de certains hommes de nous tabasser, mais ces signes ne s'étaient pas répétés. Que se passerait-il pourtant si les négociations n'allaient pas dans le sens qu'ils voulaient ou si un sadique parmi eux (et quelques candidatures étaient déjà évidentes) décidait de se lancer et de s'en prendre à nous ? Est-ce que la discipline imposée par Jack prévaudrait ?

Sans l'ombre d'un doute ma crainte la plus grande, et celle qui m'affaiblissait le plus, était qu'un jour on nous menerait dans une tente, on nous ferait nous agenouiller devant un tableau formé du

drapeau noir d'AQMI et d'un certain nombre d'hommes lourdement armés, puis on nous exécuterait, probablement en nous décapitant tandis que tournerait la caméra vidéo. C'était une inquiétude qui ne me quittait jamais. Elle était parfois très présente, parfois plus abstraite, mais elle était toujours là. Je savais avec une conviction profonde que leur patience autant que leur fatalisme œuvraient autant en notre faveur que contre nous.

Je pensais d'une part qu'il y avait une certaine période au-delà de laquelle les négociations ne pourraient plus se prolonger. D'autre part, je n'avais aucune idée de la durée de cette période. Les deux Autrichiens avaient été retenus pendant 8 mois en 2008, les 32 touristes allemands, suisses et autrichiens pendant 4 mois en 2003. Dans notre cas, 30 personnes étaient occupées à garder deux faibles vieillards. Je ne sentais pas là de capacité ni d'intérêt à mener une saga prolongée sur plusieurs années comme l'avaient fait le Hezbollah ou les FARC. C'était bien sûr à la fois un bon signe et un très mauvais signe.

- - -

Le désert était peuplé de nombreux oiseaux de toutes espèces, venus d'Europe pour y hiverner. Louis et moi passions des heures à observer des couples d'éperviers cherchant des proies dans le ciel au-dessus de camp Canada et il nous est arrivé de voir un vautour. Deux types d'oiseaux devinrent de proches compagnons. Le premier, que nous avons appelé « Ted », était un petit oiseau noir, semblable à un moineau, avec une tache blanche sur la tête et sous la queue. L'autre s'appelait « Sven » ; il était sensiblement de la même taille, mais aux couleurs du drapeau suédois, soit d'un bleu brillant et d'un jaune clair. Ces oiseaux n'avaient pas de raison de craindre les humains et soit Ted, soit Sven venait parfois se percher sur le bout de ma chaussure quand j'étais étendu. L'oiseau le plus intéressant que nous ayons vu, nous l'avons mangé : une grosse outarde houbara au plumage brun et blanc aux allures de dinde, que les moudjahidines avaient descendu lors d'une de leurs virées à travers le désert. Même grosse, elle n'a guère nourri autant de gens à moitié affamés.

Nous n'avons pas été mordus par des serpents, même si nous en avons vu quelques-uns. Dans les faits, nous avons été exposés à plusieurs aspects du côté sombre du Sahara. Un après-midi, j'étais assis à l'extérieur de notre abri, qui consistait alors en notre bâche tendue sur une série de cordages liés ensemble entre deux acacias et supportée par des piquets de tente que nous avions dérobés. J'observais un Ted qui picorait en dessous d'un autre arbre, à environ quatre mètres. Soudainement, l'oiseau a semblé se figer, et puis il y a eu un léger mouvement, comme une vibration dans le sable autour de lui. J'étais curieux alors, inconscient du danger, je me suis levé et j'ai marché jusqu'à moins de un mètre de l'endroit où le petit oiseau noir et blanc paraissait immobile. Malgré ma proximité, l'oiseau ne bougeait pas. Myope comme je l'étais, il a fallu que je me penche pour constater que les mâchoires d'un serpent entouraient la partie inférieure de l'oiseau et travaillaient rythmiquement à avaler la pauvre et impuissante créature.

Ne connaissant rien aux serpents des déserts, nous avons appelé le garde qui se tenait sur l'élévation la plus proche. En voyant le serpent, il a saisi la vieille pelle de tranchée que nous utilisions et a commencé à frapper le sable autour de la tête du serpent. En peu de temps, sa tête était en lambeaux, mais le reptile n'avait pas lâché l'oiseau. C'était la grande tête triangulaire et plate d'une vipère. La bête mesurait moins de un mètre de long, mais elle était épaisse, à peu près de la grosseur de mon poignet. Ce soir-là, lorsque nous avons secoué nos couvertures pour faire notre lit, un scorpion presque translucide, vert pâle, d'environ six ou sept centimètres en a jailli. Je l'ai tué et l'ai montré à nos geôliers, qui m'ont assuré que c'était une bête extrêmement dangereuse.

Ça n'a pas été facile de m'endormir ce soir-là, mais j'ai quand même fini par m'assoupir. Toutefois, quelques minutes plus tard, m'a-t-il semblé, je me suis réveillé précipitamment à cause de la présence de centaines de minuscules chenilles qui frétillaient sur mon visage. Inoffensives, certes, mais déplaisantes.

Omar Un s'était appliqué à nous enseigner à respecter toutes les créatures créées par Dieu, qu'elles soient vivantes ou non. Cependant, bien que toutes les créatures d'Allah doivent être protégées

même si elles auraient pu servir à soutenir les besoins vitaux, il y avait bien sûr des exceptions, comme nous nous y attendions – et il excluait finement les infidèles de cette liste. Bien en vue parmi ces exceptions il plaçait les serpents venimeux, les scorpions et les hyènes qu'on devait tuer à vue. La peur de ces creatures que nos geôliers entretenaient était contagieuse et ni leur fatalisme, ni le mien ne suffisaient à nous en défaire.

Une nuit à camp Canada, Louis s'est eveille avec un hurlement en s'assoyant brusquement. Ce faisant, il avait detache la bâche des barils derrière notre tête, faisant cascader les pierres qui la tenaient en place. Il clamait à toute voix qu'il y avait un serpent dans le lit. Nous nous sommes extirpés en bondissant de l'amoncellement formé par la bâche et les pierres et les sentinelles sont accourues, les kalachnikovs prêtes, tandis que Louis, hors d'haleine, expliquait la situation. Nous avons alors entrepris d'explorer methodiquement et délicatement tous les éléments du lit, en plus de la bâche et des roches, afin de retrouver l'indiscret reptile. Et soudain, sous les rayons insolites d'une lampe de poche LED d'un garde, une minuscule souris du désert a pris la fuite dans la nuit.

À plusieurs reprises, lors de nos traversees du desert, le chauffeur ou l'un des garçons à l'arrière apercevaient un lezard du desert, une créature qui ressemble un peu à un iguane. Ce lézard mesure environ 30 centimètres de long et les grands mâles de la couleur du sable détonnaient avec leurs taches rouges ou jaunes sur le dos. Les moudjahidines adoraient en manger et utilisaient une methode de chasse très speciale. Aussitôt qu'on en apercevait un, le chauffeur, aide par les pisteurs dans son camion qui criaient des ordres contradictoires, cherchait le terrier et le bloquait en y plaçant une roue du vehicule. Puis les garçons sautaient à terre et cherchaient à attraper la bête qui se démenait à leurs pieds. Une fois capture, le lezard etait acheve de la même manière que tous les autres êtres vivants l'etaient : on lui tranchait la gorge tandis que les moudjahidines entonnaient *Bismi Allah* (Au nom de Dieu). C'etait toujours un moment qui me glaçait le sang.

Le bousier était un constant compagnon chaque fois que nous nous deplacions dans le desert. Ces industrieux petits insectes

laissaient des traces sans fin dans le sable et semblaient aimer tracer leur sillon près de là où nous dormions, se dirigeant toujours vers nous. Même si ces petites bêtes étaient inoffensives, nous n'aimions guère les sentir qui marchaient sur nous la nuit et nos gardes nous enseignèrent qu'il suffisait de leur souffler dans les yeux pour les faire dévier de leur route et éviter l'invasion de nos couvertures. Si on les repoussait d'une chiquenaude, elles faisaient comme les autruches, là où elles atterrissaient, elles restaient immobiles dans cette position ridicule avant de trouver la bravoure de s'enfuir, parfois des heures plus tard.

La végétation était rare et peu exceptionnelle. Dans des endroits souvent distants les uns des autres, des oasis, divers types d'acacias épineux et un mélange de divers buissons rabougris et d'herbes croissaient, la plupart aptes à vous infliger une sérieuse coupure ou une égratignure. Il y a bien peu de choses dans le désert qui ne possèdent pas de mécanisme de défense. À part les acacias qui donnaient de l'ombre, la végétation la plus précieuse était morte, fournissant l'unique combustible disponible.

Les nomades sont des bergers de chèvres et de moutons, mais avant tout de chameaux ; certains ont des troupeaux de plus de 1 000 têtes. Dans les lieux parfois les plus désolés, nous voyions des chameaux qui semblaient brouter sur une grande étendue, mais on ne voyait guère ce qu'ils pouvaient y manger ou y boire. Ils étaient de toutes sortes de couleurs, couvrant toute la gamme des nuances entre le blanc et le noir. Ce n'est que très rarement que nous avons vu un troupeau en marche et accompagné de bergers. Dans ces cas-là, on nous ordonnait de ne pas montrer nos visages.

Une ou deux fois un *campagnard*, comme les appelaient les moudjahidines, menait une cordée de deux ou trois chameaux directement à travers notre camp ou, dans une pose majestueuse, cheminait sur une crête à contre-jour, à la limite du camp. Habituellement, Omar Un marchait vers lui, sans arme, pour bavarder un peu. Nos ravisseurs faisaient bien attention de maintenir de bonnes relations avec la population locale, partageant avec elle leurs maigres ressources en alimentation ou en médicaments et traitant les nomades avec franchise et respect, une politique qui était sûrement

payante, si on considère que le gouvernement algérien accordait une récompense de 100 dollars à quiconque l'informait de la localisation d'un groupe d'AQMI, selon nos kidnappeurs.

J'ai déjà mentionné que l'antilope du désert formait une partie importante de notre diète, un mets que Louis et moi anticipions avec grand plaisir. De plus, il arrivait – plutôt rarement – à nos ravisseurs d'acheter un mouton ou une chèvre quand ils croisaient des nomades dans le désert. Parfois, même si nous n'avions consommé aucune protéine depuis une semaine ou deux, un camion rentrait d'un approvisionnement en eau ou d'une mission de télécommunications sans une bête ligotée et bêlante et nos geôliers, armés jusqu'aux dents, expliquaient que le prix en était trop élevé.

Louis et moi fûmes éveillés une nuit par un brouhaha tout près de nous. On aurait dit qu'on battait une bête sauvage ; plus précisément, cela m'a fait penser à la voix amplifiée de Chewbacca, le Wookie compagnon de Han Solo. Un récalcitrant bébé chameau de trois ans qu'Omar Un avait acheté pour la cuisine était descendu de l'arrière du camion et manifestait bruyamment son objection à cette indignité.

Nous nous sommes gavés de viande fraîche le lendemain et presque tout le monde participa à la boucherie. De longues et étroites lanières de viande de 30 centimètres étaient pendues à tous les acacias du camp et elles étaient parfaitement séchées après quelques heures sous le soleil intense. Nous avons mangé de ce chameau pendant les 17 jours suivants. Au fil des jours, mâcher devenait un défi de plus en plus grand, qui m'a valu la perte d'une dent, certes, mais la viande était toujours mangeable.

Le jour après la boucherie du chameau, Omar Un nous offrit un grand morceau de peau décollée à la forme irrégulière, nous disant que c'était un mets délicat, une partie de la face grasse du chameau. Malheureusement, malgré le besoin que nous ressentions de matière grasse, nous avons refusé ce présent. Le lendemain, ayant plutôt mauvaise mine, Omar, pâlot, nous dit que nous avions eu raison de nous désister car il avait trouvé le mets bien trop riche.

De temps à autre, nous voyions un chacal du désert, à l'allure inquiète, qui traversait un espace ouvert au loin, mais c'étaient surtout

les hyènes, qui aboyaient et hurlaient, seules ou en groupes, et qu'on aurait dit toutes proches, qui forçaient l'attention de tout un chacun.

- - -

J'étais surpris, vu la diversité des sources d'eau potable (et le fait que nous observions parfois dans nos tasses la présence de petites choses qui nageaient) que nous n'ayons pas souffert de dysenterie. En fait, mon problème était tout le contraire et à lui seul il menaçait très directement ma vie.

L'angoisse et les maux de dos, en plus de la mauvaise qualité de l'eau et de l'absence de fruits et légumes dans notre diète, qui consistait principalement en du riz cuit dans du lait en poudre, ne favorisaient guère un bon transit intestinal.

Presque dès le moment de notre capture, j'ai commencé à souffrir de constipation. Peu après notre arrivée au camp Canada, le sixième jour, c'était devenu une préoccupation. Je demandais à aller *loin* et je demeurais accroupi, désespérément, pendant de longs, longs moments. Puis mes ravisseurs – au grand embarras de toutes les personnes concernées – venaient me chercher. Louis demandait habituellement, tandis que nous marchions et marchions encore, si je percevais un « signal » quelconque qui suggérerait enfin qu'un soulagement était proche. Et chaque fois, chaque fois, ma réponse était négative.

J'ai commencé à moins manger, mais sans résultat. À mesure que mon inquiétude augmentait, la solution semblait de plus en plus improbable. Le quarante et unième jour (le 23 janvier), je n'avais pas eu de mouvement intestinal, même le plus modeste, depuis 16 jours. Mon ventre était distendu, j'avais des nausées et de légers vertiges. Je savais que l'eau pouvait m'aider, mais sa qualité était tellement douteuse que je n'en buvais pas autant que j'aurais dû. Je croyais sincèrement que je risquais de mourir d'une péritonite après perforation du côlon et je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire pour régler le problème. Je demandai à plusieurs reprises à Omar Un s'il avait des pilules dans leur pharmacie qui pourraient favoriser une solution, et j'avalais deux ou trois gorgées de leur huile

d'olive chaque jour à même la petite bouteille qui contenait toute leur réserve. Omar semblait comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une affaire triviale et commença lui aussi à s'inquiéter, même si c'était pour des raisons plus mercenaires.

Louis était aussi tracassé que moi. Il demandait constamment ce que nous pouvions faire et je lui répondais que sans médication appropriée, la seule solution était un lavement, et que nous ne disposions pas de ce qu'il fallait. Conscient que certaines des sorties ne visaient pas seulement à rapporter de l'eau et à faire des appels téléphoniques, j'encourageai nos gardes à obtenir un médicament d'une pharmacie et de voir s'il y avait un moyen quelconque d'obtenir du matériel pour effectuer un lavement. Sans succès. Au bout du seizième jour, il était devenu clair que je n'aurais pas d'aide de l'extérieur et que je devais faire face seul à la situation. Je décidai que nous allions devoir fabriquer l'équipement nécessaire nous-mêmes. Louis me demanda de quoi était composé l'instrument de lavement. Je le lui expliquai en dessinant des diagrammes dans le sable, et son instinct de scout et de roi du système D prit la relève. Il demanda l'aide d'Omar Un et je marchai encore plus désespérément et plus longtemps pour stimuler mon organisme.

Omar accepta de nous donner l'un des sacs de Mylar qui avaient contenu leur lait en poudre habituel. Louis réquisitionna le stylo-bille Bic que nous avions vu à quelques reprises dans les mains de nos ravisseurs. En fouillant dans sa réserve d'objets divers, il trouva un morceau de chambre à air. Il demanda un canif et avec une certaine hésitation on lui en accorda un, avec lequel il coupa une fine lamelle de caoutchouc dans la chambre à air.

On nous avait accordé une savonnette ; nous avons démarré un petit feu et fait chauffer de l'eau, puis, au-dessus de la flamme, nous avons intégré le précieux savon à l'eau dans une de nos tasses métalliques empruntées. Nous avons percé un petit trou dans le fond du sac de Mylar, dévissé la pointe du stylo puis retiré la cartouche d'encre, inséré la partie plus grosse du Bic dans le trou percé au fond du sac et scellé l'ouverture ou s'insérait le stylo avec la languette de caoutchouc.

Nous avons rapidement obtenu un fort concentré d'eau tiède savonneuse que nous avons versé dans le sac pendant que nous faisions chauffer le contenu d'une deuxième portion, tout en expliquant à Omar ce que nous préparions et en réclamant qu'il nous permette d'aller extrêmement *loin* et ensemble.

Je dis à Louis que j'étais terriblement embarrassé de devoir demander son aide mais que, grâce à Dieu, nous avions depuis longtemps résolu ce genre de délicatesse. Nous nous sommes retirés dans un lieu beaucoup plus éloigné que nos latrines habituelles, situées dans une petite grotte haut dans les rochers, et nous avons trouvé un lieu adéquat et plutôt isolé parmi d'autres rochers au pied de la falaise face à l'ouest. Je m'étendis sur une pierre assez lisse et introduisis la partie du stylo destinée à cet emploi pendant que Louis pressait le sac. Et tout le liquide entra là où il devait aller.

Ça semblait marcher. Je me remplissais d'une eau tiède et savonneuse. Je demandai à Louis de remplir à nouveau le sac avec la deuxième préparation qui se trouvait dans la tasse. Cela pénétra encore et la pression fit du chemin et augmenta. Puis nous attendîmes. Me souvenant de tests médicaux que j'avais déjà subis, je tentais de conserver la solution à l'intérieur aussi longtemps que possible, puis encore plus longtemps. Je devins vite de plus en plus excité par la montée des signes urgents qui annonçaient que le soulagement était imminent. Après quelques minutes, je fis signe à Louis de s'éloigner, marchai en chancelant jusque derrière le rocher et exécutai la plus satisfaisante des délivrances intestinales que j'eusse connues de toute ma vie.

Louis insiste quant à lui pour dire que la vue ultérieure de cet excrétion longue, très compacte et luisante fut l'une des visions les plus satisfaisantes de sa vie. Il devait être débordé par la joie du moment, mais encore, peut-être fallait-il être là pour comprendre. Quoi qu'il en fût, mon problème immédiat et extrêmement sérieux était résolu. Et, tout aussi important, nous avions prouvé que la technologie était valide et que si le problème devait resurgir, nous avions une solution.

Ce fut une bonne journée. Nous avions réglé une question de vie ou de mort (j'exagère à peine) et même nos kidnappeurs admirèrent notre ingéniosité autant que nos aménagements de campement. Les deux Omar nous ont parfois demandé : « Lequel des frères vous a montré comment faire cela ? »

Quand nous répondions, avec une fierté mal cachée : « Personne », leur admiration pour notre créativité (après avoir vérifié cette réponse) nous faisait grandement plaisir.

- - -

Nous avons subi toutes les égratignures, cloques, brûlures et bleus normaux lors d'une longue expédition de camping. Notre situation particulière entraînait en outre des blessures d'épines : sur les mains, les bras et même le visage mais, grâce à Dieu, pas dans les yeux. Une fois, une épine de huit centimètres pénétra profondément dans le pied de Louis à travers la semelle de sa chaussure, mais encore une fois nous fûmes chanceux que le climat désertique ne favorise pas les infections. À ce moment-là, « le docteur » était au camp, un personnage que nous ne voyions que de très loin, mais il refusa catégoriquement de voir Louis. On lui permit cependant d'utiliser un peu d'alcool pour nettoyer la blessure.

Nous enlevions de petites échardes avec l'aiguille à coudre qu'on nous avait prêtée, et nous faisions bien attention de ne pas nous exposer à de sérieux coups de soleil. Nos dents ont souffert et nous perdions bien évidemment du poids, ce qui en vint à m'inquiéter de plus en plus, vu l'ignorance que j'avais de la durée de notre calvaire. À part la crainte toujours présente quant à notre possible exécution, la menace est restée constante pendant toute notre captivité quant à la possibilité que nous soyons tués ou blessés pendant un déplacement dans le désert, ou par une attaque de l'une des armées qui cherchaient à détruire AQMI, ou encore lors d'un accident malheureux. Nous avons passé des centaines d'heures dans la cabine et sur la plate-forme de ces satanés camions, parcourant d'immenses distances.

Nos ravisseurs agissaient principalement par instinct et s'avéraient des chauffeurs très habiles, mais les risques qu'ils prenaient me

semblèrent à maintes reprises déraisonnables. Souvent, surtout quand nous roulions bien trop vite sur des surfaces désertiques lisses et dures, nous passions près d'avoir des accidents avec d'autres camions. Fréquemment, en pleine nuit, nous freinions en glissant au bord même d'un *wadi* très profond, une dénivellation presque verticale de 15 mètres ou plus qui se trouvait juste en dessous des roues avant. Il nous arrivait de foncer à toute vitesse vers les crêtes aiguisées des dunes – et même à travers – sans avoir la moindre idée de la pente qui pouvait nous attendre de l'autre côté, quoiqu'il faille reconnaître que les chauffeurs qui ne s'y prenaient pas ainsi et manifestaient la moindre hésitation avant d'attaquer le sommet de la pente restaient habituellement pris dans le sable, ce qui exigeait de 20 à 30 minutes de travail acharné avant de pouvoir redescendre la dune et d'essayer à nouveau de la franchir.

À un certain moment, Omar Un est rentré au camp Canada une journée et demie en retard, racontant une affreuse histoire qui en dit beaucoup au sujet de nos ravisseurs. Ils étaient en mission de communication, nous dit-il, et il s'était arrêté au bord d'un *wadi* très à pic pour effectuer un appel par satellite quand il sentit que le sol commençait à céder sous lui. Il appuya sur les freins et tenta de faire marche arrière, mais son camion glissait inexorablement vers le bord. Il cria aux quatre hommes qui étaient dans la boîte arrière d'en descendre, ce qu'ils étaient déjà en train de faire, rapidement rejoints par le jeune moudjahid qui était dans la cabine avec lui, qui roula par la portière en tenant son arme contre lui. Omar décida de suivre la chute et comme le camion, presque vertical, prenait graduellement de la vitesse, il réussit à l'empêcher de se renverser ou de rouler grâce à un mélange judicieux de freinage et de légères manipulations du volant.

Il raconta que l'inclinaison était abrupte et longue et que la descente était terrifiante ; il fut incapable d'éviter un gros rocher près du bas de la pente, qu'il percuta de plein fouet, ce qui endommagea le lourd pare-chocs, enfonça le châssis à l'avant et démolit le radiateur. De plus, à un certain moment pendant la descente, le silencieux et le tuyau d'échappement avaient été arrachés.

À première vue, Omar pensait que le véhicule était fichu, « à peine bon pour les pièces ». Pourtant, divinement inspiré bien sûr, il demanda à son équipe de descendre depuis le bord de ce qui était finalement une fissure profonde mais pas très longue dans le sol du désert, plutôt qu'un *wadi*, et commença à estimer comment il réussirait à en extraire son véhicule endommagé. Ses jeunes collègues étaient unanimement convaincus que ce serait impossible, mais Omar, sollicitant l'aide d'Allah, ordonna aux cinq garçons de vider l'arrière du camion et de porter tout le barda en haut de la pente, puis de se placer ensuite derrière le camion et de pousser tandis qu'il engageait les quatre roues motrices. Il opéra un mouvement peu profond en zigzag et grâce à la fois aux muscles tendus qui poussaient et au moteur, ils purent reculer d'environ 30 à 40 centimètres avant que le camion ne cesse son mouvement vers l'avant, moment où l'un des jeunes devait placer sous une des roues arrière une roche assez grosse pour empêcher le véhicule de glisser à nouveau. Et ils poursuivirent cet exercice pendant sept heures.

Omar raconta qu'à un certain moment, son lieutenant pour cette mission cria par la fenêtre du camion que les jeunes avaient besoin d'eau ; il reçut alors l'ordre d'aller en chercher en haut de la pente. Il revint paniqué annoncer que le baril d'eau était presque vide ; celui qui était censé l'avoir vérifié avant le départ ne l'avait pas fait. Omar lui imposa le silence afin de ne pas décourager l'équipe qui devait continuer de faire remonter un lourd camion le long d'une pente dans le milieu du Sahara, et ce, sans eau. Omar demanda alors que les gourdes d'eau personnelles soient rassemblées pour que toute l'eau disponible ne soit utilisée que pour remplir le radiateur cassé qui perdait sa vapeur. Oui, ils avaient un téléphone satellite et connaissaient leurs coordonnées grâce au GPS, mais le simple fait d'appeler à l'aide aurait été risqué et aurait été une humiliante défaite.

Ils arrivèrent au sommet – quelques centimètres à la fois – et en versant les dernières gouttes de liquide qu'ils purent trouver dans le radiateur, ils revinrent tant bien que mal jusqu'au camp, dans la nuit froide. Quand ils arrivèrent, totalement épuisés, il y eut tout un émoi, car plusieurs des autres croyaient qu'ils avaient été victimes

d'une embuscade ou tués par une patrouille de passage. L'un des jeunes qui nous parlait à ce moment-là se lança aux pieds d'Omar, le front contre le sol et les bras étendus, et entonna « Le Cheik Omar est en sécurité, *al-hamdu lillah* – Dieu soit loué. »

Pendant des semaines après cet incident, les jeunes martelèrent tour à tour, heure après heure, essayant de réparer le fameux radiateur, mais il fallut finalement en installer un de remplacement, de même qu'un silencieux. On débossela la carrosserie et le pare-chocs. Personne ne critiqua Omar – en tout cas pas à portée de voix pour nous – pour avoir lancé son camion dans un précipice, mais on lui rendait grandement hommage et on lui vouait admiration pour sa foi indéfectible et la persévérance qu'il avait mise à ramener le camion au camp, même si ce n'était pas tout entier.

- - -

Dans son austère diversité, le désert est tout aussi sensationnel qu'il est menaçant. Pourtant, contrairement à Louis, j'avais de la difficulté à admirer la beauté dans des circonstances pareilles. Oui, la pléthore d'étoiles dans un air pur si éloigné de tout éclairage artificiel était renversante. Et c'est bien vrai que les divers visages du Sahara, depuis les hautes crêtes des légendaires dunes mouvantes qui traversaient notre chemin jusqu'aux infinis et chatoyants panoramas du désert malien parfaitement plats, d'un blanc pur, en passant par les massifs noirs et rouges de rocs aigus et échancrés qui se dressaient en plein désert et dont certains, zébrés horizontalement de dépôts de sel blanc, étaient tous étonnamment différents, imposants et plutôt effrayants dans leur immensité primordiale et impitoyable. À mes yeux, cependant, tout cela ne faisait que mettre en relief notre absence de liberté et notre avenir terriblement incertain. Louis adorait les splendides couchers de soleil, mais j'arrivais mal à oublier les circonstances dans lesquelles nous les regardions.

De temps à autre, quand nous faisions une remarque sur un aspect quelconque de notre environnement désertique, nos ravisseurs d'AQMI – en général Ibrahim ou Omar Un – soulignaient à quel point nous étions privilégiés de faire une tournée du Sahara et nous

demandaient si nous connaissions le prix exorbitant que des touristes européens ou des princes saoudiens payaient pour voir de si belles choses. Nous haussions habituellement les épaules et les fixions d'un regard sévère, tant et si bien qu'ils se lassèrent de ce petit jeu.

À part le minuscule établissement de mine de sel de Taoudenni, où à peine deux douzaines de mineurs restent à longueur d'année, il n'y a pas de communauté permanente dans la vaste région du Mali située au nord et à l'ouest de Tessalit, plutôt semblable dans son impitoyable austérité, son climat extrême et sa farouche désolation à l'immense toundra arctique du Grand Nord canadien. Et il n'y a nulle part de police efficace ou de présence militaire dans cette région désolée. L'armée malienne, mal équipée, sous-financée et mal entraînée ne s'aventure que rarement et à ses risques et périls dans le Sahara qui est le royaume d'une variété de peuples nomades, dominé par des rebelles, des bandits, des trafiquants de tous genres et, bien sûr, Al-Qaïda au Maghreb islamique.

La population nomade prédominante est formée de Touareg, un peuple berbère qui a sa propre langue, sa culture, une histoire plutôt violente et qui fait preuve d'une loyauté des plus vagues à l'un ou l'autre de la demi-douzaine de pays qu'ils sillonnent. Ils n'ont jamais accepté l'autorité coloniale des Français et alors que les garçons de ma génération en Amérique du Nord ont été élevés avec des histoires de cowboys et d'Indiens, en France, ce rôle était joué par des légionnaires qui défendaient de petits fortins blancs et crénelés contre des hordes de Touareg vêtus d'indigo montés sur des chameaux de couleur fauve et qui brandissaient des sabres impressionnants (l'archétype du genre étant le film tourné en 1939, *Beau Geste*).

Il y a eu toute une suite de rébellions touareg autant au Mali qu'au Niger, et pour chaque accord négocié, habituellement obtenu par l'intervention de puissances étrangères pas forcément bienveillantes, et travaillant dans leurs propres intérêts – en particulier l'Algérie et la Lybie – des factions rebelles refusaient de le reconnaître et poursuivaient leur lutte contre le gouvernement à Bamako ou à Niamey. Et pourtant, il y a des Touareg dans les armées du Mali et du Niger, ainsi que dans les milices spéciales du nord du Mali et, bien sûr, au

sein d'AQMI. Plus récemment, ils ont fourni l'essentiel des membres du corps de « mercenaires africains » de Mouammar Kadhafi.

C'est ainsi que le Sahara abrite un pandémonium où règnent des gens hors et au-dessus de toute loi. Les contrebandiers/marchands d'armes apportent des armes et des munitions de tous ordres, principalement de l'époque soviétique et pour la plupart venues du Soudan, de la Somalie et du Tchad, à des clients dans tout l'ouest du Sahel. On rapporte que des trafiquants de drogue sont supposément payés 40 000 dollars par les rebelles des FARC de Colombie ou leurs partenaires d'Afrique de l'Ouest pour acheminer des livraisons de cocaïne de la Guinée-Bissau, entre autres, à travers le Sahara jusqu'au littoral de l'est de la Méditerranée, d'où la drogue est acheminée vers le centre névralgique de l'Europe, vers la péninsule arabique ou vers les États du Golfe.

D'aussi colossales sommes d'argent issues du trafic de drogue font des ravages au sein des structures traditionnelles d'autorité chez les Touareg. Pour les anciens, c'est de plus en plus difficile de maintenir leur influence et d'imposer une discipline aux jeunes branchés qui ont des armes et les poches bourrées d'argent. Disparus les fondements traditionnellement forts de la culture touareg et la discipline de clan ; les jeunes sont plus faciles à recruter pour AQMI tandis que la région dérive vers l'anarchie de la Somalie et les troubles du Darfour ce qui est, m'ont dit nos geôliers, exactement ce qu'ils souhaitaient.

Et puis il y a les trafiquants et passeurs d'êtres humains – l'équivalent africain des gangs asiatiques de la traite de migrants clandestins – qui pour une somme substantielle escortent des Africains de l'Ouest désespérés, qui bravent les périls du Sahara et la traversée de la Méditerranée pour tenter d'émigrer illégalement vers l'Europe. Ils ont l'espoir de trouver du travail dans ces terres riches afin d'envoyer un peu d'argent à leur famille le plus souvent affamée. Un grand nombre de ces personnes attendaient le bon moment pour traverser la Méditerranée quand elles ont été prises dans les souffrances pitoyables, le chaos et les soulèvements qui affligent maintenant la Lybie. Et finalement, il y a les contrebandiers ordinaires qui sillonnent ces régions depuis des millénaires.

Échapper à AQMI pour tomber entre les griffes de n'importe lequel de ces groupes douteux n'aurait pas nécessairement amélioré notre sort.

CHAPITRE 7

SURVIVRE DANS LE DÉSERT

Son grand œil brille silencieux
Fixant la lune dans les Cieux –
Pour savoir quelle voie il va prendre,
Car elle le guide, douce ou maussade.

Alors que nous nous familiarisions avec notre environnement et que le mélange de terreur et de douleur qui nous avait absorbés pendant nos cinq premiers jours de captivité commençait à se dissiper, nous nous sommes préparés pour un séjour de longue durée dans le désert. Mais de quelle durée ?

Louis insistait pour que nous établissions un calendrier de huit mois, car nous savions que c'était le temps que les touristes autrichiens avaient été prisonniers d'AQMI dans le nord du Mali. Cela me paraissait horriblement long, mais je ne pouvais mettre en doute sa logique, pas plus que je ne voulais envisager d'autres modèles de captivité, pour la plupart bien plus longs et bien plus durs que celle vécue par les Autrichiens. Mais quand même, huit mois – 240 jours – semblaient plus que je ne pourrais supporter.

Dès le départ, nous avons compris que notre plus grande force était pour chacun d'avoir l'autre à ses côtés. Jusqu'à ce moment-là nous étions restés ensemble. Nous avions réussi à nous aider, nous réconforter, nous assister, nous amadouer, nous mettre au défi, nous donner honte, nous soutenir et nous encourager l'un l'autre. Nous n'avions pas été des amis proches avant le début de ce cauchemar, et nous n'avions pas non plus travaillé ensemble longtemps

à cette mission pour les Nations Unies, mais nous étions conscients de la chance que nous avions de nous trouver dans ce pétrin ensemble. Et nous savions bien que seul, les possibilités de s'en tirer indemne pour chacun de nous seraient beaucoup moins grandes.

Nous avons décidé qu'il nous fallait un plan d'affaires. Nous allions chercher à tout prix à maintenir notre corps en santé dans l'environnement extrêmement hostile où nous nous trouvions, en espérant et en prévoyant que la santé physique aiderait à conserver la santé mentale et à maintenir le moral, deux de nos principaux défis.

Pour atteindre ce but, nous avons décidé de systématiser cette première marche à pied parmi les melons du désert que nous avions effectuée au camp Télé, et nous avons défini une piste aux environs immédiats de notre acacia au camp Canada : assez courte, espérions-nous, pour éviter que nos ravisseurs ne soupçonnent que nous préparions une action quelconque. Notre parcours était assez tortueux, le parcourir 19 fois correspondant à un kilomètre de marche. Nous avons décidé de l'arpenter deux fois par jour – à l'aube et au crépuscule – en visant un total de quatre à six kilomètres par jour.

Habituellement, nous atteignions de deux et demi à trois kilomètres avant le petit-déjeuner, et il nous restait un minimum de un kilomètre à un kilomètre et demi à parcourir le soir. Même si le parcours de quatre kilomètres était le minimum, nous en faisions souvent cinq ou six par jour. Notre analyse coût-bénéfice des avantages physiques et psychologiques à tirer de l'exercice par rapport aux calories que nous devions dépenser – dont nous savions qu'elles n'étaient pas remplacées adéquatement – nous imposait un maximum de six kilomètres, quoique, en de rares occasions de stress extrême, je l'ai dépassé.

Louis marquait minutieusement chaque passage dans le sable avec une branchette. Six kilomètres, c'était 114 circuits sur cette piste et les branchettes couvraient donc presque la moitié du tracé. Nos ravisseurs se sont tellement habitués à ce rituel que nous les observions au loin qui mimaient nos gestes, sans doute pour en rire, mais sans méchanceté apparente, et nous pensions que c'était un bon signe.

Au début, ce régime était tout un défi : d'abord parce que c'était plus d'exercice que l'un ou l'autre n'en avions fait depuis des dizaines d'années au Canada ; et ensuite parce que nous n'avions pas prévu les obstacles psychologiques, climatiques et nutritionnels que nous aurions à surmonter en maintenant ce rythme. Quoi qu'il en soit, nous sommes restés fidèles à notre programme et même s'il y avait toujours des raisons pour lesquelles l'un ou l'autre de nous deux n'aurait pas dû accomplir ce que nos kidnappeurs appelaient *notre sport* (« Est-ce que vous avez déjà fait votre sport ? »), nous avons presque toujours atteint notre cible.

Au début, nous faisions des exercices d'échauffement – flexions des genoux, torsions du corps et divers étirements – mais Louis n'était guère intéressé à ce rituel. Je décidai donc d'embellir ma marche avec des torsions du bassin et du torse, en alternant tous les deux ou trois circuits. Il va sans dire que ces simagrées additionnelles réjouissaient encore davantage nos ravisseurs.

Nous débutions habituellement avant le lever du soleil ; quand il apparaissait à l'horizon, les mouches commençaient à affluer sur la veste de Louis. J'en comptais souvent plus d'une centaine, et il y en avait aussi sur son pantalon et son turban. Je savais que j'en étais couvert tout autant, mais compter celles de Louis m'aidait à oublier les miennes. Rapidement cependant, à notre exercice s'ajoutaient les agitations saccadées de nos bras pour chasser les nuées qui nous agressaient. Pour l'un et pour l'autre, notre exercice était profondément salutaire. Il contribuait à réduire notre anxiété et nous aidait à dormir le soir. Et ce n'est pas un hasard si mes douleurs dans le bas du dos en ont été réduites, car je ne me suis jamais senti aussi bien qu'en marchant.

Pendant que nous marchions et réfléchissions sur si et comment nous traverserions cette période pénible, le bon petit bureaucrate que j'étais développa des lignes directrices qui devinrent les règles qui allaient gouverner notre comportement.

Première règle : *pas de « et si » ni de « si seulement »*. Nous avons convenu, d'abord tacitement et plus tard explicitement, qu'il serait dangereux, contre-productif et franchement complaisant d'entretenir

des questionnements sur ce qui nous avait amenés là où nous étions. Alors jamais – pas même une seule fois – n'avons-nous discuté pour savoir si j'avais eu raison d'accepter la mission du Secrétaire général des Nations Unies, ni si Louis avait bien fait de devenir mon adjoint ; si nous avions vraiment eu raison de faire cette sortie quand nous avons été kidnappés, ou si nous aurions dû rester près de la piscine de l'hôtel à Niamey ce dimanche-là ; nous évitions aussi le jeu du blâme qui aurait consisté à dire : « Si seulement l'autre avait… »

Deuxième règle : *pas question de discuter de ce qui va mal après l'heure du midi.* Nous avons rapidement constaté que si nous partagions nos pires préoccupations et peurs tard dans la nuit, nous n'arriverions pas à dormir ; ces pensées nous trotteraient dans la tête et nous garderaient éveillés jusqu'à ce que mon frère Bruce appelait « l'heure du loup » : ce moment juste avant l'aube où même quand tout va bien, tout semble sombre. Alors, dans un geste ridiculement efficace de fausse illusion, nous avons décidé que ces pensées noires pourraient être émises et discutées en matinée, et c'est fréquemment ce qui arrivait, mais jamais après le repas du midi. Souvent, pourtant, l'un de nous commençait à exprimer une idée puis s'interrompait brusquement en disant : « On en parlera demain », et l'autre n'insistait pas. Il arrivait que l'exercice soit clairement ridicule quand l'un d'entre nous disait : « Rappelle-moi de te parler de (une pensée franchement horrible) demain matin. »

Troisième règle : *ne jamais discuter un sujet sensible quand il fait noir.* Nous ne savions pas alors où se trouvaient nos ravisseurs et ils étaient peut-être assez proches pour nous entendre, ce qu'ils ont essayé de faire au moins une fois.

Quatrième règle : *éviter à tout prix de tomber dans le terrier du lapin blanc.* C'était la règle la plus importante et il fallait l'appliquer de la manière la plus impitoyable. Aussitôt que l'un de nous entrait dans une spirale de désespérance, l'autre devait utiliser tous les moyens, de l'avertissement jusqu'à l'insulte, pour l'en tirer. Ces dangers étaient toujours présents. On pouvait parfois éviter facilement ces creux de désespoir ; mais à d'autres moments et sans avertissement, l'un de nous deux commençait à glisser dans un de ces trous et résistait agressivement aux tentatives de sauvetage de l'autre. Je

savais pourtant toujours que Louis était là quand j'allais mal et mes sentiments de responsabilité à son endroit m'ordonnaient de ne pas nous laisser aller, ni lui, ni moi, trop longtemps ni trop loin dans les souterrains.

Nous comprenions tous les deux qu'il nous fallait être particulièrement vigilants pour ne pas tomber chacun de son côté dans l'un de ces trous, ou dans le même trou en même temps.

- - -

Notre routine quotidienne ne pouvait pas être plus simple et elle ne variait guère. Nous nous levions avant l'aube, utilisions discrètement un peu d'eau froide au creux de la main pour nous laver le visage et nettoyions nos dents avec les bâtonnets d'arak, nous rinçant la bouche d'une gorgée d'eau. Et puis la marche et le petit-déjeuner debout, en cherchant la chaleur du soleil levant.

Après ce léger repas, nous secouions le sable de nos couvertures et nous les étendions sur des pierres ou des buissons pour qu'elles s'aèrent au soleil. Il m'arrivait parfois de chercher à améliorer notre position à l'ombre de l'acacia en utilisant la pelle à tranchée à la poignée brisée que nous avions dérobée, aménageant une sorte de long sofa dans le sable autour de notre arbre, tandis que Louis tentait d'améliorer l'ombre partielle que nous fournissait le mince dais de l'acacia en cueillant des brassées entières de brins d'herbe longs et pointus et en les étendant parmi les branches épineuses au-dessus de nos têtes.

L'intensité accrue du soleil nous poussait alors à nous réfugier sur ce « sofa » et nous nous déplacions progressivement en suivant l'ombre au fil du si lent déplacement du soleil. À un certain moment, le déjeuner nous était servi dans le répugnant bol d'aluminium tout cabossé, et nous nous nourrissions consciencieusement mais sans enthousiasme.

Louis et moi sommes des types plutôt sociables mais même moi, je m'étonnais de constater à quel point nous avions toujours quelque chose à nous dire. Nous parlions de tout, depuis notre éducation, nos familles, nos enfants et nos vies professionnelles, jusqu'aux

questions politiques nationales et internationales, l'état du monde, nos amis et collègues, la fonction publique, le secteur privé, la religion, la musique, même les sports et l'environnement physique et, inévitablement, nous partagions nos observations quant à nos ravisseurs, individuellement et collectivement. Notre conversation finissait toujours par toucher nos conditions courantes : nous examinions les derniers indices révélés par le comportement de nos ravisseurs et tentions de deviner ce qui se passait chez nous, à la fois dans nos familles et au gouvernement : quels efforts étaient entrepris pour nous sortir de là, et que faudrait-il encore faire pour gagner la liberté ? L'un ou l'autre finissait par glisser dans une légère somnolence dans la chaleur qui augmentait, mais nous faisions attention, sachant que des siestes trop longues nous empêcheraient de bien dormir la nuit, et que ce repos nocturne était vital pour rester sains d'esprit.

En fin d'après-midi, au moment où le soleil passait derrière la falaise à notre gauche, nous observions la ligne d'ombre qui progressait devant notre arbre et quand elle atteignait un certain buisson, le temps était venu de faire notre marche de fin de journée, en tout cas quand Omar Un n'était pas apparu pour nous lire le Coran, ou si Omar Deux ne surgissait pas à nos côtés pour juger de notre ouverture à devenir ses frères dans la foi.

Ces séances, ou nos marches, étaient finalement interrompues par leurs prières du soir. Après en avoir discuté, Louis et moi avons décidé, presque au début de notre séjour au camp Canada, que nous manifesterions du respect pour cette religion que nos ravisseurs chérissaient tellement profondément en restant debout pendant les prières diurnes, tandis qu'ils se réunissaient en ligne et se tournaient vers l'est à environ 50 mètres de nous. Notre pratique était vivement critiquée par quelques-uns d'entre eux, qui y voyaient un signe de servilité visant à inspirer leur indulgence, mais la plupart l'admiraient et en concluaient que nous démontrions gratuitement notre respect. En fait, je trouvais plutôt réconfortantes les psalmodies et la voix douce et rythmée de l'imam et ces moments se prêtaient à une contemplation intérieure qui était la bienvenue et me menait à un rituel qui m'était propre.

Depuis ma tendre enfance, j'ai toujours trouvé la religion plutôt ridicule. Je ne veux offenser personne en disant cela et j'espère que je ne l'ai pas fait. Je respecte en effet l'évidence que de nombreuses personnes sages et bien des amis proches, en commençant par Louis, sont en profond désaccord avec moi sur ce sujet par ailleurs fondamental. Alors pendant que ces djihadi fondamentalistes priaient leur Dieu et que Louis parlait au sien, je parlais à ma famille.

Je nous imaginais tous réunis devant la cheminée de notre chalet en bois rond dans la forêt au nord-est d'Ottawa. Je me voyais m'approcher de chacun des membres de ma famille, à commencer par Mary. Prenant son visage entre mes mains, j'embrassais ses paupières et puis, délicatement, sa bouche, et en la regardant dans les yeux je lui disais à quel point je l'aimais et à quel point elle avait rendu ma vie meilleure, plus épanouie et plus joyeuse qu'elle n'aurait jamais pu l'être sans elle. Je la remerciais pour son amour, sa générosité, je lui disais ma reconnaissance d'être une si merveilleuse mère pour tous nos enfants et leurs familles, et je lui demandais pardon pour la douleur à laquelle je l'exposais actuellement.

Et je passais à un rituel essentiellement similaire pour chacune de mes filles, de l'aînée à la plus jeune, d'abord Linton, puis Ruth, Antonia et Justine. Puis c'était le tour de mes petits-enfants, Grier, Alice et Henry. Mes gendres recevaient un traitement un peu plus viril : une étreinte des épaules, les yeux dans les yeux, et ma reconnaissance de prendre si bien soin de nos filles et petits-enfants.

Ce rituel intime se répéta chaque soir à partir de notre troisième jour à camp Canada. J'y trouvais un mélange de déchirante émotion et de profond réconfort.

Une fois que le soleil était passé sous la haute paroi du *wadi* à l'ouest, l'obscurité venait vite et nous préparions notre lit. J'aplanissais les surfaces en forme de cocon, creusées l'une à côté de l'autre, où nous allions dormir, enlevant les épines et les roches et m'assurant qu'il n'y avait pas de scorpions, et puis nous secouions une fois de plus nos couvertures brûlées par le soleil, nous faisions le lit et étendions la bâche au-dessus des barils. Nous avions une brève

conversation – toujours respectueuse des règles établies – et parfois le sommeil venait vite, parfois non.

- - -

Nous ne savions pas vraiment comment nos ravisseurs s'organisaient, sauf pour ce qu'on en voyait depuis notre arbre. Habituellement, c'étaient leurs prières avant l'aube qui nous éveillaient dans l'obscurité totale (nous ne nous tenions pas debout pour celles-là). Plusieurs de nos geôliers retournaient ensuite vers leur couverture, largement disséminées à travers le camp, pour y dormir encore un peu, tandis que le personnel affecté aux cuisines allumait des feux et commençait à préparer un rudimentaire petit-déjeuner.

Ils partageaient toutes les tâches essentielles. Chacun – y compris Jack et ses adjoints, quand ils étaient au camp – était tour à tour affecté aux cuisines ou aux tours de garde selon un horaire prévu. Nous voyions souvent Omar Un se promener à travers le camp, établissant cet horaire sur un bout de carton.

Il y avait toujours des sentinelles en place, dont une, armée d'une mitrailleuse PK avec sa ceinture de munitions, installée sur le sommet le plus rapproché, ce qui, au camp Canada, était une colline peu élevée au-dessus de la falaise au sud-ouest, d'où le garde jouissait d'une ligne de feu qui couvrait tout notre espace désigné. Il y avait aussi des gardes mobiles répartis largement vers le nord, l'ouest et le sud. La nuit, on amenait Soumana dormir près de nous et au moins deux sentinelles nous surveillaient tous les trois – l'une immobile, assise à quelques mètres de nous et habituellement en compagnie de l'un des enfants, et l'autre, mobile, patrouillant un rayon situé à environ 20 mètres de notre position.

À part les sorties pour l'eau et les télécommunications, nos ravisseurs passaient la journée à réparer les camions ou les pneus, à dormir après leur tour de garde, ou à prier, à psalmodier et à lire le Coran. Quand nous étions en déplacement, ils ne voyageaient qu'à contrecœur pendant les heures de chaleur extrême, entre 11 heures et 16 heures. Si l'expédition prévue était trop longue pour être accomplie avant ou après cette période, ils trouvaient quand même

un endroit où attendre la fin de cette partie de la journée, mais je n'étais jamais content, ensuite, que nous ayons à rouler dans le désert en pleine nuit et à toute vitesse.

L'inquiétude et la peur extrêmes représentaient d'énormes facteurs d'affaiblissement et étaient physiquement très pénibles (perte de mémoire, faible appétit, insomnie). Tout cela jouait sûrement un grand rôle dans mon problème de constipation.

Mais pour quelqu'un comme moi qui avait passé l'essentiel de sa vie professionnelle à faire l'analyse de défis géostratégiques, il était fascinant de vivre, de parler et de dormir avec Al-Qaïda. À un certain moment, je dis à Louis que si seulement nous étions certains que ce cauchemar se terminerait bien, cette chance d'examiner de très près le fondamentalisme islamique militant – sans doute la plus importante menace actuelle contre la stabilité internationale – serait sur le plan professionnel une expérience unique et instructive.

Je pense que c'est à ce moment-là que j'ai décidé que si je m'en tirais, j'écrirais ce livre.

Malheureusement, nous ne savions évidemment pas si tout cela allait bien se terminer. Je dois admettre que parfois, mon sentiment était plutôt négatif (ma femme m'appelle « Cassandre » – et chaque fois je lui rappelle que même si personne ne croyait ses sinistres prophéties, la plus jeune fille de Priam avait toujours raison), et je ne pouvais tout simplement pas me convaincre qu'une fin heureuse était possible. Je tournais donc de plus en plus ma réflexion vers le redoutable projet d'une évasion et les calculs plutôt déprimants liés à une éventuelle tentative de sauvetage.

- - -

Notre complot pour nous évader s'appuyait sur la question fondamentale de notre localisation. Sans savoir vers où nous diriger et s'il était faisable de nous rendre quelque part, toute tentative serait futile et fort probablement fatale. Avions-nous la moindre chance de nous éloigner assez du camp avant qu'on remarque notre absence, étant donné qu'on nous surveillait 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 ? Et puis, évidemment, dans le calcul des coûts et bénéfices, il fallait évaluer le

potentiel de réussite d'une évasion par rapport à la certitude des représailles auxquelles il faudrait s'attendre dans le cas d'un échec.

Nous savions que nous étions à peu près à 1 000 kilomètres à l'intérieur du Sahara, au nord de Gao et sans doute un peu plus loin au nord-est de Tombouctou. Je calculai que si je pouvais me glisser hors du camp à la faveur d'une nuit sans lune, j'arriverais probablement à marcher 20 kilomètres avant l'aube en transportant – si Louis était d'accord – notre cruche d'eau en plastique. Il ne resterait plus que 980 kilomètres à marcher. Je savais qu'il me serait impossible de continuer longtemps après le lever du soleil et, à moins que je ne parte lors d'une des rares tempêtes de sable, ce qui de toute façon m'achèverait, n'importe quel enfant pourrait suivre mes traces dans le désert. Ce serait réglé en quelques minutes avec l'un des camions.

Et puis il y avait la question de la direction à prendre, et le seul plan qui me venait était d'aller vers le sud… des centaines et des centaines de kilomètres à travers le désert du Sahara. Même si je trouvais une piste passante et qu'un véhicule me recueillait, il était fort possible que ceux qui voyageaient dans ces régions choisissent simplement de me rendre à AQMI ou qu'ils soient plutôt des ravisseurs encore pires. Quant au châtiment pour toute tentative d'évasion, il me fallait considérer qu'il s'appliquerait autant à moi qu'à Louis, qu'il m'ait ou non accompagné dans ma fuite, et qu'il serait pire encore pour lui dans le cas très improbable où je réussirais.

Si nous tentions de nous évader, l'engagement plutôt médiéval de « liberté limitée sur parole » qu'on avait tacitement conclu avec nous, et qui nous avait permis de ne pas avoir les yeux bandés, ni d'être ligotés, tout en pouvant marcher pour des fins de santé, d'hygiène et de physiologie, serait évidemment rompu. Perdre ces privilèges aurait des conséquences tragiques pour notre bien-être psychologique et, probablement, physique, et changerait radicalement notre relation avec nos geôliers – et un bon nombre d'entre eux seraient heureux d'en arriver là. Finalement, j'étais bien conscient que si je me lançais dans une tentative d'évasion sans l'approbation ou l'aide de Louis, cette décision modifierait aussi la relation que nous avions l'un avec l'autre, et de laquelle je dépendais grandement.

Je réalisais que les paramètres essentiels d'une évasion ne seraient probablement jamais rassemblés, mais je n'ai jamais non plus exclu que cela pût arriver.

- - -

La projection continuelle et obsessionnelle de scénarios d'évasion dans ma tête risquait de me rendre fou, mais je n'ai jamais non plus cessé de jauger les chances d'une opération réussie de sauvetage qui devrait ou pourrait avoir lieu dans les circonstances où nous nous trouvions. Quelques éléments offraient bien sûr de meilleures possibilités que d'autres ; la nuit, par exemple, le fait que seulement 4 de nos geôliers étaient présents était bien plus favorable que lorsque les 30 étaient en place. Je dois cependant dire que je considérais un sauvetage couronné de succès comme à peine plus envisageable qu'une évasion réussie, pas tant pour des raisons opérationnelles sur le terrain que parce que je croyais que les décisions politiques prises au pays seraient forcément trop frileuses et arriveraient trop tard.

Pour qu'un sauvetage eût une chance quelconque de succès, il aurait d'abord fallu qu'on sache précisément où nous nous trouvions ; ensuite, les chances de succès auraient été directement proportionnelles au temps dont l'équipe de sauvetage aurait disposé pour observer puis comprendre les conditions précises de notre captivité. Mais est-ce que le processus de prise de décisions politiques tiendrait compte de cette réalité opérationnelle ?

De toute évidence, une opération de sauvetage dépendrait aussi de l'aptitude de nos sauveteurs éventuels à neutraliser quiconque dirigerait un fusil vers nous avant que l'attaque n'ait lieu. Est-ce que nos kidnappeurs nous descendraient au premier signe de difficulté ? Je me suis convaincu que la réponse était un indubitable oui. Je suis absolument certain que nos gardes et nos sentinelles avaient des ordres précis de nous abattre d'abord – avant même de se défendre eux-mêmes. Leur comportement ne laissait aucun doute à ce sujet.

J'ai souvent craint qu'un événement externe quelconque – par exemple, un contrebandier qui pénétrerait par erreur dans le camp pendant la nuit, ou un de nos ravisseurs qui déchargerait

accidentellement son arme – conduisit l'une de nos sentinelles nerveuses et au doigt léger sur la gâchette à nous descendre.

Quelques années auparavant, j'avais contribué à la création de l'exceptionnelle unité d'opérations spéciales de lutte contre le terrorisme et pour la libération d'otages des Forces canadiennes (FOI2). Je connais ces gens et je les admire pour leurs remarquables capacités. Alors que je croyais le succès d'une opération de sauvetage improbable, à mesure que notre situation se détériorait j'espérais parfois que cette unité viendrait et j'étais prêt à accepter les chances de plus en plus faibles de son succès.

Nous étions donc étendus sur le sable, à admirer un ciel rempli de plus d'étoiles que je n'en avais jamais vues, essayant de garder vivant notre espoir et attendant avec autant de crainte que d'optimisme une tentative de sauvetage tout en nous donnant l'un à l'autre un point de rendez-vous au cas où cela arriverait ; et de temps à autre nous gardions nos chaussures pour dormir.

CHAPITRE 8

NOS RAVISSEURS D'AQMI

Dieu te préserve, vieux Marin
Des démons qui t'obsèdent ainsi

Dans la plupart des cas, le nom par lequel nos kidnappeurs se présentaient était soit leur nom de guerre, soit une invention quelconque qui ressemblait ou non à leur véritable nom. Notre interrogateur masqué, par exemple (que nous désignons parfois sous le nom de code « je » afin que personne ne sache de qui nous parlions) nous avait dit que son nom était Hassan, mais quand nous référions à lui sous ce nom en parlant aux autres, ils nous disaient ne pas savoir de qui il s'agissait. Malgré cela, nous les avons entendus parler de lui en l'appelant « Hassam », mais nous avons pensé que c'était probablement aussi un alias.

Nous ne parlions pas arabe et seulement trois de nos ravisseurs parlaient français couramment : Omar Un, Ibrahim et Hassan. Omar Deux le parlait assez bien. Il avait reçu une bonne éducation secondaire française environ 20 ans plus tôt et même si son français était rouillé, il lui revenait facilement pendant nos conversations avec lui. Nous avions bien sûr de fréquentes et parfois longues conversations avec d'autres, dont Jack et ses principaux adjoints, Omar Trois, Ahmed, Abdul Rahman et Jaffer, mais ces « discussions » avaient toujours lieu grâce aux plus ou moins bons services de l'un ou l'autre de ceux qui parlaient couramment français et qui servaient d'interprètes. En un mot, une vaste partie de nos échanges avec le groupe d'AQMI qui nous tenait prisonniers avait lieu avec Omar

Un, Omar Deux et Hassan. Alors qu'Ibrahim aurait été un bon interprète – il joua d'ailleurs ce rôle à quelques reprises –, il était membre du personnel de Jack et, par conséquent, ne visitait notre camp que de temps à autre.

Quatre autres personnes avaient une moindre maîtrise du français, mais on pouvait tout de même avoir des conversations simples avec eux : Suleiman, le jeune Al Zarkaoui, Ahmed et Adama. On aurait pu dire sensiblement la même chose, mais à un bien moindre degré, d'Ali, d'Al Jabbar, de Julabib et du jeune « AR2 ». Tous les autres avaient des connaissances de base du français, mais ils le comprenaient mieux qu'ils ne le parlaient et, croyions-nous, bien mieux que plusieurs ne le laissaient entendre. Le gentil Nigérian, Obeida, parlait un peu anglais, mais on le dissuada de le parler avec nous.

Alors que nos ravisseurs refusaient de nous apprendre l'arabe, Louis et moi aimions croire que nous étions devenus d'assez bons interprètes de ce qui se passait à l'intérieur de leur groupe et par rapport à nous, simplement en observant leurs gestes et leur langage corporel et en écoutant leurs tons de voix. Même dans les meilleurs moments, cependant, leur dialecte paraissait bien colérique à nos oreilles occidentales.

- - -

Quelques-uns des principaux personnages parmi nos kidnappeurs ont déjà été présentés, mais il serait peut-être approprié d'ajouter quelques observations sur ceux qui ont joué un rôle important dans cette histoire et sur leur relation avec nous.

Jack, le commandant, ou émir, du groupe AQMI qui nous retenait, était un leader naturel. De lui émanaient une autorité assurée et une menace constante qui parvenaient à maintenir une discipline palpable, mais plutôt détendue dans ce groupe disparate. Je ne l'ai jamais entendu élever la voix ou faire une remontrance à l'un de ses hommes, mais je l'ai souvent vu les diriger et leur donner des conseils. Ils l'appelaient simplement Khaled, mais c'était avec une évidente déférence ; et devant nous ils en parlaient comme de « notre émir ». Son comportement avec nous était correct, jamais chaleureux

ni amical, mais jamais gratuitement déplaisant. D'autres parmi nos gardes étaient habituellement agressifs et menaçants envers nous, mais pas en présence de Jack.

Il y avait trois Omar dans la *katiba* (le bataillon) de Khaled, mais Louis et moi traitions plus avec Omar Un qu'avec tous nos autres geôliers réunis. Omar était un Arabe malien qui avait beaucoup voyagé en tant que prêcheur islamique itinérant. Il disait qu'il avait visité la France, tous les pays d'Afrique du Nord ainsi que l'Inde, le Pakistan, la Somalie, le Soudan, le Tchad, le Niger, le Burkina Faso, le Sénégal et la Mauritanie.

D'après plusieurs indices, nous avons conclu qu'Omar avait 47 ans. Il était plutôt petit et râblé, il avait les yeux bruns, les lèvres charnues et les pommettes bien découpées d'un Arabe d'Afrique du Nord. Sa barbe était clairsemée et ses mains étaient dures et fortes. C'était un travailleur constant et infatigable – toujours occupé – et il semblait être un mécanicien accompli. Malgré l'étendue de ses voyages, il n'avait pas de véritable compréhension de la réalité complexe et conflictuelle de la vie en Occident, pas plus qu'il n'avait la moindre expérience intellectuelle hors de son étroit milieu islamique.

Tout en étant un prédicateur profondément engagé et charismatique, ses vastes connaissances des textes fondamentaux de l'islam venaient du fait qu'il les avait appris par cœur. Il semblait avoir une compréhension superficielle, simpliste même, et peu de curiosité, des questions théologiques sous-jacentes ou de leur contexte historique. Il pouvait citer de longs passages du Coran et réciter un nombre impressionnant de *hadiths*. De plus, c'était un conteur fascinant et animé, mais il était incapable d'adapter les circonstances et la signification de ces paroles divines, prononcées et écrites 15 siècles plus tôt, pour englober la moindre réalité du XXI^e^ siècle. Les mots dans lesquels il avait investi l'essentiel de sa vie étaient précisément ceux qui avaient été dictés pendant 23 ans au Prophète, au VII^e^ siècle, quand il recevait les révélations d'Allah par l'intermédiaire de l'Ange Gabriel. Rien de ce qui s'était passé depuis n'avait la moindre répercussion sur le sens de ces mots ou pour Omar lui-même, son but ou sa destinée.

Omar le prédicateur essaya donc d'établir un lien personnel avec nous en tant que recrues possibles pour l'islam. Ses prédications tenaient en grande partie de sa vocation de *djihadi*. Il présentait de fréquentes preuves de l'appui d'Allah à sa cause en citant des situations où des anges, vêtus de rayonnantes robes blanches, accompagnaient des moudjahidines au combat, ce qui leur permettait de remporter des victoires inimaginables. Une fois, par exemple, 19 de leurs frères avaient tenu en respect, pendant 5 jours, toute une brigade mécanisée algérienne, forte de 3 500 hommes. Après en avoir tué environ 500, ils s'étaient retirés, laissant derrière eux trois compagnons martyrs tombés au combat, qui étaient montés vers la maison *moudjahidine* au paradis. Les yeux ronds d'étonnement des jeunes acolytes s'éclairaient quand Omar décrivait avec animation ces champs de bataille parsemés, il le rappelait, des corps démembrés des ennemis apostats châtiés, leurs membres noircis là où les anges les avaient frappés de leur féroce épée.

Il n'y a personne parmi nos ravisseurs avec qui nous ayons passé plus de temps, personne que nous ayons aussi bien connu qu'Omar, même s'il est toujours resté une espèce d'énigme.

Nous étions son projet. Nous avions l'impression qu'il était notre défenseur auprès de ses frères moudjahidines, mais d'aucune façon notre ami. Il dirigeait l'équipe qui nous avait enlevés et il avait été un acteur engagé et enthousiaste de cet enlèvement. Sa seule préoccupation était qu'il serve la cause du *djihad*. Il tenait pour son devoir islamique de nous expliquer et de justifier ce *djihad*. Dans les faits, il était l'agent de liaison de Khaled pour les otages, une responsabilité qu'il prenait très au sérieux et qu'il défendait jalousement.

Omar nous proposa certaines versions légèrement différentes des principales anecdotes de l'Ancien Testament : Adam et la fourbe Ève ; Abraham catapulté vers un grand feu qui n'a brûlé que ses liens ; Moïse séparant miraculeusement la mer Rouge (en 12 canaux distincts, contrairement à la version de Cecil B. DeMille). Il nous a lu l'histoire de Miriam, tirée du Coran, qui décrivait la vie de son fils, le prophète Isa (Jésus). Mais il a expliqué agressivement et d'une manière dédaigneuse qu'Isa ne pouvait être le fils de Dieu, que personne ne

pouvait être associé à Allah, et qu'Isa n'était jamais mort sur une quelconque croix.

Se joignant un soir à Louis et à moi pour observer une cascade de météores, Omar nous expliqua comment des milliers de *djinns* (génies), agissant au nom de Satan, étaient montés sur les épaules les uns des autres jusqu'à se rendre juste au-dessous du paradis pour pouvoir tendre l'oreille et écouter les anges parler de leurs projets et comment les anges, qui les avaient découverts, utilisaient à présent des éclairs de feu pour les précipiter vers la terre.

Omar parlait avec ravissement des délices du paradis. Oui, il y avait les 72 vierges, mais je n'étais pas au courant du fin détail qu'elles étaient invisibles les unes aux autres ; je suppose que c'était pour éviter les comparaisons désobligeantes. Et il y avait en effet des rivières de lait et de miel, et la résidence la plus humble était dix mille fois plus resplendissante que le plus magnifique palais sur la terre. Seuls les plus parfaits parmi les fidèles pourraient voir la face de Dieu et elle serait tellement splendide qu'ils en cligneraient des yeux pendant 40 ans.

Omar nous raconta avec beaucoup de respect et en détail ce qui nous amènerait au Jugement Dernier et ce que serait ce jour-là. Il parla des questions que poserait Gabriel au nom d'Allah, sur chaque partie et chaque organe du corps – qui ne pourraient bien sûr répondre que la pure vérité – afin de déterminer le droit de chaque individu d'accéder au paradis. Il décrivait les tortures de l'enfer dans leurs détails les plus méticuleux et les plus vifs, et il nous pressait instamment d'analyser nos options avec une grande attention. Le Jour du Jugement Dernier était d'ailleurs très proche, d'après lui, et il voulait que deux mécréants, vieux et faibles entre les mains d'Al-Qaïda dans le Sahara, en soient parfaitement conscients. Si nous devions mourir sans nous être soumis à Allah, les horreurs de l'enfer seraient pour nous immédiates et extrêmes. En ayant cela à l'esprit, il décrivait avec précision les Cinq Piliers de l'islam et expliquait fréquemment le geste très simple qui ferait de nous ses frères musulmans.

Un jour, Omar Un passa près de nous en trébuchant, avec un air affreux. De toute évidence, il s'en allait *loin* et il resta éloigné longtemps.

Il s'arrêta près de notre arbre au retour, le visage gris et préoccupé. « Avez-vous déjà vomi en même temps que vous expulsiez des selles sanglantes ? » demanda-t-il. Cet après-midi-là, la mine encore pire, il passa nous dire qu'il allait consulter un guérisseur traditionnel, mais il s'attendait à rentrer quelques jours plus tard. En fait, nous ne l'avons pas revu avant trois semaines. Quand il est revenu, l'air en forme, il expliqua que trois « vieilles femmes » avaient réussi à le suspendre à un cadre fait de bâtons et qu'il y avait passé des heures et des heures la tête en bas tandis qu'elles lui frappaient périodiquement la plante des pieds pour guérir ses maux d'estomac.

Notre relation avec Omar Un était complexe. Il était notre kidnappeur original, celui avec qui nous étions descendus dans notre propre enfer. Et pourtant, c'était l'un des seuls à s'arrêter pour venir bavarder avec nous, comme pour passer le temps. En apparence, c'était du prosélytisme – qu'il accomplissait avec zèle et passion – mais, seul parmi nos ravisseurs, il semblait authentiquement intéressé à notre bien-être au-delà, bien sûr, de la conservation d'un capital important. Il souhaitait désespérément que nous nous convertissions, d'une part parce qu'il croyait que ça nous sauverait des feux de l'enfer et d'autre part, bien sûr, parce que cela rendrait sa place au paradis un peu plus assurée. Mais il n'était jamais vraiment intéressé à ce qui se passait dans le monde extérieur, enfermé qu'il était dans sa bulle du VII^e^ siècle dans laquelle les soldats d'Allah vivaient. En termes militaires, il n'utilisait jamais sa fonction « récepteur » ; il était toujours l'« émetteur ».

Notre plus grande préoccupation à la perspective de voir Omar Un quitter camp Canada était moins la perte de notre prédicateur et causeur si distrayant que la disparition de celui que nous tenions pour un interprète plutôt bien intentionné à notre endroit, ce qui nous laisserait à la merci plutôt désobligeante et clairement hostile de Hassan ou d'Omar Deux. Perspective désolante.

Nous devions mieux saisir l'ampleur de cette perte éventuelle lors d'une de nos rares réunions avec le commandant du camp, Abdul Rahman. Cette bizarre discussion entre AR, Louis et moi, Hassan servant d'interprète, eut lieu dans la totale obscurité, ce qui excluait l'aide des gestes et des expressions du visage. À un certain

moment, courant le risque de susciter sa colère, j'ai demandé à Abdul Rahman ce qu'il pouvait nous dire au sujet des négociations qui avaient peut-être lieu. Quand la question fut traduite par Hassan, à notre grand étonnement et enthousiasme, AR répondit sur un ton neutre et pendant un long moment, peut-être trois minutes, après quoi nous nous sommes tournés, impatients, vers Hassan qui ne nous donna qu'un maigre « Elles avancent ». Louis et moi étions assis là, retenant notre souffle, désespérés d'en savoir plus, mais rien d'autre ne vint.

Puis survint un bref et vif échange entre AR et Hassan, où il s'agissait sans doute de ce que Hassan n'avait pas interprété. Nous avions l'impression que l'émir du camp donnait à Hassan l'ordre de nous dire ce qu'il avait dit mais que ce dernier s'y refusait, insistant que nous n'avions pas droit à cette information. Même si nous étions tentés de le faire, Louis et moi avons décidé que nous n'avions rien à gagner à intervenir dans cette discussion et à demander une interprétation meilleure ou plus complète. Si nous l'avions fait, quelqu'un aurait sérieusement perdu la face, ce qui aurait été de mauvais augure pour nous, et même si AR devait gagner, il n'y avait aucune assurance que Hassan dirait quoi que ce soit qu'il n'avait pas envie de dire. AR semblait le comprendre aussi et, évidemment frustré, il laissa tomber. Mais il n'y avait rigoureusement rien là qui indiquât qu'une solution rapide à notre situation était à portée de la main.

- - -

Omar Deux, le guerrier *djihadiste* barbu, aux yeux foncés, aux cheveux bouclés, était beau, sans conteste : une version plus musclée, plus grande, plus mince, plus solide d'un Omar Sharif dans la mi-trentaine. Je lui dis une fois qu'il semblait sortir du même moule que le grand prince guerrier Saladin, une comparaison qu'il aima beaucoup, même si en la faisant je cherchais à lui rappeler la réputation bien établie de Saladin comme chevalier hardi au combat et généreux envers ses prisonniers, y compris les chrétiens.

jamais beaucoup de sa chère PK. Finalement, il fit lui aussi partie du personnel attaché à Jack.

De temps à autre, lorsque Omar Un ou Omar Deux bavardait avec nous, Al Jabbar venait faire un tour, s'asseyait et nous écoutait pendant 20 à 30 minutes avant de nous faire un salut et de partir. Il lui arrivait de nous apporter de petites choses (des allumettes, un bonbon) quand il était en route vers son quart de garde.

C'est lui qui prit les photos de « preuve de vie » de Louis et moi ensemble et séparément avec son téléphone cellulaire Nokia en expliquant, surtout par signes, ce qu'il voulait faire et où il voulait que nous nous asseyions. Lorsque nous lui demandâmes le but de ces images, il dit « famille, famille » et mima le parcours des larmes en faisant des bruits de sanglots, « waah, waah », avant de prendre les photos.

Il nous montrait régulièrement sur l'écran de ce même téléphone des photos de son épouse de 19 ans, Miriam, morte en couches début janvier, peu après notre enlèvement. La petite fille, leur deuxième enfant, avait survécu et s'appelait Aisha. Un soir où il marchait près de là où nous étions, tard dans la nuit, il éveilla Louis, avec qui il avait un lien particulier, et sans un mot lui montra les photos avant de disparaître dans l'obscurité. Par l'intermédiaire d'Omar Un – qui hésitait évidemment à transmettre cette information – Al Jabbar raconta toute l'histoire de la mort de Miriam et nous parla de ses rêves où elle lui était apparue, venue du paradis où, disait-elle, elle s'appliquait à aménager une « maison *moudjahidine* » pour eux tous.

- - -

Nous avons d'abord connu Omar Trois sous le nom de « *Big Guy* » quand nous l'avons vu au loin après quelques semaines au camp Canada. Il était différent des autres. C'était un grassouillet, un peu plus âgé, et de toute évidence pas un guerrier. Il devint vite évident que Big Guy, sans être le commandant, était l'agent le plus haut gradé dans le camp et fournissait probablement à Jack des échos de la situation.

Un jour, je demandai à Big Guy quel était son nom et à la surprise évidente d'Omar Un, avec qui il était en train de parler, il répondit

« Omar ». C'était peut-être l'un de ses nombreux alias mais il devint Omar Trois, ou « O3 ». Même si lui aussi est demeuré plutôt distant (son français était très mauvais), il a toujours eu une attitude positive envers nous.

- - -

Suleiman avait 20 ou 21 ans. C'était un garçon plutôt simple venu de la côte méditerranéenne à l'est d'Alger. Il ramait en quelque sorte dans la direction du courant, se montrant sympathique ou hostile à notre endroit selon la dernière personne avec qui il avait parlé. Avant de se joindre au groupe, il avait été récolteur de miel, c'est-à-dire qu'il suivait des abeilles jusqu'à leur nid, s'emparait du miel et le vendait dans les petits marchés locaux. Il était un peu lent d'esprit, au point que Jack le trouvait dangereux et, finalement, il disparut, nous abandonnant la grande natte de plastique qu'il nous avait prêtée.

Au moins aussi important que cette natte était le fait qu'après quelques semaines au camp Canada, nous avions mentionné à Omar Un et aussi à Suleiman à quel point nous apprécierions d'avoir quelque chose à lire. On nous avait refusé l'usage de la version arabe-français du Coran – en tant qu'infidèles, nous n'avions pas le droit de toucher le livre sacré – mais nous espérions avoir accès à de vieux journaux, des magazines, n'importe quoi. Soudain, un beau jour, Suleiman est apparu avec un épais livre de poche à la main, un manuel d'histoire pour ce qui semblait être la dernière année de lycée en Belgique. Le livre faisait environ trois centimètres d'épaisseur et il constituait le second d'une série de quatre volumes consacrés à l'histoire du monde et à l'histoire de la Belgique (traitées à peu près moitié-moitié) depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Ce volume couvrait la période depuis la naissance du Christ jusqu'à l'an 1000 et l'introduction expliquait que le volume 3 mènerait les élèves jusqu'à la Renaissance et la Réforme, tandis que le dernier volume, le quatrième, traiterait du XVII^e^ au XX^e^ siècles.

Le livre était bien illustré, rempli de tableaux encadrés et de citations importantes. C'était exactement ce que nous avions souhaité. Louis commença immédiatement à le lire à voix haute pendant une

quarantaine de minutes chaque après-midi, ce qui devint un moment que nous attendions impatiemment, un répit dans notre monotone routine quotidienne. En plus d'être intéressant et de nous fournir de nombreux sujets de réflexion et de discussion, le manuel était usé, marqué de curieuses annotations manuscrites en marge et présentant de nombreux passages nettement soulignés, surtout, et il fallait s'y attendre, au moment d'atteindre les VII^e^ et VIII^e^ siècles, lors de la naissance et de l'expansion de l'islam.

À mesure que nous passions plus de temps avec Hassan et apprenions à connaître davantage sa manière de penser et de parler, nous étions de plus en plus convaincus que les livres lui appartenaient. Mais nous faisions bien attention de ne pas manifester à l'homme masqué que nous avions établi ce lien, car nous pensions qu'il s'en serait senti moins en sécurité sous son déguisement.

Omar Un et Hassan insistèrent agressivement pour savoir comment ce livre nous était parvenu et nous ne vîmes pas de raison de mentir, indiquant que Suleiman avait répondu à notre demande de matériel de lecture. Ils en furent clairement mécontents tous les deux, mais non seulement nous permit-on de garder le livre, mais quand nous eûmes terminé sa lecture on nous fournit le volume 3. Nous n'avons jamais vu le premier ni le dernier tome.

Un jour, Suleiman passa près de nous lors d'une des rares occasions où nous pouvions laver notre linge. Nous observant pendant un instant, évidemment dégoûté, il nous posa une question qui aurait été politiquement lourde de sens au Canada : « Est-ce que vos femmes font ça, au Canada ? » Encore une fois, la vérité semblait de mise et je répondis que oui, d'habitude c'était le cas, mais que parfois nous faisions la lessive nous-mêmes. Quand il secoua la tête, répugné et étonné à la fois, nous lui demandâmes à notre tour si ses épouses (il avait dit qu'il en avait deux) faisaient sa lessive. Ce chasseur de miel réagit avec une authentique révulsion : « Bien sûr que non ! Il y a des esclaves pour cela ! » Et il poursuivit sa marche, écœuré.

- - -

Le surnommé « Chaussettes » était un garçon touareg de 18 ou 19 ans extrêmement aigri et querelleur. Il nous faisait la moue chaque fois qu'il s'abaissait jusqu'à regarder dans notre direction, ce qui était rare. C'était un disciple loyal de Hassan, totalement obnubilé par lui, en qui cet enfant impressionnable voyait le plus intraitable et militairement discipliné du groupe. Je n'ai aucun doute que lui-même aurait aussi aimé nous faire du mal. Nous l'appelions Chaussettes à cause de l'habitude qu'il avait d'entrer le bas de ses pantalons dans ses chaussettes aux genoux de couleurs fluorescentes, vertes, jaunes ou bleues.

Il y avait un autre Touareg dans la troupe de Belmokhtar. Un personnage tout droit sorti d'un film : environ 17 ans, très hargneux, grand et mince, à la peau ni pâle ni foncée, avec les caractéristiques touareg classiques : un nez fort, mince et droit. Nous l'appelions « le kid Touareg ». Je ne crois pas qu'il ne nous ait jamais dit quoi que ce soit, mais dans les premiers jours au camp Canada, il était souvent le garde chargé de m'accompagner *loin ;* à ces occasions, il s'approchait inévitablement de moi et avec des gestes précis pointait du doigt mon alliance, puis lui-même, ce qui signifiait : « Donne-la-moi. » Je lui montrais par gestes que je ne pouvais la retirer, ce qui ne le satisfaisait guère, puis accélérais le pas.

Lui aussi faisait partie des admirateurs inconditionnels de Hassan, et après un certain temps ce dernier nous approcha, Louis et moi, pour exiger que nous lui donnions nos alliances. Nous pensions qu'il s'agissait pour lui de manifester à son entourage qu'on lui obéissait plutôt que d'acquérir un plus grand butin de guerre pour lui-même. Chacun de nous fit un effort pour retirer l'anneau. Hassan nous donna du savon, mais les anneaux ne bougeaient pas, même émaciés comme nous l'étions. À la fin, Hassan leva les mains d'impatience et partit d'un pas lourd, une fin plutôt heureuse étant donnée l'autre option.

- - -

Le plus remarquable parmi les enfants était, sans aucun doute, le jeune malheureusement nommé Al Zarkaoui, un garçon de 12 ou 13 ans, petit, à l'allure très européenne. Il était en quelque sorte la

mascotte du groupe, qui encourageait ses fanfaronnades agressives et ses grotesques bravades viriles. Au départ, ce mini-moudjahid semblait représenter un mélange explosif et classique d'enfant-soldat vicieux et invulnérable ajouté à la volonté de plaire à ses supérieurs. Al Zarkaoui parlait bien français mais, à part quelques tentatives de grognements stridents, il ne nous a parlé que rarement pendant les deux premiers mois. Mais il ne manquait jamais de marcher délibérément sur le lieu où nous dormions, de nous éclabousser de sable la nuit et de chercher à nous maintenir éveillés le plus possible quand il était de garde.

Les autres ne cherchaient en rien à l'arrêter de se comporter ainsi. Pour quelque raison on lui permettait ces incartades qu'on aurait défendues aux autres. Une fois, au milieu de la nuit, Louis se leva pour aller uriner et découvrit Al Zarkaoui et Suleiman assis à quatre mètres de nous, pointant leur fusil comme pour faire feu dans notre direction tout en riant aux larmes. Al Zarkaoui était si petit que quand il marchait vers son poste de garde avec la courroie de sa kalach sur sa maigre épaule, la crosse laissait un mince tracé derrière lui dans le sable.

Graduellement, Al Zarkaoui devint plus chaleureux envers nous, en venant même à passer nous voir pour bavarder (le seul enfant à qui on le permettait et qui était assez audacieux pour le faire).

Le jeune Abdul Rahman, un autre préadolescent – nous l'appelions AR2 – était un cas plus complexe. Il avait dû entendre autour du feu que les adultes autour de lui souhaitaient nous convertir, alors un beau jour il saisit le vénérable Coran, vint s'asseoir sur notre couverture et commença à lire à voix haute, nous ne savions au juste dans quelle langue. Ce devait être une version de ce qu'il croyait être du français, mais nous ne comprenions rien de ce qu'il disait. Après un bon moment, il ferma le livre sacré d'un claquement et demanda : « Êtes-vous maintenant prêts à vous soumettre à Allah ? » Aussitôt que nous commençâmes à lui présenter notre explication élaborée et bien rodée des raisons pour lesquelles nous n'étions pas prêts, il s'éloigna, outré, sans nous jeter un regard.

Nous avons parlé à Omar Un des efforts d'AR2, pensant qu'il serait heureux du zèle et de l'initiative que le garçon avait montrés, mais au contraire, AR2 eut de gros problèmes. Non seulement avait-il tenté de s'arroger le rôle d'un professeur de religion, pour lequel il n'avait aucune espèce de préparation, mais ce petit morveux avait tenté d'usurper le rôle privilégié d'Omar en tant que missionnaire en chef. Comme résultat, nous avons fait d'AR2 un implacable ennemi.

- - -

Nous n'avions que des relations limitées avec la plupart de nos geôliers, soit – comme pour Abdul Rahman, Jaffer, Abou Isaac, Abou Mujahid et, plus encore, Chaussettes, Ahmed, Abdallah et « Favoris » – parce qu'ils voulaient avoir à faire avec nous le moins possible, ou parce que – comme Obeida, Ali, Harissa et AR2 – on les en dissuadait directement. Mais même pour ceux qui nous détestaient passionnément, comme tout ce que nous représentions, certains contacts étaient inévitables.

Moussa « le vétéran » était un fabricant de bombes qui avait joué de malchance. Il était aveugle et avait perdu la main droite, mais il était traité avec respect et déférence la plupart du temps. Il exigeait beaucoup d'attention, cependant, et la décision de le garder au sein d'une unité combattante active en campagne était remarquable étant donné le prix opérationnel très lourd qu'il représentait. On semblait tout à fait prêts à payer ce prix et je ne peux que supposer qu'on pensait que cela lui était dû. Son seul contact avec nous fut une tentative unique de nous prêcher les joies de l'islam, devoir qu'il accomplissait dans l'espoir d'améliorer ses chances d'aller au ciel.

Nous n'avons guère vu Imam Abdallah, mais nous entendions sa voix douce, mélodieuse, veloutée, plusieurs fois par jour quand il dirigeait la prière de ses frères. Pour dire la vérité, c'était une voix réconfortante, qui nous soulageait. C'était un beau jeune homme dans la mi-vingtaine. Omar Un nous expliqua que les imams étaient choisis sur la base de leur connaissance supérieure des textes sacrés. Abdallah parlait peu français et n'était guère intéressé à nous. C'était le principal soutien de Moussa et il s'assurait que ce cas de charité ambulatoire recevait le secours et l'attention nécessaires.

Obeida était un jeune homme tranquille de 20 ans, originaire de Kano, dans le nord du Nigeria. Il était timidement amical et parlait un peu l'anglais, mais les frères n'encourageaient pas ses contacts avec nous. On le voyait s'asseoir des heures en plein soleil pour psalmodier des vers du Coran, mais il nous paraissait solitaire et malgré des efforts sporadiques d'Omar Un, qui criait tout à trac : « Allez, Nigeria, allez ! » chaque fois qu'il voyait Obeida, ce jeune homme ne s'intégrait pas dans le groupe.

Ali était un autre mitrailleur à la PK. Comme Hassan, Ibrahim, Obeida et Abou Isaac, c'était un Noir, et il y avait un grand fossé entre ceux qui étaient des Noirs et ceux qui ne l'étaient pas, même si les Omar et Jack insistaient pour affirmer le contraire. Louis et moi estimions qu'Ali venait du nord de la Côte d'Ivoire, ou peut-être de la Guinée, mais dans les faibles échanges que nous avons eus avec lui en pidgin français, nous n'avons pas pu en juger clairement.

- - -

Même si c'est lui qui avait tourné la première vidéo « preuve de vie », notre première conversation avec Julabib eut lieu quelques semaines après le début de notre captivité. Le moment fut mémorable. Seul, il s'approcha de notre position relativement isolée et, debout sur le bord de nos couvertures, il se présenta en disant, en anglais : « *Hi, I'm the media guy.* » (« Bonjour, je suis en charge des médias. ») Nous avons vite appris que c'était pratiquement tout ce qu'il savait d'anglais, mais avons trouvé intéressant qu'il fit l'effort de se présenter de cette façon. Dans les faits, il voulait améliorer son anglais et, à trois ou quatre occasions subséquentes, je lui ai donné quelques leçons rudimentaires. C'était un étudiant sérieux, doté d'une remarquable mémoire et d'une bonne oreille.

Pendant ces leçons, nous avons nous aussi beaucoup appris. À l'intérieur du groupe, il y avait une hiérarchie informelle mais véritable, un peu comme les officiers et les recrues dans la plupart des unités de Forces spéciales. Dans ce cas-ci, les officiers étaient presque tous des Algériens (nous les appelions « la Mafia ») alors que les recrues étaient soit des pays subsahariens, soit de très jeunes Algériens. La plupart des officiers étaient membres du Conseil, un

groupe qui semblait se réunir irrégulièrement pour discuter des principales questions de politique et peut-être de théologie pour autant qu'elles concernent les opérations. Le Conseil se réunissait aussi pour discuter avec Jack chaque fois qu'il se présentait au camp. Le Conseil était formé des membres de haut rang de l'équipe de Jack (Ahmed, Julabib et Al Jabbar) ; son représentant dans le camp, Omar Trois ; l'émir du camp (d'abord AR, ensuite Jaffer) ; ainsi qu'Omar Un, Omar Deux et Imam Abdallah. Hassan était particulièrement amer de son exclusion de ce groupe.

Julabib était peut-être le seul membre du conseil qui aurait pu être mauritanien plutôt qu'algérien, mais nous n'en avons jamais été certains. Il avait de toute évidence une bonne formation et avait probablement fréquenté une école technique quelque part dans la région. Il maîtrisait bien la technologie de l'information et il était à l'aise pour surfer sur Internet. Il connaissait aussi le jargon et tous les termes techniques, me montrant même sur l'écran de son cellulaire des photos de moi que je ne connaissais pas, de l'époque où j'étais ambassadeur du Canada auprès des Nations Unies. Nous avons une fois parlé de Photoshop (il utilisait la vieille version Photoshop 5 tandis que j'étais plus avancé, avec le CS2) et il me montra diverses manipulations photographiques (George W. Bush se transformant en cochon et d'autres clips rigolos) prouvant qu'il savait comment diffuser de l'information sur le Net.

Même s'il était habituellement souriant et très détendu, je pouvais voir dans le regard de Julabib qu'il était toujours notre ennemi. Techniquement, il était le plus sophistiqué de nos kidnappeurs (se tenant à jour des réactions à notre enlèvement au Canada) et, avec Jack et Hassan, parmi les plus dangereux. Je soupçonne qu'il n'était pas un membre attitré de la *katiba* de Belmokhtar, mais qu'il appartenait plutôt au secteur presse et propagande d'AQMI, Al Andalus.

\- - -

Hassan, comme Julabib, était dans le milieu de la vingtaine. Il était de loin le plus complexe, le plus intelligent, le plus effrayant de nos fanatiques geôliers. Son excellent français à l'accent européen dénotait

un certain niveau d'instruction ; il connaissait bien l'Europe de l'Ouest et les principales tendances socio-économiques de son histoire. Il me demanda un jour : « Qui était le meilleur leader, Napoléon, Hitler ou Staline ? » Il possédait une bonne formation militaire et en apparence un bon instinct tactique. Avec moi, il passait en un clin d'œil de la relation élève-maître à celle de ravisseur-otage, et vice-versa. Il était presque toujours menaçant et agressif et je n'ai jamais vu quelqu'un qui manifestait aussi clairement sa susceptibilité, toujours prêt à en vouloir à tout le monde. Il voulait se venger de tous, mais je n'ai jamais bien compris pourquoi. À un certain moment, il réfléchit à voix haute en disant : « J'ai pensé rejoindre les Brigades Rouges ou Baader-Meinhof, mais ces groupes n'étaient pas vraiment sérieux. Al-Qaïda m'allait beaucoup mieux. »

J'ai vraiment l'impression qu'Hassan souffrait d'une sorte de trouble de l'humeur. Je n'ai aucune connaissance médicale de ces troubles, mais à mes yeux, il en offrait les signes, sans médication. Il avait un QI très élevé, et une capacité étonnante pour apprendre et traiter l'information. Il me dit un jour, tout à fait sensible au malaise que sa présence nous causait : « Je regrette de m'imposer à vous ainsi tout le temps, mais ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de parler à un professeur d'université » – ce que je ne suis pas, bien évidemment, mais il se satisfaisait de quelqu'un qui n'avait été qu'associé à une université – « et je veux profiter pleinement de cette occasion », avant d'ajouter, sombrement, « pendant que je le peux encore. »

Je lui appris à jouer le jeu des Vingt Questions et avec un peu de paternalisme je décidai de choisir des sujets qui seraient, selon moi, à l'intérieur de son champ de connaissance. La première fois, il a trouvé Winnie Mandela en 7 coups ; j'ai raté son Al Capone en 20. Intellectuellement, il était affamé. Aucun des frères ne souhaitait même de loin discuter des sujets qui occupaient son esprit. Les discussions que nous avions, lui et moi, portaient sur tout l'éventail de ces questions-là. À part la cupidité, quelles sont les causes des différences grandissantes de richesse dans les pays capitalistes, et quelles seraient les solutions ? Quand les politiques de l'extrême droite commencent-elles à chevaucher celles de l'extrême gauche ? Que serait-il arrivé si Napoléon – ou Hitler – n'avait pas envahi la

Russie ? Est-ce que les Nations Unies étaient un échec ? Même s'il entamait ces discussions avec l'esprit à contre-courant, assez classique, d'une gauche prévisible, une fois dans le vif du sujet, il laissait son insatiable curiosité et sa soif intellectuelle l'emporter. C'était parfois excitant de voir où ça le menait.

Il débordait à un point explosif d'une colère et d'une violence réprimées. En cela, il me faisait une peur immense. Il avait été là au moment de l'enlèvement, mais je ne me souviens pas de son expression au moment même de l'événement. Après ces minutes brèves et violentes, il avait toujours porté un masque très serré et c'était forcément à cause de nous. Je redoutais le jour où il se montrerait sans masque.

Un jour, Hassan courut vers nous en brandissant sa radio à ondes courtes, et exigea que nous écoutions une émission de Radio France international sur Darwin, puis nous demanda notre réaction. Cela nous plaçait dans une situation difficile et j'eus recours aux banalités diplomatiques dans le genre : « Eh bien, Hassan, il y a un grand nombre de personnes très sages qui considèrent que la théorie de l'évolution de Darwin est prouvée quotidiennement », puis j'eus le malheur de dire à cet homme d'une taille plutôt petite que les gens, partout sur la planète, avaient tendance à devenir plus grands, plus forts et à vivre plus vieux grâce à une meilleure diète.

Il frémit et insista au contraire sur le fait que les gens rapetissaient, devenaient plus massifs et vivaient moins longtemps (sans doute par rapport aux géants vieux de 905 ans qui apparaissent dans les écritures musulmanes ou aux tortionnaires sataniques dans son enfer). Il ressentait clairement un conflit intérieur et ne réagit pas à nos doutes hérétiques puisqu'il les partageait, bien évidemment. Mais il était troublé par les preuves que nous avions posément présentées et par notre conviction tandis que je chantonnais discrètement la superbe chanson de George Gershwin, *It Ain't Necessarily So.*

Une semaine après notre arrivée à camp Canada, Hassan nous donna quelques feuilles de papier quadrillé tirées d'un cahier d'exercices à spirale et un seul stylo Bic tout mâchouillé. Chacun de nous devait rédiger un *curriculum vitæ* détaillé. Sans mes lunettes,

j'écrivis en grandes lettres majuscules et comme je ne pouvais même pas me relire, je demandai à Louis de le faire pour m'assurer que c'était lisible et que je n'avais rien inscrit qui pourrait nuire à notre situation.

Louis fut appelé à rencontrer Hassan séparément. Je pouvais les voir en train de parler dans une grotte à une hauteur d'environ quatre mètres dans la paroi du *wadi*, à peu près à 200 mètres au sud de notre arbre. Quelques heures plus tard, Hassan revint vers moi et m'emmena quelques centaines de mètres dans la direction opposée, laissant Louis dans la grotte. Je lui demandai quand je reverrais Louis ; il me répondit que cela ne me regardait pas. Comme je refusais cette réponse, il concéda finalement « dans quelques jours » et je ne pus rien savoir de plus.

Nous passâmes d'abord en revue ma carrière dans la fonction publique et ma mission du moment avec les Nations Unies, mais il ne semblait guère intéressé à ce que j'aurais cru être des détails importants (par exemple, mes six ans en tant que sous-ministre de la Défense). C'était plutôt comme s'il voulait remplir les cases d'un formulaire. À mesure que des domaines étaient mentionnés et commentés lors de mes divers « interrogatoires », il me demandait de rédiger un bref essai sur un sujet donné, par exemple est-ce que je croyais que l'action d'Israël dans la Bande de Gaza, qui commençait à peine, était un crime de guerre, ou pourquoi à mon avis le Canada avait-il choisi de ne pas participer à la coalition de 2003 en Irak, mais s'était joint à celle qui était intervenue en Afghanistan. En ce qui me concerne, l'interrogatoire n'a jamais été violent. Dans les faits, je n'ai d'ailleurs jamais été menacé de violence comme Louis l'a été de son côté. Les discussions aboutissaient toujours à des débats véhéments et souvent immatures sur des questions d'intérêt mondial et j'en vins rapidement à croire qu'il s'agissait bien plus d'une bouffée d'oxygène estudiantine pour un Hassan intellectuellement affamé, que d'un apport véritable à la banque d'informations d'Al-Qaïda.

L'aspect le plus pénible de cette période, cependant, était le fait que Louis et moi étions complètement séparés. Et puis, aussi soudainement que ça avait commencé, ça s'est terminé au bout de

trois jours. On nous a réunis tard en soirée pendant une pluie lourde et froide. C'est le commandant de l'époque, Abdul Rahman, et Omar Un qui escortèrent un Louis grelottant et mouillé jusqu'à notre ancienne position, où j'étais déjà revenu. Je suis presque certain que c'est parce que Hassan – qu'ils n'avaient jamais aimé et en qui ils n'avaient pas confiance – avait reçu l'ordre de cesser ses interrogatoires. En ce qui concernait le groupe, ses petits jeux étaient terminés. Les autres, en tout cas ses supérieurs, n'étaient en rien intéressés à ses « produits », ils voulaient surtout s'assurer de notre survie de corps et d'esprit, ne serait-ce que dans leur propre intérêt.

L'expérience de Louis avait été différente de la mienne : interrogatoire plus agressif et moins semblable à une promenade dans le syllabus d'un cours de troisième année de Politique mondiale contemporaine. Hassan l'avait menacé de le laisser nu et attaché à un poteau en plein soleil du midi. Ce n'est pas arrivé, mais il a craint à tout moment que cela se fît. Nous étions extrêmement heureux de nous retrouver.

En somme, mon interrogatoire n'était pas sérieux. Hassan ne semblait pas être à nos yeux un des frères ; il était plutôt un exclu. Ses habiletés et instincts militaires étaient de loin les plus solides mais de telles connaissances, malgré un grand effort de Hassan pour les partager, ne modifiaient en rien la pratique routinière et fataliste de la *katiba.*

Hassan en voulait particulièrement à Louis et entretenait une constante méfiance de tous ses gestes. Même si ses compagnons moudjahidines ne s'intéressaient guère à Hassan, quelques-unes de ses calomnies demeurèrent et formèrent la base de l'accusation selon laquelle Louis avait *mauvais caractère.*

Quand mes vêtements furent détériorés au point où mes pantalons tombaient en lambeaux, on me fournit une improbable djellaba rayée ton sur ton dans des nuances de gris, plutôt formelle, une sorte de soutane descendant bien en dessous des genoux. Ce vêtement avait un haut col mao, se fermait grâce à une longue série de boutons à l'avant et était accompagné d'un pantalon du même tissu. Les vêtements de Louis étant dans un état à peine meilleur que les miens, je lui donnai ma tunique et gardai les pantalons. Le lendemain, au

moment où nous commencions notre marche sur la piste de camp Canada, Hassan salua de loin Louis, qui était vêtu de sa nouvelle et longue tunique, par un bruyant « Bonjour, Rabbin ! »

Je doute qu'aucun de ces guerriers salafistes ruraux, à part Hassan grâce à son éducation européenne, eût jamais posé les yeux sur un rabbin, mais les enfants prirent goût au jeu et, excités, s'y joignirent avec une joie sinistre.

L'histoire de déclarer que Louis était juif avait commencé comme une raillerie de Hassan, qui comprenait fort bien comment nous allions interpréter cette boutade. Elle se développa rapidement et nos gardes, surtout les plus jeunes (qui adoraient Hassan et son ardeur obscure) tentèrent de regarder Louis de profil pour confirmer que son nez était en fait sémitique. Les plus intrépides parmi eux nous demandaient, à moi ou à Louis, si en fait il était Juif, afin de pouvoir en toute confiance observer un exemple de leur ennemi juré, si régulièrement diabolisé par leur grossière machine de propagande. Si absurde soit-elle, l'affaire nous glaçait puisqu'elle venait de personnes qui nous disaient régulièrement, tout simplement : « Chaque fois que nous rencontrons un Juif, nous l'éliminons. »

J'affirmais, sans succès mais me détestant quand même de jouer leur sordide petit jeu raciste, que Louis ne pouvait pas être Juif ; que sa famille avait quitté La Rochelle au début du XVIII^e^ siècle et qu'elle était canadienne depuis 14 générations ; que le cardinal Richelieu et la toute-puissante église catholique avaient refusé que « des éléments instables » (comme les Juifs et les protestants) voyagent vers la Nouvelle-France. Personne ne s'intéressait à ces faits ; ils étaient sans valeur, douteux et obscurs pour ces habitants du désert. Ils avaient leur propre histoire, elle leur plaisait, et elle devint inexorablement une croyance reçue autour du feu.

Après plus de deux semaines de cette situation, nous étions assis sur notre couverture lors d'une tranquille et douce soirée à écouter Omar Un raconter ses intéressants contes coraniques au sujet de la bravoure des compagnons du Prophète quand d'autres frères se joignirent à nous : d'abord Abdul Rahman, puis Al Jabbar et Omar Deux, et finalement le jeune Al Zarkaoui et quelques autres.

Lors d'une interruption dans l'histoire que contait Omar, Al Jabbar, montrant Louis du doigt, dit quelque chose en arabe et demanda plutôt formellement à Omar de lui servir d'interprète. Omar dit qu'Al Jabbar avait été frappé dès la première fois qu'il avait vu Louis, il avait même été au bord des larmes à cause de la ressemblance de Louis avec son père – le même menton, le même nez. En fait, dit-il avec un air triste, s'il avait croisé Louis dans une rue d'Alger, il l'aurait pris pour son père qu'il n'avait pas vu depuis près de 20 ans. Plusieurs des frères présents échangèrent des regards et il ne fut à peu près plus jamais question de la judaïté de Louis.

Une fois ce mythe démonté et abandonnées les références au « rabbin », des rumeurs plus subtiles et infondées surgirent, voulant que Louis manifestait peu d'attirance pour l'islam, ou qu'il était irascible, ou anti-Arabe, ou favorable à l'engagement occidental en Irak et en Afghanistan. J'avais beau tenter de nier les soupçons de Louis qu'il s'agissait de monter un coup contre lui en vue de lui réserver un sort fâcheux par la suite, c'était bien de cela qu'il s'agissait, et nous le savions tous les deux. Ces fanatiques avaient besoin d'une justification politico-religieuse pour chaque geste, chaque pensée, chaque préjugé.

Et même le geste élégamment présenté par Al Jabbar ne mit pas fin au harcèlement de Hassan contre Louis et aux accusations selon lesquelles il manquait en quelque façon de respect envers les frères ou s'adonnait à diverses formes d'espionnage. Ce harcèlement est simplement devenu plus discret.

CHAPITRE 9

NOUS ET EUX

Comme l'esseulé dessus sa route
Qui marche en crainte et tremblement,
Et qui, tournant le dos, avance
Sans plus jamais se retourner :
Sachant qu'il y a un diable horrible
Tout près de lui sur ses talons.

Louis et moi parlions anglais entre nous, en espérant que cela rendrait nos conversations un peu plus discrètes. Louis est parfaitement bilingue, il parle anglais sans accent. Je suis très à l'aise en français, même si je m'entends souvent commettre des fautes. Nous en étions à notre quatrième semaine, cependant, quand un soir je remarquai à une vingtaine de mètres qu'Omar Un s'approchait de nous, le Coran dans la main (la main droite, bien sûr). Je me tournai vers Louis, qui était tout proche, de l'autre côté, et lui dis, sur un ton que j'aurais cru plutôt neutre : « *Louis, here comes Omar for a reading.* » (« Louis, voici Omar qui vient nous faire la lecture. »)

Avant que Louis n'eût le temps de répondre, Omar déclara simplement – dans un anglais remarquable : « *Yes and I hope you will enjoy it today.* » (« Oui, et j'espère qu'elle va vous plaire aujourd'hui. ») Nous en sommes restés bouche bée et avons immédiatement fait défiler dans notre esprit tout ce que nous avions pu dire en anglais à portée de l'oreille d'Omar pendant les 30 jours qui avaient précédé. Nous avions fait attention, certes, mais assez ? Quand, un peu secoués (à son grand plaisir), nous lui avons demandé quelles étaient

ses connaissances linguistiques, nous avons appris que l'anglais n'était que l'une des sept langues que ce prêcheur itinérant parlait couramment.

- - -

Louis et moi avons fait maints efforts pour établir un rapport de travail efficace, utile et même respectueux avec nos ravisseurs, sans paraître obséquieux ou serviles pour autant. Nous voulions bien sûr tisser une relation qui réduirait d'autant les épreuves de notre captivité tout en forgeant aussi, nous l'espérions du moins, un rapprochement qui rendrait notre exécution moins probable. Nous tentions de maintenir à un minimum absolu les demandes et les plaintes, afin que lorsque nous avions vraiment besoin de leur attention, nos chances fussent meilleures de l'obtenir.

Nous avons cherché à acquérir leur confiance et leur respect en démontrant que nous étions des individus forts et autonomes, convaincus de la valeur et de l'importance de notre mission pour les Nations Unies, de même que de l'orientation et du but de notre travail et de notre vie. Mais nous voulions aussi démontrer par nos paroles et nos gestes que nous n'étions pas hostiles à l'islam, ni aux musulmans, une religion et un peuple que nous respections même si nos connaissances du monde musulman n'étaient pas aussi développées qu'elles auraient pu l'être.

Depuis le début de cette épreuve, il s'avérait parfaitement clair que leur lecture particulière et fondamentaliste de l'islam influencerait tout ce qui concernerait notre enlèvement et sa résolution. Nous avons donc cherché à en apprendre le plus possible sur cette importante religion mondiale, à donner des preuves visuelles de notre intérêt pour ses textes et sa philosophie sous-jacente et, un défi encore plus grand, à nous ouvrir à ses enseignements. Nous accueillions donc positivement les prédications d'Omar et étions intéressés à la philosophie salafiste, aux croyances mystiques et aux modes de vie d'Omar Deux, tout en laissant volontairement ouverte la question de la possibilité d'une éventuelle conversion.

Le traitement que nous avons reçu aux mains d'AQMI peut utilement être comparé à celui qu'a subi Soumana Moukaila, notre chauffeur des services de l'ONU. Soumana était musulman, un esclave ou un serviteur d'Allah, un frère dans la foi de nos ravisseurs, un membre de la *ummah*. Nous étions mal informés à son sujet, mais il nous semblait être un musulman pratiquant et consciencieux. Ne l'ayant rencontré que 36 heures avant notre enlèvement, nous le connaissions très peu, mais nous savions qu'il était de compagnie agréable, un homme de famille, un très bon chauffeur et que, quand c'était possible, il participait aux prières quotidiennes.

Il n'adhérait pas à la philosophie extrême de fanatisme fondamentaliste du VII^e^ siècle de nos ravisseurs d'Al-Qaïda, mais en tant que coreligionnaires ils étaient obligés, au moins en apparence, de le traiter différemment de nous, *kafirs* (non croyants) et ennemis infidèles, c'est-à-dire : à grande distance.

En fait, je pense qu'on l'a traité bien pire que nous. Il mangeait avec eux – ce que nous n'avons jamais fait –, il s'asseyait autour du feu avec eux et mangeait à même leur plat unique. Il priait avec eux et subissait d'infatigables prêches, parfois trois ou quatre d'entre eux s'adressant simultanément à lui, sans fin, à quelques mètres de nous, et jusque tard dans la nuit. Ils faisaient tous les efforts imaginables pour l'amener à leur pratique fondamentaliste, une vraie tentative de lavage de cerveau. Je ne crois pas qu'ils y soient arrivés, mais qu'est-ce que j'en sais ?

On nous avait ordonné de ne jamais lui parler mais nous avons triché un peu quand nous le pouvions, ne serait-ce qu'en le saluant de la main ou en lui murmurant quelques mots discrets d'encouragement. Au camp Canada, je me souviens que Soumana, après avoir été un soir appelé à la prière, marmonnait comme pour lui-même en trébuchant près de nous : « Je deviens fou… fou. »

\- - -

Les moudjahidines d'AQMI qui nous détenaient semblaient vivre une vie particulièrement dépourvue de joie. Ils riaient, mais rarement, et quand ça arrivait, je ne comprenais pas toujours pourquoi. De

temps en temps, Louis et moi gloussions bien un peu au sujet d'une chose ou l'autre, mais nous avions tendance à couper court. En tenant compte du fait que nous avions peu de contrôle sur leur perception de notre comportement, nous n'étions pas d'accord entre nous à savoir si nous devions montrer à nos ravisseurs que nous tenions bien le coup (solides, braves, en santé) ou plutôt que nous étions frêles et abattus (déprimés et vulnérables) ; j'étais favorable à la première manière, pensant qu'elle nous donnerait de meilleurs résultats, tandis que Louis croyait que la seconde provoquerait une réaction plus favorable de sympathie.

Nous étions convenus de ne pas nous couper les cheveux, dans l'espoir que nos ravisseurs en viendraient à croire que la décapitation d'un vieil échevelé à l'air fragile ne ferait pas une bonne vidéo de propagande. Pendant nos séances d'endoctrinement religieux, ils insistaient pour dire qu'ils vénéraient l'âge et que l'islam leur imposait d'être généreux avec les faibles. Nous espérions que nos crinières sauvages et nos visages hâves stimuleraient leur instinct charitable.

Nous avons aussi décidé que nous chercherions à nous comporter en tout temps et en toute occasion avec dignité et que nous serions respectueux, ouverts et courtois dans nos relations avec nos gardiens dans l'espoir de les encourager à nous traiter de la même façon.

Les juifs et les chrétiens sont pour les musulmans des croyants qui observent une plus ancienne – et bien sûr obsolète – révélation divine, et par conséquent, aux yeux de nos ravisseurs, ces croyants sont plus rapprochés de l'islam que n'importe quelle autre sorte de *kafir* (mécréant, incroyant). Au-delà de cela, Omar Un n'était pas du tout intéressé aux différences entre nos paraboles bibliques et leurs parallèles coraniques. Il était tout à fait indifférent à l'évolution de l'Église chrétienne, aux distinctions sectaires et aux finesses théologiques et liturgiques au sujet desquelles Louis, le catholique, et moi, le prétendu protestant, avions nos différences. Sa certitude était totale. Aucune autre religion que l'islam n'importait le moindrement. Sa version était la bonne, complètement et absolument, pour tout détail de la foi, et nous, les non-catholiques et la plupart des musulmans, étions au mieux malavisés, sans discernement (« De 74 sectes, 73 se trompent », affirmait-il) ou au pire des hérétiques finis.

J'ai trouvé saisissante l'absence de curiosité intellectuelle chez les moudjahidines, surtout pour le questionnement religieux, mais peu différente de celle des chrétiens ou des juifs fondamentalistes que j'avais connus. Le meilleur parallèle que je puisse tracer (et il aurait enragé mes kidnappeurs) est celui des moines guerriers des Croisades, ces bons chevaliers chrétiens qui criaient « *Deus lo vult !* » quand ils prirent Jérusalem en 1099 et assassinèrent, dit-on, chaque homme, femme et enfant dans la ville – baignant dans le sang jusqu'aux genoux – simplement parce qu'ils étaient des infidèles qui occupaient la Terre Sainte. Cela n'est pas très différent, je dirais, des moudjahidines hurlant « *Allah Akbar !* » en se faisant exploser ni de ceux qui les entourent lors de missions suicides ayant pour but d'expulser des infidèles qui occupent les terres musulmanes.

Tout ce en quoi nous croyions, surtout ce qui concernait la religion, mais aussi presque tout le reste, leur paraissait faux et corrompu, ne méritant même pas qu'on en discute puisque c'était intrinsèquement mal. Le simple fait de parler de ces différences pouvait attirer la colère de leur dieu si revanchard et jaloux.

La question de notre conversion dominait notre relation avec chacun de nos ravisseurs. Elle formait le seul message sous-jacent qui puisse intéresser Omar Un et l'unique considération dont il faille tenir compte dans nos relations avec Omar Deux. Les jeunes, malgré leur connaissance limitée du français, étaient comme hypnotisés par les performances d'Omar Un quand il mettait ses histoires en scène, et ils ne comprenaient donc pas comment nous n'étions pas aussi touchés qu'eux. Ils buvaient ses mots et adoraient son enthousiasme et ses pitreries tandis qu'il jouait les combats du Prophète. Omar dansait sur place, brandissait son épée imaginaire et – prétendant être Khalid, « l'épée d'Allah » (qui selon ce qu'on nous dit, a gagné 127 batailles consécutives au nom du Prophète) – il vainquait de nombreux ennemis, toujours dans des luttes inégales où il aurait dû être écrasé. Pourquoi est-ce que cela ne suffisait pas à nous convaincre ?

Nos ravisseurs croyaient avec ferveur qu'Allah était de leur côté et que Sa vengeance contre leurs ennemis serait terrible, même si elle devait mettre du temps à survenir. Ils ne comprenaient donc vraiment pas pourquoi, ayant aussi largement profité d'une instruction de la

part d'un prédicateur aussi fervent et qui dit la vérité, nous ne nous étions pas rapidement convertis.

Et ils ne concevaient pas non plus pourquoi nous disions vouloir en savoir plus au sujet de l'islam avant de considérer une telle décision. « Que peut-on vous dire ou vous apprendre de plus ? » demandaient-ils avec une frustration croissante. « C'est bien simple : acceptez Allah dans votre cœur et engagez-vous à obéir aux cinq Piliers de l'islam, et ce sera réglé. Nous serons frères. Nous allons prier ensemble, manger ensemble et nous battre côte à côte, et vous n'irez pas en enfer. » Leur irrépressible optimisme a cependant paru fléchir quand ils ont considéré les terribles risques qu'ils prendraient en se faisant accompagner au combat par ces deux vieux et fragiles Occidentaux. Aucun d'entre eux ne s'attendait à mourir de vieillesse ni même ne souhaitait atteindre notre décrépitude. Ils rêvaient constamment à une mort glorieuse au combat, ou dans une « opération martyre », et il leur arrivait souvent de raconter ces rêves, souriant jusqu'aux oreilles, le visage radieux.

Louis et moi avons fréquemment discuté le pour et le contre d'une conversion. Il ne s'agissait jamais pour nous d'une question de conscience. Louis savait que son Dieu comprendrait, et quant à moi la question était encore plus une affaire pratique. La seule interrogation était de savoir si une conversion aiderait notre cause.

Je n'ai jamais pensé que ça nous aiderait et je croyais que le contraire était fort probable : notre situation empirerait. Je n'avais aucune envie de manger et de prier copain-copain avec eux et je pensais que toute pantomime de ce genre ajouterait un grand poids à mon état psychologique déjà fort taxé. Je comprenais qu'au moins en théorie il était possible qu'une conversion puisse alléger les conditions de notre détention et qu'un geste humanitaire, pourtant totalement irréaliste, pourrait en résulter. Toutes choses étant considérées, je pensais que notre conversion rendrait moins probable notre libération. Si nous devenions comme eux des djihadistes musulmans convaincus, pourquoi souhaiterions-nous retourner chez nous ? Nous joindre au djihad, le faire nôtre, c'était le choix qu'on nous offrait.

Cela dit, je gardais l'esprit ouvert et j'ai décidé que si j'y voyais un bénéfice précis et significatif, je reconsidérerais la chose. Est-ce que notre conversion nous permettrait, par exemple, de choisir le mode de notre exécution ? Pourrais-je négocier ma conversion contre une balle plutôt que les laisser me trancher lentement la tête ? Est-ce que nous empêcherions alors qu'une vidéo comme celle montrant la mort de Daniel Pearl apparaisse sur YouTube ?

- - -

On ne nous a jamais battus ni torturés. Il était clair qu'il aurait été facile de provoquer ces sévices par des mots ou des gestes, mais les ordres laissés par Jack étaient de toute évidence que tant et aussi longtemps que nous n'agirions pas dans ce sens, on devait nous traiter avec rigueur mais correctement.

Tout dans notre relation avec ces fanatiques avait à voir avec l'islam, et la façon de nous traiter allait de même. Jack était le responsable et son interprétation de ce que disaient les textes sacrés au sujet du traitement des prisonniers et des otages fixait le ton et les détails de la façon de nous traiter. Il avait décidé que nous mangerions la même chose que les frères, que nous pourrions comme eux boire une quantité illimitée d'une eau pourtant bien rare, et que nous aurions le même accès à leurs maigres ressources en médicaments et en vêtements. Alors oui, de ce point de vue, nous étions chanceux.

Dans leurs sermons, Omar Un et Omar Deux insistaient pour dire que l'islam était une religion totalement œcuménique : autrement dit, même si Allah avait décidé, il y a 15 siècles, de confier ses révélations à un Arabe, il aurait aussi bien pu les remettre à qui que ce soit d'autre, n'importe où. Dieu n'avait pas de préféré et toutes les races et tous les individus étaient égaux à ses yeux. La façon qu'avait Omar Deux, tout parfumé qu'il était, d'expliquer la chose était, disons, particulière : « Si noirs soient-ils, si laids soient-ils, si écrasé soit leur nez, si puants soient-ils, Dieu les considère comme égaux. » Ils prêchaient l'égalité, mais ils ne la pratiquaient pas. Les Africains subsahariens d'AQMI étaient de toute évidence des membres de

seconde classe. Hassan avait clairement raison : au sein d'AQMI, « c'est vrai que le racisme est un problème ».

La croyance qu'avaient nos ravisseurs de la légitimité coranique de leur djihad était inébranlable, et leur raison de vivre comme soldats de Dieu était d'exécuter Sa volonté en menant une guerre sainte pour libérer les terres musulmanes de la présence profane des infidèles tout en renversant les régimes apostats des gouvernements arabes flagorneurs et vénaux. Ils luttaient pour restaurer un califat islamique d'une étendue incertaine – peut-être universelle – qui serait administré par des sages islamiques strictement fidèles aux saintes lois de la charia islamique.

Leur inébranlable engagement à mourir dans le djihad garantissait leur accès au paradis : on nous répétait souvent que le Prophète avait déclaré que 99 croyants sur 100 n'y arriveraient pas le Jour du Jugement dernier. Nos ravisseurs nous décrivaient les horreurs de l'enfer auprès desquelles les sermons enflammés et menaçants des prêcheurs médiévaux auraient pâli. Mais ils étaient réconfortés par leur certitude de retrouver au paradis, près des rivières de lait et de miel, tous leurs compagnons d'armes et ceux qu'ils aimaient.

À un certain moment, alors que nous traversions une succession particulièrement difficile d'immenses dunes de sable, chacun des trois véhicules s'était ensablé, enfoncé jusqu'aux châssis dans un sable fin et profond. Tout le monde était tendu et se sentait évidemment vulnérable. Après que le camion dans lequel je me trouvais eut été libéré pour la troisième fois de son enlisement dans le sable fin, le chauffeur taciturne et au visage renfermé, Omar Trois, prit un peu de recul et orienta son véhicule vers une brèche dans la haute dune devant nous et fonça pied au plancher dans cette direction, mettant toute la puissance à atteindre ce point sans se demander ce qui pouvait se trouver de l'autre côté, même si ça pouvait être une falaise. Nous percutâmes la paroi de sable et nous fîmes un vol plané avant de frapper une inclinaison abrupte, presque verticale, de l'autre côté. Heureusement, il eut la vivacité d'esprit de ne pas freiner tandis que nous volions vers le bas de cet escarpement. Nous nous arrêtâmes finalement dans une zone relativement stable et contemplâmes devant nous des rangées successives de formidables

dunes qui paradaient vers l'horizon lointain ; en regardant derrière nous, à une centaine de mètres sur la crête de la dune, enlisés jusqu'aux moyeux, nous vîmes les deux autres véhicules.

Il allait falloir un long moment avant de pouvoir tous repartir. L'autre passager, « Le Nouveau » – qui était apparu pour la première fois la veille – quitta la cabine avec moi et nous bûmes une gorgée d'eau, assis à l'ombre du camion tandis qu'Omar Trois et les garçons de l'arrière de notre véhicule couraient rejoindre les autres pour les aider avec pelles et planches métalliques. Le Nouveau et moi étions donc seuls. J'appris plus tard qu'il avait joué un rôle crucial dans notre saga en tant que garde chargé de ma surveillance.

Il était arrivé avec Jack ; c'était un homme un peu bedonnant, grand, l'air urbain et dans le milieu de la trentaine, bien différent des guerriers expérimentés, ses frères moudjahidines qui étaient nos ravisseurs. Son français n'était pas très bon, mais nous avions quand même passé une bonne partie des 24 dernières heures à parler, surtout, inévitablement, de l'islam. À ce moment-là, cependant, il semblait pensif et commença à faire les cent pas devant moi tout en marmonnant. Puis soudain, le regard intense, il saisit sa kalachnikov qui pendait à son épaule retenue par une courroie décorée du drapeau du Mali et me la mit brusquement sous le nez, à la verticale, en disant : « Tue-moi ! Tout de suite ! Je suis prêt à aller au Paradis ! » J'y ai bien pensé un peu, mais pas longtemps. Je n'ai aucun doute qu'il était absolument sérieux.

Je n'ai jamais rencontré d'individus aussi déterminés et aussi engagés que ceux de la *katiba* d'AQMI qui nous a pris en otages. Selon la plupart des critères modernes, leurs idées étaient naïves, sans aucune sophistication, sans oublier qu'elles étaient dangereuses et un rien antisociales. Leur version de l'islam était simpliste et tout à fait dépassée. Mais il ne doit y avoir aucun doute quant à la profondeur de leur foi et quant à leur engagement total dans ce qu'ils percevaient comme les principes islamiques fondamentaux, y compris bien sûr le *djihad* – auquel de plus en plus de musulmans se réfèrent comme étant « le Sixième pilier de l'islam ». Ces présumés soldats de Dieu ont prouvé à maintes reprises jusqu'où ils sont prêts à aller avec une extrême brutalité pour atteindre leurs buts, mais leur férocité ne

semblait ni arbitraire, ni accidentelle. La route choisie du djihad imposait les termes et la justification de chacun de leurs actes.

Depuis le 11 septembre 2001, un vif débat a cours entre les sécuritocrates à savoir si les membres d'Al-Qaïda et de ses différentes branches, comme AQMI, sont des bandits, des opportunistes, des voyous, des psychopathes et des jeunes gens instables, sous-employés, qui brandissent tous un drapeau de convenance, l'oriflamme de l'islam, ou bien s'ils sont, au contraire, des fanatiques religieux profondément engagés, comme Robin des Bois, dans le banditisme et les enlèvements, et trafiquant pour financer l'accomplissement de leur vision islamique. Un grand nombre des services de sécurité, probablement la plupart, ont adopté une sorte de variante de la première option, plus commode, et ils sont nombreux aujourd'hui encore à favoriser cette interprétation, principalement, je pense, parce qu'elle rend ces mouvements faciles à déprécier et devrait permettre de les vaincre plus aisément. Or, quelles que soient les raisons qu'on invoque, je sais quant à moi, me basant sur mon expérience, que c'est là la mauvaise réponse.

De la même façon, quelques « experts » en antiterrorisme disent douter que les guerriers djihadistes d'AQMI soient « vraiment d'Al-Qaïda ». Ce point me semble étonnamment discutable : si ces gens pensent comme Al-Qaïda, sont motivés par Al-Qaïda, ont les mêmes buts qu'Al-Qaïda, se comportent comme Al-Qaïda, se battent, tuent et meurent comme Al-Qaïda et disent qu'ils sont Al-Qaïda, eh bien, tout simplement, ils le sont.

- - -

Nos ravisseurs m'ont dit à de multiples reprises à quel point ils méprisaient l'ONU et tout son travail. Leur destruction des quartiers généraux de l'ONU à Alger, le 11 décembre 2007, lors de laquelle 37 personnes ont trouvé la mort, dont 17 membres du personnel de l'ONU, en est une preuve plutôt puissante.

Ils détestaient aussi tous les efforts occidentaux entrepris dans le domaine du développement par des agences gouvernementales ou des organisations non gouvernementales, et ils étaient particulièrement

irrités par l'action des missionnaires chrétiens, qu'elle soit manifeste ou encore « secrète », comme ils disaient, ce qui, bien sûr, incluait souvent des programmes de développement. Je n'ai aucun doute qu'ils voulaient m'enlever d'abord et avant tout parce que j'étais un représentant important des Nations Unies, mais tout en souhaitant démontrer qu'ils avaient le bras long et que leur cause était universelle. Par leur geste, ils espéraient dissuader l'ONU et les ONG de travailler dans toute la région du Sahel. Le fait aussi que j'étais un Occidental infidèle, honni, un envahisseur et un profanateur de l'Afghanistan musulman, ne faisait qu'ajouter de l'attrait à ma capture.

Leur priorité opérationnelle la plus immédiate demeurait « l'ennemi rapproché » : les régimes soi-disant apostats, c'est-à-dire les régimes séculiers que nous appelons musulmans du nord de l'Afrique et de la région du Sahel, que ces fanatiques déclaraient *takfir* (mécréants). Cela signifiait que nos ravisseurs refusaient de croire en l'allégeance musulmane de tous ces gouvernements, et aux yeux d'AQMI, ils se distinguaient donc complètement de l'*ummah*, en excommuniant effectivement de l'islam tous leurs membres. En tant que présumés non-croyants, les leaders politiques et les forces de sécurité qui les maintenaient en place devenaient ainsi, pour les moudjahidines d'AQMI, des cibles légitimes.

La cible plus importante et de moins en moins secondaire d'AQMI, surtout après l'acquisition de sa branche d'Al-Qaïda en janvier 2007, était constituée de ceux que l'organisation appelait « l'ennemi éloigné », soit l'Occident décadent et débauché.

De nombreux musulmans affirment que moins de un pour cent des membres de leur communauté professent des convictions fondamentalistes radicales et manifestent un engagement envers le djihad. Néanmoins, un pour cent de 1,4 milliard, c'est quand même 14 millions. De tels jeux de chiffres ne sont pas dépourvus de sens, même s'ils ne nous mènent pas plus loin que la navrante conclusion que le *djihadisme* pose une véritable menace, qui semble d'ailleurs en progression, pour les valeurs et les intérêts occidentaux.

- - -

semblait ni arbitraire, ni accidentelle. La route choisie du djihad imposait les termes et la justification de chacun de leurs actes.

Depuis le 11 septembre 2001, un vif débat a cours entre les sécuritocrates à savoir si les membres d'Al-Qaïda et de ses différentes branches, comme AQMI, sont des bandits, des opportunistes, des voyous, des psychopathes et des jeunes gens instables, sous-employés, qui brandissent tous un drapeau de convenance, l'oriflamme de l'islam, ou bien s'ils sont, au contraire, des fanatiques religieux profondément engagés, comme Robin des Bois, dans le banditisme et les enlèvements, et trafiquant pour financer l'accomplissement de leur vision islamique. Un grand nombre des services de sécurité, probablement la plupart, ont adopté une sorte de variante de la première option, plus commode, et ils sont nombreux aujourd'hui encore à favoriser cette interprétation, principalement, je pense, parce qu'elle rend ces mouvements faciles à déprécier et devrait permettre de les vaincre plus aisément. Or, quelles que soient les raisons qu'on invoque, je sais quant à moi, me basant sur mon expérience, que c'est là la mauvaise réponse.

De la même façon, quelques « experts » en antiterrorisme disent douter que les guerriers djihadistes d'AQMI soient « vraiment d'Al-Qaïda ». Ce point me semble étonnamment discutable : si ces gens pensent comme Al-Qaïda, sont motivés par Al-Qaïda, ont les mêmes buts qu'Al-Qaïda, se comportent comme Al-Qaïda, se battent, tuent et meurent comme Al-Qaïda et disent qu'ils sont Al-Qaïda, eh bien, tout simplement, ils le sont.

- - -

Nos ravisseurs m'ont dit à de multiples reprises à quel point ils méprisaient l'ONU et tout son travail. Leur destruction des quartiers généraux de l'ONU à Alger, le 11 décembre 2007, lors de laquelle 37 personnes ont trouvé la mort, dont 17 membres du personnel de l'ONU, en est une preuve plutôt puissante.

Ils détestaient aussi tous les efforts occidentaux entrepris dans le domaine du développement par des agences gouvernementales ou des organisations non gouvernementales, et ils étaient particulièrement

irrités par l'action des missionnaires chrétiens, qu'elle soit manifeste ou encore « secrète », comme ils disaient, ce qui, bien sûr, incluait souvent des programmes de développement. Je n'ai aucun doute qu'ils voulaient m'enlever d'abord et avant tout parce que j'étais un représentant important des Nations Unies, mais tout en souhaitant démontrer qu'ils avaient le bras long et que leur cause était universelle. Par leur geste, ils espéraient dissuader l'ONU et les ONG de travailler dans toute la région du Sahel. Le fait aussi que j'étais un Occidental infidèle, honni, un envahisseur et un profanateur de l'Afghanistan musulman, ne faisait qu'ajouter de l'attrait à ma capture.

Leur priorité opérationnelle la plus immédiate demeurait « l'ennemi rapproché » : les régimes soi-disant apostats, c'est-à-dire les régimes séculiers que nous appelons musulmans du nord de l'Afrique et de la région du Sahel, que ces fanatiques déclaraient *takfir* (mécréants). Cela signifiait que nos ravisseurs refusaient de croire en l'allégeance musulmane de tous ces gouvernements, et aux yeux d'AQMI, ils se distinguaient donc complètement de l'*ummah*, en excommuniant effectivement de l'islam tous leurs membres. En tant que présumés non-croyants, les leaders politiques et les forces de sécurité qui les maintenaient en place devenaient ainsi, pour les moudjahidines d'AQMI, des cibles légitimes.

La cible plus importante et de moins en moins secondaire d'AQMI, surtout après l'acquisition de sa branche d'Al-Qaïda en janvier 2007, était constituée de ceux que l'organisation appelait « l'ennemi éloigné », soit l'Occident décadent et débauché.

De nombreux musulmans affirment que moins de un pour cent des membres de leur communauté professent des convictions fondamentalistes radicales et manifestent un engagement envers le djihad. Néanmoins, un pour cent de 1,4 milliard, c'est quand même 14 millions. De tels jeux de chiffres ne sont pas dépourvus de sens, même s'ils ne nous mènent pas plus loin que la navrante conclusion que le *djihadisme* pose une véritable menace, qui semble d'ailleurs en progression, pour les valeurs et les intérêts occidentaux.

- - -

J'ai beaucoup fréquenté les soldats. En Occident, les hommes semblent préférer parler de femmes, de sports et de voitures (pas nécessairement dans cet ordre ni même séparément). Mes kidnappeurs d'Al-Qaïda n'auraient rigoureusement rien compris à ces conversations. Nous, en Occident, semblons prendre un plaisir fou à cette affaire des 72 vierges, mais mes ravisseurs ne semblaient pas prêter beaucoup d'attention aux femmes. En fait, ils n'étaient aucunement intéressés à quoi que ce fût d'autre que la glorification de Dieu tandis qu'ils maniaient les armes dans une bataille dont ils croyaient profondément qu'elle était la Sienne.

Je n'ai jamais vu de gens aussi désintéressés des affaires matérielles. La plupart d'entre eux avaient moins de 25 ans, tous moins de 48 ans. Ils ne s'attendaient pas à devenir vieux, pas plus qu'ils ne le souhaitaient, et ils considéraient que j'avais depuis longtemps dépassé ma date de péremption. Ils ne voulaient pas de chaussures cool ni d'équipements sportifs, ils ne contemplaient pas avec envie les choses à la mode, ils n'essayaient pas d'imiter le comportement et la morale des stars du rock ou du cinéma, ni même de faire nickeler leur AK.

De la même façon, je n'ai jamais rencontré de jeunes hommes aussi peu portés sur les désirs sexuels. On ne se lamentait pas dans le désert pour obtenir quelque chose qui ressemblât à des vacances polissonnes ni même pour de chastes réunions avec la famille et les amis. Cela aurait bien sûr été très risqué pour eux, puisque je suppose que les forces algériennes de sécurité doivent surveiller ces hommes de très près. Il semblait y avoir peu d'attirance pour les liens familiaux et les plaisirs de la chair. Les moudjahidines paraissaient parfaitement satisfaits de parler et de psalmodier à la gloire d'Allah et de clamer sans fin leur servitude.

Comme Louis l'a souvent remarqué, après des jours et des jours de conversations autour de la religion, nous n'avions encore jamais entendu la moindre allusion à un dieu d'amour, ou à un dieu qui aurait une affection particulière pour ses créatures. Nos ravisseurs répétaient souvent qu'ils étaient les serviteurs d'Allah et qu'ils devaient se soumettre à Lui. C'était un Dieu féroce et jaloux, rappelaient-ils avec fierté, mais ils ne dirent jamais qu'Il était tendre, compatissant,

aimant ou généreux. « Notre chemin est celui du *djihad* et la mort au service d'Allah est notre plus noble désir ! », répétaient-ils sans fin. Le tissu social islamique, ou en tout cas leur version de ce tissu, était le modèle dans lequel tout était jugé, même s'il nous semblait qu'ils en étiraient les fils beaucoup plus que le tisserand ne l'avait recommandé, tout cela pour donner une perspective théologique acceptable à leur comportement féroce.

Ils adoraient nous dire, à Louis et à moi : « Tout le monde est notre ennemi et tout le monde veut nous détruire, mais nous allons triompher car nous seuls sommes les vrais serviteurs d'Allah. » Et ils affirmaient : « Nous luttons pour mourir alors que vous luttez pour rentrer chez vous et dans votre famille. Comment pourrions-nous perdre ? »

Ils ne sont pas près de connaître la défaite, d'après moi. Ils ne semblaient pas avoir de problème de recrutement. Le plus jeune parmi eux avait sept ans – même s'il était plutôt une mascotte et n'est resté que quelques jours près de nous – et la voix de trois autres d'entre eux n'avait pas encore mué. Des parents amenaient leurs fils « en don à Dieu » nous dit-on avec fierté. Je ne peux imaginer d'argument qui les amènerait à abandonner cette voie qu'ils ont choisie.

- - -

L'aspect sans doute le plus révélateur et le plus dérangeant, à mes yeux, des croyances de nos ravisseurs était leur relation au temps. Elle soulignait le fossé qui existe entre eux et nous et prouvait sans l'ombre d'un doute que Samuel Huntington était bien plus près de la vérité que de nombreux analystes n'ont voulu le reconnaître dans son article qui a fait école, « Le choc des civilisations », paru dans *Foreign Affairs* en 1993. J'ai dîné un soir avec le professeur Huntington en 1999 lors d'une retraite organisée par le Secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, pour le Conseil de Sécurité, et je me suis rappelé que j'avais trouvé sa thèse – selon laquelle les conflits futurs seraient basés sur des différences religieuses et culturelles plutôt que des intérêts économiques et stratégiques – alarmiste, simpliste et un peu xénophobe. Tandis que je poursuivais mes discussions avec nos kidnappeurs d'Al-Qaïda, cependant, et que j'en apprenais davantage au sujet de

leurs croyances et de l'intensité qu'ils y mettaient, j'ai commencé à développer plus d'affinité pour la vision de Huntington sur l'inévitable choc des civilisations, ou à tout le moins la certitude d'un affrontement grandissant entre l'islam fondamentaliste et les valeurs et intérêts occidentaux. J'étais en train de vivre cet affrontement.

L'absence totale d'importance du temps aux yeux de nos ravisseurs était un obstacle culturel auquel j'ai eu du mal à m'habituer. Le temps est l'ennemi des sociétés occidentales. Nous voulons tout, tout de suite, et nous ne sommes pas prêts à attendre. Avec combativité, nous sommes déterminés à ignorer les impératifs de la réalité temporelle (l'âge, la santé, l'éducation, les livres, la nourriture, les journaux, la personnalité, l'amitié, la prudence, la confiance, l'ancienneté professionnelle, la politique) en faveur du divertissement – la satisfaction et l'action immédiates, même si elles sont superficielles et éphémères – plutôt que la connaissance, l'appréciation et la compréhension obtenues plus tard. Elle était très dérangeante, la conviction profonde de nos ravisseurs qu'ils avaient le temps pour eux, comparée à notre inconstante dépendance des gratifications d'un cycle d'information médiatique chaque fois plus court, plus mince et plus tyrannique, et à notre besoin d'une satisfaction immédiate dans tous nos projets.

Mes ravisseurs d'AQMI se moquaient bien qu'il fallût encore 20 ans, 200 ans ou 2 000 ans pour que leur vision se réalise. Ils étaient en cela parfaitement sereins. Ils acceptaient de gagner certaines batailles et d'en perdre d'autres, quel que soit le temps requis, mais ils savaient avec une inébranlable certitude et une totale clarté que la victoire d'Allah serait la leur. C'était écrit. Le *quand* n'importait pas. Voilà une arme bien puissante à tous égards.

Le temps, *dans ce bas monde*, ne comptait pour rien. Par bonheur, ils ne comprennent que partiellement à quel point il compte pour nous, mais ils apprennent vite. Ils ne s'attendent pas à remporter la victoire de leur vivant, puisqu'ils espèrent que leur vie sera courte et qu'elle se terminera dans la gloire en accomplissant la mission que Dieu leur a donnée. Peu leur importe le nombre de générations de moudjahidines à la vie brève qu'il faudra. Si le fait de dévier de leur

voie entraînait de passer en enfer 50 000 années de torture raffinée et calculée, quelle différence feraient quelques siècles ?

Je ne peux que m'imaginer comment ils auraient réagi au discours du Président Obama, le 1er décembre 2009, lorsqu'il s'est adressé aux cadets de West Point pour annoncer le renforcement des effectifs (*the surge*) en Afghanistan en déclarant : « J'ai déterminé que c'était dans l'intérêt vital de notre nation de déployer 30 000 soldats de plus en Afghanistan. Après 18 mois, nos troupes commenceront à rentrer au pays. » Je n'ai pas tronqué la citation en retirant des mots qui auraient pu séparer ces deux phrases. Un peu plus tard, un des doreurs d'image de la Maison-Blanche, apparemment très sérieux, a martelé que les talibans et Al-Qaïda « auraient tort de croire que le temps était en leur faveur ».

La compréhension qu'avaient les *djihadistes* d'AQMI de la réalité de la vie en Occident était fragmentaire – pleine de mythes convenus et entretenus au sujet de notre débauche, de notre vie sans dieu, de notre décadence. Ils en comprenaient cependant assez de notre société et de nos politiques distraites et brouillonnes pour savoir que nous n'avions pas le cœur assez fort pour une bataille de longue haleine, lourde de victimes, coûteuse, intense, brutale et sans merci. Tout particulièrement, bien sûr, une bataille visant des objectifs qui de toute évidence ne touchaient pas nos intérêts vitaux et qui semblaient pour le moins abstraits et opaques au plus grand nombre de nos citoyens. Nos ravisseurs tiraient, et je suis sûr qu'ils tirent encore, une grande force de cette compréhension, tout comme ils aiment beaucoup jouer le David de notre Goliath occidental en Irak et en Afghanistan ; leur statut et leur poids presque partout dans le monde continue de grandir alors que nous nous fourvoyons encore et encore.

Ils méprisent la plupart de nos concepts et de nos croyances les plus chères.

Mes ravisseurs insistaient pour dire : « La démocratie, c'est votre religion », en bonne partie parce qu'ils sentaient l'attachement changeant que nous lui accordions. « Croyez-vous vraiment que 51 pour cent de votre population adulte possède les qualités qui lui permettent de choisir vos leaders ? » Ils affirmaient que notre

hypocrisie était sans limite quant à notre engagement envers ce qu'ils tenaient pour une forme de gouvernement irrécupérable. « Vous aimez la démocratie quand cela vous convient », nous crachaient-ils au visage. « Mais jamais quand elle ne vous convient pas, comme lors de la victoire du Front islamique du salut en Algérie en 1992, ou plus récemment lors de la victoire électorale du Hamas dans la Bande de Gaza. » Ils m'ont souvent demandé de réconcilier notre amour de la démocratie avec notre empressement à appuyer nos dictateurs favoris quand ils étaient élus dans des élections trafiquées en Afrique, ou des princes d'opérettes, oligarques, kleptomanes et dictateurs oppressifs partout dans le monde islamique, et ils ne manquaient pas de nommer d'autres endroits partout sur la planète où, selon les paroles du vénérable Secrétaire d'État américain Cordell Hull, les « enfants de salauds » continuent de régner.

Ils détestaient les mots *liberté* et *droit*, croyant qu'il s'agissait là de principes pernicieux, contraires aux visées d'Allah, des idées qui détournaient immanquablement du droit chemin des hommes bons qui craignaient Allah. Une stricte discipline islamique devait dicter la routine de leurs journées, imposée par un dieu possessif, sans merci et vengeur. Comment pouvions-nous, réitéraient-ils encore et encore, trouver barbare l'application raisonnable de punitions sanctionnées par la charia (lapidation et amputation) quand on les comparait aux atrocités et indignités qui avaient cours dans les prisons surpeuplées d'Occident ?

Ils détestaient tout concept qui pouvait porter le nom de droits de l'homme, gardant un mépris tout particulier envers la Déclaration universelle des droits de l'homme, qu'ils voyaient comme rien de moins qu'une arme à peine camouflée par l'Occident dans sa croisade contre l'islam. Ils insistaient pour dire que tous les droits appartenaient à Dieu et que c'était L'insulter que de prétendre connaître Ses intentions.

- - -

Et alors, qu'aimaient-ils ? Qu'est-ce qui les distrayait, à quoi prenaient-ils plaisir ? Eh bien, à part l'islam, rien.

Ils n'avaient pas la permission de chanter, mais il leur arrivait de s'asseoir, parfois en plein soleil, et de psalmodier des versets du Coran pendant des heures entières, joints de temps en temps par un ou deux frères qui venaient joindre leur voix à ces chants monotones. Les trames sonores des DVD qu'on montrait les soirs de télé avaient été comblées avec des chants de guerre ponctués du vacarme des mitraillettes et d'explosions massives.

Ayatollah Khomeini a dit : « Allah n'a pas créé l'homme pour qu'il ait du plaisir. Le but de la création visait à ce que l'humanité soit mise à l'épreuve grâce à des peines et à la prière. Un régime islamique doit être sérieux en tout. Il n'y a pas de blagues dans l'islam. Il n'y a pas d'humour dans l'islam. Il n'y a pas de plaisir dans l'islam. Il ne peut y avoir ni plaisir ni joie dans ce qui est sérieux. » Nos ravisseurs d'AQMI n'auraient pas sollicité l'appui de ce sombre ecclésiastique chiite, mais ils vivaient entièrement ses principes.

- - -

Même si nos ravisseurs manifestaient constamment leur désir de retourner « à la pureté de l'époque du Prophète » et fuyaient toute forme d'« excès capitalistes occidentaux », ils souffraient d'un complexe mal déguisé d'infériorité technologique. Ils connaissaient pour en avoir fait amèrement l'expérience les raffinements de l'armement occidental et disaient souvent qu'ils rêvaient d'en revenir à l'époque du sabre pur et simple. J'étais heureux de les encourager joyeusement dans ce sens.

Tout en insistant vivement sur la vacuité de nos valeurs impies, l'hypocrisie de notre pensée politique et le caractère injustifié de la mort et de la destruction que nous semions avec autant d'insouciance dans le monde, ils manifestaient une admiration étonnée devant la supériorité technologique et l'esprit d'invention de l'Occident, armes qu'ils menaçaient d'utiliser contre nous. Ils cherchaient (plutôt désespérément, je dirais) à faire de la simplicité ou de l'ancienneté de leurs armes et de leur équipement une qualité en disant souvent : « Nous espérons que les Américains viendront dans le Sahara car

alors, leurs armes sophistiquées ne les protégeront pas de la colère d'Allah. »

Il devait bien y avoir une demi-douzaine de postes de radio à ondes courtes dans le camp, mais nous n'avions pas la permission de les écouter. Radio France Internationale, la BBC en arabe et Al Jazeera semblaient être leurs principales sources d'information et ils ont vite remarqué que le Canada était l'un des rares pays dans le monde qui ne critiquait pas les excès israéliens et la boucherie qui avait cours à Gaza. Ils se sont convaincus que le Canada fournissait 10 milliards de dollars en assistance militaire à Israël chaque année ; il n'ont pas changé d'opinion quand j'ai dit que cette somme était absurde, puisqu'elle correspondait au double de notre budget annuel total d'aide au développement pour le monde entier. Mais dans ce cas comme dans la plupart des autres domaines, il n'y avait pas moyen de les dissuader de leurs très chères convictions.

Les Israéliens ont commencé leur attaque dissuasive, l'Opération Plomb Durci contre Gaza, le 27 décembre 2008, soit deux semaines après notre enlèvement, et pendant environ trois semaines, ils ont bombardé une zone ayant la superficie de la moitié de la ville de New York, tuant plus de 1 300 personnes, dont plus de 400 enfants. Les pertes israéliennes ont été de 13 personnes. Pendant ce temps, nos gardes restaient collés à leur radio à ondes courtes, écoutant les reportages passionnés qui inondaient le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, et nous racontaient comme la pure vérité ce qu'ils avaient entendu, quelles qu'en soient les exagérations. Déjà que la réalité était insupportable, les frères explosaient de colère et de frustration.

De la même façon, nos ravisseurs réagissaient avec agressivité face à la participation canadienne à la coalition présente en Afghanistan, mais c'était la situation à Gaza qui les préoccupait le plus. Pendant que l'acharnement sur Gaza se poursuivait, ils devenaient plus nerveux et instables, et j'ai commencé à désespérer de notre avenir, qui s'annonçait bref et effrayant. Ils avaient en tête des endroits où ils voulaient aller pour tuer des gens, et nous n'étions qu'une distraction qui les éloignait de leur destin. Ils nous en détestaient d'autant plus.

TROISIÈME PARTIE

LE MILIEU DE LA PARTIE

CHAPITRE 10

SOLO, PERDUTO, ABBANDONATO IN LANDA DESOLATA ! ORROR !

Dans une solitude extrême,
Sur l'Océan seul je restai,
Sans que Jésus prît en pitié
Le fond de mon âme déchirée.

Une peur et une appréhension extrêmes, c'étaient là nos sentiments constants au cours de notre captivité aux mains d'AQMI : une peur poussée jusqu'à la douleur physique, une peur qu'un sabre ne mette soudainement fin à notre situation, dans une tente où la scène serait saisie par caméra vidéo pour être ensuite acheminée à nos familles et à nos amis ; mais aussi la peur que ce cauchemar ne se poursuive encore longtemps, très longtemps, et que nous mourions à cause de la chaleur extrême, à cause de la nourriture, à cause des serpents, à cause des scorpions, ou simplement à cause de la perte de notre envie de vivre, à cause de nos cœurs brisés.

Ce sont les cinq premiers jours qui ont été les plus difficiles. Toutefois, la période qui a suivi, tout en étant moins dramatique, a été marquée par d'autres horreurs encore, dont la plupart venaient de notre propre imagination exacerbée. Pendant les premières semaines au camp Canada, j'ai grandement souffert de constipation, comme on sait, mais aussi d'insomnie. Je n'arrivais pas à mettre mon esprit au repos, à le maîtriser ou même à le modérer, ne serait-ce que pour quelques heures. Je ne cessais pas d'analyser les probabilités et les options et d'élaborer des scénarios pour la plupart

à l'issue malheureuse. Chaque nuit, totalement éveillé, étendu le plus à plat possible pour atténuer la douleur dans mon dos blessé, de noires pensées rôdaient sans arrêt dans ma tête.

Les autorités canadiennes et sûrement celles des Nations Unies avaient vu la vidéo de preuve de vie que nous avions faite le cinquième jour et, par conséquent, nos familles savaient que nous étions vivants. Alors pourquoi n'avions-nous donc encore rien entendu ? Nous pouvions difficilement éviter de sauter aux conclusions qu'on nous avait simplement abandonnés, même si, en pensant raisonnablement, la chose était improbable. Mais quelle preuve en avions-nous ? S'il y avait bien quelqu'un qui se battait pour nous, est-ce que nos ravisseurs ne nous auraient pas demandé une explication quelconque, ou un éclaircissement sur quelque point ? Est-ce que nos « négociateurs » n'auraient pas demandé de bulletins additionnels de santé, d'autres preuves que nous étions vivants ?

La veille de Noël, le onzième jour, Jack fit une entrée remarquée au camp Canada et vint immédiatement nous trouver, accompagné de ses adjoints et des officiers supérieurs du camp. Tout d'abord, comme je l'ai déjà indiqué, il demanda à Ahmed d'effectuer la distribution de « présents ». Et puis, avec une certaine formalité, une fois que tout le monde se fut assis en demi-cercle autour de nos couvertures, Jack annonça sans préambule : « Votre cas est résolu à 95 pour cent. Vous allez rentrer chez vous très prochainement… Les 5 pour cent qui restent tiennent à des questions que de notre côté nous devons résoudre. Ce ne sont pas vos problèmes. » Nos ravisseurs semblaient extrêmement fiers d'eux-mêmes. De toute évidence, ils croyaient avoir réussi un coup très important.

Nous avions beau être surpris et éprouver de la difficulté à contrôler complètement notre enthousiasme, je répondis que même si cette nouvelle était très bien accueillie par nous, je ne pensais pas que ces affaires pouvaient se résoudre avec autant de rapidité et d'efficacité. Nous avions tourné la vidéo à peine six jours plus tôt, et même si nous n'avions aucune idée de la nature de leurs exigences, ni même qui étaient leurs interlocuteurs dans la négociation, je manifestai mon scepticisme quant à une réponse aussi rapide du Canada ou des Nations Unies. Ma tentative de faire parler Jack au

sujet de ces deux aspects fut infructueuse et nos doutes furent sommairement rejetés.

Ahmed, celui-là même dont le regard le plus méchant était toujours bizarrement lié au sourire le plus large, fixa durement Louis et lui dit, d'un ton un peu badin : « Mais à cause de ton absence de coopération au sujet du BlackBerry, Louis, nous allons peut-être te garder avec nous un peu plus longtemps. » Comme on le lui en avait donné l'ordre, Louis avait éteint son BlackBerry et l'avait remis à Omar Un juste avant qu'on nous attachât les mains, 30 minutes après notre enlèvement. Mais lors de discussions ultérieures au camp Télé et au camp Canada avec Hassan et Ahmed, il n'avait pas réussi à les convaincre qu'il leur en avait révélé tous les secrets.

Jack et Omar Un eurent vite fait de balayer cette menace à peine voilée de la part d'Ahmed, car l'occasion se prêtait aux bonnes nouvelles et à la perspective d'une fin prochaine de cette efficace opération d'AQMI. Louis et moi étions cependant presque certains qu'il y avait eu un court-circuitage quelque part dans cette histoire : d'importantes et dangereuses erreurs de communication ou de mauvais calculs étaient intervenus. Mais nous jugeâmes encore mieux à quel point Smiley Face incarnait pour nous un ennemi féroce.

La première pensée qui m'était venue et qui m'a continuellement hanté fut que l'équipe de Jack et ceux qui négociaient pour nous, peu importe de qui il s'agissait, n'avaient probablement pas suivi le même cours de négociation, ni lu le même manuel, ni vu les mêmes films sur les otages. Je craignais donc que Jack ne connût pas la première règle de la négociation dans le cas d'une prise d'otages : ne jamais répondre non. Par exemple, si AQMI exigeait la libération de quelques centaines des pires scélérats d'Al-Qaïda d'une série de prisons de pays de l'OTAN en échange de notre vie, notre négociateur risquait d'avoir répondu quelque chose comme : « Eh bien, ça ne va sûrement pas être facile, mais nous allons voir ce que nous pouvons faire. » Je craignais qu'AQMI ait compris alors que de notre côté on avait accepté, au moins en principe, une importante libération de prisonniers, même s'il restait encore à déterminer précisément leur nombre et leur identité, et je croyais qu'une telle faute d'interprétation pût mener à une détérioration très rapide de la situation.

Je n'avais aucune idée de ce qui avait pu causer un tel clivage entre les deux parties si tôt dans la négociation, pas plus que des intermédiaires en présence, ou de ce qui, plus précisément, avait causé le dérapage, mais il y avait eu dérapage, c'était sûr. Le matin de Noël, donc, Louis et moi partagions l'inquiétude que quelque chose de très grave et de très négatif avait eu lieu, tout en maintenant un mince et irrationnel espoir qu'il n'en était rien. Dans le meilleur des cas, nos ravisseurs allaient grandement perdre la face.

Malgré nos inquiétudes, une atmosphère plutôt optimiste régnait dans le camp, et le sentiment que nous pourrions effectivement rentrer au pays fut radicalement renforcé par ce que Louis et moi avons appelé « la *da'wa* d'après Noël », soit un 26 décembre sans prosélytisme. Petit à petit, nous nous sommes permis de croire que notre libération était peut-être pour bientôt.

On nous a enseigné que les fidèles musulmans avaient l'obligation d'accomplir la *da'wa,* qui correspond essentiellement à ce que les chrétiens appelleraient l'évangélisation. Le terme désigne un « appel » ou une « invitation » à suivre l'Islam, et c'est le devoir de tout musulman d'expliquer sa foi au non-initié afin que le plus grand nombre possible de personnes aient la chance d'embrasser l'Islam, évitant ainsi toute possibilité de plaider l'ignorance au jour du Jugement dernier. De plus, celui qui accomplit la *da'wa* gagne ce faisant des crédits – un peu comme des indulgences chez les catholiques.

Après la présentation du 27e membre de la *katiba* qui nous ait été amené pour accomplir sa *da'wa* en s'appuyant sur les services d'interprétation d'un Omar Un de plus en plus las et avare de mots, il n'y avait aucun mot, aucune expression que nous n'avions entendu au moins une douzaine de fois alors que chacun cherchait à nous expliquer les gloires et les munificences de l'islam pour nous convaincre d'y adhérer. C'est la seule occasion où nous avons entendu Moussa, que nous avions surnommé Le Vétéran ; nous ne pouvions faire autrement que de croire qu'il devait y avoir du vrai dans l'annonce faite par Jack pour qu'on intègre ainsi l'artificier aveugle et l'imam dans le spectacle.

Après la *da'wa* du lendemain de Noël, l'atmosphère positive s'est maintenue dans le camp pendant quelques jours encore. J'en vins à croire qu'Hassan avait été autorisé à poursuivre ses « interrogatoires » durant cette période parce qu'on croyait que nous allions rentrer chez nous et qu'il devait tirer de nous autant d'information que possible (selon les paramètres imposés par Belmokhtar) pendant qu'il était encore temps. Mais inexorablement, en l'absence de suivi positif, cette ambiance d'optimisme impatient parmi nos ravisseurs s'est érodée et dissoute dans les sables chauds et une nervosité maussade l'a remplacée. Nos appréhensions du début étaient donc bien fondées. Quoi qu'il en fût, cela avait été un faux départ et nos ravisseurs se montraient pleins de ressentiment, de gêne et d'amertume. Ils tenaient aussi beaucoup à nous le faire savoir, même si personne ne nous avait jamais expliqué de quoi il s'était agi, ni pourquoi, ni comment l'affaire avait déraillé.

- - -

Tous les soirs, après avoir souhaité une bonne nuit à Louis, je me réfugiais dans mon grand et intarissable espace mental malsain, et alors les accents désespérés du chant de *Manon Lescaut* – « *Sola, perduta, abbandonata, in landa desolata! Orror!* » (« Seule, perdue et abandonnée en une terre désolée ! L'horreur ! ») – envahissaient mon esprit tandis que je gisais sans dormir pendant des heures. Le sommeil me faisant défaut, il m'était de plus en plus difficile de faire face aux défis de la journée, pour la plupart bien banals. Alors le matin et la plupart des soirs, je marchais énergiquement en espérant que j'en tirerais une fatigue assez grande pour me permettre de dormir, et tous les après-midi Louis trimait pour que nos chaussures en voie de désintégration tiennent encore le coup.

Le stress continuel provoqua chez chacun de nous une étonnante et troublante perte de la mémoire immédiate, à un tel point que je me suis même demandé si je ne perdais pas l'esprit. Ce fut seulement quand Louis manifesta des symptômes identiques, puis admit en souffrir que je devins moins inquiet. Loin dans les recoins de ce qui me restait de mémoire, je me rappelais vaguement avoir lu quelque chose au sujet de ce phénomène chez des victimes d'un

choc post-traumatique. Une fois le problème reconnu, nous avons fait des efforts, plus ou moins enthousiastes, afin de rectifier la situation par des séries d'exercices mentaux ; par exemple, nous cherchions à nous rappeler la date d'anniversaire de chaque membre de notre famille élargie ou les paroles de nos chansons favorites.

Alors que chez moi, du moins, ces efforts tendaient à confirmer le problème plutôt qu'à l'atténuer, ils m'ont fait dresser une compilation de chansons – une espèce de *playlist* – qui m'aidait à relâcher la tension que les circonstances nous imposaient. Il arrivait que les choix soient exagérément évidents (*Please release me, Let me go, Homeless, Et Maintenant*, ou *Guantanamera*), parfois ironiques (*When I'm Sixty-Four, Dice Are Rolling* et *It Ain't Necessarily So*). Il y avait des titres larmoyants (*Stand By Me, Till the Morning, Va Pensiero, Bring Him Safely Home to Me* ou *I Just Called to Say I Love You*), ou mélodramatiques (*Are You Lonesome Tonight?, Heaven Can Wait, Le dernier repas* et *Find the Cost of Freedom*), des titres entraînants (*Men of Harlech, The Holy City*), des chœurs édifiants (le *Miserere* et *Spem in Alium*), et des chansons nostalgiques et désespérées (*Maybe Tonight, Someday Never Comes, Un bel dì vedremo* ou *Ready to Run*).

Et puis il y avait toujours cette aria désolée et envoûtante tirée du quatrième acte de *Manon Lescaut*, « *Sola, perduta, abbandonata in landa desolata! Orror!* » qui se termine par le cri trois fois repris « *Non voglio morir* » (Je ne veux pas mourir). Et finalement, pour combler la désespérance, *Hallelujah* de Leonard Cohen.

Je ne sais pas à quel point on reconnaît que la musique est la fenêtre préférée de l'âme, mais c'est en tout cas exactement ce qu'elle est pour moi. Émotivement, rien n'est aussi évocateur, et même si je n'ai rien d'un chanteur, ces chansons et plusieurs autres ont été pour moi d'importantes compagnes réconfortantes et mélancoliques dans le Sahara.

- - -

Le 34^{e} jour, j'eus un énorme coup de cafard malgré que rien ne semblât en être la cause, hormis le fait qu'il ne se passait tellement

rien ; aucun développement, rien de rien. J'en arrivai presque à me convaincre que notre situation allait mal finir. Les choses s'améliorèrent un peu le lendemain, une journée humide, venteuse, fraîche, et je tentai de m'activer le plus possible : marcher, ramasser du bois, ranger… en regardant au loin. Louis essaya vaillamment de me remonter le moral, mais je voyais bien qu'il n'était pas loin derrière moi dans cet état d'esprit qui me menait droit vers l'abîme. Étrangement, cela aida. Nous avions des règles pour contrer cette situation, voyons ! Il ne m'était pas permis de lui transmettre mes noirs états d'âme, alors je fis de plus grands efforts, afin d'aider Louis, bien sûr, pour éviter de m'enfoncer davantage.

Mais le 36e jour, une autre journée grise et venteuse où le sable virevoltait partout dans l'air, au moment où nous commencions notre marche, je vis Hassan en train de creuser pas très loin de là où nos ravisseurs stationnaient leurs camions. Chaque fois que nous atteignions une petite montée dans notre courte piste, nous avions une bonne vue, à travers une trouée dans les herbes rabougries, du Ninja masqué qui creusait méthodiquement, sans arrêt. Il ne semblait pas particulièrement pressé, mais à chacun de nos passages, le monticule de sable à côté de lui grandissait tandis qu'il s'enfonçait graduellement dans le sol.

Après un moment, le taciturne Chaussettes se joignit à lui. Ils prenaient leur tour pour creuser et de temps à autre nous les voyions reculer pour vérifier leurs progrès : ils avaient creusé ce qui était devenu un trou long, étroit et maintenant plutôt profond. Hassan y était jusqu'au haut des cuisses.

J'ai attiré l'attention de Louis sur leur stratagème, mais il l'avait déjà remarqué et n'avait rien dit – un mauvais signe. Nous parlions toujours de tout. J'ai distraitement demandé pourquoi Hassan creusait. Qu'est-ce qu'il pouvait bien creuser ? Est-ce que ce serait une autre cache ? Mais il n'y avait rien près de lui qu'il aurait pu y enfouir, pas de baril de carburant ni d'eau, pas de sacs de chaussures ni de tente.

« C'est notre tombe », ai-je suggéré, et Louis m'a jeté un regard abattu avant de recommencer à marcher – aucune remise en question,

aucune réfutation, aucune explication plus joyeuse. Nous avons continué de marcher et chaque minute, le temps de faire cinq à six pas, chacun de nous pouvait voir précisément « notre » tombe qu'on creusait. Une fois que j'eus évoqué la réponse à ce mystère, il n'y avait plus rien à faire. Hassan nous détestait. Au cours de la dernière semaine, il avait été particulièrement agressif et odieux à notre endroit. Il savait sûrement que nous pouvions le voir et devait certainement prendre plaisir à notre désarroi à mesure que nous comprenions ce qu'il était en train de faire.

On nous avait renseignés sur les règles propres aux immolations rituelles islamiques, règles dont je pensais souvent qu'elles devaient s'appliquer à tous les massacres. Le traitement inhumain d'un animal allait à l'encontre des principes fondamentaux de l'islam, mais cela ne dérangerait pas Hassan. Il faut utiliser un couteau très bien affûté pour faciliter une coupure rapide et sans douleur. Hassan portait en tout temps à sa ceinture son couteau de combat à la lame de 40 centimètres. On nous avait dit que l'immolation ne devait pas avoir lieu en présence d'autres animaux et que l'animal qu'on tuait ne devait jamais voir le couteau, mais Hassan, lui, voudrait que nous voyions le couteau… et la tombe.

J'étais convaincu, parfaitement convaincu que bientôt – dans les 24 prochaines heures approximativement – on nous amènerait dans une tente où on nous banderait les yeux, puis on nous trancherait la gorge et nos corps seraient lancés dans ce trou. Il n'y avait aucun doute. Il n'y avait pas d'autre interprétation possible. La décision avait été prise. Ce n'était pas la peur d'une exécution immédiate. Ça n'allait pas avoir lieu dans les minutes suivantes, mais ça aurait lieu bientôt – ce soir-là ou le lendemain matin – et nous étions en train de vivre nos derniers moments. Quel gâchis ! Quelle fin ignoble ! Aucun adieu, aucune conclusion, juste un trou quelque part dans le désert du Sahara.

Alors nous avons continué de marcher et Louis a arrêté de compter les tours. À quoi cela aurait-il pu servir ? Et, observant malgré nous le guide des parfaits condamnés, nous avons commencé à faire la paix en notre âme et, à ma légère surprise, j'y suis parfaitement arrivé.

J'ai déroulé le film de ma vie. J'ai fait le point sur ce qui avait bien marché, ou pas trop bien ; je me suis remémoré les relations heureuses que j'avais vécues, et certaines moins heureuses ; j'ai passé en revue ce dont j'étais fier ou pas tellement fier, et puis j'ai adapté mon rituel de chaque soir à ces circonstances et j'ai pris congé de Mary et des filles et de leur mari et de leurs enfants. À la fin, j'avais trouvé une sorte de triste paix intérieure. Il y avait eu beaucoup plus de bien que de mal. J'ai décidé que ma vie avait servi à quelque chose, que le monde était peut-être un peu meilleur à cause de moi. J'avais une femme et une famille merveilleuses qui accomplissaient elles aussi de bonnes choses. Alors j'étais prêt – je n'acceptais pas ce qui venait, je ne m'y résignais pas, mais j'étais prêt.

Puis des choses étranges commencèrent à se passer autour de la tombe. D'abord, on replia de longues tiges au-dessus du trou en formant de grandes arches, puis Hassan se mit à tisser des herbes entre les arches. Étrange, pour un tombeau. Ensuite, comme il commençait à bruiner, Hassan étala une sorte de poncho par-dessus les arches et descendit à l'intérieur. C'était un refuge ! Il s'était construit un refuge pour se protéger de la pluie et du vent. Ça m'apprendrait à me fier à mes peurs !

Nous étions épuisés, drainés sur le plan émotif. Pendant un long moment, nous n'avons même pas été capables de parler. Nous avions été certains de notre déduction, mais nous nous étions trompés.

Malgré cette expérience, malgré ce que nous avions déjà vécu, bien que nous ayons si mal jugé les circonstances, j'ai quand même cru à d'autres occasions que notre affaire en arrivait à sa fin et je continue de croire que c'était souvent le cas. Jamais cependant le trauma n'a été aussi puissant qu'au 36e jour. Par ailleurs, nous maîtrisions dorénavant le rituel de la prise de congé de soi.

Je n'ai aucun souvenir du 37e jour. Nous étions encore sous le choc. Il nous a fallu un certain temps pour nous réconcilier avec l'idée que cette expérience presque mortelle avait été le fruit de notre imagination moins que stable. Nous avions beau croire nos ravisseurs parfaitement capables de nous tuer – et il semblait évident qu'un certain nombre d'entre eux mouraient d'envie de passer à l'action – ce

qui s'était passé la veille n'avait qu'un mince lien avec eux puisque le dommage venait directement de nous-mêmes – et il allait falloir nous y habituer.

Ensuite, le 38e jour s'est avéré une catastrophe. Je sentais de la colère et du découragement. Comment, après plus de cinq semaines, est-ce qu'Ottawa avait pu nous abandonner dans une telle misère, dans des circonstances aussi désastreuses, sans nous faire parvenir le moindre signe, le moindre message assurant qu'on travaillait à résoudre le problème ? Il s'agissait de la même vieille complaisance : pas aussi profonde et déchirante que celle du 36e jour, mais quand même, une plongée dans l'apitoiement sur soi-même, mais cette fois j'en prenais davantage conscience. Finalement, j'ai réussi à rebondir. Louis et moi avons discuté une fois de plus de la nécessité d'appliquer rigoureusement la règle visant à éviter le terrier du lapin blanc et l'obligation immédiate pour celui qui y était le moins enfoncé d'aider l'autre à s'en extraire. À partir de ce moment-là, nous avons beaucoup mieux réussi à appliquer cette règle.

Comme les journées 34, 36 et 38 avaient été mauvaises, je ne parvenais pas à éliminer la crainte que dorénavant, les jours pairs seraient mauvais et les jours impairs, meilleurs – alors qu'en principe, je ne suis pas superstitieux. C'était stupide, bien sûr, mais ça avait au moins l'avantage d'annoncer que la moitié des jours en captivité ne seraient pas si terribles. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai commencé à élaborer dans ma tête des scénarios qui se terminaient toujours par quelqu'un qui nous disait : « … et nous avons donc décidé de vous libérer. » Ce scénario connaissait un nombre infini, vraiment des centaines, de versions différentes de ce qui précédait cette phrase. C'était un chapelet sans fin. J'en avais manifestement fait une obsession et il aurait presque fallu que je me gifle ou que je me pince le bras pour me sortir de ces périlleux vertiges.

- - -

Le 43e jour, soit le 25 janvier, Omar Deux vint jubiler devant nous. Avec une joie qu'il camouflait mal, il lança : « Nous en avons pris quatre de plus ! » J'ai compris par ses coups d'œil furtifs à gauche et

à droite qu'il n'était pas censé nous communiquer cette nouvelle, alors je le pressai pour obtenir le plus vite possible tous les détails qu'il connaissait avant qu'il ne change d'idée. Petit à petit, il débita l'histoire, mais j'en conclus qu'il nous rapportait ce qu'il avait recueilli de Radio France Internationale ou d'Al Jazeera plutôt que de nous donner une information obtenue du réseau de communication d'AQMI.

Il nous raconta que, trois jours plus tôt, quatre touristes européens avaient été capturés au moment où ils quittaient le Festival de culture nomade d'Andéramboukane à la frontière entre le Mali et le Niger, à environ 200 kilomètres au nord de là où nous avions été enlevés : un couple suisse, un Allemand et un Anglais. Ils avaient été saisis par un groupe frère, une *katiba* d'AQMI dans le Sahara, et il nous dit, menaçant : « Vous êtes chanceux d'avoir été enlevés par notre groupe, parce qu'il y en a bien d'autres qui vous traiteraient d'une manière très, très différente et ce serait très pénible pour vous. » Et puis, d'un ton hargneux : « Nous aimerions bien vous couper en petits morceaux, mais Khaled ne nous le permet pas. »

Sur ce, il s'en alla et ne se rapprocha pas de nous pendant deux semaines. Louis et moi étions convaincus qu'il avait conscience d'avoir dépassé les bornes en nous donnant une information tactiquement utile et il craignait que nous ne révélions ses confidences aux frères, ce dont nous nous sommes évidemment bien gardés. L'information était très précieuse : nouvelle, actuelle et pertinente vu notre propre situation. Nous n'en finissions pas d'en discuter les implications. S'agissait-il d'une fraction d'une initiative élargie ? Était-on en train d'enlever des Occidentaux partout dans le Nord et dans l'Ouest de l'Afrique ?

De toute évidence, notre cas était soudainement devenu bien plus compliqué. Trois gouvernements occidentaux de plus étaient dorénavant concernés, et ils avaient tous les trois une politique et des antécédents divergents quant à la question du paiement ou du non-paiement de rançons. Nous savions que les Britanniques comptaient au moins officiellement parmi les plus inflexibles, alors qu'on avait rapporté publiquement que des sommes d'argent avaient été payées en 2003 pour libérer des touristes allemands, autrichiens et suisses

des mains du Groupe salafiste pour la prédication et le combat (l'ancêtre d'AQMI). On affirmait aussi qu'une rançon avait été payée pour assurer la libération de deux Autrichiens, Wolfgang Ebner et Andrea Kloiber, en octobre 2008. Comme notre situation était devenue plus complexe, il allait falloir plus de temps pour la résoudre, mais sept otages de cinq pays différents (quatre Occidentaux et un Africain) pourraient exercer une plus grande pression et encourager un processus décisionnel collectif.

Nous rappelant l'horreur de nos premiers jours de captivité, nous ressentions une énorme sympathie pour l'angoisse que ces quatre personnes devaient éprouver, mais notre esprit s'est vite tourné, plutôt égoïstement, vers tout ce que cela impliquait pour notre propre situation. Est-ce que les autres otages étaient proches de nous ? Est-ce qu'on allait nous rassembler ? Cela serait-il bon ou mauvais pour nous ? En quoi, précisément, est-ce que cela compliquerait ou faciliterait notre éventuelle libération ?

Nous disposions de bien trop de temps pour nous inquiéter à ce sujet et même dans des circonstances normales, j'ai tendance à être un analyste compulsif. Après quelques jours, j'en suis venu à la conclusion qu'il était improbable que les autres otages et nous fussions rassemblés, car les ravisseurs voudraient garder séparés leurs divers investissements. Et puis je m'attendais à ce que les responsables des trois nouveaux pays perdent beaucoup de temps en palabres et en inquiétudes pour trouver une approche commune avec le Canada sur les questions de négociation avec les terroristes, de paiement de rançon et d'échanges de prisonniers, avant que chacun, en fin de compte, prenne sa propre décision.

Je considérais aussi que les otages additionnels rendraient encore plus complexe, dans chacune des capitales concernées, l'évaluation des possibilités de réussir un sauvetage ; d'ailleurs, toute tentative de tirer sept prisonniers d'une telle situation critique serait bien plus risquée. Je pensais que ce nouvel élément allait probablement prolonger notre épreuve. Par ailleurs, je croyais aussi (ou peut-être que je l'espérais) que tout cela pourrait favoriser une meilleure issue, au moins pour Louis et moi.

Il y avait également autre chose, l'ombre d'une idée – trop sensible et trop dérangeante pour y faire face directement, mais trop importante pour l'ignorer complètement. Louis et moi étions toujours conscients que nous risquions d'être tués, ensemble ou séparément, si nos ravisseurs d'AQMI concluaient que les négociations ne se déroulaient pas comme prévu. Avec l'enlèvement de quatre Européens, la liste d'où tirer un nom au hasard s'était allongée, même si nous savions qu'ils n'allaient probablement pas exécuter une femme.

Le 44e jour, le lendemain du jour où Omar Deux nous avait informés qu'AQMI avait enlevé quatre Européens, je ruminai longuement sur les 444 jours que les 52 membres du personnel de l'ambassade américaine à Téhéran avaient passés en captivité entre novembre 1979 et janvier 1981. C'était dix fois plus que ce que nous venions de vivre et je ne pensais pas que j'y arriverais.

- - -

Le 52e jour, le 3 février, Louis et moi étions assis à l'ombre autour de midi quand Omar Un s'approcha pour annoncer « une bonne nouvelle : l'Ambassade du Canada à Bamako veut une preuve de vie ».

Peu après, Omar Un accompagna jusqu'à notre position l'homme que nous désignerions sous le nom de Omar Trois. Avec une certaine déférence envers O3, il nous présenta à lui comme à un membre important, proche collaborateur de l'émir Khaled. Nous l'avions aperçu au cours des derniers jours, mais toujours à quelque distance. Omar Trois était de toute évidence un officier supérieur, probablement de plus haut niveau, présumai-je, que n'importe qui d'autre au camp. Il nous dit que l'ambassade du Canada au Mali avait demandé une autre vidéo. Pendant que nous parlions, on montait une tente. Omar Trois nous indiqua que nous devions essentiellement faire la même chose que pour la première vidéo, lors du cinquième jour, mais cette fois-ci nous serions trois car les Nations Unies avaient insisté pour voir Soumana – et non le gouvernement du Niger, qui ne s'intéressait pas à lui.

Je demandai quel devait être le message et il répéta : « Ce sera le même que la dernière fois. Monsieur Robert, vous parlerez le

premier, puis monsieur Louis. Vous allez dire qui vous êtes, quand nous vous avons enlevés, qui nous sommes ; vous direz que vous ne souffrez pas et que si on veut vous récupérer vivants, il ne faut pas qu'il y ait d'action militaire contre nous. C'est tout. » Je dis que nous allions aussi vouloir parler à nos épouses et familles et O3, avec un geste d'indifférence, dit : « Bien sûr, bien sûr. »

Au moment de nous approcher de la tente, Omar Trois me prit à part et dit : « Vous devez dire à votre collègue Louis de se contrôler. Nous ne voulons pas donner aux gens l'impression que nous abusons de vous. » Louis était nerveux, de toute évidence, et nous eûmes une courte et discrète conversation où je lui répétai les préoccupations d'Omar Trois, que nous tenions tous les deux pour le signe le plus positif que nous eussions reçu depuis le début de cette horrible aventure. En entrant dans la tente, je demandai à O3 quand Soumana parlerait et il répondit d'un ton dédaigneux : « Vous, puis Louis. Soumana n'ouvrira pas la bouche ! »

Les arrangements pour la deuxième vidéo semblaient correspondre exactement à ceux de la première. Le drapeau noir d'Al-Qaïda avec des caractères arabes en blanc était une fois de plus fixé à la toile du fond de la tente. Derrière nous, il y avait quatre moudjahidines portant un turban noir, arborant des ceintures de munitions, trois d'entre eux munis d'une mitraillette et le quatrième, juste derrière ma tête, avec un sabre, la main sur la poignée. Je ne me souviens pas d'avoir vu ces personnes en entrant dans la tente, sûrement pas le plus menaçant d'entre eux avec son sabre, qui aurait sûrement sur-le-champ happé toute mon attention. Je suppose donc qu'ils sont arrivés lorsque nous étions déjà tous les trois assis face à la caméra.

D'une manière informelle, Julabib, une fois de plus assis par terre devant moi, jambes croisées, compta : trois deux, un – et pointa son doigt vers moi. Sans préambule, je répétai à peu près ce que j'avais dit 47 jours plus tôt : qui j'étais, quelle avait été ma mission pour les Nations Unies (sans me tromper quant au nom de mon employeur, cette fois), quand et où nous avions été enlevés. Je dis que nous étions entre les mains d'Al-Qaïda au Maghreb islamique et qu'on nous traitait « honorablement » ou « correctement » ; je ne me souviens pas lequel des deux mots j'ai utilisé. Je soulignai que le climat et les

conditions de vie devenaient de plus en plus difficiles et notai que nous avions des problèmes de santé. J'encourageai les autorités canadiennes et celles des Nations Unies à mettre fin rapidement à notre captivité sans recourir à la violence.

Puis je parlai à Mary et aux filles (je mentionnai même correctement le nombre de mes enfants), leur disant à quel point je les aimais et combien je regrettais la douleur que notre situation devait leur causer ; puis je passai la parole à Louis, qui fit une présentation similaire. C'était tout. Quand nous sommes sortis de la tente, Hassan, désirant mettre fin à notre moment d'optimisme, dit en ricanant : « N'allez pas croire un seul instant que tout cela a la moindre signification. Cette affaire est loin d'être terminée. » Eh bien, il avait assurément raison.

Les chefs, Omar Un et Omar Trois, cependant, semblaient satisfaits. Soumana fut emmené avant que nous ne puissions échanger plus de quelques mots amicaux avec lui, mais il semblait content d'avoir été inclus et, bien sûr, que sa famille apprenne qu'il était vivant et paraissait en bonne santé. Une fois de retour sous notre arbre, on nous apporta plume et papier et on nous dit de mettre par écrit en anglais et en français ce que nous venions de dire, puis de signer et de dater cette déclaration. Nous écrivîmes tous les deux un petit peu plus pour nos familles, mais nous fîmes un effort pour rester le plus près possible du scénario original.

Une fois rédigés, ces documents furent confiés à Omar Trois, qui était déjà dans son camion et qui allait incessamment partir. Louis et moi fûmes grandement réconfortés par le sérieux que nos ravisseurs avaient mis à la production de la seconde vidéo et l'urgence qu'ils donnaient à négocier leur « capital » humain. De Hollywood, j'avais appris que la production d'une vidéo témoignant du bon état physique et psychologique (« preuve de vie » dans le vocabulaire des kidnappeurs) était habituellement demandée au début de la captivité et puis juste avant la libération, alors nous avons cru que nous étions sur la bonne voie ; et puis la plupart de nos ravisseurs semblaient clairement du même avis.

Cela dit, une certaine confusion régnait. À part l'heureuse addition de Soumana, nous avions répété le 52e jour ce que nous pensions

avoir réglé le 5e jour et nous n'en voyions pas la nécessité. Qu'apprendrait Ottawa du message vidéo que nous venions d'enregistrer que nous n'avions pas indiqué sept longues semaines plus tôt, mis à part le fait que nous étions encore en vie ? Peut-être n'avait-on pas reçu le premier message à Ottawa ? On aurait cru que l'horloge était ramenée à zéro, que rien n'avait été accompli dans l'intervalle. Je crois que cette réflexion était assez près de la vérité.

- - -

Le 62e jour, dans une scène tirée du *Pont sur la rivière Kwai* ou de *La grande évasion*, je demandai à voir l'émir du camp, Abdul Rahman, pour réclamer de quoi nous vêtir et nous chausser adéquatement. À la fin de cette stérile réunion, on nous informa que nous allions, après 56 jours dans un enfer que nous connaissions, camp Canada, nous aventurer le lendemain soir vers un avenir encore plus incertain. « Nous partirons demain en soirée, affirma AR, très sérieux, pour que les mouches ne nous pourchassent pas ». Nous sentions cependant sa frustration et comprenions que ce déplacement n'allait pas dans la direction que nous espérions si désespérément.

Nous partîmes après le repas du soir, à la noirceur, le 63e jour (jour de la Saint-Valentin) mais après à peine une heure de route, nous nous arrêtâmes soudainement au milieu de nulle part : aucun rocher, aucun arbre, rien que du sable qui ondule, d'où le nom de camp En-dehors que nous donnâmes à cet endroit. Nos couvertures furent lancées à nos pieds et on nous dit que nous allions passer la nuit là. Nous nous installâmes à côté de trois camions stationnés côte à côte et nos ravisseurs s'étendirent de l'autre côté. On posta des sentinelles et tous les autres s'endormirent vite.

Le lendemain, nous partîmes peu après l'aube. On nous attribua, à Louis et à moi, le camion conduit par Abdul Rahman. C'était une surprise de voyager avec l'émir du camp et j'eus l'impression que cet homme sévère et taciturne voulait nous parler sans avoir recours aux médiocres services de Hassan comme interprète. Mais la chose allait être difficile car AR connaissait très peu de français. Après presque une heure de conduite dans un silence total, il fouilla dans

son vêtement puis nous donna sans un mot, à chacun de nous, une petite paire de ciseaux pliables, comme ceux qu'on peut recevoir dans les pétards de Noël de qualité. De toute évidence il tentait d'être chaleureux. Je crois qu'il voulait contrebalancer la catastrophique réunion de la veille, lorsque Hassan avait refusé de traduire sa longue réponse à ma question concernant l'état des négociations. C'était un geste ambigu, mais il était le bienvenu. Après cela, avec force gestes et en baragouinant quelques douzaines de mots en français, il indiqua, avec une frustration évidente, qu'il n'avait aucune idée d'où en étaient les négociations. Cela nous indiquait au moins qu'on négociait.

Il poursuivit : « Les Canadiens nous disent constamment qu'il y a une nouvelle réunion… qu'il y a toujours quelqu'un d'autre qu'il faut consulter. » Eh bien oui, c'était tout à fait comme cela au Canada. Amer, il ajouta : « Un envoyé spécial devait se joindre à nous pour une réunion, mais il n'est jamais venu. » Nous n'avions aucune idée de ce dont il s'agissait.

Nous avons roulé jusqu'à midi, puis nous nous sommes arrêtés dans un paysage très différent de celui de camp Canada. C'était un désert plus éprouvant, plus rude : presque aucune végétation, à peine quelques petits acacias chétifs autour desquels fut installé le camp ; on nous dit d'occuper le côté ombragé de l'un des camions. Il était cependant près de midi et même le dos collé contre le véhicule, il ne nous restait qu'un mince espace d'ombre, environ 50 centimètres, pour rester à l'abri du soleil. Nous attachâmes notre bout de toile bleue à divers points sur le camion, ce qui nous fournit un minimum de protection. Quand nous demandâmes combien de temps nous allions rester sur ce site, Hassan, gonflé d'orgueil par son rôle de gérant intérimaire des otages, en l'absence d'Omar, répliqua : « Quelques heures ou peut-être des semaines. » Mais toute l'affaire semblait temporaire – comme si nos ravisseurs attendaient quelque chose.

Louis avait eu la puce à l'oreille quand, en prétendant ajuster la bâche, il avait noté une enregistreuse en marche coincée entre le siège et la portière contre laquelle nous étions appuyés. Il m'a rapporté sa découverte alors que nous recueillions des roches pour maintenir la toile en place et il nous est venu à l'esprit de passer les deux heures suivantes à énumérer et décrire les milles preuves démontrant que

Hassan était un connard – mais nous avons choisi la prudence. Je ne crois pas qu'on ait fait d'autre tentative pareille, mais comment le saurais-je ?

Autour de nous, il y avait sept grands socles rocheux de forme phallique, sinistres, qui se dressaient en plein désert et, au centre, une surface ronde et plus douce (nous étions dans le désert depuis longtemps), alors nous avons nommé le camp Sept-frères-et-une-sœur. Une fois que le complot de l'enregistreuse eut échoué, on nous indiqua de monter notre camp de l'autre côté d'une petite dune, ce qui nous éloignerait d'eux, mais sans aucun abri. Nous avons convaincu nos gardiens de nous laisser quatre piquets de tente métalliques et nous y avons attaché les coins de notre couverture pour former un dais qui nous offrait une surface d'ombre raisonnable. Hassan, sans doute outré de l'échec de sa tentative d'écoute, rejeta arbitrairement les deux premiers tracés pour notre marche, et puis en criant reprocha à Louis de fixer continuellement son regard sur les frères. « Nous savons, hurla-t-il, que tu recueilles de l'information pour les agences de sécurité occidentales, et il faut que cesse ce comportement ou il y a aura de sérieuses répercussions. »

C'était là une accusation grave et dangereuse et il me fallait vite la régler, sinon la rumeur d'un Louis-l'espion circulerait parmi nos ravisseurs. Je m'approchai de Hassan et m'éloignai avec lui de Louis et des autres. Quand j'insistai pour dire que je ne savais pas de quoi il parlait, Hassan affirma que Louis exerçait une surveillance constante des frères et de toute évidence enregistrait des données dans l'espoir de pouvoir un jour les utiliser contre eux. Je rétorquai que c'était clair qu'il n'aimait pas Louis et qu'il fabriquait des raisons pour créer de l'hostilité contre mon ami et collègue.

Hassan rejeta vigoureusement mon argument et exigea que je surveille Louis moi-même et en tire mes propres conclusions. En attendant, et tant que Louis ne cesserait pas son manège, Hassan marmonna, avec colère mais déçu, que nous n'aurions plus accès aux manuels d'histoire belge.

Ce que Hassan m'ordonnait, je l'ai fait. J'ai surveillé Louis pour voir s'il les scrutait du regard et… eh bien, oui. Mais c'était tellement clair,

du moins pour moi, que ce n'était pas « pour observer et rapporter », mais plutôt parce que ces gens étaient notre seule distraction. Ce qu'ils faisaient constituait notre unique divertissement – plus intéressant que de fixer des yeux le désert vide. Cela dit, il n'y avait aucun doute que Louis s'asseyait et regardait, parfois sans même voir, laissant flotter son esprit en restant tourné vers eux. Il fallait que cela arrête, c'était évident. Nos ravisseurs étaient déjà assez paranoïaques.

J'expliquai tout cela à Louis et il eut la courtoisie d'accepter vaillamment d'essayer de s'observer lui-même. Il convint rapidement qu'il passait plus de temps à regarder de leur côté qu'ailleurs. Alors nous fîmes en sorte, dans la mesure du possible, qu'il tournât le dos aux frères, où qu'ils se trouvaient, et je faisais discrètement claquer mes doigts quand il se laissait aller à reprendre sa surveillance. Finalement, il se sevra presque complètement de cette source de distraction passive et nos ravisseurs devinrent moins agressifs.

Le troisième soir de notre séjour chez les Sept frères (le 66e jour), nous venions tout juste de préparer notre lit quand l'un des jeunes arriva de nulle part pour nous apporter un contenant Tetra Pak de jus de mangue. Ce fut la plus délicieuse boisson que j'aie jamais bue. Nous en avons savouré chaque goutte en faisant circuler le nectar dans notre bouche. Nous avons longuement débattu de la quantité que nous allions boire tout de suite et de celle que nous allions garder pour le lendemain. À la fin, il ne resta plus grand-chose pour le lendemain.

Environ une heure plus tard, alors que nous étions assis sur notre couverture à observer les étoiles, Omar Deux, rien de moins, arriva avec un sac de bonbons, un autre Tetra Pak de jus, un paquet d'une sorte de pâtisseries collantes et sucrées et un grand sac de plastique plein. Nous le regardâmes sans comprendre. En faisant une grimace, le meilleur sourire qu'il pût nous faire, il dit simplement : « Ceci est pour vous » et il partit. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait. Nous dévorâmes immédiatement les pâtisseries collantes, gardâmes le jus pour plus tard et déchirâmes le sac pour l'ouvrir. Il y avait à l'intérieur deux survêtements de sport de couleur vive de très mauvaise qualité, mais pas de chaussures, ni de chaussettes, ni de sous-vêtements.

Nous étions bien sûr contents de ces présents, mais qu'indiquaient-ils? À ce moment-là, et c'est vraiment la seule occasion où je suis sorti complètement du terrier du lapin blanc, j'ai rassemblé les données suivantes : nous avions précipitamment quitté le camp Canada peu après en avoir été informés, et depuis quatre jours nous semblions attendre que quelque chose se passe à l'extérieur du camp ; un camion venait sûrement juste d'arriver avec ces approvisionnements si plaisants et sans doute de bonnes nouvelles ; j'en conclus que nous avions reçu nos « uniformes de libération ». Nous avions vu le reportage à la télé : les otages sortent d'un véhicule portant des survêtements identiques et flambant neufs et on les remet entre les mains de la Croix-Rouge ou à quelque autre groupe tout sourire représentant une autorité. Je voulais vraiment, vraiment revoir ce genre de reportage et j'ai conclu de tout ça que nous allions en être les héros.

Louis n'a pas complètement adhéré à ma logique, mais il n'y avait pas de doute qu'il aimait mon idée. Nous avons bu la moitié du second litre de jus pour célébrer notre imminente libération. Je suis resté éveillé toute la nuit en pleine euphorie. J'aimais les étoiles, j'aimais la vie, je me sentais si fébrile à l'idée de revoir bientôt ma famille.

Nous avons démonté le camp tôt le lendemain. Il n'y avait pas autant d'excitation dans l'air que je m'y attendais, mais nos geôliers ont souri de voir que nous avions changé nos haillons pour enfiler nos nouveaux survêtements totalement insolites, brillants et qui démangeaient. Nous avons voyagé toute la journée et avons franchi une grande distance, dont plusieurs kilomètres à toute vitesse sur de vastes surfaces plates. On ne sentait toutefois pas l'ambiance qui précède un événement important. Mon euphorie a commencé à diminuer. En peu de temps, il n'est plus resté qu'un survêtement imbibé de sueur, irritant la peau, ridicule et dont la fermeture Éclair était déjà brisée. Quand nous sommes finalement arrivés au camp Terre-d'épines (baptisé ainsi pour des raisons évidentes) j'étais déçu et j'éprouvais déjà un profond découragement ; je me suis juré que dorénavant, je ne me laisserais plus jamais aller aux illusions débridées.

Ce camp n'était pas déplaisant, même s'il y avait un nombre excessif d'épines cachées dans le sable. Nous étions placés loin de nos geôliers et nous avions une excellente piste de marche – sept circuits

au kilomètre – mais malheureusement, plusieurs autres créatures y vivaient. Omar Un nous raconta plus tard qu'on avait exécuté six vipères et neuf scorpions pendant les deux semaines passées à Terre-d'épines, en plus des bêtes que nous avions nous-mêmes tuées.

Je souffrais une fois de plus de constipation (c'était peut-être l'appréhension à l'idée de m'accroupir sur une vipère du désert) et juste au moment où je craignais que nous dussions ressortir « l'instrument », Omar Un est rentré de sa cure traditionnelle, le 80e jour. Il nous demanda comment allaient les choses et je lui mentionnai le retour de mes problèmes intestinaux. Le lendemain, il apparut avec une boîte écornée des pilules adéquates, sans me dire où il les avait trouvées ni depuis quand elles étaient disponibles. Il y avait 20 pilules dans des alvéoles de plastique et après des calculs raffinés, j'en brisai une en deux, je la mâchai et en moins de 12 heures – comme on le promettait sur le paquet – tout se remit à fonctionner. J'avais donc 39 autres chances de vaincre le problème avant de recourir aux moyens mécaniques, ce qui s'avérait réconfortant. Ce paquet de médicaments est devenu ma possession la plus précieuse. Je n'allais nulle part sans l'avoir caché quelque part dans mes vêtements.

- - -

Vers le 81e jour, soit le 4 mars, à Terre-d'épines, pendant une partie de Vingt Questions, Hassan me dit : « Nous demandons la libération de 20 de nos frères en échange de votre liberté » et il me sembla clair à ce moment – même si je ne me souviens pas en quoi ce l'était – qu'il se référait à leurs sept captifs.

Je lui demandai alors : « Est-ce une liste raisonnable, soit une liste que les gouvernements concernés pourraient peut-être accepter ? » En souriant, il affirma que oui. Sans plus de détails, j'eus l'impression que nous partagions à peu près la même compréhension de la signification du mot « raisonnable ». Je ne pouvais savoir si la transmission de cette information par Hassan avait été sanctionnée ou s'il avait agi de sa propre initiative.

Louis et moi parlions de tout, mais nous finissions toujours par discuter d'un aspect quelconque de ce qu'il faudrait pour nous sortir

de là. C'étaient rarement des échanges qui nous remontaient le moral. Les questions essentielles – à savoir si nous allions survivre ou mourir et, si nous survivions, dans quel état nous sortirions de cette épreuve –n'étaient d'après moi ni nombreuses ni compliquées. J'étais totalement absorbé par ces questions pertinentes. Est-ce que l'ONU et le Canada arriveraient à une entente sur une façon efficace de gérer notre cas sans que l'un contrarie l'action de l'autre ? Est-ce que le gouvernement du Canada adopterait une position de principe (dure, inflexible : « Nous ne traitons pas avec Al-Qaïda ») auquel cas nous mourrions, ou est-ce que le premier ministre serait pragmatique et donnerait ordre à ses fonctionnaires de trouver une manière de nous ramener au pays sans mettre en cause de tels principes ? Est-ce qu'on nommerait dans la bureaucratie la bonne personne qui aurait l'autorité suffisante pour que notre cas soit géré dans notre meilleur intérêt ? Est-ce qu'on prendrait une décision réfléchie et claire quant à l'agence gouvernementale qui aurait la responsabilité principale de rassembler et réconcilier les éléments épars et parfois contradictoires de notre situation ? Est-ce que le Canada travaillerait bien (c'est-à-dire d'une manière propre à favoriser notre libération) avec nos amis et alliés de même que leurs diverses agences, ainsi qu'avec nos partenaires africains dans la région ? Et puis, ce qui constituait un aspect de la question tellement important pour nous, est-ce que nos familles seraient, de façon appropriée et avec sympathie, informées, impliquées et protégées, et est-ce que nos amis chez nous et à l'étranger les appuieraient ?

Louis et moi discutions sans arrêt – littéralement *ad nauseam* – de ce qu'il faudrait pour obtenir notre libération. Nous calculions toutes les variantes et combinaisons de l'impact qu'aurait sur les Nations Unies et son Secrétaire général actuel, Ban Ki-moon, l'aristocratie onusienne (les cinq membres permanents, non élus, du Conseil de sécurité), et nous avons conclu que ce genre de spéculations n'avait guère de chance d'aider à la sérénité de notre sommeil.

Louis pensait qu'éventuellement – peut-être après seulement des mois et des mois – nos ravisseurs se lasseraient des coûts et des risques de notre emprisonnement et que cela les mènerait à nous libérer dans une espèce de geste « humanitaire ». Je ne croyais tout

simplement pas qu'Al-Qaïda était capable de gestes humanitaires et j'insistais pour dire qu'ils souhaiteraient préserver leur réputation de gros méchants. Il n'y avait pas de place ni de raison d'être pour la générosité. En deux mots, je pensais – non, je savais – qu'il faudrait, pour nous libérer, qu'ils obtiennent suffisamment de ce qu'ils voulaient. Je convenais avec Louis que nos ravisseurs n'allaient pas supporter les coûts et souffrir les inconvénients de notre emprisonnement pendant une longue période de temps, mais je n'étais pas d'accord pour dire que cela allait inexorablement hâter notre libération. Il voulait tout à fait raisonnablement que je lui dise combien était « suffisamment », et je répétais, avec de plus en plus d'exaspération, que je n'en avais pas la moindre idée. Mais cela ne voulait pas dire que mon analyse était erronée.

- - -

Un après-midi, à Terre-d'épines, nous avons vu une demi-douzaine de nos gardiens traîner un immense sac à travers l'espace ouvert entre la zone où ils campaient de l'autre côté d'une dune et notre lieu désigné. Au centre de cet espace de la grandeur d'un terrain de football, ils commencèrent à creuser et creusèrent ainsi pendant quelques heures. Ils placèrent finalement le sac dans le trou et le remplirent, en portant beaucoup d'attention au camouflage du lieu afin d'éliminer toute trace de leur excavation. Il nous parut évident qu'ils cachaient des approvisionnements – nous apprîmes plus tard qu'il s'agissait de bottes de marche – mais comme nous n'avions jamais été témoins de ce genre de geste et qu'ils n'avaient apparemment pas d'objection à ce que nous en soyons témoins, cela nous troublait quand même.

Dans la même veine, Hassan avait commencé à apparaître à des moments insolites, toujours pour parler, ou plutôt pour se disputer avec nous. Nous le voyions souvent resserrer le foulard autour de son visage et de sa tête pendant qu'il venait vers nous. Était-ce notre imagination ou devenait-il plus insouciant au sujet de la possibilité que nous puissions plus tard l'identifier ?

Et puis il y avait la question de savoir où se trouvait Soumana. Dans les camps précédents nous avions pu le voir. Ici, nous ne pouvions

pas. Avait-il été libéré? Tué? Était-il malade? Nous posions la question, mais les réponses obtenues étaient de plus en plus évasives.

Les petites choses acquéraient une plus grande importance et de menues frustrations devenaient lourdes à porter. J'ai d'abord perdu ma cuiller à Terre-d'épines. J'ai toujours été un mangeur méticuleux et je ne voulais pas manger avec mes mains comme nos geôliers. J'ai passé des heures à quatre pattes à creuser et à explorer tout le sol de notre espace réservé, dans ce qui s'avérait ma version des fouilles archéologiques, mais sans succès. Tout disparaissait dans le sable. Vous laissiez un objet par terre et après 30 secondes il était disparu. Nos ravisseurs perdaient continuellement des outils et des ustensiles. À deux reprises, je les ai vus effectuer un changement de pneus avec deux crics et puis partir en écrasant l'un de ces outils, qui s'enfouissait alors dans le sable.

Je me suis assis et j'ai retracé dans ma tête chacun des mouvements que nous avions faits ce jour-là. Nous avions déplacé le lieu où nous dormions et alors que j'avais exploré à fond les deux endroits, je me suis souvenu que notre habitude, après avoir mangé le soir, était de planter le manche de nos cuillers dans le sable, près de notre tête, pour les retrouver le lendemain matin. Je suis donc retourné à notre emplacement antérieur et je me suis étendu là où je pensais avoir dormi; les yeux clos, j'ai planté ma cuiller imaginaire dans le sable à côté de ma tête et, entre les racines d'un acacia, je l'ai enfin retrouvée.

J'ai dû répéter tout ce scénario la semaine suivante et encore quelques jours plus tard, mais cette dernière fois je n'ai pas retrouvé ma cuiller. J'en ai demandé une autre et on me l'a sèchement refusée. Avec le capuchon de mon objectif Canon d'un diamètre de 77 millimètres, qui était dans ma poche le jour où on nous avait enlevé 12 semaines plus tôt, je fus donc réduit à m'enfourner dans la bouche, à la noirceur, cette bouillie de riz ou de pâtes qu'on nous offrait dans un bol commun. J'ai finalement fait une nouvelle demande à Jaffer, qui avait été nouvellement nommé commandant du camp en remplacement d'un Abdul Rhaman fatigué et épuisé, et sans un mot, il a tiré une cuiller de la poche de sa djellaba et me l'a donnée.

Tandis que nous parcourions le Sahara, sans projet apparent ni aucune raison discernable, nous faisions face à une variété de défis. Toutefois, les plus éprouvants et de loin étaient les ravages causés par les montagnes russes psychologiques qui nous faisaient balancer entre espoir et désespérance.

- - -

À partir du jour 3 au camp Conseil d'administration, j'ai considéré le suicide comme une option valide parmi le nombre limité d'options qui s'offraient à moi et j'ai tenté d'obtenir ou de pouvoir obtenir les moyens de mettre fin à mes jours si j'en arrivais à la conviction que la vie était devenue intolérable. Je suis heureux de noter que je n'ai jamais été sérieusement tenté et que malgré une dépression et une confusion extrêmes au cours des épouvantables premières journées et premières nuits, je savais qu'un tel acte devait être jugé avec une grande attention par rapport à l'effet dévastateur qu'il aurait sur ma famille et, d'une manière plus immédiate, sur Louis. Je suis d'accord avec ceux qui, comme Mary, affirment que le suicide est essentiellement un geste égoïste dans toutes les circonstances sauf les plus extrêmes, mais depuis la fin de mon adolescence, j'ai toujours considéré qu'il s'agissait d'un choix légitime, le geste ultime du libre arbitre.

Nos ravisseurs fanatiques, cependant, même s'ils étaient impatients et même pressés de quitter cette vallée de larmes pour aller au paradis, tenaient le suicide pour l'un des péchés les plus odieux, les plus impardonnables. Il fallait donc que cette option soit secrètement conservée, jamais mentionnée et même totalement ignorée de Louis. Je faisais bien attention de conserver la petite paire de ciseaux pliants qu'Abdul Rahman avait donnée à chacun de nous quand nous avions quitté le camp Canada et je n'aimais guère les prêter à Louis, même quand il avait temporairement égaré les siens et malgré le fait qu'il travaillait à réparer nos chaussures en constante détérioration. Ces petites lames de quelques centimètres n'offraient qu'une piètre consolation contre la possibilité de souffrances extrêmes, mais il y avait quand même là un tout petit peu de réconfort, même si on convient qu'il n'aurait pas été facile d'arriver à mes fins avec un tel outil.

Il y a eu des moments où j'ai presque perdu courage, quand mes réserves se sont pour ainsi dire épuisées et lorsque je considérais que notre situation était à peu près irrémédiable, mais l'espoir ne m'a jamais complètement quitté. Depuis le début, je croyais que la mince chance que nous avions de sortir vivants de cet enfer serait, comme le disait le duc de Wellington au sujet de Waterloo, « une bien belle chose – le geste le plus finement mené jamais vu ».

Je me suis parfois demandé si, dans des circonstances aussi extrêmes, je devais remettre en question une vie entière de total athéisme et solliciter confort et inspiration auprès du Dieu que Louis priait – même si j'ignorais comment m'y prendre. Mais Dieu n'était tout simplement pas là pour moi. Je n'ai jamais eu la moindre conviction religieuse, malgré l'intervention d'un certain nombre de personnes bien intentionnées qui ont cherché à m'en donner (et soyons clair, je ne parle pas ici des prosélytes d'Al-Qaïda). Dieu ne s'est jamais joint à moi dans ce trou du désert du Sahara et je savais qu'il n'allait jamais y être ; toutefois, ma sérénité n'était pas perturbée pour autant.

Dieu était là pour Louis, cependant, lui apportait appui et consolation, et étayait sa tendance à voir le côté positif des choses tandis que je me perdais dans des méandres obscurs. Cela m'a beaucoup aidé, il n'y a aucun doute. Quand j'étais incapable de tirer Louis d'un terrier, son Dieu intervenait et l'aidait. Quand Louis était tenté de venir me rejoindre dans une des fosses de ma fabrication, son Dieu l'aidait à éviter un tel péril. Alors peut-être que Dieu était là pour moi aussi, mais nous n'avons jamais établi aucune sorte de relation directe.

CHAPITRE 11

BLAISE COMPAORÉ ET SON MERVEILLEUX PRÉSENT

Nous, gorges nouées lèvres gercées,
Ne pouvions rire ni pleurer;
Or les voyant muets de soif,
Mordis mon bras, suçai mon sang,
Et m'écriai : une voile une voile!

À Terre-d'épines, le 81e jour, Omar Un, d'une manière plutôt formelle mais avec une colère et une amertume réelles, nous annonça que nos ravisseurs en avaient assez des négociateurs canadiens. Ils n'avaient plus confiance en eux et ne voulaient plus avoir affaire avec eux. Ces anciens interlocuteurs canadiens (qu'il n'a jamais nommés), avaient été fourbes et malhonnêtes, fulminait-il. Il raconta qu'ils faisaient des promesses qu'ils ne tenaient jamais, qu'ils convenaient de réunions qui n'avaient jamais lieu. Tout n'était que délais, insista-t-il, avant de déclarer férocement que de pareilles tactiques ne fonctionneraient pas.

C'était là une épouvantable nouvelle pour nous, avec des conséquences effrayantes, même si nous n'étions pas dupes de l'ironie qui voulait que nos ravisseurs assassins d'Al-Qaïda pussent se plaindre de la malhonnêteté de nos compatriotes et du peu de confiance qu'ils inspiraient. De plus, nous dit-il, une fois le Canada exclu de tout engagement direct dans la détermination de notre avenir, AQMI avait cherché un leader régional qui aurait « manifesté de l'intérêt pour notre cas ». Il nous cracha à la figure que toutes les personnes qu'ils avaient approchées avaient fermement refusé. « Elles étaient

toutes, dit-il avec force et conviction, prêtes à vous laisser mourir.» Observant sur notre visage le choc qu'il avait anticipé, il admit, après une pause dramatique : « Sauf un. »

Blaise Compaoré, le président du Burkina Faso, avait été, selon Omar, le seul à se montrer disposé à trouver un moyen de sauver nos vies. « Votre avenir, conclut-il, est maintenant entièrement entre les mains du président Compaoré » et cela dit, il s'en alla, nous laissant ruminer ces malheureuses nouvelles.

Et moi qui avais pensé que les choses ne pouvaient pas aller plus mal.

- - -

Dix ans plus tôt, j'avais travaillé dur et avec une certaine mesure de succès, à faire du président Compaoré un paria international, et j'avais ainsi obtenu qu'il devînt, je le savais fort bien, un ennemi.

Entre 1988 et 1999, les Nations Unies avaient déployé quatre missions de maintien de la paix et d'observation en Angola (UNAVEM I, II, III et MONUA) dans un effort pour limiter, si ce n'était arrêter, les carnages de la guerre civile qui faisait rage plus ou moins, mais surtout plus, depuis 25 ans. C'était la plus sanguinaire des guerres par procuration entre l'Est et l'Ouest. Le coût de ces opérations des Nations Unies s'élevait à quelques milliards de dollars. Elles n'avaient eu aucun succès, parce qu'aucun des principaux protagonistes au Conseil de sécurité qui avaient voté pour mettre en place ces engagements massifs et coûteux – simplement pour être vus en train de « faire quelque chose » – n'avait fait en sorte qu'elles réussissent. Ce qu'ils cherchaient, c'était plutôt de mettre leur poulain de l'avant dans ce combat de substitution entre le capitalisme et le communisme (des idéologies qui n'intéressaient que bien peu les Africains) – avec comme butin les richesses de l'Angola.

Quand j'occupai le siège du Canada au Conseil de sécurité en janvier 1999, je savais que nous ne pourrions pas faire grand-chose au sujet des affrontements au Moyen-Orient – surtout le désastre qui se préparait en Irak – mais je pensais que peut-être, juste peut-être, dix ans après la chute du mur de Berlin, nous pourrions en finir avec ce vestige des luttes de la Guerre froide, la plupart des participants

externes ayant oublié pourquoi ils s'y étaient engagés mais ne pouvant se résoudre à y mettre un terme. Dans mon esprit, il était clair que si cette interminable guerre civile en Angola devait être arrêtée, il faudrait que cela se fasse depuis l'extérieur de ce pays ; que la solution serait d'empêcher l'oxygène d'atteindre le feu, plutôt que de concevoir, en comité à New York, des extincteurs de plus en plus inefficaces.

En 1992, le gouvernement du président José Eduardo dos Santos avait gagné des élections tenues sous la supervision des Nations Unies et les observateurs internationaux les avaient jugées libres et justes. L'UNITA, l'Union pour l'indépendance totale de l'Angola, de Jonas Savimbi n'avait pas aimé ce jugement, surtout que ses alliés de la CIA lui avaient promis un résultat contraire. Revenant alors sur leur prétention de choisir la voie démocratique, les rebelles de l'UNITA décidèrent de reprendre le maquis et de déterrer leurs armes.

En contrôlant les riches terrains diamantifères de l'Angola, Savimbi pouvait financer à l'infini son insurrection sanguinaire, puisque ni les marchés diamantaires, ni les consommateurs ne semblaient se préoccuper de l'origine des pierres (malgré des sanctions des Nations Unies que personne n'avait envie d'appliquer ou d'observer). De plus, les fournisseurs d'armes et de carburant savaient que les sanctions prohibant leur commerce avaient été inapplicables et symboliques dès le jour de leur adoption autour de la table du Conseil de sécurité. Cela dit, tandis que les marchés du diamant à Londres, Anvers, Tel-Aviv, Mumbai et New York ne s'en rendaient pas encore compte, l'attitude des consommateurs commençait à changer en grande partie grâce à des rapports agressifs publiés par Global Witness et des individus probes, comme Alex Vines de Human Rights Watch et Ian Smillie de Partenariat Afrique-Canada, qui poursuivaient leur campagne contre les « diamants de sang ». Ce produit en soi vénérable commençait à paraître de moins en moins un bon investissement à long terme.

Pour sa part, le gouvernement de l'Angola avait été reconnu comme victorieux par la communauté internationale après les élections de 1992. À la tête du 17e pays producteur de pétrole au monde, il pouvait donc se payer le luxe de résister indéfiniment à l'UNITA ; c'était une

guerre civile parfaite. Je pouvais porter ce jugement grâce aux résultats d'un travail extrêmement fouillé, à la recherche impeccable et à la documentation admirable. Ce n'était qu'en révélant la perfidie des violateurs de sanctions (et aussi, hélas, l'hypocrisie d'un grand nombre des principaux joueurs aux Nations Unies qui avaient développé une telle capacité à regarder ailleurs) qu'on favoriserait le changement de ce paradigme et ferait cesser l'approvisionnement en matériel de guerre aux rebelles d'UNITA.

Mais pour faire passer ce rapport vraiment sévère au Conseil, cependant, il nous fallait trouver un mécanisme qui serait à l'épreuve des intérêts politiques et des tactiques de pression qui avaient toujours empêché qu'une information pertinente fût considérée. Nous avons donc créé un comité d'experts indépendants qui n'étaient redevables à aucun gouvernement, ni même au gouvernement du Canada, et qui me feraient rapport à moi, en tant que président du comité des sanctions du Conseil de sécurité. Je me suis ensuite rendu en Angola, où j'ai interviewé une demi-douzaine de transfuges de l'UNITA, qui m'ont appris dans le plus menu détail le fin fond de toute l'affaire.

On a fait du bruit un peu partout, autant en Afrique qu'à l'extérieur du continent, à la suite de nos deux rapports démontrant qui se fichait des sanctions contre l'Angola, et accessoirement quand et où cela avait lieu. Mais l'effort a porté ses fruits, rendant un peu de crédibilité aux délibérations du Conseil et, par ailleurs, à la réputation défaillante des sanctions en tant qu'instruments efficaces de la diplomatie multilatérale. Avant tout, cela a permis de couper l'accès aux marchés internationaux à la majeure partie des diamants baignés dans le sang par l'UNITA.

Le 10 mars 2000, j'ai émis le premier de ces deux rapports (connu sous le nom bien peu modeste de « Rapport Fowler »). Pour la première fois dans l'histoire des Nations Unies, ce rapport nommait et condamnait une longue liste de ceux qui étaient complices en appuyant l'UNITA en contradiction avec toute une série de résolutions du Conseil de sécurité qui rendaient illégal un tel appui. L'approvisionnement de l'UNITA avait soutenu une guerre civile dévastatrice qui en 25 ans avait tué plus de 500 000 personnes, en avait déplacé 4,3 millions d'autres, soit un tiers de la population de l'Angola, et

fait en sorte que ce pays soit considéré par l'UNICEF comme « le pire endroit au monde où être un enfant ».

Avec la publication de ce rapport, ceux qui, comme le « chef de guerre » russe Viktor Bout, avaient fourni des armes et illégalement facilité leur livraison à Savimbi, durent comprendre qu'ils seraient dorénavant exposés au jugement du public et rendus responsables de leurs actes. Ceux qui avaient acheté des diamants de Savimbi sous le comptoir à Londres et à Anvers se sont rendu compte qu'ils mettaient à risque le reste, soit la vaste et légitime partie de leur commerce qui était entièrement honnête. Finalement, Savimbi est devenu incapable de payer les quelques marchands d'armes qui voulaient encore lui fournir du matériel de guerre. Il a manqué de carburant et de munitions et a ainsi été vite défait et tué. La plus longue guerre civile d'Afrique était enfin finie.

Parmi les plus éminents violateurs de sanctions mentionnés dans notre rapport se trouvaient deux présidents africains en fonction, Gnassingbé Eyadéma, du Togo, et Blaise Compaoré, du Burkina Faso.

J'ai rencontré le président Compaoré à quelques occasions entre la publication du rapport du Conseil de sécurité et mon enlèvement au Niger, et il m'a paru clair qu'il n'avait guère prisé la publicité que je lui avais offerte. Lors d'une réunion en 2003 au Palais de l'Élysée (la présidence française), le président Compaoré, qui est grand, en forme, articulé et bel homme, a posé son long et fort bras autour de mes épaules, le pouce bien enfoncé dans le muscle sous ma clavicule, et a déclaré, les dents serrées et avec un grand sourire : « Vous devriez vraiment venir nous voir à Ouagadougou, monsieur l'ambassadeur. »

Je lui ai répondu : « Mais Monsieur le Président, va-t-on me permettre de quitter le pays ? » Il a jeté la tête en arrière et a éclaté d'un grand rire avant de sourire en s'éloignant, me lançant quand même un clin d'œil énigmatique par-dessus son épaule.

Omar Un venait donc de nous dire que la question de notre vie ou de notre mort était maintenant entre les mains d'un des plus anciens chefs d'État africains, un homme que j'avais déclaré publiquement être un criminel international. Chacun savait que ces faits, qui

avaient été largement diffusés dans tous les médias, étaient bien fondés et documentés.

Pourquoi donc le président Compaoré avait-il accepté ce mandat, si c'était bien le cas ? Est-ce que personne d'autre n'avait voulu le faire ? Qu'en était-il du président du Mali, Amadou Toumani Touré (universellement connu comme ATT), à Bamako ? Quels étaient les critères de recrutement d'AQMI ? Est-ce qu'AQMI tentait de nous rendre fous ? Si oui, dans quel but ? Une chose semblait pourtant compter. Il y a bien des gens, surtout en Afrique, qui conviennent que la vengeance se mange très bien froide. Tout ce que Blaise Compaoré avait à faire pour prolonger ma captivité et me laisser connaître une mort déplaisante, c'était justement de ne rien faire du tout.

Mais cela est précisément ce qu'il n'a pas fait.

- - -

Le soir suivant, le 82e jour, tout le conseil, dirigé par Abdul Rahman, se rassembla à notre parcelle de Terre-d'épines en visite officielle. Ils s'assirent en demi-cercle devant nous et AR dit, par la voix d'Omar Un : « Le Président vous a envoyé des présents. » Puis il fit signe de son bras gauche à une rangée d'enfants de s'approcher, chacun portant une boîte de carton de taille moyenne. Il y en avait 11 en tout et elles étaient remplies de splendides cadeaux : des vitamines, des sardines, des biscuits de tous genres, des jus de fruit, des bonbons, des mouchoirs en papier, des brosses à dents et du dentifrice, des savonnettes et du chocolat, et tout cela, même sous une chaleur de près de 50 degrés, était immensément bienvenu.

Nous ne pouvions pas savoir vraiment de quoi il s'agissait, mais je n'allais pas me laisser duper une fois de plus. Ce n'était bien évidemment pas le début d'une libération, mais il n'aurait pas été sensé qu'on nous donne tout cela si on devait nous tuer bientôt.

On nous encouragea à ouvrir chaque carton et à en examiner le contenu puisque, en plus d'une évidente curiosité de leur part, nos ravisseurs voulaient vérifier que les normes de sécurité n'étaient pas menacées par ces choses, même si nous étions certains que ces boîtes avaient déjà fait l'objet d'une sérieuse inspection.

Il serait difficile de décrire l'excitation que ces cartons ont provoquée en nous, autant que la perplexité. Aucun bas de Noël n'avait jamais contenu autant de merveilles. Nous crevions de faim. Nous avons immédiatement ouvert un paquet de biscuits et l'avons fait circuler. La première réaction de chacun a été de refuser. « Ces choses, dirent-ils d'un ton lugubre, sont un don que vous fait le président Compaoré. Elles ne sont pas pour nous. »

Mais je voyais bien qu'Omar Un salivait. Nous avons donc insisté et avec une certaine solennité, chacun de ces féroces guerriers d'Allah – lourdement armés, enturbannés, au visage marqué par le temps, vêtus de haillons – s'est lentement penché et avec hésitation a extrait du paquet que nous lui tendions, du pouce et de l'index de la main droite, un biscuit rectangulaire enrobé de sucre dont il a ensuite timidement commencé à grignoter le coin opposé, en souriant un petit peu.

Puis, l'air embarrassé, Abdul Rahman a indiqué qu'il avait quelque chose d'important à annoncer. De toute évidence mal à l'aise, il rapporta qu'à un certain moment, quelque part entre là où nous étions et Ouagadougou – il y avait peut-être 2 000 kilomètres entre les deux endroits –, alors qu'on effectuait un transfert d'un camion à l'autre, l'une des boîtes était tombée. Un coin en avait été écrasé. À l'intérieur, deux paquets de biscuits avaient été pulvérisés. Alors qu'ils examinaient les boîtes abîmées et découvraient les paquets de biscuits cassés, quelques-uns des jeunes avaient cru qu'ils avaient le droit de manger les miettes. Ils avaient eu tort, affirma-t-il avec sévérité, et ils avaient été punis. Il nous assura que cela ne se répéterait pas, et il voulait s'excuser pour ce comportement aussi inacceptable. Puis il fixa le sol devant lui, profondément honteux.

La plupart des autres semblaient également gênés et ils regardaient droit devant eux, évitant tout contact visuel avec nous. Je n'arrivais pas à comprendre ce dont nous étions témoins. Voilà de vicieux guerriers du désert, consacrés à la poursuite d'un djihad sanguinaire où tous les coups sont permis, planifiant des opérations suicides contre des civils, surtout des travailleurs humanitaires et de développement – mais ils ne volaient pas de biscuits. J'étais certain que chacun d'entre eux n'était pas seulement capable, mais aussi, dans

certains cas, ardemment désireux de nous trancher la gorge, mais ils étaient catastrophés que quelques-uns d'entre eux aient piqué « nos » graines de biscuits. C'est à ce moment-là que j'ai saisi vraiment la profondeur et la singularité de leur engagement dans le djihad et l'étendue du fossé culturel qui nous séparait.

Dans la lumière du couchant, Louis et moi étions entourés de monceaux de friandises, pas nécessairement ce que nous aurions choisi si on nous avait envoyés dans un supermarché et donné l'ordre de remplir quatre ou cinq chariots, mais des merveilles quand même. Je n'aime pas les sardines, mais j'ai grandement apprécié celles-là, qui étaient riches, huileuses, salées et très nutritives. Et je ne suis pas maniaque des biscuits non plus, mais nous avons savouré chacun de ces petits chefs-d'œuvre dans les semaines qui ont suivi, établissant une planification précise des gâteries que nous allions nous permettre de consommer dans les jours à venir.

Décider nous-mêmes de ce que nous allions manger, de ce que nous allions conserver, de quelle manière nous allions partager ces cadeaux avec nos geôliers et en quelle quantité remplaça heureusement les supputations quant au moment où on allait nous tuer et de quelle façon on le ferait. Tout cela exigeait de la gestion et de fins ajustements. Pendant combien de temps devions-nous prévoir faire durer ces provisions ? Quelles seraient les premières à se détériorer dans cette chaleur et quelles seraient celles qui résisteraient moins bien aux déplacements, en apparence aléatoires, à travers le désert ? Nous avons découvert que les biscuits résistaient mal au fait d'être lancés dans l'arrière d'une camionnette, laissés sous de lourds armements et des munitions, avec en plus quatre ou cinq guerriers qui rebondissaient sur le tout. Il y allait de la même manière des Tetra Pak de carton paraffiné contenant du jus de mangue. Puis il y avait la douzaine de grandes tablettes de chocolat.

Pendant un certain temps, nous avons géré avec parcimonie nos provisions, autant vis-à-vis de nos ravisseurs qu'entre nous, mais la faim, la diminution des stocks et les pertes dues à l'environnement entraînaient des conséquences. Nous avons donc ramené la gestion de nos approvisionnements à un horizon de deux ou trois mois plutôt que les cinq ou six mois qui restaient de la durée de nos plans

originaux de survie de huit mois. Nous avons jugé que les 12 ou 15 litres de jus allaient se gâter en premier et puis, après tout, c'était tellement exquis. Nous avons eu des discussions tendues à savoir si nous devions en profiter immédiatement, ou si nous allions tenter de l'allonger en le mélangeant à l'eau douteuse que nous consommions. Louis favorisait la première idée, moi la seconde, non seulement parce que cela prolongerait le plaisir, mais aussi parce que même la plus petite quantité de jus rendait l'eau buvable.

À mesure que les repas devenaient plus spartiates – rien que du riz ou du macaroni, deux fois par jour, cuit dans du lait en poudre, encore et encore et encore – nous avons commencé à envoyer deux ou trois boîtes de sardines à la « cuisine » pour que ces petits poissons à l'huile donnent un peu de goût à la pitance commune. De temps à autre nous ajoutions à notre envoi un paquet de biscuits, ou bien nous n'envoyions que les biscuits sans les sardines. Ces gestes étaient très appréciés par certains et détestés par d'autres.

Hassan autant qu'Omar Deux voyaient ces tactiques pour ce qu'elles étaient vraiment, soit des efforts pour chercher à nous faire bien voir de nos ravisseurs, et ils déploraient profondément le succès de nos manœuvres. L'un et l'autre tentèrent de nous faire interrompre ces partages. Hassan insistait pour que nous protégions nos stocks en affirmant : « Cette affaire pourrait durer plus longtemps que vous ne le pensez et vous aurez besoin de ces choses pour vous garder en vie. » Omar Deux adoptait une attitude plus agressive en nous retournant le présent par l'intermédiaire de l'un des jeunes, chaque fois qu'il était dans la cuisine.

Mais même lui pouvait être tenté. Nous avions reçu un certain nombre de petits tubes en métal contenant des comprimés effervescents de vitamines – vitamine C et multivitamines – dont on nous dit que le président Compaoré avait personnellement insisté pour qu'elles soient incluses dans l'envoi. Les vitamines étaient probablement l'élément le plus important de ce trésor. Je ne sais pas si ça a du sens ou non médicalement parlant, mais à partir du 82e jour, je n'ai plus craint le scorbut.

Tous les deux soirs, Louis et moi partagions une tasse d'eau dans laquelle l'une de ces capsules était dissoute. C'était devenu notre cocktail, avant dîner. À de rares occasions, si l'un de nous se sentait un peu affaibli, nous en prenions une deuxième. Omar Deux était particulièrement intéressé aux contenants et venait régulièrement voir si nous en avions vidé un autre. En l'assurant qu'il les recevrait quand ils seraient vides, nous lui avons demandé quel usage il voulait en faire. Sur un ton un peu défiant, il répondit qu'il voulait les remplir de miel pour toujours en avoir sur lui. Puis nous nous sommes souvenus que le miel était leur réponse universelle aux besoins médicaux du champ de bataille. Vous recevez une balle, versez du miel dans le trou.

- - -

Les colis venus de Compaoré avaient bien évidemment une grande importance nutritive, mais ils étaient plus importants encore, vitaux même, dans une perspective sociologique et psychologique. Il s'agissait, dans la 12e semaine, de la toute première preuve que quelqu'un quelque part faisait quelque chose pour alléger notre sort. Nous avions tenu pour acquis, mais peut-être ne faisions-nous que l'espérer, que toutes sortes de démarches étaient entreprises en vue d'obtenir notre libération. Mais cet envoi était la première preuve concrète que nous eussions reçue. Elle était tangible, sans ambiguïté et très profondément appréciée.

Grâce aux largesses du président Compaoré, nous sommes devenus moins victimes, moins dépendants – détenant un meilleur contrôle sur notre destinée. On nous avait rendu une certaine partie de notre libre arbitre. Avec ces bienfaits, nous avions soudain des choix. Nous pouvions manifester notre appui ou notre désaccord, démontrer de la générosité, faire preuve de sympathie ou la retenir. Quelques-uns de nos ravisseurs se sont laissés aller à être un peu séduits par cela, d'autres sont restés imperméables, mais tous reconnaissaient tacitement que la relation preneurs d'otages/otages avait été modifiée.

Pendant les quelques jours qui suivirent, les talents particuliers de Louis furent utiles une fois de plus : il se mit à fabriquer de solides

sacs en filet, tissés avec des bouts de corde rejetés et soigneusement attachés, afin que nos précieux cartons ne subissent pas autant de dommages quand nous nous déplacions d'un endroit à un autre; aucun des moudjahidines ne se réjouissait cependant de voir du matériel s'ajouter aux charges déjà très lourdes des camions.

Alors que le conseil de la *katiba* allait se fondre dans l'obscurité en s'éloignant de notre position ce 82e soir, nous abandonnant, Louis et moi, en train de faire l'inventaire de ce merveilleux butin de délices, je demandai à Abdul Rahman comment nous pourrions remercier le président Compaoré de ses gentillesses et de sa générosité. Il répondit : « Vous allez bientôt lui parler. »

CHAPITRE 12

L'APPEL À LA MAISON

Tantôt c'étaient vents cordes et bois,
Tantôt la flûte esseulée ;
Tantôt chant d'ange musique par quoi
Les ciels sont contraints d'être muets.

Le lendemain de la livraison des largesses de Compaoré, nous avons, une fois de plus, repris la route, mais on aurait dit cette fois qu'il y avait un but un peu plus précis à notre déplacement. La première étape du voyage s'est encore une fois déroulée vers le nord. Nous avons roulé de huit à dix heures, comme toujours à grande vitesse sur des surfaces relativement dures et plates, contournant des saillies rocheuses de plus en plus hautes et impressionnantes qui devinrent bientôt des montagnes escarpées, noires et hostiles. Finalement, et nous en avons senti l'approche par l'émotion de nos compagnons de voyage, nous avons tourné vers un profond canyon qui s'enfonçait dans la falaise à notre droite. Cette gorge ne faisait jamais plus que 30 à 40 mètres de large et nous l'avons suivie avec ses tournants à angle aigu vers ce qui semblait être le cœur même de la montagne. Nous ne nous sommes arrêtés qu'une fois rendus là où on ne pouvait plus avancer.

J'étais épuisé, mais j'ai eu le sentiment que nous étions dans un endroit qui était plutôt familier à nos ravisseurs. Ils agissaient comme s'ils étaient à la maison, mais dans toute notre longue épreuve, pour ma part, je ne me suis jamais senti aussi loin de la mienne. C'était un lieu brutal et laid. Les falaises avoisinantes étaient

composées d'un grès rougeâtre qui s'effritait, en grande partie encastré dans une paroi recouverte de ce qui semblait un fin placage noir charbon, comme poli, marqué de vives traces d'un rouge vif qui traversaient tout le côté du canyon là où la pierre noire de surface s'était brisée pour laisser paraître le grès sous-jacent. C'était *Le Rouge et le Noir* et cela gagnait la palme du plus déprimant de tous les camps où nous ayons jamais séjourné. L'un des frères nous dit que ça avait été leur quartier général pendant plus de deux ans, mais qu'ils ne l'avaient plus utilisé depuis trois ou quatre ans. Il me montra là où ils avaient construit un four à pain dans la falaise en incrustant un baril de 200 litres dans la paroi au-dessus d'une grande ouverture où faire du feu.

Très importante aux yeux de nos ravisseurs salafistes, cependant, était la présence d'un petit buisson des fameux araks. Quand nous sommes partis le lendemain matin, sans ordre ni direction, tous les camions (je crois qu'il y en avait quatre) ont dérapé sur le sable mou pour s'arrêter et chacun, bondissant avec un instrument coupant, s'est mis à bûcher les racines de ces petits buissons qui ressemblaient au saule. Ils revinrent au véhicule, un sourire béat aux lèvres, serrant contre eux diverses longueurs de racines à l'allure de branchettes, allant même jusqu'à nous en donner quelques-unes.

Le jour suivant, après un autre long parcours, nous avons atteint Tête-de-puits, un campement situé proche d'un puits en bon état, creusé au fond d'un profond *wadi*. Nous nous sommes approvisionnés en eau et nous avons avancé sur environ un kilomètre dans le *wadi*, au tournant duquel nous avons installé notre camp. Même si le puits n'était pas visible de là où nous campions, nous pouvions voir, par-dessus le rebord du *wadi*, trois ou quatre véhicules qui se dirigeaient vers le puits ; j'étais surpris que nos ravisseurs fussent aussi détendus dans un endroit aussi exposé.

Le troisième soir à Tête-de-puits, Omar Un et Omar Trois s'approchèrent de notre position très en vue, à Louis et à moi, et s'accroupirent à côté de nos couvertures au moment où le crépuscule s'achevait et que leur visage disparaissait progressivement dans l'obscurité. Ils nous dirent que le lendemain, nous allions nous rendre à un endroit en particulier, très éloigné du camp, d'où il nous serait possible de parler

à nos familles. Nous restâmes abasourdis. Mais comme les deux Omar l'expliquèrent rapidement, il ne s'agissait pas là d'un geste de sympathie. Ils dirent que le message que nous devions transmettre était le besoin urgent de ranimer les négociations qui, affirmèrent-ils d'un air sombre, étaient pour ainsi dire dans une impasse.

Nous étions follement impatients de parler avec nos épouses et nos enfants ; tandis que je réfléchissais à ce que j'allais dire à Mary, je ne pensais pas autant que j'aurais dû au but que mes ravisseurs attribuaient à cet appel. J'avais ma propre idée. Omar Un avait probablement noté cette distraction, car il nous remit quelques feuilles de papier et un stylo bille très usagé et nous invita à « prendre des notes » en prévision des appels que nous allions faire. On nous dit que ces appels revêtiraient une importance vitale dans la détermination de notre sort, à savoir si nous allions sortir vivants ou non de cette expérience.

Omar Un nous dit que le président Compaoré était en train de faire ce qu'il fallait pour que nos épouses et peut-être un enfant de chaque famille soient amenés en avion au Burkina Faso et que c'est de là qu'ils nous parleraient. « Tout est arrangé », nous assura-t-il. Et puis après avoir parlé à nos familles, nous parlerions avec le président Compaoré.

« Il faut que vous compreniez, ajouta Omar Trois, que le gouvernement canadien a été totalement fourbe. Ces gens ne veulent pas que vous rentriez. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour que vous ne retourniez pas chez vous. Ce que vous devez faire, c'est amener vos femmes à faire grand bruit, à engager la presse et les politiciens à exercer des pressions sur le gouvernement canadien, sans quoi il ne fera rien pour vous. »

Même si Louis et moi avions prévu depuis le début qu'une situation pareille allait probablement survenir, et en fait, que cette étape, tout comme celles des preuves de vie, s'avérait nécessaire dans le déroulement des négociations d'une libération, nous n'étions pas d'accord. Je voulais séparer mes priorités des leurs, puis élaborer une démarche qui, raisonnablement, les servirait toutes. Finalement, cela n'a pas été difficile, mais c'est d'une part parce que les deux

approches n'étaient pas très différentes et d'autre part parce que j'ai une épouse intelligente, forte et efficace.

J'étais prêt à tout pour parler avec Mary. Nous ne nous étions pas dit un vrai au revoir au moment où j'étais parti dans cette tempête de neige à Ottawa en décembre, trois mois plus tôt. Il n'y avait eu aucune prise de congé. Je ne croyais pas vraiment que j'allais sortir vivant de cette situation et il y avait certaines choses que je voulais dire – que j'avais absolument besoin de dire – à celle qui était mon épouse depuis bientôt 30 ans et, par son intermédiaire, à nos chères filles. Il fallait mettre de l'ordre dans mes émotions.

En outre, Louis et moi pensions que nos kidnappeurs nous refilaient souvent de la désinformation, mais peut-être moins qu'on aurait pu s'y attendre. Voilà des sentiments conflictuels ! Ils prenaient à cœur la prohibition islamique du mensonge et même si le Prophète, nous disaient-ils, avait permis l'utilisation de certaines ruses de guerre (des gestes qui trompent l'ennemi), cela ne donnait pas pour autant carte blanche aux menteurs. Même là, nous n'avions pas de raison de prêter foi aux maigres informations qu'ils nous donnaient sur l'état des négociations, ni de penser que ceux qui nous gardaient dans ces camps en connaissaient les véritables progrès. Par voie de conséquence, nous n'avions pas de raison de croire que nous devions encourager fortement nos épouses à contrer la stratégie du gouvernement pour nous libérer, quelle que soit cette stratégie. Je voulais cependant m'assurer – être absolument certain – que Mary sût qu'elle avait tout mon appui si jamais elle faisait ce choix, quelles qu'en soient les conséquences.

Nous savions que nous ne devions pas nous immiscer directement dans le processus de négociations, ne serait-ce que parce que cela n'avait guère de chance d'être utile. Mais nous sentions bien que c'était exactement ce que nos ravisseurs souhaitaient et rien ne prouvait qu'ils avaient tort. Peut-être bien que le gouvernement n'était pas prêt à faire tout ce qu'il fallait pour nous tirer de notre situation. Chose certaine, toutefois, nous n'avions perçu aucun signe d'une stratégie concertée, mais aurions-nous pu raisonnablement être au courant ?

Finalement, à l'évidence, le prix à payer pour parler à ma famille, et garder l'espoir de lui parler à nouveau, était de sembler suivre le scénario que nos ravisseurs avaient décrit. En fait, j'approuvais essentiellement la dynamique de leur message, il me convenait bien.

Le moment de cette initiative et ce qui la provoquerait représentaient la principale différence entre le programme d'AQMI et le mien. Ils voulaient dire *tout de suite* alors que j'avais l'intention de dire à Mary *si tu le juges nécessaire et quand tu le jugeras nécessaire.* Je voulais lui faire sentir que toute décision qu'elle prendrait visant à circonscrire l'action ou l'inaction du gouvernement devrait être son propre choix, et qu'elle ne pouvait pas nécessairement faire confiance au gouvernement pour prendre toutes les décisions qui seraient en sa faveur à elle, et en ma faveur à moi. Je voulais qu'elle sache que si elle croyait nécessaire que l'opinion publique exerce une pression pour me sauver la vie, que sans cette pression le gouvernement ne ferait pas ce qu'il fallait, alors elle devait en prendre le risque. On ne peut pas passer 40 ans dans la fonction publique et croire aveuglément que le gouvernement va faire « ce qu'il faut » quand d'épineuses questions de principes politiques sont en jeu. Je souhaitais lui assurer que j'accepterais totalement le risque qu'elle prendrait, et je me mis donc à rédiger mes notes, sans pour autant, bien sûr, être capable de lire ce que j'écrivais.

Tôt le lendemain, le matin du 87e jour, au moment de nous mettre en route pour cette odyssée téléphonique, quelqu'un nous dit de prendre place et désigna pour Louis et moi des véhicules différents. J'étais en train de monter dans le mien quand j'entendis tout un brouhaha : ces voix en colère, dont celle de Louis, étaient inhabituelles. J'allai voir et je trouvai Louis, les bras chargés de sa part de nos bagages, debout près d'un véhicule et semblant tout à fait interloqué tandis que Hassan lui criait des menaces au visage. Hassan avait ses jeunes admirateurs autour de lui et l'affrontement n'était pas beau à voir. Mais Jack se tenait tout près, cependant, et il s'approcha rapidement pour imposer un arrêt des hostilités.

Jack demanda ce qui s'était passé et Louis expliqua qu'il se préparait à monter dans le camion qu'on lui avait assigné quand Hassan s'était mis à hurler qu'il ne devait jamais s'approcher d'un camion sans

permission, qu'il connaissait ces règles et que s'il devait les briser encore une fois, lui-même promettait de lui « causer de grandes douleurs ». Omar Un était là aussi et confirma à Jack que Louis avait reçu l'ordre d'embarquer. Jack, visiblement fâché, donna à tous l'ordre de monter à bord, ce qui sonna le signal du départ.

Ce fut l'une des journées les plus chaudes que nous ayons connues, où il était même difficile de respirer. Après environ quatre heures, nous nous arrêtâmes dans un lieu peu avenant afin d'attendre que s'estompent les chaleurs du midi. On nous assigna un arbre maigrichon et grouillant de fourmis à environ 100 mètres des camions et la manipulation d'une nouvelle carabine de précision devint rapidement le divertissement principal. Après un bon moment, toute une délégation dirigée par Jack s'approcha de nous, y compris Omar Un et Jaffer, qui avait été nommé émir du camp la veille, en remplacement d'Abdul Rhaman, visiblement épuisé. Louis et moi nous attendions pour le moins à une sérieuse remontrance.

Avant de dire quoi que ce soit, Omar présenta à chacun une tranche mince de fromage de chèvre, dure et sale. Elle était délicieuse. Après quelques généralités, Jack expliqua que leur cause était juste, mais même si elle était l'œuvre de Dieu, elle devait malheureusement être accomplie par les hommes et les hommes avaient des faiblesses. Quelques-uns, dit-il en entrant dans le vif du sujet, étaient tout simplement pourris ; ils n'avaient « pas d'honneur ». Il concéda que Hassan était l'un de ces hommes. Il s'excusa pour le comportement de Hassan et nous assura qu'un tel incident ne se reproduirait plus.

Après ce long repos du milieu du jour, nous sommes repartis et cette fois-ci j'étais dans le camion de Jack avec Omar Un. L'émir du groupe n'avait peut-être qu'un œil, mais c'était un chauffeur au style fluide et intelligent qui voyait venir chaque défi – et dans ce milieu il n'en manquait pas. Personne n'approchait ses qualités de chauffeur, même s'il y avait plusieurs excellents chauffeurs dans la *katiba*. Toutefois, il ne parlait guère et Omar, habituellement volubile, se montrait plutôt silencieux en présence du patron. À la tombée du jour, brisant un long silence, Jack grogna – et Omar interpréta sur le même ton – « Les Britanniques et les Français sont en train de monter un raid

pour vous sauver» puis il ajouta, d'un air sombre : « Je peux vous assurer qu'ils ne vont pas y arriver. »

J'ai trouvé étrange sa façon de me passer le message, mais non la prétention d'AQMI de détenir cette information. (Le refrain constant de nos ravisseurs était « nous avons des gens partout » et ils semblaient disposer d'une information opérationnelle exacte sur le terrain. Après tout, c'était comme ça qu'ils nous avaient attrapés.) Ce que je ne comprenais pas, c'était plutôt pourquoi les Français s'engageraient dans une telle mission. Les Britanniques, oui, à cause de leurs citoyens kidnappés le 22 janvier, mais pourquoi les Français ? Et puis, bien sûr, je me demandais : « Pourquoi pas les Canadiens ? »

Il y avait évidemment une raison pour laquelle on m'avait assigné le camion de Belmokhtar ; c'est d'ailleurs la seule fois où on le fit. Il voulait disposer d'une occasion ininterrompue de renforcer le message de la veille au soir, transmis par les deux Omar, au sujet de l'importance d'utiliser les appels que nous devions chacun faire incessamment pour amener nos épouses à exercer des pressions sur le gouvernement canadien pour qu'il nous fasse libérer.

Il devait être près de 19 heures quand nous vîmes une lumière qui clignotait à l'est dans le crépuscule naissant, particulièrement élevée au-dessus de l'horizon désertique habituel. De toute évidence, nos ravisseurs attendaient ce signal. Belmokhtar sortit immédiatement de la piste rudimentaire que nous suivions et se dirigea vers la lumière, les trois autres camions à notre suite. Après quelques centaines de mètres, nous fîmes le tour d'une immense masse floue sur la gauche et nous stationnâmes près des deux camions de l'avant-garde. Il y eut l'habituelle agitation où chacun s'étirait après la pénible route parcourue avant de reprendre les armes et l'équipement. De nombreuses sentinelles furent mises en position et Louis et moi reçûmes l'ordre de suivre Belmokhtar, Omar Un et Ahmed qui montaient déjà la crête étroite comme le fil d'un rasoir de cette énorme dune abrupte au sable mou. C'était difficile et à chaque pas on reculait de la moitié d'un pas.

Au sommet de cette immense dune, on voyait des pentes escarpées de chaque côté et comme je souffre un peu de vertige, j'étais heureux qu'il fasse nuit. Nous étions debout en ligne au sommet, un pied de

chaque côté de la crête, et on nous décrivit comment cela allait se passer. À cet endroit, nous pouvions capter le réseau cellulaire algérien, car la frontière se trouvait à environ 40 kilomètres. Faire ces appels de leur téléphone satellite, ce serait inviter une frappe aérienne, dirent-ils sur un ton normal. En général, ils faisaient particulièrement attention quant au lieu et à la manière d'utiliser leurs téléphones satellites. Ils m'orientèrent vers une distante et invisible tour vers l'est, m'expliquant que je ne pouvais ni bouger, ni me retourner au risque de perdre le signal.

Puis ils annoncèrent que j'allais parler en premier, puis Louis, et enfin Soumana qui, nous dit-on, était quelque part au pied de la dune. Tenant le téléphone, le vilain Ahmed me demanda mon numéro de téléphone. « Où ? » lui répondis-je. « Est-ce qu'elle n'est pas à Ouagadougou ? »

« Non, non », répondit-on, rejetant la chose comme si elle n'avait jamais été mentionnée. « Au Canada. On attend votre appel au Canada. »

« Attendez un instant », réclamai-je, un peu paniqué, me rendant compte qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit que ces appels se feraient à l'obscurité. « Il faut que je puisse voir mes notes ! » Une lampe de poche LED apparut instantanément. Quand j'en tournai le faisceau vers mes notes, je ne pus guère voir qu'une feuille blanche floue et brillante.

« Tenez, essayez celles-ci », dit Omar Un en me donnant une paire de lunettes de correction qu'on achète en pharmacie. À mon grand étonnement, un des verres était bon, même si l'autre empirait les choses. La lampe de poche donnait un faisceau si brillant que j'avais de la difficulté à lire – mais je n'avais pas vraiment besoin de lire, bien sûr. J'étais tout simplement terriblement nerveux et le bout de papier était ma protection contre cette nervosité. Je savais qu'un très grand nombre de choses dépendaient de cet appel.

« Alors, quel est le numéro ? » demanda Ahmed à nouveau. Je ne savais pas. Je ne pouvais pas me souvenir de mon numéro de téléphone à la maison. J'étais gelé sur place.

Louis me souffla alors discrètement l'un de ses conseils toujours opportuns en des moments comme ceux-là : « Respire ! » dit-il. « Respire ! »

Je suivis son conseil ; je me calmai et me souvins finalement de mon numéro de téléphone. On le composa avant de me passer le cellulaire. Après une correction de dernière seconde à mon orientation, j'entendis le bruit familier d'un téléphone d'Ottawa. La sonnerie retentit encore et encore, jusqu'à ce que ma propre voix me dise que ni Mary, ni moi, n'étions à la maison, « alors soyez gentils de laisser un message ». Et c'est ce que je fis : « Allo, mon amour, je t'appelle du haut d'une immense dune de sable quelque part dans le Sahara. Non, je ne suis pas libre, mais j'ai besoin de te parler. Je vais rappeler. »

« Appelez son téléphone cellulaire », intervint l'un de nos ravisseurs, et j'obtempérai. Une fois de plus, la sonnerie résonna à plusieurs reprises avant que j'entende la voix enregistrée de Mary ; je lui laissai un message semblable au premier. Pendant tout ce temps, je pouvais la voir fouillant désespérément dans son sac à main (que notre famille appelle, à la suggestion de la plus âgée de nos filles, « l'abîme des désespoirs ») en tentant sans succès de trouver le téléphone avant qu'il ne passe au message enregistré. À ce moment, ma pression sanguine et mon niveau de frustration avaient atteint des sommets, mais j'avais eu ma chance et, à regret, je passai le téléphone à Louis.

Louis appela Mai (il était tout juste passé 13 heures à la maison) et tomba sur son répondeur. Il appela le cellulaire, laissa un autre message vocal et avec un air totalement désolé, il passa le téléphone à Soumana, qu'on venait juste d'accompagner jusqu'au sommet de la dune. Soumana joignit directement sa femme à Niamey, avec qui il sembla avoir une bonne conversation ; mais comme c'était en zarma, je n'y compris rien (contrairement à Omar Un). Soumana était profondément ému par l'expérience et je me sentais honteusement jaloux de lui. Je savais que nous n'allions pas pouvoir rester toute la nuit perchés sur la crête d'une dune.

« OK, monsieur Robert, essayez encore », dit Ahmed. Je choisis d'essayer à nouveau notre numéro à la maison à Ottawa, une fois de plus sans succès. Au moment où j'éloignais l'appareil de mon oreille

avec l'envie de le lancer à bout de bras dans l'obscurité, Julabib, qui s'était joint au groupe de plus en plus nombreux et distrait sur la crête, dit : « Envoyez-lui un SMS. »

« Un quoi ? » demandai-je.

« Un SMS » répéta-t-il. Je n'avais appris que récemment cette technique, alors un peu incertain, j'acceptai : « D'accord, mais laissez-moi inclure un numéro de retour. Quel est-il ? » Ils ne le savaient pas ; c'est en tout cas ce qu'ils prétendirent.

« De toute façon, supposa Julabib, le numéro va apparaître sur l'écran de son téléphone. » Maintenant que je pouvais lire (avec un œil), je pianotai : « Darling call me at this number asap great love bob » (Chérie appelle-moi à ce numéro lptp gros bisous bob).

Comme je rendais le téléphone, Ahmed constata que la pile était presque morte. Il descendit en trébuchant presque jusqu'au pied de la dune, brancha l'un des chargeurs dans l'un des véhicules, et on entendit bientôt le « vroum, vroum » familier des camions alors qu'ils tentaient de recharger rapidement la pile du cellulaire.

À ce moment-là, Belmokhtar décida que le temps était venu d'appeler le président Compaoré à Ouagadougou. Je suppose qu'on avait déjà prévu un rendez-vous téléphonique, car on m'assura qu'à 21 heures le président serait dans son bureau dans la capitale burkinabée, attendant notre appel. Les hommes vérifièrent leur montre et après une courte attente, le téléphone fut passé à Omar pour qu'il établisse le contact. Je n'en suis pas complètement sûr, mais je pense que, pour des raisons que je ne peux imaginer (mis à part le caractère peu fiable des cellulaires), nous avons plutôt utilisé le téléphone satellite. J'ai commencé à entendre dans ma tête les lointains échos de *La chevauchée des Walkyries* (de Wagner, *Apocalypse Now*) et je crus voir un groupe d'hélicoptères qui surgissaient de l'horizon dans le nord-est.

Pendant quelques minutes, Omar Un parla avec l'un des principaux conseillers du président Compaoré, Moustapha Chafi, puis il me passa le téléphone. Blaise Compaoré possède une voix riche, profonde et tout à fait singulière et je l'aurais reconnue n'importe où. Notre conversation fut brève mais précise. Je le remerciai pour

ses merveilleux présents, et il rétorqua que c'était la moindre des choses. Il nous exhorta à garder notre courage et notre espoir et il gronda deux fois, avec force et colère, ce qui me sembla un engagement personnel : « On va vous sortir de là. » Il n'y a pas de mots que j'aurais préféré entendre.

À ma grande surprise, le président Compaoré me dit qu'il avait près de lui, en plus de Moustapha Chafi, l'ambassadeur du Canada au Burkina Faso, Jules Savaria, un vieil ami à nous, et il me demanda si je voulais lui parler. Jules se montra très touché par l'aspect dramatique du moment. C'est un bon diplomate sympathique, intelligent et sensible, l'un des principaux spécialistes du gouvernement canadien dans les questions d'Afrique de l'Ouest. Jules nous assura que le président Compaoré était totalement engagé dans les efforts entrepris pour nous tirer des griffes d'Al-Qaïda et que cet engagement serait indéfectible jusqu'à notre libération. Jules promit aussi, bien sûr, qu'il ferait de même.

Il me dit également qu'il transmettrait des messages à nos épouses au Canada et que notre sécurité serait dorénavant sa première préoccupation. Cela aussi, c'était une nouvelle bienvenue de la part du premier Canadien auquel nous parlions depuis le début de notre captivité.

Se rendant compte que Louis et moi étions en train de parler avec un ambassadeur canadien, Omar arracha le téléphone des mains de Louis et commença à lancer des injures et des menaces à Jules, prétendant qu'on ne pouvait pas avoir confiance en notre pays, que nous étions un bande d'hypocrites, que nous nous étions comportés d'une manière « déshonorante » à chaque étape de cette affaire. Il était vraiment en train de s'emporter, sûrement en bonne partie pour impressionner Belmokhtar, mais les invectives devinrent vraiment horribles, se transformant en une série de menaces déplaisantes et précises contre nous. J'essaie de m'imaginer la réaction de Jules à l'autre bout de la ligne.

Quand Omar eut repris son souffle, il passa à l'arabe et parla avec Moustapha Chafi ; ce faisant, il commença à descendre la dune, là où nous ne pouvions plus l'entendre, et nous le voyions à peine en train de zigzaguer à travers les rayons des phares des camions au

pied de la pente, tandis que de son bras libre il gesticulait avec force et émotion en discutant avec Chafi. (Il utilisait sûrement un téléphone satellite à ce moment-là.) Nous supposâmes qu'il établissait les modalités de notre libération.

Après l'appel au président Compaoré à Ouagadougou vint le moment d'appeler nos femmes à nouveau. Le cellulaire fut ramené sur la crête de la dune, la pile supposément chargée à bloc, et je fis un autre essai. Cette fois-ci, je composai d'abord le numéro du cellulaire de Mary et elle répondit au second coup. « Mary, c'est Bob. »

« Qui ? » répondit-elle. Mauvais départ. Et puis, en me prenant de court avec une question codée, elle me demanda : « Comment t'appellent tes petits-enfants ? »

Juste au moment où j'allais crier « Ne te fiche pas de moi ! », j'ai compris ce qui devait traverser son esprit.

« Danda » répondis-je d'une petite voix et elle sanglota : « Bob, est-ce vraiment toi ? » Et je marmonnai quelques mots étouffés qui le confirmaient.

Je ne saurais me souvenir de tous les détails de cet appel. Au début, elle pensa que j'étais libre, étant donné les mots malhabiles de mon message texte. Après que je l'eus fait déchanter à ce sujet et qu'elle eut été convaincue que je n'étais pas une espèce de sadique farceur, ou pire encore, ce fut un tel soulagement, un moment si parfait, une catharsis, de lui dire à quel point je l'aimais ainsi que les filles, à quel point elles me manquaient toutes, et de partager avec elle mon rituel de chaque soir où elle était près de moi en pensée, de même que tous les membres de notre famille.

Puis je lui dis à quel point je regrettais d'avoir causé à tous ceux que j'aimais les émois et les peines par lesquels ils devaient passer. Je demandai comment elle et les filles s'en tiraient et elle m'assura que tout le monde allait bien et restait uni. Elle me dit qu'ils avaient tous passé (elle-même, les quatre filles, leurs maris et les trois petits-enfants) les deux premières semaines dans la petite maison de Linton et Rob à Toronto et comment, depuis, elle s'était constamment déplacée entre Toronto, New York et Londres pour s'assurer que chacun avait l'appui nécessaire et maintenait une attitude positive. Elle confirma

que la famille était plus forte et plus solidaire que jamais face à cette épreuve.

Je lui demandai comment allait mon beau-frère à Vancouver. Il luttait contre le cancer au moment où j'avais quitté le Canada et Mary me dit qu'il allait bien. Elle m'apprit aussi que notre amie Daniela reprenait des forces lentement mais sûrement, après une terrible infection à bactéries E. coli qu'elle avait attrapée au Soudan, ce malheureux pays où elle était la directrice adjointe des opérations du Programme alimentaire mondial des Nations Unies. Puis Mary me répéta une fois de plus qu'elle-même et notre famille élargie allaient bien.

Elle me demanda comment je m'en tirais et je lui expliquai que toutes choses prises en considération, j'allais plutôt bien, mais que j'avais eu quelques problèmes de santé. « Comme quoi ? » demanda-t-elle. Je lui ai dit que j'avais des problèmes d'estomac et d'intestin et que ma crainte la plus immédiate avait été de subir une rupture d'intestin. Elle n'a pas bien compris. « Tu veux dire diarrhée ? » supposa-t-elle.

« Non, tout le contraire », insistai-je. Mary savait fort bien que j'avais dû lutter contre diverses infestations intestinales pendant mes nombreux voyages en Afrique et elle trouvait difficile de croire que là n'était pas le problème actuel.

« As-tu reçu les médicaments que je t'ai envoyés avec ma lettre ? », demanda-t-elle.

« Non, nous n'avons absolument rien reçu de qui que ce soit, à part quelques merveilleux cartons de provisions et de vitamines désespérément nécessaires du président Blaise Compaoré. »

« Compaoré ! » s'exclama-t-elle, connaissant fort bien les liens que nous partagions, lui et moi. « Pourquoi ferait-il ça ? » Je lui expliquai donc que nos ravisseurs disaient avoir disqualifié tous les autres négociateurs, et surtout le Canada – s'ils ne s'étaient pas discrédités eux-mêmes. Il n'y avait plus que Compaoré qui était encore dans le jeu. Il était, selon nos ravisseurs, « notre dernière chance. »

Mary eut de la difficulté à accepter cela. « Tu veux sûrement parler du président Touré du Mali ? » répondit-elle. « Mai et moi avons

envoyé nos lettres et les médicaments par son intermédiaire. Il a été très gentil. » Je lui répétai que nous n'avions reçu aucune lettre. Elle insista encore pour dire que le président ATT luttait ardemment pour obtenir notre liberté. Tout cela m'intriguait grandement et me dérangeait beaucoup.

Je pouvais à ce moment-là sentir Omar, debout à mes côtés, qui commençait à s'agiter. Il s'impatientait, l'air de dire : « Passe au message principal ! » Je ne crois pas qu'il pouvait saisir ce que disait Mary. (Déjà que j'avais de la difficulté à entendre, le téléphone collé sur l'oreille tandis que le vent sifflait, ce qui ne devait pas rendre facile à Mary de me comprendre. Et puis j'ignorais si nous étions enregistrés mais je supposais bien sûr que c'était le cas.) Omar suivait quand même ce que je disais du mieux qu'il le pouvait.

Je dis donc à Mary : « Écoute, ceci n'est pas seulement difficile pour Louis et pour moi, mais c'est très évidemment stressant pour nos ravisseurs, à un point extrême. AQMI ne s'attendait pas à ce que cette affaire dure aussi longtemps. Ils ne sont pas préparés pour ça. Ils deviennent de plus en plus menaçants et instables. Ils disent qu'ils ont complètement perdu confiance dans leurs interlocuteurs canadiens. Tu dois convaincre celui ou ceux qui agissent en notre nom au gouvernement canadien – s'il y a quelqu'un – d'accélérer le pas, d'en finir avec cette histoire. Je ne sais pas si nous pourrons survivre beaucoup plus longtemps dans de telles circonstances, ni combien de temps encore nos ravisseurs supporteront cette situation et notre présence. »

« Qu'est-ce que tu me dis, au juste ? » demanda-t-elle. Je repris essentiellement les mêmes termes pour une deuxième fois.

« La nourriture est épouvantable. Nous avons tous les deux des problèmes de santé. Il fait de plus en plus chaud et nos kidnappeurs donnent des signes de plus en plus agressifs d'une grande impatience. Il faut que le Canada trouve une façon de terminer cette affaire, sinon ces fanatiques vont en finir avec tout ça eux-mêmes. »

Et puis, touchant le cœur du sujet, elle demanda : « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » Je répondis que je ne pouvais pas savoir ce qui se passait ou ne se passait pas à Ottawa ou ailleurs, surtout en

ce qui touchait le statut de quelconques négociations. Elle devait s'assurer, ajoutai-je, qu'on faisait tout ce qui était possible, et qu'on le faisait au plus vite ; que le gouvernement utilisait tous les canaux, tous les contacts, tous les amis, toutes les ruses pour nous faire sortir de là. Si elle pensait qu'il fallait exercer plus de pression, elle devait décider s'il était approprié de mettre à contribution nos nombreux amis dans les médias ou de contacter l'opposition parlementaire en vue d'augmenter l'attention générale portée sur notre situation désespérée qui devenait de plus en plus périlleuse.

En me détournant légèrement d'Omar, je lui dis qu'elle était la seule juge de l'opportunité et du moment où ces pressions additionnelles seraient nécessaires ou pourraient être utiles, mais je voulais qu'elle sache que j'appuierais totalement sa décision. Je lui ai dit que j'accepterais quelque risque que ce soit qui résulterait de son action. Je lui demandai si elle consultait notre ami Ted Johnson, car je pensais que ses conseils pourraient lui être d'une grande utilité alors qu'elle s'engagerait sur cette voie périlleuse et de dernier ressort qui consistait à provoquer l'attention publique. Elle me rassura en me disant qu'il jouait exactement ce rôle.

Je savais que Mary comprenait ce que je disais et ce que je taisais. Je présumais qu'elle saurait que je le disais parce mes ravisseurs voulaient me l'entendre dire et aussi, par contre, parce que je croyais que le moment pourrait arriver où le gouvernement n'avancerait plus, à moins d'y être forcé. Dans de telles circonstances, les risques seraient très grands et toutes sortes de conséquences imprévisibles pourraient s'ensuivre ; mais même ces risques, elle devait le comprendre, seraient préférables plutôt que de poursuivre obstinément une voie stérile vers une solution navrante.

Mary avait été journaliste. Elle savait qu'un moment pourrait venir où de telles pressions seraient nécessaires et dès lors elle savait qu'elle disposait de mon autorité morale pour les exercer. Je lui avais entièrement confié la responsabilité de prendre ces décisions.

Ce qu'elle me dit au téléphone, cependant, c'était que les ressources mises à contribution en notre faveur étaient massives. Nos nombreux amis dans la fonction publique et dans le service diplomatique nous

appuyaient et travaillaient sans répit pour nous ramener au pays, sacrifiant le temps normalement consacré à leur famille pendant la période des Fêtes et les fins de semaine et, ajouta-t-elle, « ils vont y arriver ». « Mais est-ce qu'ils réussiront à temps ? » lui demandai-je.

Elle me dit que le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères étaient directement engagés dans l'affaire et que plusieurs de nos amis dans d'autres pays et dans le système de l'ONU, actifs ou à la retraite, leur accordaient leur appui. Kofi Annan avait été l'un des premiers à offrir de faire tout ce qui était possible et qui pourrait s'avérer utile. Inutile de dire que c'était là ce que je voulais entendre, mais je souhaitais aussi qu'elle sût qu'elle avait le choix total des armes pour déployer les tactiques qu'elle croyait nécessaires quand il le faudrait.

Je lui demandai aussi de s'assurer que la personne qui négociait sût que le président Compaoré jouait un rôle central, au moins en ce qui concernait nos ravisseurs. Il avait réussi à nous faire parvenir des approvisionnements grandement appréciés de choses essentielles, qui n'auraient pas pu nous arriver à un meilleur moment, et elle devait dire à ses interlocuteurs que je venais de parler à Compaoré et que le président avait assuré qu'il ferait en sorte de nous sortir de là.

Elle m'étonna ensuite en me disant qu'elle se trouvait en Floride, mais qu'elle allait retourner immédiatement à Toronto pour raconter à Linton et à Justine notre extraordinaire conversation, avant d'en informer par téléphone Ruth à New York et Antonia à Londres. Je l'encourageai à rester en Floride encore quelques jours, insistant pour qu'elle ne laisse pas sa vie être totalement dominée par ces circonstances adverses – mais elle répondit qu'elle avait besoin de se retrouver avec les filles.

Avec grand regret je lui dis qu'il me fallait laisser à Louis l'occasion de tenter à nouveau de joindre Mai ; au cas où ça ne marcherait pas, je demandai à Mary de lui raconter notre conversation et de lui dire que Louis était en aussi bonne forme qu'on pouvait l'espérer dans les circonstances.

Au moment de raccrocher, je dis que je regrettais de rater le troisième anniversaire de Henry. La fête de notre petit-fils new-yorkais

allait avoir lieu deux semaines plus tard, un moment symbolique pour Louis et moi puisque ce serait le 100e jour de notre captivité. Et j'ajoutai : « Si je devais ne pas te revoir, je suis heureux d'avoir pu te dire à quel point tu as été une femme et une mère merveilleuse, comme tu m'as rendu heureux et quelle chance j'ai eue. »

Sa réaction à ce moment plutôt mièvre fut rapide et péremptoire : « Comment ça, *si tu ne reviens pas*? Bien sûr que tu vas revenir. Tu n'as pas idée de l'énormité des moyens qui sont entrepris pour vous rapatrier, Louis et toi. Nous allons vous ramener, probablement à temps pour l'anniversaire de Henry. Ne te laisse pas aller ! » Elle me demanda de tenter de la rappeler une fois que tous les autres appels essentiels auraient été faits, mais je lui ai dit douter fort que cela fût possible.

Je savais bien que malgré que Mary fût une femme formidable, elle n'avait pas forcément la capacité d'assurer mon retour à la maison avant 13 jours, mais j'étais rasséréné par son ton positif, son assurance, sa détermination d'y arriver. Sa passion et son énergie étaient salutaires et je me sentais déjà mieux, plus confiant et plus déterminé que je ne l'avais jamais été depuis le 14 décembre.

Quand je rendis le téléphone à Ahmed, il le vérifia et constata que nous n'avions plus assez de crédits téléphoniques pour faire un nouvel appel. « Pas de problème », dit Julabib. « Nous allons en obtenir plus. » Et sur ces mots, il fila vers le pied de la dune, brancha l'ordinateur portable et envoya un courriel à quelqu'un en Algérie pour acheter plus de crédits. Cela prit un bon moment, que je passai à réfléchir à la conversation que je venais d'avoir avec mon épouse si formidable, si stimulante. Entre-temps, Louis continuait de souffrir de n'avoir pas connu une occasion pareille et je voyais à quel point cela l'affectait ; l'assurance que je lui donnai que Mary allait informer Mai qu'il allait bien faisait peu pour alléger sa tristesse.

Plus d'une heure plus tard, le téléphone fut rapporté en haut de la dune avec les crédits supplémentaires et ce fut une fois de plus le tour de Louis de faire un essai. Il joignit Mai à la maison presque instantanément et il eut avec elle et avec sa fille aînée une bonne et longue conversation. Je m'éloignai sur la crête de la dune pour lui

laisser un peu d'intimité. À la fin de sa conversation, je vis sur son visage que lui aussi avait trouvé un certain réconfort à parler à ses proches.

À ce moment-là Belmokhtar nous demanda avec désinvolture : « Voulez-vous appeler quelqu'un d'autre : journalistes, politiciens, n'importe qui ? » Je regardai Louis mais il fit signe que non, alors je dis que je voulais parler avec ma femme une fois de plus. « Bien sûr », dit Belmokhtar. Mais une fois encore, les crédits étaient épuisés.

Puis, venu de nulle part, quelqu'un – je pense que c'était Ahmed – dit : « Pourquoi ne pas essayer ceci ? » et il me donna le BlackBerry de Louis, fourni par le gouvernement, que nous n'avions pas vu depuis les instants qui avaient suivi notre enlèvement. Avec ma nouvelle demi-lunette, je vérifiai le niveau de la pile, qui était à pleine charge. Je composai le numéro du cellulaire de Mary et en quelques instants je pus lui parler à nouveau.

Depuis notre dernier appel, elle était retournée à l'appartement de Ted et Sharon Johnson, elle avait fait ses valises et elle attendait un taxi. Quand le taxi arriva, elle expliqua qu'elle était terriblement pressée d'arriver à l'aéroport pour attraper le dernier vol pour Toronto. Le chauffeur de taxi la regarda avec un drôle d'air. Elle remarqua soudain qu'elle portait toujours son maillot de bain, ce qui lui imposa de saisir la valise et de rentrer s'habiller. Après un court moment d'attente, elle me reparla depuis la banquette arrière du taxi juste au moment où elle s'approchait de l'aéroport d'Orlando.

Mary et moi n'avions pas vraiment grand-chose d'autre à nous dire à part, bien sûr, tout. Je lui rappelai qu'elle devait parler à quelqu'un du facteur Compaoré et je mentionnai que, si étrange que cela parût, AQMI avait menacé de nous envoyer en Afghanistan, « où ils savent réellement comment traiter des gens comme vous », avait insisté Omar Un. Et je lui redemandai si elle croyait que le gouvernement en faisait assez pour obtenir notre libération, et elle réitéra que oui. Incapable de me retenir, je repris notre conversation antérieure sur la belle vie que nous avions passée ensemble, que nous avions eu et élevé des enfants formidables, que je l'aimais profondément et que je l'aimerais toujours.

Elle mit fin de nouveau à toute cette larmoyante complaisance en soulignant qu'il y avait nombre de projets qu'il nous restait à accomplir ensemble, des endroits à visiter, d'autres petits-enfants à voir naître, et que je ne devais pas perdre l'assurance que nous allions très prochainement faire tout cela.

Puis elle dit : « On ne me laisse pas passer à la sécurité avec mon cellulaire sur l'oreille. Si je n'y vais pas maintenant, je vais rater mon vol. » « Et alors ? » ai-je pensé. « Cette conversation (dont je croyais vraiment qu'elle pouvait être la dernière que nous aurions) est plus importante que n'importe quel fichu avion ! » En même temps, je comprenais que nous nous étions dit tout ce que nous pouvions utilement nous dire, que n'importe quoi de plus allait encore nous mettre en larmes et qu'elle avait besoin de retrouver rapidement le refuge, le soutien et le réconfort chez nos filles. Alors nous nous dîmes au revoir et coupâmes la communication.

Je remis le téléphone à Louis, mais il avait fait tous les appels qu'il voulait faire. Je demandai donc si le fiable BlackBerry de Louis pouvait être utilisé pour appeler la plus âgée de mes filles, Linton, entre autres raisons parce que parmi mes enfants, c'est celle dont le numéro de téléphone est le plus facile à retenir. Belmokhtar approuva d'un geste et je l'appelai à Toronto. Elle entrait, les bras chargés de sacs d'épicerie, et quand elle entendit ma voix, elle s'écria « Qui ? » Puis elle cria : « Papa ! Papa ! Ça fait tellement longtemps que j'attends cet appel. »

Un nœud dans la gorge, je dus répondre : « Mais chérie, ce n'est pas encore l'appel de libération ; alors causons un peu. » Je lui expliquai que je venais tout juste de parler avec Mary qui était en route pour Toronto, mais qu'on m'avait donné la permission de faire un autre appel et que je voulais qu'elle sache que j'allais bien. Elle était interloquée et tellement confuse que j'en eus presque le cœur brisé. Mais elle restait attentive.

Elle me demanda : « Es-tu seul ? », ce à quoi je répondis : « Non, je suis avec Louis et notre chauffeur, Soumana. »

« Personne d'autre ? » insista-t-elle, et je compris finalement.

Je répondis avec précision : « Non, c'est tout. Il n'y a que nous trois. Je n'ai vu personne d'autre. » À partir de ce moment-là, je sus qu'un scénario de sauvetage devenait une possibilité *in extremis*, un dernier recours, car Ottawa serait informé que nous n'étions pas au même endroit que les quatre Européens enlevés le 22 janvier. Les gestionnaires qui s'occupaient de notre cas comprendraient que la possibilité de réussir une double mission de sauvetage pour récupérer deux groupes d'otages distincts était à peu près inexistante.

Puis nous causâmes encore un peu, comme un bavardage normal ; elle me raconta comment allait sa famille, surtout ses deux petites filles. Puis les pauses se prolongèrent de part et d'autre alors que nous étouffions nos sanglots. Ni l'un ni l'autre n'arrivions à trouver l'énergie pour parler. Je dis : « Tu as fait de moi un père très fier » et je lui demandai de dire la même chose à ses sœurs, et puis « au revoir ».

Elle balbutia : « Je sais… je sais… je comprends, bye-bye. »

« Je comprends aussi. » Ma voix s'étrangla et je remis le téléphone à quelqu'un avant de tituber le long de la crête de la dune en me sentant absolument, totalement anéanti. Il ne me restait plus d'énergie, rien qu'un vide douloureux en moi, et j'étais affligé d'une profonde tristesse.

Pendant des semaines, je m'en suis voulu d'avoir imposé un tel tourment à Linton, mais je me suis finalement pardonné en me rappelant les côtés positifs de notre conversation et j'ai été content de lui avoir parlé. En plus de l'avoir bouleversée, l'appel avait servi à transmettre le fait que les sept otages d'AQMI étaient dans deux endroits différents.

Quand je rendis le BlackBerry à Ahmed, Belmokhtar demanda à Louis d'appeler quelqu'un au ministère canadien des Affaires étrangères, « quelqu'un au gouvernement ». Louis lui répondit que tous les bureaux du gouvernement canadien seraient fermés à cette heure (c'était sans doute aux environs de 20 heures à Ottawa). « Peu importe, dit Jack, laissez un message ». Louis y pensa soigneusement et composa le numéro de son ancien patron, Scott Proudfoot, le chef du Groupe de travail sur le Soudan aux Affaires étrangères.

Quand le répondeur s'enclencha, Louis enregistra le message sûrement le plus surprenant que Scott eût jamais trouvé dans sa boîte vocale.

Avant qu'il n'eût le temps de parler longtemps, Omar saisit le téléphone et commença à crier un message violent et menaçant, quelque chose d'assez proche de ce qu'il avait lancé à Jules Savaria quelques heures plus tôt : que les Canadiens étaient des menteurs, qu'ils n'avaient pas négocié de bonne foi, qu'il y aurait des conséquences tragiques pour Louis et pour moi, qu'ils auraient notre sang sur les mains, et finalement il fit une sortie manifestement improvisée : « Nous pensons les envoyer à nos amis en Afghanistan ; eux, ils savent comment traiter des gens comme ça. »

- - -

Après les appels, nous avons tous descendu en trébuchant la pente de la dune et nous avons attendu sur place que les sentinelles soient revenues et que tout le matériel soit rangé. Personne ne semblait particulièrement pressé. Il devait être près de trois heures du matin quand nous nous sommes mis en route et j'étais épuisé. On m'a alloué le camion conduit par l'émir du camp, Jaffer, qui ne parlait pas un mot de français, et le Nouveau s'est joint à nous.

Après avoir rebondi l'un contre l'autre pendant une bonne heure, puisque nous partagions le même siège baquet, le Nouveau se tourna vers moi et dit, dans un français passable : « Vous ne me reconnaissez pas, mais votre ami, oui. »

Confus, je répondis : « Sans mes lunettes, je ne reconnaîtrais même pas mes propres enfants » et il laissa tomber le sujet. Puis, comme je savais qu'il y avait moyen de bavarder, nous échangeâmes quelques mots inoffensifs sur la nuit et le désert, et je me gardai bien de dévier la conversation vers son identité ou son pays d'origine. Il pouvait constater à quel point j'étais encore chaviré par les appels téléphoniques et j'étais surpris de voir qu'il voulait vraiment manifester de la sympathie à mon endroit.

Et soudainement, il dit : « Allah va faire en sorte que tout aille bien. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Tout finira bien. » Je jetai un coup

d'œil à Jaffer au volant. Ou bien il n'avait aucune idée de ce dont nous parlions, ou il s'en fichait. C'était bien là l'une des plus claires et des plus positives affirmations que nous eussions entendues de la part de nos ravisseurs. Je savais bien sûr que ce moudjahid de taille impressionnante, qui ne faisait évidemment pas partie de l'équipe dirigeante, n'avait aucune idée de la manière dont les choses allaient tourner, mais je fus touché qu'il souhaitât diminuer notre angoisse. Sans que je le relance, il me dit qu'il s'était engagé dans le djihad à la suite de la « croisade de Bush » (l'invasion de l'Irak en 2003), car il avait trouvé intolérable cette nouvelle invasion injustifiée des « terres musulmanes » alors même que les prétextes utilisés pour l'expliquer n'avaient aucune valeur. Puis nous abordâmes, et pourquoi pas ?, la question de Dieu et il s'appliqua à faire de moi un nouveau membre parmi les multitudes d'esclaves d'Allah.

Quelques heures plus tard, au moment où les chauffeurs ne purent tout simplement pas poursuivre leur route et après que nous fussions passés plus près que jamais de tomber dans des précipices, nous nous arrêtâmes brusquement. Tout le monde s'arrangea tant bien que mal pour s'installer afin de dormir autour des camions en plein désert et nous nous endormîmes très vite. C'était le camp Nulle Part. Louis et moi étions si épuisés que nous pouvions à peine prononcer quelques mots au sujet de l'événement le plus important qui nous était arrivé depuis 87 jours : nos appels téléphoniques. Juste avant de nous assoupir, nous nous informâmes l'un l'autre du bien-être de nos familles et je dis à Louis que Mary était totalement engagée dans notre cause, parlant même de nous ramener avant le 100e jour. Puis je lui contai l'étrange commentaire du Nouveau : « Vous ne me reconnaissez pas, mais votre ami, oui. » Louis haussa les épaules en disant qu'il ne savait pas de quoi ce type parlait, et en un instant il dormait.

Environ deux semaines plus tard, tout à fait hors contexte, Louis, soudain saisi par le souvenir, se frappa le front et s'exclama : « Je sais où j'ai vu ce type ! Tout est clair, maintenant. C'était à l'extérieur du Grand Hôtel, à Niamey, alors que nous partions pour visiter la mine. » C'était tôt, le matin du dimanche où nous avions été enlevés. Soudainement, tout tombait en place, confirmant ce que nous avions

supposé depuis le début mais que nous n'avions pas pu confirmer. Le Nouveau avait été l'un des éclaireurs d'AQMI, ce matin-là, et dans les faits, nous étions sous surveillance dès le début de la journée de l'enlèvement.

L'expérience du réveil au camp Nulle Part fut plutôt sinistre, mais nous eûmes tout juste assez de temps pour notre exercice quotidien avant de devoir remonter à bord des camions. Nous roulâmes longtemps, même dans la chaleur ardente du midi, avant de nous arrêter dans un bouquet d'arbres maigres et rabougris. La chaleur était encore écrasante et on nous laissa languir sous l'arbre qu'on nous indiqua. Comme nous nous y attendions, après le repas, le groupe commença à se diviser en deux, Belmokhtar et son personnel, accompagné du Nouveau assisté d'une escorte, allaient partir dans une direction, tandis que nous nous dirigerions vers une autre.

Les membres du conseil étaient assis en cercle à peu près à 15 mètres à l'ouest des camions, tandis que tous les autres, sauf les sentinelles, étaient rassemblés dans l'aire ombragée exiguë à l'abri des camions. Louis et moi nous trouvions à environ 30 mètres au sud de la zone de stationnement des véhicules. Quelqu'un était en train de tirer la charge contenue dans l'un des camions quand nous entendîmes éclater un fort bruit de souffle, suivi, quelque secondes plus tard, d'un énorme bang ! sourd. J'étais convaincu qu'on nous attaquait.

Je regardais les véhicules qui étaient enveloppés de fumée blanche quand Favoris s'en éloigna en chancelant, les mains plaquées sur les oreilles. Le Nouveau était assis par terre, de l'autre côté du camion, secouant lentement la tête de l'avant à l'arrière, pendant que les officiers étaient tous debout, fixant d'abord du regard le désert, vers l'ouest où une colonne de fumée se dressait dans l'air tranquille, puis observant les camions. Personne ne se saisissait des munitions, n'armait les mitraillettes ni ne se préparait à repousser une attaque. Jack marcha vers Favoris, lui enleva les mains de sur les oreilles et les inspecta, puis revint vers les camions et vérifia dans quel état était le groupe d'hommes encore sous le choc, abrités sous l'arbre tout proche. De l'autre côté, le Nouveau dodelinait toujours de la tête.

Une demi-heure plus tard, Omar Deux s'approcha de nous et dit, sérieux comme un pape : « Voici votre couverture. » Il nous la

mit entre les mains avant de s'éloigner. Elle fumait encore, brûlée et trouée à plusieurs endroits. Apparemment, le projectile d'un lance-grenades venait de la traverser. La grenade avait passé à environ 20 centimètres au-dessus de la tête du Nouveau, qui s'était penché pour emplir sa gourde de l'autre côté du camion, face à la bouche du lance-grenades. L'ogive était passée directement au-dessus du groupe d'officiers et avait explosé au bout de sa trajectoire, environ un kilomètre plus loin, dans le désert plat. Le vacarme du contre-coup avait éclaté au-dessus du groupe assis sous les arbres.

Personne n'avait été blessé, quoique plusieurs étaient ébranlés et avaient perdu un peu l'ouïe pour quelques jours. Apparemment, l'un d'entre eux, je crois que c'était Favoris, cherchait à atteindre quelque chose sous le chargement fixé à l'arrière de l'un des camions. Il tirait sur notre couverture, qui enveloppait le lance-grenades, et pour une raison quelconque ce geste avait déplacé le levier de sécurité et déclenché le tir (ou bien le levier n'avait pas été bien sécurisé). Il ne sembla pas y avoir de récrimination. Allah avait décidé que personne n'allait mourir ce jour-là.

Peu après cet incident, les sept camions formèrent deux groupes et se mirent en route dans des directions différentes. Dans notre caravane de quatre camions, nous roulâmes jusqu'en soirée, et quand nos ravisseurs n'arrivèrent plus, par talkie-walkie à courte portée, à obtenir de réponse du camp vers lequel nous nous dirigions, nous nous arrêtâmes juste à l'extérieur de ce camp, le camp Nulle Part, plutôt que d'avancer dans la nuit tombante et risquer d'être descendus par les sentinelles.

Le lendemain matin, ils purent établir contact avec le camp situé à quelques kilomètres et nous entrâmes dans un *wadi* large et profond que nous appelâmes camp Doigt-Coupé pour marquer le fait que le jeune AR2 s'était coupé tout le long de l'index en aidant à la cuisine. Il y avait beaucoup de sang, mais sans plus. Nous lui envoyâmes un paquet de biscuits, une fois de plus un geste bien accueilli par certains et pas du tout apprécié par d'autres. AR2 ne savait pas quoi penser – mais il mangea les biscuits. Louis et moi travaillâmes beaucoup le lendemain pour améliorer nos installations au camp Doigt-Coupé, enlevant épines et pierres de l'endroit où

nous avions bien mal dormi la veille, et juste au moment où nous nous apprêtions pour la seconde nuit, on nous dit que nous partirions dans cinq minutes.

J'avais subi une deuxième et longue période de constipation, et malgré l'ordre de nous préparer à partir, je ressentis soudain ce que Louis appelait « des signaux ». Je n'avais pas pris de pilules, car nous avions été constamment en déplacement, passant de 10 à 12 heures d'affilée dans ces camions d'abord pour nous rendre à la « dune du téléphone », puis pour en revenir. Le problème avec ces pilules, c'était qu'elles ne laissaient pas la possibilité d'attendre quand elles faisaient effet. Tenter de gérer cette question pendant que nous courions à travers le désert aurait été, c'était le moins qu'on puisse dire, problématique.

J'étais déterminé à saisir l'occasion qui s'offrait. Quand je reçus le signe de la sentinelle que je pouvais me rendre *loin* (à ce stade, on ne nous accompagnait plus), je m'éloignai. Je trouvai le lieu discret approprié et à ma grande joie, le soulagement vint comme je le désirais. Quand je revins à notre place, les bras de Louis étaient déjà chargés de nos bagages et il se dirigeait vers les camions. Comme je m'approchais, il posa la question tristement habituelle : « Comment ça s'est passé ? »

Plutôt que de lui répondre « rien ! » comme souvent, je lui dis avec un sourire : « En fait, plutôt bien » et il éclata en sanglots tant le stress l'avait rendu fragile. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point mes problèmes de santé étaient aussi les siens, qu'il souffrait des mêmes profondes angoisses que moi au sujet de mes troubles intestinaux. Ce fut un moment particulièrement touchant provoqué par la plus banale des circonstances.

Alors que nous montions chacun dans notre véhicule, je vis Jack parler intensément à Hassan, son bras autour de ses épaules, faisant des allers-retours tout près ; instinctivement, je compris que l'émir se préparait à éloigner Hassan de la *katiba*. Moins d'une semaine plus tard, il était parti, au moins pour quelque temps, à notre immense soulagement.

Nous avons roulé tard dans la nuit, traversant des régions parmi les plus ardues que nous eussions jamais connues. Nous avons foncé

à travers des dunes gigantesques, vingt fois plus hautes que les véhicules, dans des tracés montagneux et des tronçons de désert plat parsemés de gros rochers. Quelques-uns de nos élans vers les dunes étaient terrifiants, rendus bien pires par l'obscurité. J'étais avec Omar Un et on aurait dit que ses nerfs étaient à bout. Chacun des camions s'est ensablé à plusieurs reprises, mais nous avons finalement atteint le sommet d'une longue pente aiguë – un véritable tremplin – après la descente à pic depuis une haute arête sur laquelle nous étions perchés face au désert sans limites à nos pieds, baigné par la froide lumière de la lune.

Nous avons campé sur cette rampe fortement inclinée – le camp Rayon-de-lune. Nous y avions une vue hallucinante, à couper le souffle, sur une succession infinie et ondoyante de dunes redoutables, impressionnantes, alignées dans le désert en contrebas. J'ai vite su que nous allions tenter de nous frayer un chemin à travers ces dunes que je détestais, craignant constamment qu'un moment viendrait où les camions ne pourraient plus être extirpés du sable et que nous en serions réduits à mourir sur place. Il faisait froid, et pour nous détendre un peu Louis et moi avons bu un litre du jus de mangue du président Compaoré avant de nous glisser, épuisés, sous notre couverture nouvellement aérée.

CHAPITRE 13

SOUMANA DISPARAÎT – UNE CONVERSION – ET DES LETTRES DE LA MAISON

Ô les bienheureux animaux !
Nulle langue ne peut dire leur beauté ;
Une source d'amour m'emplit le cœur
Je les bénis sans y penser !

En quittant Rayon-de-lune à l'aube, la vue était encore plus extraordinaire. On m'assigna le camion conduit par Omar Trois, et Soumana s'assit près de la fenêtre. C'était la première occasion depuis notre enlèvement où je pouvais passer du temps avec lui. Il semblait abattu, hésitant et on aurait dit qu'il était effrayé. Avant le départ, l'agressif et fanfaron AR2 apparut à la fenêtre du passager et une fois de plus nous avertit sévèrement, Soumana et moi, que nous ne devions pas nous parler. Ahmed réitéra ce message quelques minutes plus tard, mais j'avais l'impression que les avertissements s'adressaient davantage à Soumana qu'à moi.

Omar Trois était le seul parmi nos ravisseurs qui se montrait habituellement gentil avec nous, attentif à notre bien-être et à notre moral. Il nous faisait souvent un discret signe de bonjour et cherchait de minuscules et subtiles façons de nous transmettre de l'espoir. Nous étions particulièrement sensibles à tout signal venant de lui, car nous avions la ferme impression qu'il était le plus proche de Belmokhtar, ou en tout cas de sa manière de voir les choses. D'autres, comme Ahmed et Ibrahim, Abdul Rahman et Jaffer, partageaient la camaraderie guerrière de Jack – une sorte de rapport dont le

grassouillet Omar Trois ne jouissait pas, mais sur le plan intellectuel et du point de vue de la planification stratégique, Omar Trois semblait avoir une relation privilégiée avec le commandant.

Quelques jours plus tôt, pointant pendant la pause du midi vers mes chaussures si fréquemment rafistolées, il avait dit, le sourire aux lèvres : « Elles vont vous faire un souvenir intéressant de tout ceci quand vous rentrerez au Canada. » Ce vigilant observateur paraissait vraiment heureux de laisser sous-entendre que tout allait bien se terminer.

Pendant le long trajet au départ du camp Rayon-de-lune, qui occupa le 91e jour, Omar Trois, ignorant les divers ordres reçus avant le départ, bavarda du mieux qu'il le pouvait avec Soumana et avec moi dans son français rudimentaire. Je ne me rappelle pas bien comment le sujet est arrivé, mais nous commençâmes tous les trois à parler de nos enfants, de combien on en avait et si nous les avions vus ou non récemment. Omar Trois et Soumana se montrèrent consternés, mais polis au sujet de mon incapacité embarrassante d'engendrer des héritiers mâles, et c'est avec un sourire tolérant et convenu qu'ils m'écoutèrent assurer que j'étais plus qu'heureux d'avoir des filles. Omar nous demanda, à Soumana et à moi, l'âge de nos enfants et tous les deux furent un peu étonnés d'apprendre que mon aînée aurait 40 ans tôt en juillet.

Après un silence plutôt prolongé, au milieu de ce bavardage superficiel et poli, Soumana, qui n'était pas censé parler du tout, lança avec audace et force : « Vous allez célébrer cet anniversaire avec elle, j'en suis sûr. » Omar Trois, à ma surprise encore plus grande, plutôt que de dire simplement à Soumana de se taire, murmura quelque chose signifiant qu'il le croyait aussi. Tout cet échange était tellement bizarre que nous nous sommes tus tous les trois, personne n'osant explorer le sujet plus à fond, mais chacun quand même content de ce moment.

Tard en après-midi, comme nous semblions nous approcher du prochain camp, Omar Trois déclara : « Vous allez le reconnaître. » Et il me semblait en effet que nous traversions un lieu qui ressemblait beaucoup aux environs de Terre-d'épines, que nous avions quitté à

peine une semaine plus tôt. Juste au moment où je me disais que nous allions peut-être tirer de nouvelles chaussures de la cachette enfouie, Soumana pointa soudainement le doigt vers le camion de tête et dit : « La roue arrière gauche va sauter. » Pour ma part, je ne voyais rien d'anormal, mais 20 secondes plus tard le camion dérapa vers la gauche et le moteur s'étouffa en cahotant. C'était un après-midi doux et tranquille, avec une légère brise qui chassait la chaleur du jour. Ce serait difficile de changer le pneu car au moment de l'incident, Omar Un n'avait pas pu trouver de sol ferme où s'arrêter.

Le cadre du camion alourdi par son chargement reposait dans le sable, à côté de la roue crevée. Immédiatement, l'équipage d'Omar Un dégagea une roue de rechange du fouillis de câbles, de bagages, de carburant, d'eau et d'armement à l'arrière du véhicule. Omar fouilla partout dans les coffres du sol de la cabine qui servaient à entreposer les outils dans tous les camions, et il en tira finalement trois crics hydrauliques, mais seulement un manche de cric. Quelqu'un d'autre commença à pelleter le sable autour de la roue, jusqu'à ce qu'Omar Un le pousse en bougonnant qu'il allait s'occuper lui-même de son camion. Louis et moi nous réunîmes et nous éloignâmes un peu pour partager un biscuit et de l'eau, chacun d'entre nous encore affecté par l'ouragan d'émotions soulevé par les appels téléphoniques et par le voyage mouvementé qui les avait suivis.

Soumana restait assis seul, l'air malheureux, à environ 50 mètres de nous, de l'autre côté du groupe de véhicules stationnés les uns près des autres. Il semblait encore bercer son avant-bras droit, qui avait été blessé lors de l'enlèvement, 91 jours plus tôt. Je savais qu'il nous restait des cachets contre l'arthrite dans l'envoi du président Compaoré ; nous avions à deux reprises tenté d'en faire parvenir à Soumana par des intermédiaires. Nous savions que nous n'en avions pas réclamé et nous nous sommes demandé s'ils n'étaient pas là en réponse à une requête que Soumana aurait faite, tout comme nous avions manifesté nos propres souhaits, dont la plupart n'avaient pas été satisfaits. Je fouillai donc dans l'un des deux sacs qui nous servaient de bagages et, ayant trouvé les pilules, je commençai à m'approcher de Soumana. À ce moment, AR2 (que nous appelions maintenant Doigt-Coupé) nous intercepta en courant et en criant : « Pas parler,

pas parler ! » et il fit de grands gestes menaçants pour nous imposer de retourner à notre position. Je cherchai à lui passer les pilules, lui indiquant par gestes de les donner à Soumana. Mais il ne voulut rien savoir.

Je me mis à chercher quelqu'un qui pourrait régler cette affaire. Le premier candidat, Omar Deux, n'était pas celui que j'aurais choisi en premier, mais il n'y avait guère d'autre option. Je lui demandai de donner les pilules à Soumana, mais il dit plutôt, avec son habituel petit sourire sardonique, qu'il me mènerait jusqu'à lui pour que je les lui donne directement. En voyant que nous approchions tous les deux, Soumana sembla vraiment désemparé. Je lui donnai les cachets en disant que je pensais qu'ils étaient pour lui et que, de toute façon, ils réduiraient probablement la douleur qui me semblait se situer dans ses articulations et ses muscles. Plutôt confus mais fermement, Soumana refusa d'accepter les pilules, répétant à plusieurs reprises : « Gardez-les, gardez-les. » Omar Deux afficha son sourire sinistre, à l'intention cette fois de Soumana, et m'emmena.

Environ une demi-heure plus tard, le difficile changement de pneu était fait après beaucoup de creusage et grâce à l'utilisation de plusieurs crics. Al Zarqaoui, dont l'attitude agressive à notre endroit avait commencé à diminuer un peu, avait engouffré le dernier biscuit aux fraises et à la noix de coco. Il restait insolent et impoli, mais moins délibérément sournois ou méchant. Il ne marchait plus sur nos couvertures, que nous y soyons étendus ou non.

On nous fit monter à nouveau dans les véhicules pour un trajet qu'on nous annonçait court vers le prochain camp. On dit à Louis de venir me rejoindre dans la cabine d'Omar Trois et on envoya Soumana ailleurs.

C'était la dernière fois que nous le voyions.

- - -

Au crépuscule, environ une heure plus tard, les camions se rassemblèrent sur un terrain planté de broussailles et de quelques arbres. Ça ressemblait bien un peu à Terre-d'épines mais ça ne l'était pas, quoique cet endroit aurait pu en être éloigné de quelques centaines

de mètres – ou de quelques centaines de kilomètres. Nous n'allions donc probablement pas recevoir de nouvelles chaussures. La nuit tombait et on nous indiqua un endroit qui ne jouissait d'aucune protection, près des camions. Nous étions très fatigués après un périple long, dur et chaud et nous installâmes donc notre lit, prêts à dormir, ne sachant pas si nous allions manger ou non, et nous sentant même indifférents à la chose.

Peu après, AR2, tout énervé, surgit de l'obscurité et commença à crier bien avant d'arriver jusqu'à nous. Dans son français rudimentaire, ce garçon de 14 ans, avec trop de haine et pas suffisamment de grammaire, nous engueulait une fois de plus parce que nous avions parlé avec Soumana. J'étais fatigué et j'en avais assez de cet adolescent bruyant, alors je marchai vers les camions en quête d'un adulte. Une fois de plus, c'est Omar Deux qui apparut. En fait, je me demandai s'il ne m'attendait pas et s'il n'avait pas tout manigancé lui-même. Avec fermeté, j'expliquai que j'en avais assez d'AR2 ; si quelqu'un voulait nous faire des remontrances, est-ce que ça ne pourrait pas être une personne d'une certaine autorité et quelqu'un que nous pourrions comprendre ? De plus, Doigt-Coupé semblait furieux que j'aie parlé avec Soumana, alors que la dernière fois que cela avait eu lieu, c'était en sa présence même, à peine une heure plus tôt. Alors pourquoi tout ce ramdam ?

Omar Deux aurait difficilement pu manifester moins de sympathie. AR2, cria-t-il, avait toute l'autorité nécessaire pour dire tout ce qu'il voulait nous dire. Il avait raison de nous rappeler de rester éloignés de Soumana. Il fallait que nous nous rappelions que nous étions des prisonniers de guerre et que nous n'avions aucun droit, quel qu'il fût. En deux mots, fichez-moi la paix. Une rencontre peu fructueuse.

Vingt minutes plus tard, tout le conseil a surgi de l'obscurité, tous les membres supérieurs du groupe, Jack à leur tête – il devait venir tout juste d'arriver, car il ne nous avait pas accompagnés pendant les deux derniers jours. Au début, j'ai cru que la controverse avec AR2 allait monter d'un cran. Puis j'ai remarqué que quelqu'un avait déposé deux sacs à dos bien remplis, de taille moyenne, en nylon

noir, au milieu de nos couvertures. Ils se sont tous assis sur le sol, les jambes croisées, près du rebord de nos couvertures, mais sans y toucher.

Belmokhtar ouvrit la discussion, tandis qu'Omar Un servait d'interprète. Il dit que les sacs à dos et les lettres qui les accompagnaient venaient de nos familles, qu'ils avaient été livrés grâce à un intermédiaire au service du président du Mali. Nous étions sonnés, bouche bée. D'abord les cartons venus de Blaise Compaoré à peine neuf jours plus tôt, puis l'effervescence émotionnelle des appels téléphoniques quatre jours plus tôt, et maintenant des objets tangibles venus de nos êtres les plus chers : cela même que Mary avait mentionné lors de notre échange, et via le président Touré, comme elle l'avait dit.

Jack nous invita à ouvrir nos « présents ». J'aurais de loin préféré faire cela en privé, mais nos ravisseurs voulaient bien sûr en connaître le contenu. Je suppose qu'ils souhaitaient juger de nos réactions face à chaque objet, mais aussi voir s'il n'y avait pas quelque mécanisme de localisation caché dans le lot. Comme pour les cartons venus du président Compaoré, j'avais l'impression que tout avait été inspecté et approuvé avant de nous être livré, mais pas forcément par la *katiba* de Jack. Cela expliquait que l'envoi ait pu avoir été entre les mains d'AQMI depuis un bon moment. Les sacs à dos portaient de petits bouts d'adhésif où on avait griffonné « Louis » et « Robert » ; comme des enfants qui déballent leurs cadeaux de Noël devant leurs parents, nous avons ouvert la fermeture Éclair de nos sacs et commencé à retirer les merveilles qu'ils contenaient.

Il y avait des vêtements, des médicaments, des livres, et diverses autres choses. Quelques objets semblaient incongrus, comme les élégantes chaussettes noires aux genoux en nylon noir, et des pantalons de cérémonie en tissu léger, plutôt élégants avec des plis comme des lames de couteau et des rebords susceptibles de recueillir des tonnes de sable, exactement dans les tailles que nous avions avant de perdre 15 kilos, mais sans ceinture. Il y avait une chemise safari aux manches longues, extrêmement bien accueillie, et chacun de nous reçut une mignonne chemise polo de Lacoste (mais quel malheur, celle de Louis était d'une plus jolie couleur que la mienne !). Et puis des sous-vêtements. Quelqu'un avait sûrement appris, sans doute à partir des listes que nous avions si fréquemment présentées à nos geôliers, que

nous avions grand besoin de sous-vêtements. Mais cette personne n'était sûrement pas un membre de la famille ; le personnel de l'ambassade à Bamako, ou peut-être un profileur psychiatrique à Ottawa, avait dû faire face au dilemme cornélien de savoir si nous portions des caleçons boxers ou des slips. Dans la meilleure tradition bureaucratique face à de telles situations, on nous envoya des deux modèles à chacun.

En sus, il y avait une sélection intéressante de quatre livres, deux en anglais (*Ursula, Under*, d'Ingrid Hill, et *The Shelters of Stone*, de Jean Auel) et deux en français (*Hélène de Champlain* de Nicole Fyfe-Martel et *L'homme-ouragan* de Lucie Dufresne). Ce n'était pas tout à fait les livres que nous aurions choisi d'emporter sur une île déserte, mais nous en étions quand même reconnaissants. Les frères inspectèrent chaque livre avec une grande attention, les feuilletant et examinant de près les couvertures, les quatrièmes de couverture et les dos. Après qu'il les eut scrutés, Omar Un les jeta avec dédain sur nos couvertures et demanda : « Est-ce qu'il n'y a pas d'auteurs masculins au Canada ? » S'il y en avait, il voulait savoir pourquoi les auteurs de nos quatre livres étaient des femmes.

À la fin de cette séance de découverte de tous nos cadeaux, ils emportèrent les livres. On nous les rendit quelques jours plus tard, les photos des auteurs ayant été méthodiquement défigurées (on ne permettait pas de représentation des femmes). La couverture entière du livre de Nicole Fyfe-Martel, qui portait à l'intérieur l'autocollant familier portant l'inscription « avec les compliments de l'ambassade du Canada au Mali », avait été déchirée car elle présentait un portrait de l'épouse de 12 ans de Samuel de Champlain, Hélène, portant une robe un peu décolletée, mais pas particulièrement immodeste. Même si je ne lisais qu'avec la moitié des lunettes que je n'avais pas rendues à Omar, j'ai été heureux de constater que nos censeurs n'avaient pas exploré à fond le contenu du roman au point d'y découvrir les canailleries de la plutôt polissonne madame de Champlain.

Il y avait toute une collection de pilules venues de Mary. Lors de mon voyage précédent au Niger, en septembre, j'avais attrapé la forme la plus dangereuse de paludisme, *Plasmodium falciparum*, de la même souche que la malaria cérébrale qui avait failli me tuer

44 ans plus tôt au Congo. Contrairement à *Plasmodium vivax* que j'avais eu à diverses reprises, si *P. falciparum* n'est pas soigné bien et rapidement, le pronostic est terrible. Dans les années 1960, le contingent canadien des forces de paix, tout à fait ignorant de la médecine tropicale, avait rapatrié par voix maritime vers le Royaume-Uni quatre soldats malades, qui sont tous morts en chemin. Mary semblait craindre que cela ne m'arrive pendant ma captivité, car elle m'avait envoyé une énorme quantité de Malarone, qui prévient et traite la malaria. Or, même si des eaux d'inondation traversaient parfois les *wadis* pendant quelques jours après de grandes pluies, il n'y a pas d'eau stagnante, donc pas de moustiques et, par conséquent, pas de paludisme dans le Sahara.

Il y avait une grande variété de diverses pilules antibiotiques contre tout, du parasite intestinal Giardia (une vraie menace) aux infections des bronches. C'était formidable d'avoir ces médicaments en mains ; ils nous offraient un grand réconfort, même si l'emballage de certains d'entre eux arborait de sérieux avertissements selon lesquels toute exposition au soleil devait être évitée. En fait, ce qui inquiétait le plus nos ravisseurs et faisait l'objet d'une inspection approfondie de leur part étaient les liasses de feuillets photocopiés qui accompagnaient chaque médicament d'ordonnance. Ils semblaient croire que toutes ces données techniques en anglais devaient inclure quelque message secret ; ils les emportèrent toutes et, frustrés, ils nous les rendirent environ une semaine plus tard. Je doute énormément qu'ils aient pu saisir tout ce jargon juridico-pharmacologique. Déjà que c'est tout un défi pour les anglophones de s'y retrouver…

Mary m'avait envoyé plusieurs des éléments constituants d'une trousse de santé à peu près complète (sans rien de coupant cependant). Il y avait un coupe-ongles, du baume pour les lèvres, des vitamines et un contenant grand format et fort bienvenu de crème solaire écran total. Nous avons également reçu des brosses à dents et du dentifrice, du savon, de la crème antibiotique, des gouttes pour les yeux, d'immenses lunettes de soleil panoramiques qui n'avaient plus grande signification après des semaines sous le soleil impitoyable du Sahara, mais hélas, pas de lunettes adaptées à ma vue.

Enfin, nous avons chacun reçu un jeu de cartes, que nos kidnappeurs ont semblé trouver dangereusement plaisantes, mais, même avec réticence, ils nous ont laissés les conserver. On leur doit les débuts du Grand Tournoi de cribbage du Sahara. Nous jouions presque chaque jour, habituellement en fin d'après-midi alors que la température devenait plus supportable et qu'il arrivait souvent que le vent cessât. Nous ne connaissions pas très bien les règles les plus complexes et, naturellement, j'accusais souvent Louis de compter les points de manière plutôt créative, mais ces parties donnaient à notre esprit un peu de repos des angoisses continues qui nous avaient occupés jusqu'à la livraison des sacs à dos.

- - -

Finalement, alors que nous étions encore entourés du conseil de la *katiba*, Louis et moi avons placé chacun notre lot à part, de même que, avec un plus grand soin encore, nos lettres, dans l'intention de les lire et de les chérir plus tard en privé. Belmokhtar – tenant compte sans doute de l'interminable interrogation qui perturbait ses troupes à savoir si nous allions, oui ou non, nous convertir – choisit ce moment pour lancer une offensive dont le but, je suppose, était de ramener un peu d'ordre et de tranquillité dans sa *katiba*.

Après la dernière soirée télé au camp Canada – celle dont Adam Gadahn « notre frère américain, que nous aimons plus encore que nos propres fils », avait été la grande vedette –, Omar Deux avait laissé entendre qu'avec ma barbe grise qu'on admirait beaucoup, et mon allure vénérable, je pourrais devenir « le Ben Laden d'Amérique ». J'ai doucement laissé entendre que ça ne marcherait probablement pas dans ce sens-là.

Les pressions exercées sur nous pour que nous devenions esclaves d'Allah avaient été intenses dès le départ, principalement de la part des deux Omar, mais tôt après tout le monde s'était engagé dans les tâches de recrutement. Chacun des enfants, au passage, alors qu'ils se rendaient à leur quart de garde, ou en revenaient, nous posait la question : « Avez-vous enfin décidé de devenir nos frères ? » et nos

ravisseurs manifestaient fréquemment leur sentiment d'ambiguïté quant à la légitimité d'une telle décision prise « sous le sabre ».

Nous avions l'impression que chaque visite de Jack était l'occasion d'un rapport sur notre santé et notre état d'esprit, mais aussi sur les progrès de notre éducation religieuse. Sans doute avec une assiduité ennuyeuse lui annonçait-on notre conversion imminente. Même si je n'ai aucune façon de le vérifier, j'imagine que sa propre interprétation très rigoureuse de ce qui était admissible dans de telles circonstances était liée à son désir tout à fait légitime d'en finir avec cette distraction agaçante et sous-jacente de notre emprisonnement. De toute façon, Jack choisit ce moment de la livraison de nos sacs à dos, le 91e jour, pour nous communiquer – en présence de tous les membres importants du groupe – les conditions d'une conversion légitime.

Il commença en réitérant que lui et tous ses frères seraient heureux de nous accueillir dans la famille musulmane, la *ummah*, mais, ajouta-t-il délicatement, « nous ne pouvons pas et nous n'allons pas vous imposer une telle décision ». Puis il nous expliqua (à nous et à tous ceux qui l'entouraient) l'importance de l'injonction « sans contrainte » du Coran, un concept qui avait été absent de notre instruction religieuse jusque-là.

Jack souligna qu'une décision aussi grave ne pouvait trouver sa source que dans un pacte entre un individu et Allah. Rien ni personne de ce monde ne pouvait forcer un tel pacte. Il espérait que nos cœurs s'ouvriraient à Allah mais il souligna, en fixant successivement chacun des officiers qui entouraient nos couvertures lors de cette nuit étoilée, qu'une conversion ne pouvait venir que de la volonté de Dieu. Elle ne pouvait pas être imposée à quelqu'un par un croyant, quelles que soient ses bonnes intentions. Et il réitéra le principe fondamental de la *da'wa*, selon laquelle le devoir de chaque croyant était de présenter la parole de Dieu au non-croyant, mais que comme pour le cheval qu'on mène à la rivière mais qu'on ne peut pas forcer à boire, on ne pouvait forcer l'infidèle à voir la lumière.

J'ai élaboré une réponse judicieuse, remarquant que les frères avaient généreusement offert leur temps et fait des efforts pour nous communiquer les enseignements de l'islam. Je dis que nous allions

explorer la chose en profondeur et que, à notre retour chez nous, nous étudierions avec attention les textes en question, nous consulterions nos amis musulmans et les imams – puis viendrait le moment où Allah déciderait ou non d'entrer dans notre cœur. Il me fixa du regard pendant un moment, il me fit un bref signe d'assentiment que tout le monde put voir, puis il se leva et partit, immédiatement suivi de toute son équipe.

À partir de ce moment-là, le zèle de nos instructeurs, jeunes et vieux, diminua beaucoup. Qu'ils aient auparavant étudié ou non la clause « sans contrainte », cette dernière excluait dorénavant qu'on nous brutalisât, qu'on nous tendit des pièges, qu'on nous menaçât ou qu'on nous fit un chantage afin de réaliser ce pacte avec Allah. En conséquence, même les plus zélés parmi nos ravisseurs abandonnèrent l'idée que même si nos cœurs ne semblaient pas prêts à s'engager immédiatement, comme ils étaient destinés à le faire, un aboutissement aussi heureux et certain devait permettre une interprétation quelque part un peu plus souple de cette clause.

Ce fut un moment qui changea la qualité de notre relation avec nos ravisseurs. Elle devint plus distante, permettant une intimité moins menaçante, mais plus froidement inquiétante – moins religieuse, plus politique. Cela devenait de plus en plus une question d'affaire courante.

- - -

Une fois le conseil parti, le moment vint enfin de lire nos lettres. Louis ouvrit l'enveloppe non scellée venue de sa famille et, les larmes coulant sur son visage, il commença à lire à la lumière affaiblie d'une lampe de poche LED laissée par l'un de nos gardes pour que nous ne mangions pas dans l'obscurité. Je me penchai vers lui et lui serrai l'épaule, mais nous savions tous les deux qu'il n'y avait rien à dire – tout avait été dit encore et encore et encore. Quand il eut fini de lire, je lui demandai si tout le monde allait bien et, le regard fixé sur la nuit, il hocha la tête. Il me demanda si je voulais qu'il me lise sa lettre, je lui répondis : « Non, pas maintenant. »

Je tenais précieusement la lettre de Mary dans ma main et c'est là qu'elle est restée toute la nuit. Contrairement à Louis, je n'ai pas eu à ce moment-là le courage de l'ouvrir, encore moins de la lire. En fait, je ne l'ai pas lue avant 24 heures. Je la portais sur moi en attendant le moment opportun ; entre-temps, Louis avait relu la sienne de nombreuses fois (il s'agissait, comme pour la lettre de Mary, d'un message familial venant à la fois de sa femme et de ses enfants), et il commençait à s'habituer à l'émotion qu'elle provoquait. Je n'avais pas encore commencé ce voyage.

Finalement, le lendemain après-midi, en utilisant le verre de droite des lunettes d'Omar Un, qui semblaient être devenues un prêt prolongé, je lus les mots que Mary et chacune de nos filles avaient écrits. Tout ça débordait d'émotion, et c'était adorable. J'y trouvai enfin une espèce de calme imparfait. Dans mes moments les plus sombres, je m'étais inquiété que le choc de cette affaire ne rende Mary malade, voire qu'il ne la tue et que, si je m'en sortais, elle ne serait plus là. Mais sa lettre montrait qu'elle était bien en vie, active et qu'elle s'y prenait parfaitement bien avec la famille, la gardant unie, en communication constante et se concentrant sur les aspects positifs de la situation.

Je voyais bien que ses missives avaient été rédigées avec précaution et j'essayais, sans grand succès, de lire entre les lignes pour en apprendre davantage sur ce qui se passait. À mes yeux, les lettres mettaient inévitablement et clairement en relief l'énorme écart qui existait entre nous : d'une part, il y avait Louis et moi, loin dans le désert, et d'autre part, ceux que nous chérissions, loin au Canada. Cela ranimait mes incessantes et obsessionnelles analyses de ce qu'il faudrait pour combler cet abîme qui semblait chaque jour plus grand. Il devenait évident qui ni la longue ascèse de 100 jours dans le désert, ni des conversations avec ma famille, ni des messages inspirants venus d'elle, n'avaient ravivé grandement mes talents de constructeur de ponts, car je ne pouvais toujours pas trouver le moyen de rentrer chez moi.

QUATRIÈME PARTIE

FIN DE PARTIE

CHAPITRE 14

ULTIMATUM

L'Épave nue nous aborda,
Les deux Figures jouaient aux dés;
« Fin de partie ! Je l'ai gagnée »
« Gagnée ! » dit-elle, sifflant trois fois.

Le camp Fourmilière était un endroit troublant ; en fait, c'étaient trois camps très différents. Le premier est celui où nous avions passé la nuit au grand air, près des camions, et où nous avions reçu nos sacs à dos et les lettres de nos familles. Pour la deuxième nuit, celle où le camp fut baptisé, on nous a fait déplacer d'environ 100 mètres près d'un grand arbre sérieusement infesté de fourmis. Ce n'étaient pas tant leurs morsures que le fait qu'elles envahissaient toutes les parties de notre corps qui nous dérangeait. Et puis deux jours plus tard, on nous dit de ramasser notre barda et de marcher environ 400 mètres, au-delà de deux petites dunes, vers un bouquet d'arbres plutôt sains entourés d'un espace ouvert, où allait se trouver notre prochaine prison. Il y avait des fourmis là aussi, alors nous demeurions sous les arbres pendant le jour mais dormions dans l'espace ouvert derrière un paravent formé par la toile tenue par les poteaux de tente. Il y avait aussi des serpents, mais nous n'en avons vu aucun vivant.

Pendant l'après-midi du 95e jour, même si nous ne pouvions pas les voir, il a semblé y avoir tout un remue-ménage chez nos ravisseurs de leur côté de la dune. Puis, par une inclinaison dans le sable, nous avons vu un camion lourdement chargé sortir lentement du camp. Tous les enfants paraissaient être à bord. Je me suis rapidement

convaincu que Jack trouvait qu'ils étaient devenus dissipés et donc une menace pour son opération de kidnapping. Nous avons été soulagés de les voir partir mais, comme pour tout événement, grand ou petit, ma paranoïa s'est enclenchée et j'ai commencé à élaborer de sombres scénarios pour expliquer qu'on expulsât ces jeunes. Est-ce que des choses allaient se passer dont Belmokhtar ne voulait pas qu'ils fussent témoins ? Par ailleurs, est-ce que tout cela ne faisait pas partie de leur apprentissage de djihadistes ?

Soudain Hassan, que nous n'avions pas vu depuis le camp Doigt-Coupé et dont nous n'avions pas remarqué qu'il s'était à nouveau joint au groupe, courut vers nous en demandant « ses » livres (donnant enfin une preuve de ce que nous soupçonnions, que les livres d'histoire belge lui appartenaient). Louis, en les lui rendant, eut la témérité de demander : « Et mon BlackBerry ? » mais Hassan s'éloignait déjà en courant vers le camion chargé à bloc.

Il s'arrêta, juste avant de sauter à bord, se tourna vers nous et cria : « Eh bien, ça dépend, Louis : est-ce que tu préfères ton téléphone ou ta tête ? »

Après ce départ, un inquiétant silence tomba sur le camp. À part les sentinelles toujours présentes, qui veillaient sur notre petite vallée, on aurait dit qu'il n'y avait plus personne. Puis Ali franchit la colline. Surtout parce que son français était très rudimentaire, à part les quelques mots que nous avions échangés de temps en temps quand il livrait la nourriture, nous avions eu peu de contacts avec lui. Grâce à quelques mots et à des signes, il demanda s'il pouvait s'asseoir. Je l'invitai à le faire et sans préambule il entreprit une *da'wa* à peu près incompréhensible. Nous savions déjà qu'il le faisait simplement pour l'avoir fait, mais pourquoi à ce moment-là, précisément ?

Tôt le lendemain, on nous ordonna de rassembler nos affaires et de traverser la dune vers le camp principal. Étonnamment, il semblait n'y avoir là qu'un véhicule, et on nous annonça que pour la première fois, nous allions devoir voyager sur la plateforme arrière car Moussa devait monter dans la cabine. Nous étions d'accord que deux vieillards avec leurs deux mains chacun étaient probablement mieux placés là qu'un faiseur de bombes aveugle et manchot.

Nous grimpâmes tant bien que mal sur les masses de bagages, et AR et Ali se joignirent à nous. Jaffer conduisait, accompagné dans la cabine par Omar Trois et Moussa. AR nous indiqua précisément les meilleures poignées pour nous tenir en place et sembla plutôt nerveux quand nous nous lançâmes dans ce seul camion, pour la première fois depuis notre descente en enfer immédiatement après notre enlèvement. Je craignais les conséquences que ce mode de transport aurait sur mon dos, mais comme la zone désertique que nous traversions était à peu près sans relief, cela n'a finalement pas été pire que de voyager à l'intérieur.

Nous avons roulé ainsi pendant quatre ou cinq heures et j'ai dû faire attention de ne pas somnoler, par crainte de lâcher prise. Cette façon de voyager était un changement et presque tout changement était le bienvenu. Nous avons finalement ralenti au moment d'entrer dans un *wadi* clairsemé de quelques arbres. Il y avait un certain nombre de traces de pneus qui convergeaient vers la direction que nous suivions. Alors que nous progressions entre buissons et arbres, les ravisseurs qui nous accompagnaient à l'arrière nous surveillaient, le regard interrogateur, mais ce ne fut qu'au moment où nous nous sommes arrêtés que j'ai réalisé que nous étions de retour au camp Canada.

Peu de choses avaient changé pendant les 33 jours qui s'étaient écoulés depuis notre départ de ce lieu. Au cours de cette période, nous avions occupé dix camps différents. On nous dirigea vers l'arbre qui nous avait abrités pendant 57 jours et le petit groupe de nos quatre geôliers, plus l'aveugle Moussa, retournèrent à l'espace qui avait été le leur. C'était clairement une garde de « sous-off » et je pensais que ce serait une belle occasion pour la cavalerie de venir mener la charge.

Nous nous sommes renseignés au sujet de Soumana, qui n'était de toute évidence pas là, et on nous a dit, sans grande conviction, que vu sa maladie de nature indéterminée, on l'avait envoyé dans un autre camp où il y avait un médecin. Cela ne semblait pas vrai et nous avons supposé – et espéré – qu'il avait été libéré, ou qu'il allait l'être.

Louis et moi sentions tous les deux une espèce de nostalgie en nous retrouvant là, mais nous aurions difficilement pu dire pourquoi.

Peut-être était-ce seulement que le lieu était familier. Nous y sommes restés pendant quatre jours où rien ne s'est passé et où nous avons réaménagé notre même piste de marche, que nous avons même osé allonger considérablement. Après deux ou trois jours, deux autres véhicules sont arrivés, amenant des renforts pour soulager l'équipe épuisée qui nous avait emmenés là.

Nous sommes repartis le centième jour, le jour de l'anniversaire de mon petit-fils Henry, et puis après une traversée mémorable de dunes difficiles, nous avons passé deux jours dans un camp désolé que nous avons appelé Quelque-part, à la limite d'une vaste plaine parsemée de grands rochers foncés à l'allure de mâchefer et de saillies aiguisées de lave noire.

Le deuxième jour à Quelque-part, on nous donna un sac à ordures en plastique qui contenait deux paires de chaussures très basiques. Nous étions surpris, car nous n'avions pas vu arriver le camion qui avait dû les livrer. À bien des reprises auparavant, nous leur avions indiqué quelle était la taille de chaussures qu'il nous fallait ; nous savions donc à qui allait quelle paire. Les miennes étaient du type bottes du désert sans forme et sans arche, essentiellement des sacs de faux cuir avec des semelles plutôt rigides ; un lacet court s'enfilait dans un total de quatre œillets et maintenait les bottes en place. Celles de Louis étaient une version noir et blanc de grandes chaussures de course tape-à-l'œil aux semelles épaisses, entièrement faites de matière synthétique. En dix jours, elles ont commencé à tomber en morceaux. À notre étonnement, mes bottes ont mieux duré, mais elles n'ont jamais été confortables ni bonnes pour la marche. Je n'avais pas compris, quand j'étais adolescent, pourquoi on les appelait des « *desert boots* », et maintenant, dans les profondeurs du Sahara, ce nom avait encore moins de sens.

Le 102e jour, nous sommes allés à Grande-Allée, ainsi nommée parce que nous avons tous campé relativement près les uns des autres dans le lit d'un *wadi* étroit et peu profond qui comptait quelques arbres d'un côté. Pour se déplacer n'importe où, nos ravisseurs devaient pour ainsi dire marcher par-dessus nous. Nous avons installé notre lit lors d'une soirée calme et tranquille, mais peu après une brise s'est levée. Et rapidement un grand vent s'est mis à

souffler avec des rafales, me semblait-il, d'au moins 80 kilomètres à l'heure. Et ce vent était bien évidemment chargé de sable.

Je ne pouvais pas ouvrir les yeux, parce que même la plus mince fente laissait pénétrer des quantités de sable. De toute façon, il n'y avait rien à voir. La nuit était noire et opaque, et les vents cinglants s'engouffraient dans le camp en rafales ; c'était un temps apocalyptique. Je sentis Louis qui bougeait tout près et il me laissa comprendre qu'il s'en tirait. Je m'enveloppai la bouche et le nez en serrant mon écharpe légère, attachai mon turban de coton long et gris comme le font les Touareg autour de ma tête et de mon visage et je tirai la couverture par-dessus ma tête, la glissant sous moi du mieux que je le pouvais parce que le vent tentait de me l'arracher. En peu de temps, je commençai à sentir le sable qui circulait autour de mon corps et je bougeais fréquemment pour rester par-dessus la dune qui se construisait au-dessus de nous.

À l'aube du 103e jour, je me secouai d'une demi-stupeur, à peine capable de bouger. À un certain moment pendant la nuit, je m'étais recroquevillé en position fœtale tandis que je formais une sorte de tente par-dessus ma tête et mes épaules, utilisant mon avant-bras comme piquet tandis que le vent hurlait autour de nous dans toutes les directions. J'ai dû littéralement creuser pour sortir le bas de mon corps de la dune. Lorsque j'ai regardé autour de moi, dans la lumière jaunâtre d'un matin encore obscur et alourdi par les particules de sable en suspens dans l'air qui cachaient le soleil, tout semblait avoir changé comme après une grosse tempête de neige. Les contours du paysage avaient changé, s'étaient adoucis, lissés et arrondis. Le silence régnait dans le camp tandis que chacun cherchait à se lever. Nos ravisseurs semblaient aussi surpris que nous que la tempête fût terminée et que nous fussions tous encore en vie.

Trois nuits plus tard, il y eut une autre tempête de sable, impressionnante, certes, mais pas aussi intense que la première. Cette fois-ci, cependant, on plaça une sentinelle à un mètre de nous, surtout, je présume, pour s'assurer que nous survivions et que nous ne nous éloignions pas pour disparaître définitivement. À divers moments pendant cette dernière nuit à Grande-Allée, je me souviens d'avoir cherché, par l'une des perforations dans la couverture que je tenais

fermement au-dessus de ma tête, à voir ce garde, installé à portée de ma main mais pourtant à peine visible, tandis qu'il était assis immobile, fouetté par le sable qui virevoltait autour de lui, son turban noué serré autour de son visage et de sa tête, les bras embrassant sa kalash qu'il tenait entre ses genoux pliés. Je n'ai jamais su de qui il s'agissait.

Nous n'avons pas été tristes de quitter Grande-Allée, mais juste avant de partir, nous avons rencontré deux nouveaux moudjahidines que Jack, apparemment, avait amenés pour remplacer les enfants. De toute évidence, ils étaient expérimentés, stables, dans la trentaine, du genre sergents de l'armée : ils s'appelaient Abou Mujahid et Abou Isaac. Nous avons eu peu de contacts avec eux ; ils vaquaient à leurs affaires et ne manifestaient aucun intérêt envers nous.

Le camp suivant n'était pas un cadeau non plus. Après une longue journée de route, nos ravisseurs avaient cherché pendant plus d'une heure un lieu approprié et celui-ci leur semblait le moins mauvais. Il y avait peu de protection naturelle et il a vite commencé à pleuvoir. Nous avons pu dérouler notre toile assez rapidement et nous n'étions donc pas trop mouillés. Mais nos ravisseurs, eux, étaient trempés. Quelques-uns parmi eux, l'air courroucé et en grommelant, s'insurgeaient contre le fait que nous ayons disposé d'une toile. Nous avons nommé ce camp Compresseur-d'air, car les pneus avaient énormément souffert pendant les derniers jours et le compresseur fonctionna bruyamment la nuit entière tandis qu'on retirait les pneus des jantes, les réparait, les scellait et cherchait à les rendre fonctionnels, ainsi que les roues de secours.

Ce soir-là, une violente discussion éclata entre trois de nos kidnappeurs à une douzaine de mètres d'où nous étions couchés. Cela ne s'était jamais passé auparavant et il était bien clair qu'ils étaient à la fois furieux et armés jusqu'aux dents. Je n'ai aucune idée de ce dont il s'agissait, mais c'était le premier d'une série d'affrontements similaires qui ne semblaient que s'envenimer. La cause, que nous pouvions à peine tenter de déceler, paraissait une combinaison de stress, de manque de sommeil, de température exécrable et de quelque désaccord à notre sujet.

L'arrêt suivant, d'une nuit, était le camp Vésuve. Il devait son nom à la montagne à la forme volcanique qui se dressait derrière le camp. Il y avait là peu d'ombre, mais il plut davantage et la dispute éclata encore une fois après la tombée de la nuit. Omar Un avoua plus tard qu'il y avait eu « un léger désaccord » au sujet du fait que nous disposions d'une toile, alors que Moussa était exposé à la pluie battante. Je lui dis de prendre la fichue toile. Heureusement, il refusa, laissant entendre que nous étions encore plus mal foutus que Moussa et que comme nous étions les personnes les plus affaiblies, ils avaient une obligation islamique de nous laisser cette toile. Je n'insistai pas, mais nous savions bien qu'il y avait encore autre chose qui provoquait ces envolées de colère.

Le lendemain matin, il faisait clair, et chaud. Tandis que nous chargions le camion, Julabib, qui s'était joint au groupe la veille en soirée avec Jack et ses collaborateurs, me dit sur un ton légèrement ironique, en pointant de l'autre côté de la plaine en contrebas vers une impressionnante chaîne de montagnes, loin à l'horizon au sud : « Ça, c'est notre Tora Bora. »

Nous quittâmes le camp Vésuve peu après. En une demi-heure, nous atteignîmes un passage élevé qui descendait à pic vers une vallée ouverte en forme d'auge, où s'entrecroisaient d'un bord à l'autre d'énormes dunes qui disparaissaient au loin. Les trois camions s'arrêtèrent sur le haut du versant et les chauffeurs se consultèrent pour juger de la meilleure route à prendre à travers cette succession sans fin d'obstacles imposants, exactement comme nous le faisions, des amis canoéistes et moi, en grimpant sur les rives d'une rivière en furie lors de voyages de camping au Canada, pour réfléchir à la meilleure manière de franchir une section de rapides particulièrement périlleux. À mes yeux inexpérimentés, l'obstacle était insurmontable. Les dunes étaient tout simplement trop escarpées, et trop peu d'espace les séparait pour permettre aux véhicules de s'élancer de la crête de l'une vers la crête de la suivante.

À mon grand désarroi, Omar Un, que je devais accompagner, se projeta en avant avec fanfaronnade et s'ensabla presque instantanément avant même de pénétrer tout à fait dans le labyrinthe. En creusant et en poussant, il put reculer, tourner et remonter à fond de train

dans le passage. Les trois véhicules s'engagèrent le long de la crête qui dominait la vallée en U et on trouva finalement une rampe praticable qui permettait de longer le versant gauche de la vallée ; toutefois, le parcours était très difficile. Nous tournâmes alors rapidement à gauche vers un canyon creusé dans la paroi et après encore quelques acrobaties de conduite, nous nous arrêtâmes là où nous ne pouvions plus avancer. Encore une fois, on nous conduisit, Louis et moi, jusqu'à un pauvre arbre maigrichon et on nous laissa seuls.

- - -

Peu de temps après, cependant, nous entendîmes le redoutable bruit des mâts de métal qu'on plantait dans le sable dur et nous sûmes qu'un autre « événement » aurait lieu dans une tente. En effet, environ une heure plus tard, Omar Un, l'air sombre, vint nous dire qu'il allait y avoir une troisième vidéo. Le Canada et les Nations Unies, dit-il sur un ton menaçant, devaient être encouragés à travailler plus fort à notre libération, il fallait les amener à comprendre à quel point AQMI était sérieux, mortellement sérieux. Cela avait l'horrible ton d'une condamnation à mort qui aurait été prononcée contre l'un de nous, ou contre tous les deux, et je ressentis une atroce peur.

Cette fois-ci, expliqua-t-il, notre rôle ne serait pas de parler. Nous serions assis, les yeux bandés, les mains derrière le dos. Ils allaient alors lire une déclaration en arabe qui expliquerait la gravité de notre situation et exigerait une réponse immédiate.

Mon idée était qu'ils allaient lancer un ultimatum, mais je ne voyais pas de raison pour discuter de cela avec Louis. On nous mena jusqu'à la tente et on nous indiqua où nous asseoir. Le drapeau noir d'Al-Qaïda était épinglé sur la toile derrière nous, et le côté face à nous était ouvert. Puis on nous banda les yeux. Je ne me souviens pas si la rangée habituelle de moudjahidines armés et enturbannés était en place à notre arrivée, mais à un certain moment il y eut tout un remue-ménage derrière nous, puis un silence effrayant. Enfin, une voix plutôt douce, chantante (je pense que c'était celle de Jafar) commença à faire des remontrances sans fin, y compris de multiples et violentes références au djihad, aux moudjahidines, à Allah, bien

sûr, et au Coran. Je ne me souviens pas vraiment si nous avons entendu le mot « charia », mais ça s'est terminé par de nombreux *Allah Akbar*. De deux choses l'une : ou bien il avait répété son texte, ou bien il le lisait.

Au moment où il a terminé, il y a eu des bruits derrière nous et je me suis demandé si c'était la fin, mais le vacarme a vite diminué tandis que tout le monde quittait la tente. Finalement, Omar Un défit le bandeau sur nos yeux et, presque sans nous parler, nous reconduisit jusqu'à notre arbre. De tout l'après-midi, nous n'avons vu personne et n'avons à peu près rien entendu. Cette tranquillité et ce silence étaient étranges et déplaisants.

À la tombée du jour, nous avons préparé notre espace de sommeil et nous allions nous coucher quand Omar Un est apparu pour dire qu'on allait bientôt nous donner quelque chose à manger, puis que nous allions partir. En moins de 30 minutes, nous étions en chemin à travers ces dunes, dans l'obscurité, ce qui ne facilitait pas notre avancée.

Nous avons continué ainsi longtemps pendant la nuit. À un certain moment, le téléphone satellite placé sur le tableau de bord sonna et Omar, étonnamment, a paru accorder une entrevue. Il parlait d'une voix plaisante et bien modulée, sur le ton de quelqu'un qui répond à une série de questions en arabe, souriant, hochant de la tête vers le téléphone qu'il tenait dans la main gauche, utilisant la droite pour conduire à travers la nuit, à grande vitesse et sans éclairage, son AK déposé dans l'angle de son coude gauche et pointant vers la fenêtre. De temps à autre, il jetait un regard furtif de mon côté. L'entrevue dura au moins 20 minutes, mais quand elle fut terminée, il resta muet. Beaucoup plus tard, nous nous arrêtâmes parce que les chauffeurs étaient épuisés, mais il n'y avait aucun endroit protégé et il pleuvait un peu.

Tandis que le soleil se levait, on nous donna une tasse de lait en poudre et tout le monde se rassemblait autour des trois camions, stationnés très près les uns des autres, quand j'entendis très distinctement un court extrait de ce qui était de toute évidence un bulletin de nouvelles du service international de la BBC (de là le nom de

camp BBC). Il me fallut un moment pour me rendre compte que c'était en anglais. Je présumai donc que cela venait d'une radio qui appartenait à Obeida, le Nigérian de Kano. Avant qu'on n'éteignît la radio, je réalisai qu'on y parlait de nous et je saisis quelque chose qui voulait dire qu'une menace contre nos vies avait été lancée.

Je roulais encore avec Omar Un et une fois en route, je lui posai une question sur ce que je venais d'entendre. Il ne mentait pas bien et prétendit d'un ton bourru et sans me regarder que j'avais sans doute mal entendu. Il n'était pas à l'aise et me semblait inhabituellement taciturne. Nous voyageâmes dans un silence presque complet toute la matinée et aux environs de midi, nous arrivâmes à l'endroit où, comme à Terre-d'épines, nous étions très éloignés d'eux, séparés par un grand espace plat. On nous indiqua une rangée d'arbres à environ 150 mètres, et Omar nous avertit que les épines des arbres sous lesquels nous allions dormir étaient vénéneuses ; si on s'y piquait, la petite blessure allait forcément s'infecter. C'est ainsi que le 109e jour, nous l'avons passé au camp Poison.

Après notre installation, Omar s'éloigna vers son camion, que nous pouvions à peine voir par une fente à travers les arbres ; il semblait concentré, avec une touche de vanité, et nous constatâmes que son équipage n'avait pas ouvert ses bagages et était toujours à bord. Il sauta aussitôt derrière le volant et partit vers nous ne savions où, mais il semblait pressé.

Malgré l'ombre presque parfaite que ces arbres nous accordaient pendant cette journée atrocement chaude, nous n'aimions guère l'idée de leurs épines empoisonnées qui pendaient au-dessus de nos têtes ; nous avons alors eu l'audace de partir à la recherche d'un meilleur campement. Nous en avons trouvé un à une certaine distance, de l'autre côté de la même rangée d'arbres, là où les longues épines avaient une allure plus familière. En fait, tout cela avait un air de déjà-vu et nous nous sommes d'abord demandé si nous n'avions pas déjà campé là auparavant. Nous avons vite découvert que non, mais que quelqu'un d'autre y avait toutefois vécu. Quelqu'un avait monté là un camp comme nous le faisions, nettoyant une surface de ses épines et de ses roches, érigeant un petit muret coupe-vent avec des pierres, des branchettes et de l'herbe. En

contemplant ces témoignages d'une présence humaine, nous nous sommes interrogés sur les otages qui avaient peut-être langui ici, et sur le sort qu'ils avaient connu.

CHAPITRE 15

QUELQU'UN RISQUE DE MOURIR

Un temps bien pénible s'écoula ainsi. Chaque gosier était desséché et chaque œil était vitreux comme celui des morts; un temps bien pénible, un temps bien pénible!

Louis et moi avons passé le reste de cette journée-là, le 1er avril, à nous interroger sur ce qu'Omar était parti accomplir avec une telle détermination et nous en sommes venus à croire que c'était forcément lié aux négociations. Ses talents linguistiques et sa connaissance d'un monde plus large, même imparfaite, pourraient se révéler nécessaires pour accomplir les derniers gestes propres à une entente que nous supposions en marche. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait, ni même s'il se passait quelque chose. Allions-nous entrer dans une période d'affrontement final? Quoi qu'il en fût, quand nous nous sommes déplacés le lendemain vers un nouveau camp, nous l'avons appelé Grandes-Attentes.

S'y rendre fut déjà tout un défi. Étant donné que Khaled avait été fâché d'apprendre que Jaffer, AR et Omar Trois nous avaient fait courir des risques, deux semaines plus tôt, en trimballant une marchandise aussi précieuse dangereusement perchée à l'arrière du camion, soumise aux secousses, on craignait de répéter l'expérience. Mais comme ils en étaient revenus à un seul camion surchargé, Louis et moi fûmes de nouveau assis derrière, trônant au-dessus du matériel, mais cette fois on tendit un solide câble au milieu de la plate-forme pour nous y retenir. C'était une journée magnifique et malgré quelques pénibles changements de pneus en plein soleil, je n'arrivais pas à

contenir l'optimisme que nos suppositions au sujet de la mission possible d'Omar avaient fait s'épanouir. À peine une heure plus tard, nous nous approchâmes d'une bordure de végétation à la limite du désert ouvert et au pied de hauts affleurements rocheux.

On nous indiqua un autre arbre et nos ravisseurs s'installèrent derrière un rideau de broussailles. Notre arbre n'était pas mal, mais situé à la limite même du désert, exposé au vent et au soleil. Le milieu du jour, si peu ombragé, nous parut particulièrement long à cet endroit.

Omar Un avait dit qu'il rentrerait le lundi 6 avril, soit le 114e jour, mais nous ne donnions pas grande importance à ce détail. Le mercredi, cependant, nous avons commencé à nous inquiéter. Et, de toute évidence, nos autres gardiens aussi. Omar Deux, que nous n'avions guère vu depuis à peu près deux semaines, avait été délégué pour s'occuper de la liaison avec les otages, un rôle qui ne nous inspira jamais confiance, ni assurance, mais valait encore mieux lui que Hassan. Omar Deux avait à peu près abandonné son obsession de nous convertir, mais il continuait d'être intéressé à ce qui nous faisait agir ou réagir. Et il ne manquait pas de s'intéresser à la très évidente présence autour du camp d'une très grosse hyène dont les pistes fraîchement tracées le long de notre piste de marche quotidienne étaient à peine un peu plus petites que ma main, les doigts écartés.

Le jeudi, le 117e jour, la tension dans le camp était devenue telle qu'Omar Trois et Abdul Rahman disparurent pour la journée, supposément pour utiliser un téléphone satellite ou se déplacer jusque-là où les choses se passaient – probablement là où Jack se trouvait – et se renseigner. Ils rentrèrent après l'obscurité et se joignirent aux autres qui étaient déjà en train de manger derrière leurs buissons, à une trentaine de mètres de nous.

Soudainement, on entendit des cris d'extrême colère dans la noirceur absolue, d'abord une première voix (nous crûmes reconnaître celle d'Omar Deux), puis, en réponse, une autre voix (probablement celle d'AR, pourtant d'habitude si réservé). Peu après, d'autres voix commencèrent à intervenir et cela devint un véritable tohu-bohu, beaucoup plus bruyant et plus agressif que quoi que ce fût que nous

eussions entendu à ce jour. Rapidement, tout le monde se mit à crier, et nous crûmes entendre une bousculade. Puis l'espace entre eux parut croître, comme si certains témoins forçaient les deux protagonistes à s'éloigner l'un de l'autre. Tard dans la nuit, nous continuâmes d'entendre des éclats de voix tandis que la discussion s'enflammait, puis se calmait, puis reprenait.

Pour nous, c'était terrifiant ; non pas tant la colère et les émotions en elles-mêmes que la cause que nous supposions. Nous nous sentions comme de petits enfants qui écoutent leurs parents furieux qui se disputent, et nous savions que nous subirions les pénibles conséquences de cette altercation. Je crois pourtant que nous avons réussi à élaborer une explication plausible. Nous supposions qu'AR et Omar Trois – qui, avec Jaffer, représentaient les officiers de plus haut rang et les collaborateurs immédiats de Jack – avaient rapporté la nouvelle du résultat final, ou presque final, des négociations. Il était donc facile de supposer que la réaction colérique initiale d'Omar Deux reflétait son refus des termes de notre libération décrits par Omar Trois et AR.

Omar Deux avait peut-être insisté pour dire qu'une telle entente constituait une compensation insuffisante des coûts et des risques – pour ne pas mentionner les désagréments – des 17 semaines qu'ils avaient passées à s'occuper de nous, et il pouvait avoir ajouté qu'une telle entente trahirait leur cause et dévaloriserait leur engagement en faveur du djihad. Bien sûr, nous ne savions rien de tout cela de façon certaine, mais ce raisonnement était logique dans le contexte de leurs prises de position des quatre derniers mois. Il me semble tout à fait plausible qu'il ait suggéré de nous tuer, jugeant cela plus profitable que d'obtenir une récompense minable imposée par les oppresseurs apostats contre lesquels ils étaient en guerre, et même peut-être a-t-il souligné que leur honneur et l'inviolabilité de leur djihad exigeaient ce geste péremptoire. Je peux en tout cas facilement imaginer Omar Deux adoptant une telle logique, fortement appuyé par Hassan, s'il était là ; mais Jack s'était assuré du contraire.

Or le fait de croire comprendre ce qui s'était passé ne nous aidait pas à en absorber l'impact. Le lendemain matin, le Vendredi Saint, 118e jour, AR et O3 quittèrent le camp une fois de plus, probablement pour avertir Jack qu'il faisait face à un problème parmi ses troupes.

Ils ne rentrèrent pas avant le milieu de la matinée du samedi 11 avril, suivis une heure plus tard d'Omar Un et de son équipe. Peu après, c'est Jack et toute la haute direction qui arrivèrent au camp. Aucun d'entre eux n'établit de contact avec nous.

Une fois que tout le monde eut mangé le repas du midi, Jack somma tout son conseil – neuf personnes, dont Omar Deux – de s'asseoir sous un arbre au loin, de l'autre côté de la surface plate et ouverte derrière notre prison désignée, à environ 300 mètres de nous. Ils restèrent assis là à discuter pendant cinq interminables heures. Sans aucun doute, cette fois-ci, c'était là le jury qui allait décider de notre sort. Jack avait évidemment senti le besoin d'obtenir l'appui officiel de ses officiers supérieurs et cet appui, il ne l'obtenait pas aisément.

Pendant que le jury délibérait, Louis et moi discutions dans quelle mesure l'un ou l'autre de ces hommes était de notre côté. Il y avait clairement deux écoles distinctes dans ce groupe : ceux qui croyaient que quel que soit le règlement offert, il fallait le rejeter, ce qui aurait des effets cataclysmiques pour nous ; et ceux qui croyaient que ce règlement était mieux que rien et qu'on devait nous libérer. Je crois qu'Omar Deux menait la première faction, probablement avec l'appui de l'Imam Abdallah et d'Ahmed, tandis qu'Omar Un et Omar Trois, et peut-être Al Jabbar, dirigeaient la seconde. Les autres membres de la direction du camp, Abdul Rahman, Jaffer, Ali, Obeida, Abou Isaac et Abou Mujahib étaient probablement plutôt neutres dans cette affaire, heureux de faire ce qu'on leur ordonnait en laissant les questions de politique aux autres.

Je n'ai jamais vraiment pu lire dans les pensées d'Ibrahim, plutôt jovial, ni de Julabib, toujours aussi curieux (qui aurait peut-être aimé filmer une décapitation) pour savoir de quel bord ils étaient. Probablement du bord de Jack, quel qu'il soit. Mais ce n'était pas le cas, par ailleurs, des autres membres de l'entourage de Jack, surtout Ahmed, qui nous souhaitait du mal depuis le début.

Enfin, au crépuscule naissant, les membres du conseil revinrent, passant juste à côté de nous, sans dire un mot et même sans paraître noter notre présence. Ils prirent rapidement leur repas habituel et

tout resta silencieux. Nous étions sur des charbons ardents. Qu'avait-on décidé ?

Environ deux longues heures plus tard, Omar Un sortit de la noirceur et s'assit devant nous. Il ne semblait pas content, mais nous ne pouvions pas savoir s'il était fâché contre nous ou contre certains de ses frères. Une chose était sûre, en tout cas : il était fou de rage contre le Canada. Il commença par réitérer à quel point le Canada avait été perfide pendant toutes les négociations, soulignant tous les mensonges proférés et toutes les promesses rompues. Il répéta à plusieurs reprises, en pointant son doigt vers moi : « Ils ne veulent pas que vous retourniez chez vous. Ils ne se préoccupent pas le moindrement de vous. Ils espèrent que vous allez rester avec nous ou, plus probable encore, que nous allons vous tuer. » « Mais », poursuivit-il, et je portai soudain une plus grande attention, « nous n'allons pas faire ça. Nous avons décidé de vous libérer et, par Dieu, le Canada va subir notre colère. » Je n'ai aucune idée de ce qu'il a dit d'autre mais il a parlé pendant un long moment.

Cette annonce du 11 avril, vers 22 heures le 119e jour, fut la parfaite interprétation de l'un de mes innombrables et obsessifs mantras : « … et nous avons donc décidé de vous libérer. » On venait tout juste de me le dire.

Nous allions être libérés. Plus rien d'autre n'avait la moindre importance.

Quand Omar fut parti, Louis et moi avons échangé une prudente, longue et ferme poignée de main double, avec nos quatre mains. Nous avions attendu ce moment pendant quatre mois. Nous étions habituellement très circonspects quand il s'agissait de croire ce qu'on nous disait ou promettait, mais pour une raison quelconque j'avais confiance que cette annonce était bel et bien vraie.

J'ignorais ce que le violent préambule d'Omar signifiait, ou s'il y en avait même une fraction de vraie. Je m'en fichais. C'était sans intérêt. Nous allions rentrer dans nos foyers. En paraphrasant Keats tout juste un peu : c'était tout ce que nous savions et tout ce que nous avions besoin de savoir.

Le lendemain, le dimanche de Pâques, Omar se démena pour traîner jusqu'à nous le gros contenant de plastique noir de 30 litres et il nous dit de nous laver. D'une part c'était plus que bienvenu, puisque nous n'avions pu faire aucune toilette depuis plus de trois semaines, et d'autre part cela semblait prouver que Louis et moi n'avions pas simplement fait le même rêve la veille au soir. Nous avions aussi prévu que ce qui nous arrivait alors précéderait de peu la libération.

Je dis à Omar : « Cette idée de nous laver est formidable, mais nous ne voulons pas gaspiller cette eau ; est-ce que nous ne devrions pas la conserver pour plus tard ? » Il savait fort bien ce que je demandais, et arborant l'un de ses rares sourires, il répliqua : « Utilisez-la maintenant. »

- - -

Le lundi 13 avril, le 121e jour, rien ne se passa ; les gestes et le comportement plutôt négatifs de nos ravisseurs n'annonçaient rien de bon. Louis était déprimé. En très peu de temps, Louis et moi nous étions convaincus que, comme si souvent auparavant, tout allait vers le pire. En dépit de nos règles, j'accusai Louis d'avoir créé le plus grand terrier de lapin qui soit, et j'y plongeai derrière lui. Il était habituellement meilleur que moi pour éviter ces chutes libres, mais pas cette fois-ci. Dans un effort pour échapper à cette désespérance envahissante, je commençai à marcher avec vigueur sur la piste sous les ardents rayons du soleil, éliminant ainsi tous les effets bénéfiques de la séance de propreté de la veille. Finalement, je revins à l'endroit où Louis était assis, sous notre arbre, et nous réussîmes en nous parlant à refaire surface et à retrouver notre raison.

Chacun de nous pensait, à la simple lecture des états d'âme de nos ravisseurs, que la promesse de liberté allait une fois de plus nous échapper. Nous avons cherché à évaluer ce qui avait bien pu déraper, car sûrement, même si on ne nous en avait pas dit un mot, quelque chose avait cafouillé quelque part. Nous avons passé en revue tout ce que nous avions vu et entendu pendant les derniers jours afin de savoir si nous n'aurions pas raté ou mal compris un élément

important. Nous en avons finalement conclu que : oui, quelque chose avait accroché quelque part, mais que non, la décision de nous libérer n'était pas un mensonge. Il y avait donc eu des progrès, et même si le moment de notre libération risquait d'être longuement retardé, nous nous sommes efforcés de croire que nous étions sur la bonne voie.

Le mardi et le mercredi, 122e et 123e jours, le temps s'est arrêté. C'est à peine si nous avons vu nos ravisseurs. Grandes-Attentes était étrangement tranquille. Avant l'aube, le mercredi 15 avril, un bruyant craquement m'a réveillé en même temps qu'un gros museau mouillé me bavait sur le visage. C'était un grand chameau qui mastiquait des épines à quelques centimètres au-dessus de ma tête.

Puis le jeudi, au milieu de la matinée, un téléphone strident a sonné quelque part derrière les buissons. C'était quelque chose que nous n'avions pas entendu depuis plus de quatre mois et nous nous serions crus à la maison. Je voulais crier « Je vais répondre ! » mais quelqu'un d'autre y est arrivé en premier. Environ 20 minutes plus tard, nos ravisseurs ont commencé à se rassembler derrière l'écran d'arbres et de buissons qui nous séparait d'eux, et puis deux d'entre eux sont apparus dans l'espace vide devant nous et ils ont déchargé leurs AK en pointant vers la montagne au-delà. Sans jeter un seul coup d'œil de notre côté, ils sont ensuite retournés derrière les buissons. Cinq minutes plus tard, nous les avons vus monter les lourdes mitrailleuses sur la plate-forme de deux des trois camions alors stationnés dans le camp, mais ils ne semblaient pas pressés et n'avaient apparemment pas de raison d'agir ainsi.

Pendant que tout cela se passait, le taciturne Ali sortit des buissons à notre droite, portant comme toujours sa mitraillette PK en bandoulière sur une épaule, une ceinture de munitions sortant de la culasse. Il enclencha le levier de charge et commença à arroser le désert derrière nous d'un feu nourri jusqu'à ce qu'après 10 ou 12 cartouches le fusil s'enrayât, auquel moment il se retira derrière les fourrés. Quelques minutes plus tard, nous aperçûmes Abou Isaac, que nous voyions à peine au-dessus de la végétation, debout, les jambes écartées, sur la plate-forme de l'un des camions, en train de charger le canon lourd. Puis il le pointa vers la cime de la montagne

toute proche et commença à tirer : pan ! pan ! pan ! tandis que de petits nuages de poussière blanche jaillissaient de la falaise juste sous le sommet, à peu près à 350 mètres de nous. On fit ensuite la même chose à partir de l'autre camion, mais ce dernier canon sembla s'enrayer après trois ou quatre cartouches.

Toute l'affaire était plutôt bizarre mais ne semblait aucunement menaçante. Omar Un finit par marcher vers l'endroit où nous étions assis sous notre arbre et prétendit, sans conviction ni franchise, qu'il voulait s'excuser du dérangement. Il était sûr que nous comprendrions que de temps à autre, il fallait faire fonctionner les armes usées qui avaient tendance à se détériorer. « Allons donc, Omar », lui répondis-je. « Pensez-vous vraiment que nous ne reconnaissons pas un feu de joie » ?

Un sourire faussement penaud aux lèvres, il avoua qu'il s'agissait en effet d'un feu de joie – même si c'était le plus découragé et le plus décousu que je puisse concevoir – et nous tentâmes bien sûr de savoir de quoi il s'agissait. Sans que nous ayons à insister davantage, il nous annonça : « La délégation est partie de Bamako, elle est en route avec vos négociateurs. »

« Quelle délégation et quels négociateurs ? » avons-nous demandé. « Vous voulez parler du Croissant-Rouge ? »

Avec un sourire moqueur, cette fois, il répondit : « Pourquoi aurions-nous quoi que ce soit à voir avec ces laquais de l'Occident ? Non, ce sont les négociateurs envoyés par les présidents du Burkina Faso et du Mali, et ils viennent vous chercher. Nous allons partir dans dix minutes. » Sur ce, il s'éloigna, nous laissant réfléchir à cette surprenante et joyeuse nouvelle. Bientôt, mais tout de même plus de dix minutes plus tard, nous quittâmes Grandes-Attentes sans trop nous presser, en route vers ce que nous imaginions comme un Checkpoint Charlie version désert.

Nous avons roulé longtemps et pendant l'essentiel du chemin, j'ai flotté dans une rêverie euphorique. Nous nous sommes arrêtés à la tombée du jour dans un endroit plutôt exposé que nous avons, avec assurance, nommé Dernier-Arrêt. Mais déjà alors, nous aurions dû soupçonner quelque chose. Le lendemain matin, Louis et moi

avons fait la totalité de notre marche de quatre kilomètres sur une nouvelle piste et, rendus à la fin, d'une manière un peu formelle, nous nous sommes serré la main en croyant que ça avait été la dernière fois.

Peu après notre départ ce matin-là – Louis et moi étions tous deux assignés au camion d'Omar Un –, on nous donna des bandeaux pour les yeux et on nous indiqua que nous allions bientôt avoir à les porter pour notre propre protection, car il y aurait des choses que nous ne voudrions pas voir ; le simple fait de les voir mettrait nos vies en danger. Nous dîmes que nous comprenions et peu après, pour la première fois lors d'un déplacement, nous nous bandâmes les yeux. Omar s'assura que les bandeaux nous empêchaient bien de voir quoi que ce fût. Je ne pense pas que nous les ayons portés pendant beaucoup plus d'une heure, mais je n'en suis pas certain.

Quand nous nous arrêtâmes autour de midi, Omar dit que nous étions en Algérie mais je n'avais aucune raison de le croire. Puis il nous avertit, sur un ton plus menaçant que nous ne lui en avions jamais connu depuis des mois, que ce lieu était extrêmement dangereux et que nous devions faire très attention de ne pas nous faire remarquer. Nous n'avions jamais vu un endroit pareil, beaucoup plus près de l'idée que je me faisais d'une véritable oasis, avec des acacias forts et luxuriants, des buissons et des touffes de hautes herbes pointues. La caravane de trois camions eut de la difficulté à se frayer un chemin vers un abri bien protégé. Nous ne pouvions pas voir « leur » camp de notre prison désignée, mais il n'était pas plus éloigné qu'à l'habitude. Ce camp, nous l'avons nommé Pas-Encore.

Cet après-midi-là, j'allai *loin* et au moment critique, je perçus un mouvement quelque part dans ce qu'on appellerait en voiture mon « angle mort ». Tournant légèrement la tête, je vis un grand genou de chameau au niveau de mes yeux, à moins d'un mètre. Remontant mon regard le long de la patte, j'ai vu sans étonnement un chameau et, perché dessus, un Touareg dans tous ses atours qui me fixait à travers le mince espace de son turban, la sangle d'une ancienne carabine sur son épaule. Il contempla pendant un instant ce qui devait être une vision plutôt insolite et puis lentement, sans

un son, avec une royale élégance, il poursuivit sa route à travers l'oasis vers la plaine brûlante.

Après que j'eus terminé, j'informai la sentinelle de ce que j'avais vu et Omar fut envoyé enquêter. Environ 20 minutes plus tard, il vint me demander des pilules antibiotiques, car l'homme au chameau avait un enfant souffrant d'une grave infection des bronches. Je savais que si ce qui semblait être notre libération prochaine ne se matérialisait pas, nous aurions peut-être besoin de ces médicaments, mais je n'avais pas vraiment le choix face à un enfant malade, et je lui remis donc une poignée des pilules que Mary m'avait envoyées.

Tôt en soirée, Omar passa près de nous en faisant une course quelconque et je l'arrêtai pour lui demander : « Quoi de neuf ? »

Il explosa. Sans préambule ni explication, il commença à crier contre moi pour la première et seule fois. « Tu n'as pas le droit de poser une question pareille. J'ai promis que je vous le dirais s'il y avait des nouvelles. Vous êtes des prisonniers dans notre grand combat au service de Dieu et de la libération de nos terres de votre vile présence, et pourtant vous cherchez sans cesse à obtenir de moi une information stratégique. Ce ne sera pas toléré. Il y aura des conséquences. » Et sur ce, menaçant, il poursuivit sa marche vers les frères.

L'air préoccupé, Louis s'approcha de moi et demanda : « Qu'est-ce que c'était, tout ce chahut ? »

Je répliquai : « Je n'en ai pas la moindre idée. »

Environ deux heures plus tard, nous avons vu une file de personnes qui marchaient à la queue leu leu vers nous à travers les herbes hautes. C'était le conseil – les sept membres importants du groupe qui étaient présents au camp. Quand Jaffer, l'émir du camp, nous a atteints, il a dit – par l'intermédiaire d'un Omar Un très sombre – que nous devions avoir une sérieuse discussion. Nous nous sommes donc tous assis et ils ont formé une fois de plus un demi-cercle autour de nous. Jaffer a commencé : « Omar nous a parlé de votre inacceptable question. Cela ne peut être toléré. » Comme j'allais lui répondre, il a levé la main vers moi pour m'imposer de me taire. « Nous vous avons bien traités, mais cela changera vite si vous continuez de manquer de respect envers nos règles et cherchez à tromper notre confiance »,

a-t-il continué. « Vous savez que notre religion nous défend de mentir et pourtant, vous insistez pour obtenir une information dont la révélation nous serait nuisible, ainsi qu'à vous. Si ce comportement se répète, il y aura des conséquences immédiates. Vous devez cesser de tenter d'obtenir des détails de nos opérations à ce moment particulièrement crucial et tendu. »

Personne d'autre ne parla et, cherchant à détendre l'atmosphère, je dis que cela n'avait pas été mon intention et je promis que nous ne poserions plus de questions de ce genre. Ils parurent satisfaits d'avoir passé leur message et ils partirent en groupe ; toutefois, comme ils s'en allaient, je crus distinguer un clin d'œil complice de la part d'Omar Trois, comme pour suggérer que tout n'allait pas si mal.

- - -

Le samedi, le 126e jour, après notre marche, Louis partit *loin*. Choisissant, je crois, ce moment opportun, Omar Un s'approcha rapidement de moi et, sans me regarder directement, annonça : « Étant donné le mauvais caractère de Louis, les frères ont décidé que si les choses ne tournaient pas comme nous le prévoyons et comme je les ai décrites la semaine dernière, cela se passera très mal pour Louis. Il payera un prix très lourd, très lourd – c'est ce qui a été décidé ! »

J'étais pantois et je rappelai à Omar que c'était moi, et non Louis, qui avais provoqué l'incident de la veille au soir. D'un geste de rejet, il dit : « L'affaire est réglée ! C'est sans importance. Mais nous avons cru que tu devais savoir ce que nous avions décidé. »

Je n'ai aucune idée de la raison qu'ils avaient de me mettre au courant d'une telle décision. Peut-être voulaient-ils seulement me désarçonner, mais il me semble qu'il devait y avoir une autre cause. Dans toutes ses histoires de batailles et d'honneur au combat, Omar avait donné grande importance au fait que les hostilités ne pouvaient commencer qu'une fois émise une claire déclaration de guerre. Au même titre, je savais qu'il était d'usage courant chez Al-Qaïda de lancer des avertissements, même vagues et flous, aux cibles qu'ils avaient dans leur mire. Je pense que la communication de cette

horrible décision constituait donc une déclaration de cet ordre. En fait, on m'avertissait formellement afin que je ne puisse pas, plus tard, manifester de surprise, ni prétendre que je n'étais pas au courant ou qu'on m'avait trompé. J'ignore également s'ils souhaitaient que je transmette l'information à Louis, mais, là encore, j'en doute, si même ils avaient une opinion sur la question.

Pendant toute notre captivité, j'avais cru plausible que nos ravisseurs d'Al-Qaïda considèrent la possibilité de tuer quelqu'un pour attirer l'attention de ceux avec qui ils négociaient. J'avais entendu les autres histoires, j'avais lu les livres sur le sujet et j'en savais pas mal plus que je ne le souhaitais au sujet des « kidnappings extrêmes ».

Le fait d'affirmer qu'on pouvait se passer de Louis – d'une manière qui justifierait son exécution ultérieure – n'avait rien à voir avec le fait qu'on l'aimait ou qu'on le respectait plus ou moins que moi. C'était plutôt le résultat d'un froid calcul basé sur leur propre perception des coûts-bénéfices. Si, dans le but d'obtenir l'attention mondiale requise, en fait *pour encourager les autres,* ils devaient exécuter un geste sanguinaire, ils commenceraient avec leur possession de moindre valeur. D'ailleurs, j'étais certain que si le meurtre de Louis n'obtenait pas l'effet désiré, cela ne me protégerait en rien d'un sort similaire plus tard. Ça s'était déjà passé comme ça, et ça se passerait encore comme ça.

En outre, ces voyous avaient besoin de montrer qu'ils étaient prêts à aller jusqu'au bout afin de légitimer leur récent adoubement d'Al-Qaïda. Ils devaient prouver à leur nouveau « grand émir » à Tora Bora et à leurs confrères djihadi partout dans le monde que la branche d'Al-Qaïda en Afrique du Nord était forte et entre de bonnes mains.

Cependant, ils ressentaient aussi l'obligation d'offrir un semblant de justification islamique pour leur décision et leur choix de victime. Leur raisonnement était idiot, sans fondement, brutal, mais la logique sous-jacente était inattaquable, si dérangeante fût-elle. Il y avait d'abord eu la supposée judaïcité de Louis, histoire qui avait commencé dans le contexte de l'opération « Cast Lead » des Israéliens à Gaza. Puis ils avaient tenté d'élaborer un catalogue d'offenses inventées de toutes pièces afin de prouver qu'il avait *mauvais caractère* : par exemple, il toussait de façon trop évidente quand je

m'aventurais dans une argumentation qu'il condamnait lors d'une conversation avec l'un des ravisseurs (ce qui, par ailleurs, me donnait envie de le gifler), il avait lancé un plat lors d'une colère (justifiée) au camp Fourmilière, quand on nous avait donné des ordres contradictoires. Et il y avait aussi eu des accusations très récentes, avancées avec la même mauvaise foi : dans le camion, il aurait tenté de voir sous le bandeau qui lui couvrait les yeux. Mais ce n'étaient là que des justifications pour ce qu'ils avaient décidé de faire de toute façon.

Ce matin-là, le 18 avril, au camp Pas-Encore, je fis une tentative désespérée de convaincre Omar que le caractère de Louis était très respectueux et gentil, bien plus que le mien. Je convenais que Louis pouvait à de rares occasions manifester sa frustration et se figer, devenir de moins en moins cohérent et en apparence agressif ; il continuait pourtant d'être un individu honnête, sensible et pieux. Je réitérai que Louis s'intéressait sincèrement à l'islam et avait, à plusieurs reprises, manifesté de la sympathie et de la compréhension envers nos ravisseurs.

Omar n'avait que faire de ce que je voulais dire. Il était venu livrer un message, pas en débattre. Ils avaient pris leur décision.

Aussitôt que Louis fut revenu, Omar partit avec précipitation, le saluant à peine. Louis sentit instantanément que quelque chose n'allait pas. Pour la première fois en 18 semaines d'honnêteté et de franchise totales, parfois brutales, entre nous, je tergiversai. J'écartai ses questions en expliquant qu'Omar avait voulu commenter la visite du conseil de la veille au soir pour insister encore que nous ne devions pas poser de « questions tactiques ».

J'étais terrorisé. J'en avais à proprement parler le souffle coupé : j'étais impuissant face à ce qui ressemblait à une avalanche fatale en train de tomber sur nous. Louis avait cinq enfants, dont deux encore au secondaire. Mai n'avait pas d'emploi hors du foyer. J'avais huit ans de plus que lui. Mes enfants étaient établis. Mary avait mené une carrière remarquable. La moitié de ma pension en plus de la sienne et de mon assurance-vie lui fourniraient des revenus plus que suffisants. Ce n'était pas juste. Ça n'avait pas de sens, mais je comprenais

trop bien qu'il n'y avait rien que je pusse faire pour renverser leur logique.

En outre, une semaine plus tôt, on nous avait dit que nous allions recouvrer notre liberté. Une danse de libération anticipée animait nos pensées, mais la musique à mes oreilles semblait soudainement avoir cessé. Si on me disait cela, c'était certainement que quelque chose s'était passé et que nos ravisseurs ne considéraient pas pouvoir rectifier le tir bientôt. Mais je ne pouvais d'aucune façon en discuter avec Louis.

Je savais bien que, vu les tensions énormes et de plus en plus pénibles auxquelles ce jeu qui n'en finissait plus nous assujettissait, la connaissance d'une menace aussi épouvantable ne pouvait pas lui être bénéfique. De plus, j'étais loin d'être sûr qu'il pourrait y faire face. Qui le pourrait ? Enfin, avec un peu de chance – quoique nous en eussions manqué passablement jusque-là –, l'affaire serait remise sur la bonne voie, quel qu'ait été le problème ayant enrayé le scénario de libération, et je pourrais attribuer tout l'épisode à mon imagination trop fertile. J'ignore si j'ai bien fait de cacher cette information à mon ami, mais j'ai justifié ma décision en mon âme et conscience, en croyant que dans la situation contraire, j'aurais espéré qu'il fît de même.

La leçon que j'ai tirée de cet épisode fut la suivante : aussitôt que notre chemin vers la liberté apparaîtrait clairement et totalement bloqué, le moment serait venu de mettre à jour nos plans d'évasion plutôt inachevés. Et je compris que peu après, peut-être, il me faudrait partager cette information avec Louis afin de le convaincre qu'une évasion valait vraiment les risques évidents qu'elle nous ferait courir.

- - -

Tard ce soir-là, tout le camp a été déménagé du cœur de l'oasis Pas-Encore vers sa périphérie. Un immense espace totalement vide, totalement plat et désertique s'étendait devant nous. Le lieu où nous dormions était tout proche du leur, sur la rive de cette mer de sable. Ils étaient extrêmement vigilants et les lourdes mitrailleuses étaient montées et furent gardées toute la nuit. Pour la première fois, nous avons vu des lumières au loin, dans le désert.

Le dimanche 19 avril, 127e jour, nous roulâmes trois ou quatre heures vers Toujours-Pas-Encore, alors que notre tension devenait presque intolérable. En arrivant, comme nous commencions à établir notre piste de marche, Omar intervint pour dire qu'il n'y aurait pas de « sport » jusqu'à nouvel ordre. Il nous ordonna de nous déplacer discrètement et de parler à voix basse. La chaleur étant insupportable, il ne fut pas difficile de lui obéir. Le soir, pourtant, il faisait froid. À part les injonctions reçues d'Omar, nous n'avions eu aucun contact avec nos kidnappeurs. Pour ajouter à notre nervosité, le téléphone sonna une demi-douzaine de fois, le lendemain, soit le lundi 20 avril, tandis que tout le monde retenait son souffle sous la chaleur brûlante, dans une attente interminable.

Nous ne savions à peu près rien de l'identité de nos négociateurs. On nous avait dit à Grandes-Attentes, le 16 avril, qu'ils étaient en route dans le désert et je craignais qu'ils ne pussent résister pendant bien longtemps aux hostiles conditions climatiques du Sahara. Je pouvais difficilement ne pas en venir à la conclusion que si pour une raison quelconque ils devaient partir sans nous, il faudrait encore un bien long moment avant que cette occasion ne se présenta de nouveau. À partir du 18 avril, il était aussi tout à fait clair qu'il n'y aurait plus qu'une personne encore vivante pour effectuer ce retour.

CHAPITRE 16

LA LIBÉRATION ET L'ENVOL VERS LA LIBERTÉ

Sous elle, le navire, avec ses mâts courbés et sa proue plongeante
était comme un malheureux qu'on poursuit de cris et de coups,
et qui, foulant dans sa course l'ombre de son ennemi,
penche en avant la tête :
ainsi nous fuyions sous le mugissement de la tempête
et nous courions vers le sud.

J'étais serein quand je me suis éveillé, le 21 avril, 129e jour. Au moment où on nous apportait le lait de notre petit-déjeuner, on nous dit que nous pouvions recommencer à marcher. Même avant cette nouvelle, j'étais certain que tout irait bien. Je ne sais pas ce qui me donnait une telle confiance, mis à part du fait que le changement d'atmosphère dans le camp était palpable. Je me sentais léger comme l'air et totalement tranquille. Pendant que nous marchions, nous entendions un brouhaha de plus en plus grand autour de nous, et juste au moment où nous allions terminer notre dernier kilomètre, Omar s'approcha, souriant, et nous dit : « Maintenant, vous allez être libérés. Un grand nombre de moudjahidines se sont réunis. Vous n'en croirez pas vos yeux. »

Omar semblait calme et sûr de lui, comme si la tension et l'agitation des dernières épouvantables journées et la déclaration d'une peine de mort contre Louis n'avaient jamais eu lieu. Il n'y avait pas de nervosité apparente, ni de fourberie, aucune réserve, pas d'incertitude. Nous embarquâmes, Louis et moi, dans le même véhicule avec Omar ; on ne nous imposa pas de bandeau sur les yeux. À un certain

moment, alors que nous nous étions repliés dans un étroit ravin pour attendre les instructions en vue de notre dernière approche vers le lieu où tous les moudjahidines nous attendaient, Omar quitta la cabine pour faire un appel par téléphone satellite. Je serrai la main de Louis et je lui murmurai : « Je pense que ça y est vraiment. »

Puis nous fîmes plusieurs courts arrêts tandis que nous zigzaguions vers un lieu qui n'était manifestement pas éloigné. Il y eut une ultime série de très brefs échanges par téléphone satellite. Et puis, à peine une heure après notre départ de Toujours-Pas-Encore, tandis que nous avancions à travers une vaste plaine vers une ligne de végétation au loin, le talkie-walkie – posé sur le tableau de bord encombré de divers objets – se mit à nous transmettre de nombreuses réponses joyeuses aux « Arak ! Arak ! » lancés par Omar, les mots de code, je suppose, pour indiquer à ses frères que nous arrivions.

Peu après nous aperçûmes un certain nombre de camions stationnés çà et là dans un grand boisé d'acacias et de bosquets et, à notre surprise, un tas de gens qui circulaient au hasard tandis que nous nous dirigions vers le centre du rassemblement. On entendit quelques cris de « Allah Akbar ! » tandis que nous nous rapprochions, mais ce n'étaient pas des cris de triomphe – pas comme ceux que nous avions entendus en entrant au camp Conseil d'administration, 126 jours plus tôt.

Omar sauta de son siège, les jeunes de la plate-forme arrière ayant déjà bondi dans la foule bien avant que le véhicule ne se fût arrêté. Il embrassa avec enthousiasme toute une série d'hommes semblant être des clones de nos ravisseurs d'AQMI, armés et habillés de façon identique et portant exactement la même barbe noire. Ils souriaient, ils éclataient de rire et se livraient aux traditionnelles accolades et tapes dans le dos que s'échangent les compagnons d'armes qui se retrouvent, heureux d'être encore en vie, en se demandant l'un à l'autre « mais qu'est-ce que tu deviens ? »

Louis et moi sommes demeurés dans la cabine du camion d'Omar pendant une dizaine de minutes. Nous sentions dans nos tripes que tout ce spectacle était probablement bon signe, mais nous étions quand même un peu surpris qu'on nous ait oubliés. Je suppose

que nous nous étions habitués à être le centre de l'attention, même si cette attention pouvait être très malveillante.

Enfin, Omar revint vers le camion et, avec un geste circulaire vers ses frères, il lança : « Est-ce que je ne vous avais pas dit qu'il y aurait de nombreux moudjahidines ? » Il recula son véhicule hors du rassemblement des guerriers d'AQMI, et après un détour vers l'arrière de l'oasis, il trouva un bosquet de plusieurs acacias où il stationna son véhicule. On plaça nos couvertures sur le sol et on nous dit de nous y asseoir. Peu après, Omar pointa du doigt un autre petit bois, à environ 50 mètres, et nous ordonna de prendre nos sacs à dos et d'aller endosser nos vêtements occidentaux.

Nous avions prévu cela aussi, mais ce qui allait suivre ne faisait pas tout à fait partie de nos prévisions. Je décidai de jouer le grand jeu et je me coiffai de la casquette de baseball usée et un peu déchirée que je n'avais pas portée depuis des mois. Louis choisit un turban, beaucoup plus pratique et auquel nous nous étions tous les deux habitués. Nous nagions dans les vêtements tirés des sacs à dos, reçus six semaines plus tôt et destinés à des personnes qui pesaient 40 livres de plus. Je retournai au camion un peu mal à l'aise dans mes pantalons parfaitement pressés et avec revers, une élégante chemise de genre safari et de grotesques bottes de désert.

Omar nous fit venir du côté ensoleillé de son camion, où on avait déplacé nos couvertures. Le drapeau noir d'AQMI avait été attaché tant bien que mal au flanc du véhicule. On nous dit de nous asseoir dos au camion. À quatre mètres devant nous, accroupi dans le sable se trouvait Julabib, son caméscope au poignet droit et prêt à l'action. Omar expliqua que nous allions enregistrer un dernier message vidéo, mais dissipa rapidement nos craintes évidentes. Il n'y avait pas de guerriers armés en toile de fond, pas de tente effrayante, rien que nous deux au soleil devant ce foutu drapeau noir.

« Et c'est à quel sujet, cette fois-ci ? » demandai-je à Omar.

Très détendu, il répondit : « Dites seulement à quel point vous êtes contents de rentrer chez vous ; comme vous êtes heureux d'être libérés malgré le désir de votre gouvernement que vous restiez avec nous ; que vous n'avez pas été maltraités ; exprimez votre joie que

certaines personnes aient décidé de venir à votre défense. » Ce scénario ne serait pas difficile à respecter.

Je ne me souviens pas précisément de ce que j'ai dit lors de cette quatrième et dernière vidéo, dans un cadre aussi peu menaçant, mais étant donné qu'aucune contrainte ne serait visible pour le spectateur, j'ai décidé d'utiliser le mot de code d'urgence dont Mary et moi avions convenu depuis longtemps pour indiquer subrepticement que je ne parlais pas librement. Vu les décors lourds d'armement devant lesquels avaient été filmées les trois vidéos antérieures (les 5e, 52e et 108e jours), il n'y avait pas eu de raison de faire comprendre que nous nous exprimions sous contrainte, mais cette fois-ci, c'était moins clair et puis évidemment moins menaçant.

Le mot sur lequel Mary et moi étions tombés d'accord était « golf ». Comme je ne suis pas golfeur, il nous a paru improbable que le mot se glisse inopinément dans une déclaration. J'ai donc réussi à dire quelque chose du genre : « Notre vie pendant les 19 dernières semaines n'a pas été facile. Nous n'avons pas passé notre temps dans un club de golf. » J'ai ajouté qu'il semblait que nous allions finalement rentrer à la maison et me permettant de dire à quel point c'était merveilleux, j'ai précisé que nous étions heureux d'apprendre de nos ravisseurs que quelques amis non canadiens avaient rendu possible notre libération. Pour conclure, j'ai assuré ces personnes de mon éternelle reconnaissance, qui qu'elles fussent. Pour sa part. Louis était plutôt content de ne pas parler.

Ensuite, nous retournâmes du côté ombragé du camion et un groupe d'adolescents se rassembla rapidement pour nous regarder tout bêtement et rigoler ; il y en avait bien une douzaine. Omar en eut vite assez de leurs bousculades et de leurs ricanements et il les chassa. Alors qu'il se dirigeait vers un groupe réuni à environ 200 mètres, notre garde désigné, le gentil et silencieux Ali, nous demanda par gestes s'il pouvait nettoyer sa mitraillette sur notre couverture. Heureux de cet autre signe que les choses étaient en train de changer, nous lui accordâmes la permission et sans un mot, juste à côté de moi, il démonta systématiquement son arme, comme en campagne, nettoyant chaque pièce avec son précieux torchon huileux.

Omar était revenu et faisait un somme derrière le volant quand Hassan, que nous n'avions pas vu depuis le camp Fourmilière, 34 jours plus tôt, s'avança vers nous, criant que nous devions vider nos sacs à dos et nos poches ; il voulait en inspecter le contenu afin de s'assurer que nous n'emportions pas avec nous quoi que ce soit qui ait une valeur pour les services de renseignement. Avant qu'il ne puisse aller trop loin dans son entreprise, Omar jaillit du camion et, avec un grognement, l'envoya promener. C'est la dernière fois que nous avons vu Hassan.

Alors que nos maigres possessions étaient empilées devant nous, je demandai à Omar si nous pourrions garder notre couverture percée au lance-grenades et notre tasse de métal. Il répondit : « Oui, vous allez en avoir besoin pendant la longue route de retour. » On ne semblait donc pas avoir prévu un départ par hélicoptère.

Après environ deux heures, un coursier arriva avec un message pour Omar et, pour une ultime fois, il nous ordonna de monter à bord. Il conduisit jusqu'à la limite des clans qui se rassemblaient et stationna sous un autre acacia. Là aussi, nous attirâmes l'attention de curieux, mais cette fois-ci, il s'agissait des membres supérieurs des autres groupes, qui nous furent présentés par Omar sous divers noms de guerre ; je les ai tous oubliés. Après s'être livré à sa *da'wa*, manifestement dans le simple but d'avoir accompli ce devoir, chacun tenta ensuite de converser avec nous, parfois en mauvais français ou en anglais rudimentaire et, une fois, en ce que Louis jugea être un espagnol acceptable.

Les heures passaient et on était maintenant l'après-midi. Il y eut un appel à la prière et en suivant un plan dont je suis sûr qu'il avait été prévu – car ces gens n'improvisaient guère –, ils se rangèrent en une longue ligne nord-sud, le visage tourné vers l'est, à environ 20 mètres de nous. Cela me permit de les compter méthodiquement, un par un, sûrement afin de pouvoir rendre compte qu'il y en avait toute une foule. En fait, il y en avait 96 dans cette queue. De plus, il y avait deux camions sentinelles munis de mitrailleuses montés sur de petites collines de chaque côté. En présumant qu'il devait y avoir un minimum de trois personnes dans chaque véhicule pour conduire et opérer les armes tandis que les autres priaient, on parlait donc de 102 hommes

à bord de 19 camions armés. Tout ce qui me venait à l'esprit était que j'avais sous les yeux une cible d'une très grande valeur et que nous nous tenions en son centre. Je savais que si des hélicoptères armés algériens jaillissaient du soleil juste derrière nous, leurs canons de 30 mm ne chercheraient pas à déterminer notre position, à Louis et à moi.

Finalement, on fit mettre les moudjahidines en une rangée perpendiculaire à leur ligne de prière devant la file des camions armés. Un petit moudjahid trapu, dans la quarantaine, à l'air vaniteux, apparut dans une camionnette Toyota quatre portes blanche et lustrée, à quelques mètres de là où nous étions assis. Il nous ignora mais on nous dit qu'il s'agissait d'Abdelhamid Abou Zeid – celui qui avec Belmokhtar menait les opérations d'AQMI dans la vaste région du sud du Sahara. Il poursuivit sa route jusqu'à l'autre bout de la rangée de véhicules à notre droite. Soudainement, il y eut un bruyant et long feu de joie, où chacun tirait en l'air avec des armes de toutes sortes, et deux nouvelles camionnettes apparurent, puis disparurent immédiatement derrière des arbres sur la gauche.

Puis Omar nous fit avancer; après quelques pas, un groupe de gardes armés de leur mitraillette nous encadra presque cérémonieusement et nous escorta, comme pour passer une revue militaire, tout le long de la file de moudjahidines d'AQMI en position devant leurs camions. À l'autre extrémité, le quatre portes d'Abou Zeid attendait. Je portais mon sac à dos sur l'épaule et avait en main notre possession de la plus grande valeur, notre contenant à eau en plastique. Louis transportait, quant à lui, un grand sac de plastique contenant la couverture et d'autres objets divers.

À mesure que nous avancions le long de cette rangée, nous continuions d'espérer qu'il s'agissait bien là de la fin de notre captivité, et non pas d'une cruelle blague. Si c'en était une, elle était élaborée et coûteuse – sans oublier qu'elle était risquée, et je n'avais pas l'impression qu'AQMI donnait dans ce genre de mauvais coup. Et puis du coin de l'œil, à une certaine distance, j'ai vu Julabib avec sa caméra vidéo en train de filmer toute la scène. Je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait où je verrais cet enregistrement de notre

cérémonie de libération, mais elle est maintenant facilement accessible sur Internet.

On nous fit monter à l'arrière de la Toyota toute neuve d'Abou Zeid, et on nous conduisit, à environ 200 mètres vers la gauche, jusqu'à un bosquet, celui vers lequel les deux pick-up étaient allés. Quelques tapis étaient étendus sur le sable, sur lesquels se tenaient, debout, trois hommes que nous n'avions jamais vus auparavant.

Au moment où nous descendîmes de la camionnette d'Abou Zeid, on nous orienta vers les tapis, et celui des trois qui était le plus âgé et le plus petit s'avança et dit en se tournant vers chacun de nous : « M. Fowler et M. Guay, soyez les bienvenus. Est-ce que quelqu'un vous a dit que vous étiez libres ? »

« Non, pas dernièrement », répliquai-je avec prudence, à quoi il répondit très formellement, en me regardant dans les yeux : « Eh bien, permettez-moi de vous le dire. Vous êtes libres. » J'aimais bien le son de ces mots.

Je lui demandai son nom et il rétorqua vite, mais doucement, que nous parlerions de ça un peu plus tard. Reconnaissant alors la voix entendue lors de l'appel téléphonique, je répondis : « Comme vous voudrez, monsieur Chafi. »

Il rit et tendit la main en disant – tout bas : « Moustapha Chafi. Je représente le président Compaoré. » Chafi était un monsieur mince, à la peau plutôt pâle et aux cheveux crépus et courts, qui semblait avoir dans la quarantaine. Il parlait avec une grande distinction, avait des manières naturellement courtoises et gracieuses. Malgré ses efforts pour le cacher, il était nerveux et paraissait dépaysé dans le tableau au milieu duquel il se retrouvait.

Baba Ould Cheikh, que Chafi me présenta comme le représentant du président Touré du Mali, était tout à fait différent : de toute évidence un débrouillard et un homme d'action. C'était un Arabe fortement charpenté, musclé, direct, qui devait avoir le début de la trentaine. Il parlait peu français et, très concentré, il voulait de toute évidence en finir avec cette affaire et partir le plus rapidement possible. Un signe encourageant.

J'éprouvais un léger vertige et j'hésitais encore à croire ce que je voyais. Tout plein de gens armés jusqu'aux dents bougeaient autour de nous et parlaient entre eux et, de temps à autre, avec ceux qui disaient être nos libérateurs. Je ne pouvais pas distinguer les méchants des bons. Parmi eux, il y avait la plupart des membres de la *katiba* de Jack, mais aussi deux ou trois fois leur nombre en personnages similaires et de rang semblable, venus d'autres groupes ou *katibas*. Baba disparut tout de suite après que nous eussions été présentés. Le troisième libérateur était un grand et mince Africain au visage buriné, plus âgé ; on nous le présenta en tant que lieutenant dans les Forces spéciales du Mali et il était le chauffeur du deuxième camion de Chafi et Baba.

Après ce qui me parut une heure mais n'a guère duré sans doute que vingt minutes, je vis Jack s'approcher, le regard courroucé. Sans la moindre explication, il demanda : « Est-ce que je peux avoir des pilules contre la dysenterie ? Des femmes en ont besoin. » Je n'avais aucune idée de quelles femmes il parlait.

Nous n'avions pas vu une seule femme en 129 jours, mais je dis : « bien sûr » avant de fouiller dans mon sac à dos et de lui donner le contenant de pilules que Mary m'avait fait parvenir 40 jours plus tôt. Il repartit, presque à la course, vers un camion éloigné que je n'avais pas remarqué jusque-là.

Je me tournai vers Chafi et, avec un regard qui signifiait « mais qu'est-ce qui se passe ici ? » je lui dis : « N'aviez-vous pas affirmé que nous étions libres ? »

« Oui, oui ! » répondit-il. « Mais il y a un problème. »

Bien sûr qu'il y avait un foutu problème. Et on retournait à la case départ.

Chafi pointa le camion à environ 200 mètres de nous et révéla qu'il transportait « deux Européennes » qui, selon ses mots, se trouvaient « dans un état épouvantable ». Il expliqua qu'elles avaient été détenues avec deux hommes par le groupe d'Abou Zeid. Sur ces mots, il montra Abou Zeid qui était assis à environ 20 mètres de nous, en conversation intense et animée avec Baba Ould Cheikh. C'était donc ça. Chafi semblait contrarié et très nerveux.

Me tournant vers Omar Un qui, comme toujours, rôdait autour de nous, je lui demandai : « Qu'est-ce qui se passe ? »

« Les négociations pour la libération des Européennes devaient être terminées il y a plusieurs jours déjà, mais on dirait que rien n'est conclu encore. » Omar expliqua avec regret qu'Abou Zeid refusait de les laisser partir avec nous. Je commençais à comprendre ce qui s'était passé les dix derniers jours.

Il nous apprit aussi, quoique avec un peu moins d'excitation que je ne m'y serais attendu, qu'à un certain moment pendant sa captivité, l'Allemande, Marianne Petzold, s'était convertie à l'islam. Mais alors que n'avions encore vu ni cette Marianne, ni Gabriella Burco Greiner, ceux qui les avaient vues ne se vantaient guère de cette belle victoire de l'islam. En les voyant quelques heures plus tard, j'ai compris pourquoi. Si certains des moudjahidines, jeunes et stupides, fanfaronnaient au sujet de cette conversion, n'importe qui avec le moindre bon sens percevait toute la vacuité, et même pire, de cette conversion. Les compagnons de Belmokhtar étaient interloqués. Ils avaient passé tout ce temps à expliquer que l'islam ne menait pas la guerre contre les femmes, contre les enfants, contre les personnes âgées, et voilà qu'ils se trouvaient devant ces deux femmes, toutes les deux malades. L'une d'entre elles – âgée, fragile et confuse – avait de toute évidence été horriblement maltraitée, même si elle avait choisi de devenir leur sœur musulmane. On pouvait voir clairement sur le visage de Belmokhtar qu'il trouvait que le traitement infligé par Abou Zeid à ces femmes était excessif.

Après un long moment, peut-être une heure, Jack rassembla discrètement une douzaine de ses gens de rang supérieur autour du camion de Baba et de Chafi dans lequel on nous avait indiqué, à Louis et à moi, de monter : moi dans la cabine et Louis, de sa propre volonté car il était préoccupé de mon dos fragile, sur la plate-forme. Le lieutenant des Forces spéciales maliennes, au volant du deuxième camion de Baba, reçut l'ordre de placer son véhicule immédiatement derrière le nôtre. Puis Jack ordonna que le camion éloigné, dans lequel se trouvaient les deux femmes, soit approché et placé pare-chocs contre pare-chocs derrière notre second véhicule. Tout cela se fit rapidement et sans trop d'histoires.

Louis s'installa du mieux qu'il pût sur la plate-forme du premier camion, assis encore une fois sur des barils et des couvertures, mais avec beaucoup plus d'espace que dans les véhicules d'AQMI. Les Européennes furent amenées du troisième camion vers la cabine du second. Je me suis une fois de plus assis au milieu de la cabine, mais avec Chafi à ma droite, cette fois, et au volant, à ma gauche, Baba, qui venait de laisser Abou Zeid assis avec quelques-uns de ses collaborateurs à une vingtaine de mètres de nous. Les troupes de Belmokhtar, armées jusqu'aux dents, se positionnèrent en cercle, tournées vers l'extérieur, tout autour des trois véhicules. Sitôt les femmes à bord, Belmokhtar, debout à côté de la fenêtre du chauffeur, d'un grand signe de la main donna l'ordre à Baba : « Partez. Immédiatement ! »

Soudainement, Omar frappa à la fenêtre du passager. Quand Chafi l'ouvrit, Omar, me menaçant du doigt, me rappela que le jour du Jugement je devrais dire clairement à mon Créateur que lui, Omar, avait tenté vaillamment – quoique sans succès – de me montrer le droit chemin.

Et puis, à ma grande surprise, Omar Deux, qui quelques instants auparavant faisait mine de ne pas remarquer notre départ, passa brusquement sa main par la fenêtre et saisit la mienne en disant : « Je te donne le bénéfice du doute et je présume que tu vas trouver le juste chemin, alors je t'offre cette poignée de main parce que je crois que tu vas devenir l'un de nos frères. »

Puis, juste comme le camion commençait à rouler, Chafi se pencha vers la fenêtre du chauffeur, l'air inquiet, pour demander si Abou Zeid avait accepté de libérer les deux femmes. Belmokhtar, en colère, marmonna quelque chose et gesticula. L'ordre était clair : « Partez, partez maintenant ! » Baba ne se le fit pas dire deux fois. Il embraya et le camion se mit à rouler, dans une maigre caravane de deux véhicules, laissant derrière nous cent guerriers d'Al-Qaïda, ne sachant même pas si nous partions ou si nous fuyions.

Quelques minutes plus tard, Chafi et Baba confirmèrent que lors de ces derniers moments, Belmokhtar avait indiqué, par ses gestes et ses paroles, qu'il prenait la décision de nous tirer tous les quatre des griffes d'Abou Zeid ; l'arrangement pour ses propres otages

(Louis et moi) avait été conclu presque deux semaines plus tôt et il ne pouvait pas supporter de laisser mourir deux femmes tandis qu'Abou Zeid chipotait pour des détails.

Je suppose qu'il s'agissait aussi pour lui de ne pas perdre la face. Premièrement, il avait conclu son entente et devait la respecter ; et deuxièmement, il fallait affirmer quelle vision, quel système de valeurs et quelle autorité allaient prévaloir auprès des troupes d'AQMI dans le sud du Sahara. De plus, cette lutte pour son statut et pour son leadership se déroulait devant les clans rassemblés et Belmokhtar ne pouvait pas reculer. D'après Chafi, et Baba était d'accord, Belmokhtar les avait assurés que ses désirs seraient des ordres et qu'il seraient accomplis, par la force si nécessaire.

- - -

Après environ une heure de route à tombeau ouvert, moi coincé entre Baba et Chafi, et Louis perché sur des pneus de rechange, accroché vaille que vaille à quelques câbles de rétention comme s'il faisait face à un ouragan sur l'une des frégates de Nelson, nous nous sommes brusquement arrêtés à la fin du crépuscule. Baba expliqua brièvement que nous allions faire quelques appels téléphoniques. Il dit qu'il s'était entendu avec nos ravisseurs pour ne pas mettre en marche son téléphone satellite avant de nous être éloignés d'au moins 30 kilomètres du lieu où nous avions été libérés. Nous avions maintenant franchi cette distance.

Nous n'allions cependant pas appeler Mai et Mary, comme Louis et moi l'avions si ardemment espéré. Cela devrait attendre – pour des raisons qui continuent de m'échapper – jusqu'à ce que nous arrivions au réseau des téléphones cellulaires dans les environs de Gao, au sud du Mali, à environ 1000 kilomètres au sud.

Alors que Baba s'apprêtait à utiliser son téléphone satellite, j'ai quitté la voiture et je suis allé vers le second véhicule, où j'ai vu pour la première fois les deux Européennes. J'ai ressenti un choc physique, un sursaut d'horreur en voyant ces deux petits visages blancs, hallucinés, tordus de douleur et d'angoisse. Elles étaient échevelées et se trouvaient dans un évident état de détresse. La plus vieille des

deux, Marianne Petzold, était près de la fenêtre. Malgré tout ce qu'elle venait de traverser, elle murmura une salutation courtoise en demandant qu'on permette à sa compagne, Gabriella Burco Greiner, de sortir du véhicule depuis sa position en milieu de banquette.

Gabriella avait un besoin urgent d'aller *loin*. Elles expliquèrent que toutes les deux, ainsi que le mari de Gabriella, Werner, et leur compagnon d'enlèvement, Edwin Dyer, avaient contracté une forme virulente de dysenterie quelques semaines plus tôt et avaient tous énormément souffert. Abou Zeid avait refusé de leur donner les médicaments que leurs gouvernements avaient fait parvenir. Je n'y connaissais rien, mais à mes yeux, madame Petzold n'allait pas survivre une heure, et encore moins de 16 à 18 heures de rude voyage hors piste à travers ce désert.

En conversant brièvement avec Gabriella, j'appris que Marianne était une femme de 77 ans, professeure de français à la retraite d'une petite ville près de Hambourg. Gabriella était fonctionnaire de la ville de Zurich ; elle avait le début de la cinquantaine et son mari, Werner Greiner, un avocat de 57 ans qui pratiquait à Zurich, était suisse, comme elle. L'autre captif de leur groupe, Edwin Dyer, était un Anglais originaire du Buckinghamshire, âgé de 61 ans ; il gérait une entreprise de matériel de plomberie à Vienne, où il vivait depuis 40 ans.

Baba fit signe que les appels allaient être faits. Comme il me passait le téléphone, il me dit qu'il n'avait pas pu atteindre le président Touré ; je parlerais donc au chef des Services de sécurité du Mali, auquel Baba rendait compte de sa mission et qui avait été désigné par le président Touré comme l'officier supérieur chargé de ce dossier. Quand il prit l'appel, je le remerciai de nous avoir fait libérer et lui demandai de communiquer notre profonde reconnaissance au président Touré. Quant à lui, il nous assura se réjouir de notre libération, nous déclara que le Président en serait informé et nous confirma que nous étions entre de bonnes mains avec Baba et Chafi. Cela nous réconforta mais ne nous convainquit pas tout à fait. Ni Louis, ni moi n'étions absolument sûrs que nous étions vraiment libres.

Le téléphone satellite fut passé à Chafi, qui appela le président Compaoré et eut immédiatement la communication. Cette même

voix profonde et singulière que j'avais entendue exactement six semaines plus tôt du haut d'une dune à la frontière de l'Algérie m'offrit les mêmes félicitations, et je compris finalement que c'était vrai. Nous étions libres, malgré les circonstances périlleuses dans lesquelles nous étions encore. Je dis au président Compaoré que ses boîtes de carton avaient nourri nos corps pendant que sa phrase « On va vous sortir de là » soutenait notre confiance. Je lui promis notre éternelle reconnaissance, car il avait respecté son engagement. J'espère qu'il comprend à quel point cela reste vrai.

Tandis que je parlais au Président, madame Burco – une personne de petite taille – trépignait devant moi en criant : « Aidez mon mari ! Il vous faut sauver mon mari ! » et elle tentait de m'arracher le téléphone. J'avais beau éprouver une grande sympathie pour son épouvantable dilemme, il fallait quand même que je termine ma conversation avec le président Compaoré. Pour finir, Baba se plaça entre elle et moi et quand j'eus terminé, Louis en profita pour remercier lui-même le Président. Louis remit ensuite le téléphone à Baba qui, à contrecœur, le passa à Gabriella. Elle plaida la cause de son mari, pressant le Président de faire tout en son pouvoir pour obtenir sa libération ainsi que celle de l'autre otage, monsieur Dyer.

Une fois les appels terminés, nous avons repris la route. Ce fut la seule fois au cours de notre course vers la liberté où Louis me laissa monter à l'arrière du véhicule, saisissant ainsi la chance, dont je venais de profiter, de converser dans la cabine avec Baba et Chafi.

La nuit était fraîche, mais elle n'était pas froide. Les pneus de rechange et plusieurs couvertures m'offraient un fauteuil confortable. Il y avait des câbles que je pouvais saisir, et j'étais libre. Je me sentais comme cette femme à la proue du Titanic, mais je n'aimais pas trop cette image. Ce fut un moment exquis et j'en ai savouré chaque instant, dont un coucher de soleil spectaculaire, scintillant, presque mauve à travers une tempête de sable qui se levait à l'ouest. Je pouvais finalement en apprécier la saisissante beauté. Peu après, les étoiles ont commencé à briller, un doux vent me caressait le visage et je pus libérer enfin toutes ces pensées soigneusement emmagasinées au sujet de ma famille, maintenant qu'à nouveau, un avenir ensemble semblait possible. Et puis personne ne pouvait voir couler mes larmes.

Mais zut ! les étoiles indiquaient que nous roulions en plein vers l'est, et non en direction du sud comme je savais qu'il le fallait. Inexorablement, des doutes obsédants commencèrent à s'infiltrer dans mon esprit inquiet. Peut-être nous avait-on transférés à quelque autre groupe de mécréants qui voudraient avoir leur part du gâteau ? À n'en pas douter, Compaoré, Baba et Chafi tenaient de beaux discours, tout comme je les voyais encore faire dans la cabine avec Louis, mais est-ce que tout cela était bien vrai ? Au bout de dix minutes de ce manège mental, je décidai que je n'allais pas laisser mon esprit sombrer dans ce précipice une fois de plus. Je court-circuitai donc cet instinct d'analyse critique que j'avais si soigneusement aiguisé pendant les quatre mois et demi précédents. Une demi-heure plus tard, nous avons fait un virage franc sud pour ne plus jamais quitter cette direction.

Après quelques heures de plus, Baba conduisit quelques centaines de mètres hors de la piste que nous avions suivie jusque-là et stationna derrière une petite élévation. Je demandai pourquoi nous arrêtions et il dit qu'à son avis, les femmes dans le deuxième véhicule n'en pouvaient sûrement plus ; il m'était impossible de m'opposer à cet argument, même si Louis et moi avions grand hâte de nous éloigner le plus possible des hordes d'AQMI.

Chafi nous remit, à Louis et à moi, un Tetra Pak de jus à partager, remarquant que c'était le dernier qui lui restait. Il en avait apporté un grand nombre, mais une semaine à errer à travers le Sahara avait pour ainsi dire fait fondre leurs provisions. « Ces femmes ont bu presque tout ce que nous avions », dit-il tristement. Rien d'étonnant à cela, je suppose, étant donné leur dysenterie, mais la situation était préoccupante. Le lieutenant prépara un repas fort simple, regrettablement semblable, en fait, au menu habituel d'AQMI, mais je m'en fichais et je n'avais pas faim.

Marianne était dans un état lamentable. En plus de la dysenterie, elle était incroyablement maigre, elle s'était fracturé plusieurs côtes et juste quelques jours auparavant, elle avait été piquée par un scorpion. Quand j'ai vu les dommages causés par cette piqûre, je me suis rendu compte de l'immense chance que nous avions eue, Louis et moi, d'en avoir été épargnés. Son bras était extrêmement enflammé

entre la main et le coude, laissant voir une grande enflure noire, luisante et qui semblait très douloureuse, au point qu'on aurait dit qu'elle allait éclater. On m'a raconté plus tard qu'elle avait séjourné six semaines à l'hôpital en Allemagne pour subir des greffes de peau visant à remplacer la chair nécrosée.

Au moment où nous nous préparions à nous reposer, Marianne demanda si Louis et moi accepterions de dormir près d'elle et de Gabriella et, bien évidemment, nous avons accepté. Chacun de nous a pris son tour pour l'aider à se lever, à s'asseoir et, finalement, à s'étendre. Gabriella s'occupait d'elle quand elle devait aller *loin* et nous expliqua que pendant leur captivité, Edwin Dyer s'était occupé de ces tâches ; Gabriella et Werner s'occupaient l'un de l'autre, mais Dyer avait pris Marianne en charge.

Le vent avait augmenté depuis quelque temps et comme nous nous installions pour dormir, une tempête de sable commença ; la visibilité était réduite à un mètre environ et tout ce qui n'était pas attaché ou glissé sous notre corps partait rouler dans la nuit du désert.

Je crois bien que personne n'a vraiment dormi. Vers quatre heures du matin, Louis et moi nous sommes levés et avons commencé à marcher aux alentours, le vent ayant beaucoup diminué. Quand nous avons vu que Chafi aussi était éveillé, et que personne d'autre ne dormait, j'ai suggéré que nous nous mettions en route. Il était d'accord. Quand nous avons eu mangé un bout, bu un peu et chargé les camions, les premiers signes d'un lever de soleil rougeoyant apparaissaient à l'est.

- - -

En tant que captifs d'AQMI, nous n'avions pas le choix de là où nous nous trouvions, contrairement à Chafi et Baba. Ils avaient plongé leur tête dans la gueule du lion à de nombreuses reprises, y prenant de grands risques personnels. Pour notre longue randonnée du 21 avril, j'étais assis entre eux deux tandis que Louis, refusant que je le remplace, s'accrochait, heure après heure, à l'arrière. Ils me dirent que Baba avait effectué 11 voyages loin au cœur du désert afin de tenir des pourparlers avec nos ravisseurs et, par la même occasion,

heureusement, afin de nous apporter nos sacs à dos. Chafi, quant à lui, en avait fait 4, dont un pour nous apporter les 11 cartons du président Compaoré. L'un et l'autre avaient chacun reçu de son président la demande de faire ces périlleux périples, mais sans obligation ; ils n'avaient pas à mettre leur vie en péril pour nous. Ils avaient bien sûr été récompensés d'une manière ou d'une autre pour leur remarquable dévouement, mais cela ne les rend pas moins courageux ou moins méritants de notre reconnaissance.

Baba parlait peu français, alors Chafi servait d'interprète. Ils n'étaient ni amis, ni rivaux, seulement deux professionnels qui avaient traversé bien des difficultés ensemble et en notre faveur.

Baba Ould Cheikh était un type rude, une sorte de fonceur libérateur d'otages. Arabe malien des déserts du Nord, il n'était ni raffiné, ni sophistiqué. Il était le maire du minuscule village de Tarkint, à la lisière du Sahara, et il avait été impliqué dans les négociations qui avaient mené à la libération de touristes allemands en 2003 et d'Autrichiens en 2008. Pour nous sortir de là, lui et Chafi devaient traiter avec des hommes durs et impitoyables. Il les connaissait parce qu'il avait déjà travaillé avec eux, et ils avaient confiance en lui. Le président malien avait, Dieu merci, confié cette mission exactement à l'homme qu'il fallait – même s'il était plutôt fruste. Nous étions très chanceux que ce président ait pris un intérêt aussi direct dans notre sort, car Baba était également une sorte de politicien qui ne faisait pas partie du clan présidentiel.

Baba voyageait à travers le désert armé d'une mitraillette AK-47 usée, bien entretenue et toujours à portée de sa main. À notre étonnement, il avait demandé à nos ravisseurs d'en ajuster le percuteur pendant que nous attendions la permission de partir, après notre libération. Il voulait s'assurer qu'il était en état de fonctionnement, car il n'excluait pas du tout de rencontrer divers types louches en route vers notre liberté, des gens qui reconnaîtraient vite un produit négociable. Chafi, par ailleurs, transportait un fusil de chasse à un canon, finement modelé, de calibre 12, pas tout à fait l'arme que j'emporterais dans les terres d'Al-Qaïda.

Moustapha Limam Chafi était un négociateur très différent et peut-être que les deux genres étaient nécessaires pour accomplir cette tâche. Chafi me dit qu'il était mauritanien et qu'il accomplissait des « missions spéciales » pour le président Compaoré depuis de nombreuses années. C'était un homme d'une grande intelligence, subtil, tenace et courageux.

Durant notre long parcours pour sortir du Sahara, nous avons abordé de nombreux sujets et j'ai vite réalisé que j'avais affaire non seulement à un praticien détenant une énorme expérience de la politique d'Afrique de l'Ouest, mais aussi un observateur très sophistiqué de la scène africaine dans son ensemble. Je lui ai donc demandé : « Qu'est-ce qui s'est passé en Afrique pendant les quatre derniers mois et demi ? »

« Où en Afrique ? » répondit-il, présumant de façon parfaitement raisonnable de mon ignorance.

« Eh bien, commencez à Tanger et quand vous serez rendu à Cape Town, arrêtez. » Il rit de bon cœur, prit une longue respiration et se lança dans un discours qui répondait exactement à ma requête. Il savait ce que tout un chacun avait fait ou avait l'intention de faire à qui dans chaque recoin de ce grand continent.

L'Afrique est immense (elle couvre 20 pour cent de la surface du globe, soit un territoire plus grand que les États-Unis, l'Europe de l'Ouest, la Chine, l'Inde et le Japon combinés). Chafi connaissait un grand nombre de secrets, de succès et d'échecs des 53 gouvernements extrêmement distincts. Il connaissait un grand nombre des personnalités clés et bien des choses sur les riches composantes linguistiques et religieuses qui font de l'Afrique la plus diversifiée parmi les grandes régions du monde. J'aurais bien aimé pouvoir enregistrer son exposé magistral.

Nous avons parlé de ma mission au Niger et il fit des commentaires éclairés sur les défis auxquels j'avais eu à faire face. Lui et Baba partageaient tout à fait mes soupçons quant au fait que nous avions été livrés à AQMI par le gouvernement de celui qui était alors président du Niger, Mamadou Tandja.

Je lui demandai de décrire sa première rencontre avec AQMI et voici la terrible histoire qu'il me raconta :

Après notre appel téléphonique au président Compaoré et sa discussion avec Omar Un, le 10 mars, il y avait eu d'autres conversations et on invita par la suite Chafi à se déplacer vers le nord pour y rencontrer Belmokhtar. On lui donna les coordonnées précises d'un lieu, loin dans le Sahara, et on l'enjoignit de s'y trouver à une certaine heure, un certain soir. Lui et un collègue, je crois qu'il s'agissait d'un membre des forces armées burkinabées, montèrent vers le nord pendant quelques jours jusqu'à ce que le GPS indiquât à Chafi qu'il était arrivé au point de rendez-vous, environ une heure avant l'heure donnée.

Il laissa les phares allumés, comme on le lui avait demandé et il attendit… et attendit encore. Quatre interminables heures après l'heure convenue du rendez-vous, des lumières d'un véhicule clignotèrent au loin, à quelques centaines de mètres. Il attendit, comme prévu, que quelqu'un s'approchât. Deux heures plus tard, des phares clignotèrent à nouveau, mais d'une autre direction. Puis, après une autre attente, des lumières clignotèrent des quatre points cardinaux et les quatre véhicules se rapprochèrent. Quelqu'un vint près de sa fenêtre et, sans un mot, lui remit un bout de papier avec de nouvelles coordonnées et une nouvelle heure de rendez-vous, le lendemain soir. Puis les quatre camions disparurent brusquement.

Il vérifia son GPS et constata que le prochain rendez-vous était très éloigné, tellement éloigné qu'il n'était pas sûr de pouvoir y arriver à temps. Lui et son compagnon roulèrent pendant la presque totalité des 24 heures suivantes. Et à l'endroit en question, sensiblement le même scénario se répéta. Au moment où quatre véhicules apparurent, des hommes lui retirèrent ses téléphones, son GPS et tous les autres instruments électroniques, et lui ordonnèrent de les suivre. Pendant quelques heures, il fila derrière eux jusqu'à un camp où il rencontra Belmokhtar le lendemain matin. Bien peu de gens trouveraient cette expérience plaisante.

Lors du voyage qui avait abouti à notre libération, le quatrième au Sahara pour Chafi, lui et Baba avaient circulé dans le désert pendant

dix jours – bien plus longtemps que nous ne l'avions cru – tandis qu'Abou Zeid hésitait à libérer les otages européens et à quelles conditions. Chafi confirma que notre cas avait été réglé – complètement réglé – au moment exact où nos ravisseurs nous avaient dit, le samedi 14 avril, le 119e jour, que nous serions libérés. Pendant l'intervalle de dix jours, Baba et Chafi s'étaient déplacés de lieu sinistre en lieu sinistre, dépensant leur carburant, leur eau et leur nourriture et mettant à rude épreuve leur santé et leur patience, tandis que Belmokhtar et Abou Zeid se disputaient sur des détails et que la grande affaire de notre libération était organisée. Il ne fut pas surpris quand je lui décrivis notre dangereuse fin de partie. Il jugea que mes inquiétudes n'étaient pas sans fondement quand je lui dis avoir cru que si Baba et lui avaient quitté le désert – parce que leurs approvisionnements ou leur patience étaient épuisés –, cela aurait sans doute annoncé notre fin.

Le moment le plus pénible de cette longue descente vers le sud pour sortir du Sahara vint quand Chafi raconta le déplacement que Compaoré lui avait demandé de faire pour négocier la levée de « l'ultimatum de condamnation à mort » qui avait immédiatement suivi leur réception de la troisième vidéo, tournée le 31 mars, soit le 108e jour. Une fois entré profondément dans le désert, on lui avait imposé encore une fois l'épuisant système de vérifications pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi et qu'on n'était pas en train de tendre un piège à Belmokhtar. Quand il était finalement arrivé, tard en soirée, au camp de Khaled, on lui avait dit que l'émir n'allait pas le recevoir avant le lendemain matin. Les négociations avaient commencé tôt, et dès le début, elles avaient été conflictuelles et difficiles. Chafi dit que ça avait été comme de parler à un mur de pierre. Il ne pouvait les amener à céder en rien. Finalement, tard dans l'après-midi, Jack s'était levé brusquement, avait déclaré que les discussions étaient finies et ordonné à Chafi de quitter le camp immédiatement. Chafi avait demandé de poursuivre encore quelques minutes, mais Belmokhtar s'était éloigné.

Chafi était retourné à son véhicule et avait commencé très lentement à se préparer à partir, puis il s'était interrompu. Il avait étendu sa couverture par terre, s'était assis et avait commencé à lire.

Plusieurs des collaborateurs de Belmokhtar étaient passés et lui avaient demandé pourquoi il n'était pas parti, pourquoi il désobéissait aux ordres de leur chef, mais Chafi s'était limité à bavarder avec eux, les distrayant avec toutes sortes d'histoires qui n'avaient rien à voir avec la raison de sa présence. Petit à petit, il avait gagné leur intérêt, puis leur confiance.

Jack était arrivé peu après et avait dit : « Vous êtes encore là ! » Mais cette fois-ci, plutôt que de chasser Chafi à nouveau, il s'était assis avec tous les autres, parlant peu, et Chafi avait poursuivi son bavardage innocent, cherchant à créer un bon rapport.

Finalement, Belmokhtar avait congédié tout le monde, sauf Ahmed, et avait dit quelque chose du genre : « Où en étions-nous ? » Et, sans problème, la négociation avait repris, se concluant avec succès quatre ou cinq heures plus tard, tous les trois assis dans l'obscurité totale du désert, bien après minuit. Chafi avait fait le voyage de Ouagadougou au cours des deux jours qui avaient suivi : l'ultimatum avait été levé et il était entendu que la troisième vidéo était nulle et non avenue et ne serait jamais diffusée. Je crois cependant qu'une partie de la trame sonore a fort bien pu être distribuée plus tard. On peut raisonnablement croire que si Chafi avait quitté le camp de Belmokhtar quand il en avait reçu l'ordre, nous aurions par la suite nourri les hyènes du Sahara.

Après un silence prolongé pendant notre longue course vers la liberté, Chafi se tourna vers moi et, me jetant un regard incertain, me demanda : « Voulez-vous savoir comment ils auraient procédé ? »

« Procédé à quoi ? »

« Comment ils auraient tué votre ami », précisa-t-il en pointant le pouce vers là où Louis était assis sur ses pneus à l'arrière du camion, « et ensuite, peut-être, vous aussi ? » Je n'étais pas sûr que je voulais l'entendre, mais comme il était clair qu'il voulait en parler, je fis signe que oui.

Afin d'attiser son zèle de négociateur pendant les longues heures de palabres, ils lui avaient dit qu'ils avaient décidé de tuer Louis en premier, afin d'attirer l'attention du Canada et des Nations Unies, avant de décider s'ils allaient m'imposer un sort semblable. Ils lui

avaient expliqué qu'ils allaient nous mettre une balle de coton dans la bouche, puis nous bâillonner avec du ruban pour éviter qu'on entende des sons déplaisants durant la vidéo et pour s'assurer qu'il n'y eût pas de jaillissement importun de sang par la bouche quand le sabre nous trancherait la gorge – car il s'en trouvait pour dire que cela devait être fait lentement. C'est là une histoire qu'on oublie difficilement.

- - -

Pendant cette traversée épique de 900 kilomètres vers le sud jusqu'à Gao, le mercredi 22 avril, Louis a refusé de céder sa place à l'arrière du camion. Peu après notre départ avant l'aube, nous avons abandonné la piste que nous avions suivie la veille et nous sommes lancés hors piste, en pleine campagne. Baba était un génie du volant. Il évitait le GPS, navigant de mémoire et selon son intuition en toute confiance et avec aplomb à travers ces paysages lunaires. Mais ni lui, ni Chafi n'étaient détendus et tandis que nous foncions vers le sud dans l'aube naissante, le camion qui transportait les deux femmes perdait du terrain derrière nous, provoquant une évidente contrariété chez Baba. La troisième fois où nous avons dû arrêter pour attendre qu'il nous rattrapât, je suis sorti avec Baba pour voir comment allaient les deux passagères. J'ai vu qu'elles n'allaient pas bien du tout.

Marianne était à nouveau près de la fenêtre et, en plus de ses blessures et autres problèmes antérieurs, les rebonds contre la toiture de la cabine lui avaient causé une entaille au cuir chevelu qui saignait jusque sur son petit visage déjà squelettique. Gabriella expliqua que Marianne ne pouvait pas se maintenir en place avec une seule main (comme je me souvenais bien de ce problème !), surtout parce qu'elle cherchait instinctivement à protéger son bras blessé par le scorpion. Gabriella, elle, ne pouvait parer les coups et en même temps protéger Marianne des dures secousses. Baba saisit immédiatement un câble et malgré les faibles protestations de Marianne, il l'attacha à son siège. Ce n'était pas plaisant, mais ça marchait et à l'arrêt suivant, elle avoua que c'était là une franche amélioration.

Il était clair que Baba et Chafi considéraient que nous faisions toujours face à de grands risques. Ils firent remarquer que si nous devions faire des pauses plus longues pour soulager l'inconfort imposé aux deux femmes – surtout à Marianne –, les risques que cela nous imposerait à tous allaient augmenter de manière exponentielle. De plus, rester assise dans un camion sous une chaleur de 50 degrés ne pouvait que drainer encore plus ses énergies, et il n'y avait pas d'oasis dans la région. Ils expliquèrent qu'ils croyaient vraiment possible qu'Abou Zeid changeât d'idée et courût après nous, d'autant plus qu'il n'avait jamais vraiment décidé de laisser partir les femmes, la veille dans l'après-midi, quand Belmokhtar nous avait ordonné de partir. Et tous les autres habitants du Sahara de l'ombre rendaient aussi nos négociateurs nerveux : les commerçants d'armes, les narcotrafiquants, les marchands d'esclaves et les contrebandiers ordinaires, sans oublier les rebelles touareg d'Ibrahim Ag Bahanga, autant de personnes vivement intéressées à nous.

Nous avons donc continué de foncer à travers des obstacles semblables à ceux qu'en route vers le nord, nous avions supportés 130 jours plus tôt, : depuis les vastes espaces de hautes et traîtresses dunes (n'y restant enlisés qu'une fois) jusqu'aux sols brûlants et croûtés du désert. Mais cette fois-ci, au moins, nous n'étions pas attachés et malgré un retour de mes douleurs dorsales, nous étions libres et nous rentrions chez nous. Rien ne pouvait rendre cela moins que merveilleux. Nous avons roulé franc sud pendant 12 heures, toujours avec l'élan frénétique venant de la peur palpable et de l'angoisse qui taraudaient nos négociateurs.

Ce n'est pas avant que nous eussions dépassé un certain point indécelable pour nous, près de Gao, après quelque 12 heures de route qui devaient nous mener hors du désert, que Baba s'est tourné vers moi et, avec une certaine formalité, a dit : « Maintenant, vous êtes probablement en sécurité. » Ivre de la splendeur de notre liberté, je n'avais pas saisi à quel point nos sauveteurs, jusqu'à ce moment-là, avaient cru que nous étions toujours en danger.

À environ 100 kilomètres au nord de Gao, nous avons bondi hors du désert sur une rude piste qui nous permit d'accélérer un peu, ce qui ne fit qu'augmenter ma douleur aux vertèbres du bas du

dos et au coccyx. Marianne Petzold devait sans doute subir des douleurs encore pires dans le second camion. Alors que nous approchions de Gao – nous étions à environ 20 kilomètres – au début du crépuscule, nous avons vu un camion stationné sur le bord du chemin, et quelques hommes qui se promenaient autour. Sans hésitation, Baba sortit de la route, accéléra vers le désert et fit un grand détour. J'ignore si c'était la réponse à une véritable menace, mais de toute évidence il ne voulait prendre aucun risque.

Quand nous sommes revenus sur la route, quatre ou cinq kilomètres plus loin, le second camion n'était plus derrière nous, mais Baba continua de foncer en avant tout en essayant de contacter l'autre chauffeur par téléphone cellulaire. Il perdait constamment la communication, cependant, et à l'extérieur de la ville, à contrecœur, il se stationna en bord de route pour attendre les autres. Après 20 minutes, il n'en pouvait plus. Pas plus d'ailleurs que le pauvre Louis, endolori par les cahots d'une si longue route, blanchi de poussière et qui refusait toujours de céder sa place à l'arrière. Nous étions l'un et l'autre angoissés par la crainte que tous ces va-et-vient ne fissent qu'une fois de plus la liberté nous échappât.

Nous rappelant que nous avions passé une bifurcation quelques centaines de mètres plus tôt, nous avons rebroussé chemin et nous sommes engagés dans l'autre direction ; nous ne les avons pas non plus retrouvés. Finalement, nous avons pu obtenir une bonne connexion téléphonique et le lieutenant malien nous a orientés vers un minuscule petit poste de police occupé par deux policiers un peu plus loin sur le chemin où nous nous trouvions déjà. Ce fut un plaisir de voir leur camion à côté d'un policier qui semblait avoir 16 ans. Baba demanda brusquement que l'autre véhicule nous suivît et, cette fois-ci, ne nous perdît pas de vue. Juste au moment où il allait démarrer, cependant, l'ado-policier demanda à voir ses papiers.

La demande causa une réaction verbale en langage vernaculaire qui n'était probablement pas très polie, et comme le garçon dressait son AK, Baba lui mit devant les yeux une lettre que lui avait adressée le président du Mali, exigeant qu'on accorde au porteur toute l'assistance possible. Mais le policier ne savait pas lire. Saisissant alors la lettre, Baba hurla qu'il avait rendez-vous avec la moitié des

forces de sécurité du pays, qui attendaient tout près. Et puis, aspergeant le jeune homme de gravier, notre petit convoi de deux camions fut à nouveau en route. Je sentis que mon dos vulnérable devenait le point de mire de la mitraillette, et il me vint à l'esprit que d'être descendu par la police malienne serait une façon bien étrange de terminer cette saga.

Filant à toute allure sur une route de plus en plus fréquentée dans le soir tombant, Baba obtint une communication claire avec un colonel des Services maliens de sécurité, qui nous indiqua comment atteindre une petite clairière un peu à l'écart de la route. Une demi-douzaine de gros véhicules utilitaires noirs se trouvaient rassemblés là, stationnés en cercle sur un sol rocailleux et entourés de nombreux hommes munis de fusils. On nous présenta au colonel, preuve additionnelle que nous étions en sécurité.

Chafi s'approcha de moi, un cellulaire en main, tel qu'il avait promis de le faire des siècles plus tôt, et me proposa d'appeler ma famille. Je composai le numéro du cellulaire de Mary et une voix masculine bourrue répondit immédiatement. Perplexe, je demandai à parler à Mary, mais je dus d'abord convaincre l'officier de la GRC qui la protégeait que j'étais bien moi en répondant à une autre question piège, à savoir : « Qu'est-ce que vous mangez quand vous allez, avec votre petite-fille Alice, vous faire couper les cheveux à Toronto ? » Quand je répondis « des sushis », on passa le téléphone à Mary et j'annonçai à mon extraordinaire épouse que j'étais libre, entre de bonnes mains à Gao, et que, en effet, comme elle l'avait promis, elle m'avait guidé jusqu'à la maison et que nous pourrions profiter de tous nos rêves ensemble.

Deux jours plus tôt, notre fille Ruth était venue à Ottawa, depuis New York, pour accompagner Mary, après qu'on l'eut avertie que nous serions peut-être libérés ; je pus donc avoir avec elle aussi une joyeuse mais trop brève conversation pour célébrer ma liberté, avant de passer le téléphone à Louis.

Après que Louis eût parlé avec Mai, le convoi, maintenant très imposant, suivit son chemin jusqu'à la résidence du Gouverneur, dans le centre de la ville. Après avoir contacté l'équipe canadienne à

Bamako – et après que nous eûmes englouti trois Coca-Cola tièdes –, on nous mena avec une certaine solennité vers une grande suite pour invités, jouxtée d'une salle de bains aussi grande, et on nous invita, triomphalement, « à nous laver ». Je suis convaincu que quiconque se serait approché de nous à ce moment-là aurait pensé, comme nous, que c'était en effet une bonne idée. Hélas, quand nous tournâmes les premiers robinets que nous eussions vus depuis quatre mois et demi, il n'y avait pas d'eau.

Au dîner, lors d'une scène tirée directement de *Charlie Wilson's War*, quand le gouverneur voulut savoir ce que j'aimerais boire pardessus tout, je me suis demandé, à voix haute et un peu honteux, s'il serait possible d'avoir une bière dans ce pays islamique où il n'y a officiellement pas d'alcool. Il y eut un échange de regards furtifs. Après un signe de tête du gouverneur, l'un de ses aides, un ancien colonel de l'armée, retraité, très courtois et chaleureux, disparut dans la nuit et revint rapidement en portant un sac de papier brun qu'il me remit en me murmurant discrètement dans l'oreille, à ma grande surprise : « Ce n'est pas une [Labatt] 50, mais j'espère que vous l'aimerez. »

À part cette bière et plusieurs délicieux jus de fruits et boissons gazeuses, je n'avais pas l'estomac à ingérer autre chose, pas même le poulet sauvage qu'on offrait. Cela préoccupait notre hôte, le gouverneur. Il se leva et déclara « je sais ce qu'il vous faut » avant de disparaître dans la cuisine pour revenir quelques minutes plus tard avec un bol de… riz au lait. Je restai sidéré, tandis que Louis expliquait que c'était le mets que nous avions mangé deux fois par jour pendant 130 jours, et qui avait été la cause de ma constipation presque mortelle. Le gouverneur comprit tout de suite et renvoya le bol à la cuisine en avouant qu'il avait supposé (comme tout le monde) que mes problèmes d'estomac étaient tout à fait le contraire ; je n'avais donc pas besoin d'un bouchon alimentaire.

Tandis que nous profitions de l'hospitalité du gouverneur, on fit encore quelques appels téléphoniques à l'équipe canadienne située à l'ambassade, à 1 200 kilomètres de là, dans la capitale, Bamako. Nous pûmes parler à nos familles une fois de plus – cette fois-ci, les conversations furent plus normales et détendues, et sans l'obligation

de donner d'abord preuve de notre identité – et on nous annonça que nos proches se rassemblaient déjà en vue de leur vol vers l'Europe, où nous les verrions bientôt.

À notre grande surprise, l'équipe à Bamako suggéra que l'un d'entre nous parcourût avec Chafi 1 200 kilomètres de très mauvaise route jusqu'à Ouagadougou, tandis que l'autre irait, par une route tout aussi mauvaise et sur une distance semblable, jusqu'à Bamako, accompagné par des officiers de la Sécurité malienne. Le raisonnement derrière ce scénario était que l'un d'entre nous remercierait l'un de nos bienfaiteurs, tandis que l'autre remercierait le second, et pour ce faire, nous devions entreprendre un déplacement équivalent à la distance Toronto-Winnipeg, ou Detroit-Los Angeles ou Varsovie-Madrid. Un meilleur plan a prévalu et on nous informa qu'un avion viendrait nous cueillir à Gao vers minuit, pour nous mener jusqu'à la capitale. Quelques heures plus tard, nous décollâmes, mais les deux Canadiens qui étaient venus, à bord de cet avion, nous chercher à 1 000 kilomètres des terres d'Al-Qaïda, ne mirent pas un pied hors de l'appareil à Gao, une ville de 60 000 habitants constituant la capitale administrative de l'est du Mali.

Au moment de quitter la résidence du gouverneur pour nous mettre en route vers l'aéroport, j'allai parler à Marianne, qui était maintenant enveloppée dans des couvertures et bien attachée sur le brancard d'une couchette d'hôpital. En me voyant, elle sanglota : « Bob, vous m'avez abandonnée ! » et c'était vrai : pendant que je faisais mes appels, en engloutissant une demi-douzaine de contenants de jus, des sodas et cette superbe bière, j'avais perdu de vue ce qui pouvait arriver à Marianne. Je regrettai mon manque de considération. Gabriella avait dîné avec nous, mais comme elle avait dû abandonner son mari, Werner, entre les griffes cruelles d'Abou Zeid et de sa bande de brutes, sa célébration de la liberté s'en trouvait grandement assombrie, et on pouvait comprendre qu'elle fut perdue dans ses pensées.

Je restai aux côtés de Marianne, mais une fois à bord de l'avion, je fus pris par les questions administratives reliées à ma libération et le déferlement des débriefings avec la police. Tout comme nous, un représentant de leur gouvernement les accueillit, elle et Gabriella, à l'aéroport de Bamako, et je ne les ai plus jamais revues.

APRÈS

CHAPITRE 17

BAMAKO ET OUAGADOUGOU, L'ALLEMAGNE ET CHEZ NOUS

Il part comme quelqu'un d'étonné,
Ayant d'un coup perdu le sens :
le lendemain il s'est levé
Homme assagi, homme attristé.

Aux environs de minuit, nous sommes montés à bord de l'avion affrété pour nous, et un peu plus de deux heures plus tard, nous avons atterri à Bamako. La plupart des membres du groupe interministériel canadien qui avait géré le dossier du côté africain et leurs interlocuteurs maliens étaient à l'aéroport pour nous accueillir au milieu de la nuit. Quelle joie ce fut de voir tous ces gens sur la piste ! À ce stade, je n'avais pas dormi depuis trois jours et je n'étais guère cohérent, mais j'avais tout de même assez de présence d'esprit pour m'enquérir des développements concernant Soumana. L'équipe canadienne nous a rassurés en nous disant qu'il était en sécurité, au sein de sa famille à Niamey, et même qu'il avait été libéré exactement un mois plus tôt – comme Louis et moi l'avions supposé sans pouvoir le confirmer –, le lendemain du jour où nous avions reçu nos sacs à dos et les lettres venues de nos familles.

On nous mena vers trois heures du matin à l'hôtel Radisson, où avait été établi le quartier général du groupe de travail. Je ne pouvais toujours pas dormir, cependant ; je flânais dans ma vaste chambre d'hôtel, à toucher ici et là les objets ordinaires, retrouvant tout ce

que j'avais laissé dans la chambre à Niamey 131 jours plus tôt, et à essayer – sans succès – de comprendre quelque chose à toute l'affaire.

De tous les plaisirs offerts à cet hôtel, le plus formidable était la douche, à laquelle je retournais sans cesse. Il fallut cinq magnifiques longues et chaudes séances avant que le sable cesse de couvrir le plancher de la douche. Le représentant de la GRC insista pour prendre une photo « avant », sur laquelle je suis finalement propre mais avec les vêtements occidentaux qu'Omar Un m'avait ordonné de porter pour la cérémonie de libération, loin au cœur du Sahara.

Le lendemain se passa en une série d'appels attentionnés et gentils de la part du premier ministre Harper, du Secrétaire général des Nations Unies, Ban Ki-moon, de Jean Chrétien et de plusieurs autres personnes. Ensuite, une jeune et très jolie coiffeuse fut amenée à ma chambre afin de voir si elle pouvait me rendre présentable pour notre visite auprès du président Amadou Toumani Touré, cet après-midi-là.

Je décidai de garder la barbe, au moins jusqu'à la réunion avec ma famille, le lendemain en Allemagne. Elle en sabra la plus grande partie, ainsi que l'essentiel de ma chevelure extravagante, laissant un mince cadre blanc autour de mon visage hâlé, marqué par le climat et strié de lignes de stress. Mon premier coup d'œil dans le miroir de l'hôtel avait provoqué tout un choc. Quant à Louis, il choisit de conserver sa splendide barbe patriarcale que son clan décida illico de bannir à peine dix minutes après notre arrivée à Ramstein. Les filles Fowler, cependant, avaient grandi avec un papa barbu, car j'avais porté la barbe de 20 à 40 ans ; elles votèrent donc pour son maintien.

- - -

L'après-midi, nous avons fait une visite au président Touré et à son ministre des Affaires étrangères, mon vieil ami, Moctar Ouane. Quel plaisir ce fut de leur exprimer notre profonde reconnaissance pour nous avoir ramenés en sécurité et mis en route vers chez nous. En fait, n'eut été de la généreuse et solide affection des présidents Touré et Compaoré pour le Canada, en plus de leur engagement personnel, de leur courage politique, ainsi que de la volonté et de la détermination

de leurs courageux négociateurs, Baba et Chafi, qui avaient pris des risques considérables en notre nom, nous ne pourrions aujourd'hui profiter de notre liberté et de la joie d'être réunis avec nos familles. Les Fowler (et je peux ici parler assurément au nom de la famille Guay également) seront tous éternellement reconnaissants à ces solides amis du Canada qui sont aussi, en fait, des amis personnels.

J'avais rencontré ATT à quelques occasions auparavant et je connaissais bien Moctar. Nous avions tous les deux servi aux Nations Unies. Quand le Mali avait été élu au Conseil de sécurité en 2000, j'y siégeais déjà au nom du Canada depuis un an et il me restait encore un an avant la fin de mon mandat. Nous étions devenus amis. Il avait ainsi pu constater ma passion pour l'Afrique, et j'espère que j'ai pu l'aider à pénétrer dans ce cercle déconcertant qui, contrairement à Al-Qaïda, ne fait pas de captifs. Il m'a rendu mille fois ces courtoisies.

Ces deux présidents voisins, Touré et Compaoré, ont eu leurs divergences mais dans le but de nous tirer des griffes d'Al-Qaïda, ils les ont ignorées et ils ont travaillé conjointement pour rendre notre libération possible. Je sais que le Canada n'y serait pas arrivé sans eux.

- - -

Omar Un nous avait dit un matin, avec une moue méprisante, que Radio France Internationale avait rapporté une déclaration du président Touré aux médias de Belgique, où il se trouvait en visite officielle ; selon lui, Louis et moi étions en bonne forme. (« Comment le saurait-il ? » avait ricané Omar.) Quelle qu'ait été la manière pour ATT d'en venir à cette conclusion, nous avons pensé que cela pouvait apporter du réconfort à nos familles. Il disait à nos êtres chers ce que, nous l'avons compris plus tard, le Canada ne leur dirait pas, et c'est d'ailleurs lui qui les a informés que nous avions reçu leurs envois.

Dans un communiqué de presse émis le 3 avril 2009, où on mentionnait aussi les commentaires d'ATT sur notre bien-être, l'Agence France-Presse nota : « Touré a indiqué que son pays travaillait discrètement à la libération des otages et a ajouté : " Ils sont venus en Afrique pour apporter la paix. C'est inacceptable qu'on leur retire leur liberté (...) Le Mali et le Canada ont été rapprochés par cette

prise d'otages. Nous travaillons ensemble diplomatiquement à trouver la meilleure solution."»

Dans un long article du *Globe and Mail* du 24 avril, sous le titre plutôt malheureux « Opération diplomate[3] », Colin Freeze citait le président Touré qui, immédiatement après notre libération, avait dit : « Le Canada ne nous avait jamais rien demandé. Pour une fois, cet ami nous a demandé de l'aide. C'était bien évidemment le devoir du Mali de l'aider. » Je pense que ces mots résument l'affaire. Le Mali et ATT n'allaient tout simplement pas laisser tomber le Canada dans une situation aussi difficile.

- - -

Le lendemain, nous avons pris l'avion jusqu'à Ouagadougou afin de présenter nos respects et nos remerciements au président Compaoré, pour le rôle essentiel qu'il avait joué dans cette affaire : il nous avait permis à tous deux de sortir vivants, corps et âme, ou plutôt corps et raison, de cette épreuve en la menant à une heureuse conclusion. Moustapha Chafi était avec le président ; je suppose qu'il avait dû conduire toute la nuit et l'essentiel de la veille pour arriver à temps. Nous l'avions vu pour la dernière fois à Gao, environ 40 heures plus tôt et à 1 200 kilomètres de là.

Le président Compaoré n'aurait pas pu être plus charmant et accueillant. Aucun média, pas de complications, et une heure plus tard nous étions de retour à l'aéroport. Puis nous avons décollé du Burkina Faso vers la vaste base aérienne américaine de Ramstein en Allemagne.

Linton et Justine étaient allées de Toronto rejoindre Mary et Ruth à Ottawa et avec les membres de la famille de Louis, elles s'étaient rendues en Allemagne, où Antonia était venue les rejoindre depuis Londres. Tout ce monde était à l'aéroport quand nous sommes arrivés de Ouagadougou le soir du vendredi 24 avril.

3. NDT : *Operation diplomat* en version originale anglaise ; les extraits cités ici ont été traduits vers le français pour les besoins de ce livre.

Avant notre arrivée, des psychiatres militaires avaient préparé nos familles : ils leur avaient indiqué à quoi elles pouvaient s'attendre quand nous sortirions de cet avion, et comment se comporter. On leur avait expliqué qu'après quatre mois et demi à nous faire dire quoi faire par nos geôliers, sans aucune forme de liberté d'action, nous réagirions mal à des instructions de qui que ce soit, même des personnes très proches de nous, et qu'il fallait donc faire attention à ne rien nous imposer. Malheureusement, ces sages instructions ne semblent pas avoir été respectées longtemps.

Quand les portes de l'avion s'ouvrirent, je vis Mary et Mai enlacées au pied de l'escalier et un instant plus tard, je tombais dans les bras de Mary, sans pouvoir dire grand-chose, savourant un moment dont j'avais rêvé pendant tous ces longs mois. Elle était si visiblement en bonne forme, et heureuse, et moi, j'étais désormais en sécurité et avec elle. Je cherchai nos filles des yeux, mais on les avait retenues ailleurs au cas où nous n'aurions pas été présentables. Mary m'expliqua qu'elles attendaient mon arrivée au Centre médical Landstuhl, à quelques kilomètres de là, où on nous emmena.

Les filles étaient allées au magasin de la Base et avaient décoré ma chambre d'hôpital de tout ce dont j'avais manqué, à leur avis : mes bonbons favoris, des tablettes de chocolat, des photos et des lettres de la part des petits-enfants, une chemise en denim et le dernier numéro de *Foreign Affairs*. Ce furent de splendides retrouvailles. Enfin, je fus définitivement convaincu que nous pourrions tous retrouver le cours de notre vie.

Tout le monde parlait en même temps, et mon histoire et les leurs jaillissaient en pièces détachées, tout cela ponctué de larmes et de rires. Finalement, un sévère docteur vint les renvoyer à leur résidence de l'autre côté de la rue, nommée Fisher House ; il s'agit d'un établissement en bonne partie financé par des fonds privés, destiné à accueillir les familles des militaires américains, hommes et femmes, blessés en Irak et en Afghanistan. Au moment de partir, cependant, Mary annonça qu'elle allait revenir à l'aube et qu'elle s'attendait bien à passer la nuit suivante avec moi, ce qu'elle réussit à faire contre toute attente.

Le personnel médical était plus que parfait, nous prodiguant à Louis et à moi des soins d'une exquise délicatesse et d'une totale efficacité. On examina et traita nos estomacs, on analysa et renforça au besoin nos formules sanguines. On passa tout notre corps aux rayons X, et on confirma la fracture par compression du bas de mon dos et de mon coccyx. Les dommages causés par le soleil furent éliminés grâce au nitrogène liquide et des gouttes de force industrielle expulsèrent le sable de mes oreilles pendant des jours. De jeunes psychologues militaires, qui en avaient vu bien d'autres, nous suggérèrent des exercices – même si on nous jugea dans « un état relativement bon, quoique un peu anémiques et émaciés » – et nous offrirent tout plein de bons conseils.

Pendant tout ce temps, on relâcha ou suspendit les règlements de l'hôpital pour nous permettre de nous retrouver avec nos familles entre les tests, les traitements et les débriefings. Dans les corridors, dans les salles d'attente et à la cafétéria, nous avons tous été émus à la vue de tant de jeunes soldats qui avaient, en Irak ou en Afghanistan, payé un prix bien plus lourd que le nôtre.

À la fin du troisième jour, on nous permit d'aller dîner en ville dans un restaurant local et les Guay de même que nos divers accompagnateurs comprirent notre désir de passer ce moment en famille. À la fin de ces merveilleuses heures, après m'avoir généreusement laissé occuper le centre de la scène, Antonia informa l'assemblée qu'elle était enceinte de son premier enfant, une fin vraiment parfaite à cette vaste mésaventure Fowler.

Après quelques jours de plus et d'autres batteries de tests, nous avons pris un vol vers le Canada le mardi 28 avril 2009. Au pays, on nous accueillit discrètement dans le salon Billy Bishop de la section des Forces canadiennes de l'aéroport d'Ottawa. Finalement – après avoir chaleureusement pris congé de Louis – Mary et moi nous retrouvâmes dans ce foyer que j'avais quitté lors d'une tempête de neige près de cinq mois plus tôt, les filles étant rentrées chacune chez elle pour reconstruire leur vie avec leur propre famille. Tout à coup, tout parut si normal, si solide et si familier que je ne pus m'empêcher de me demander si tout cela avait vraiment eu lieu.

ÉPILOGUE

REMPLIR LES CASES VIDES

Tous ces marins étaient si beaux !
Ils gisaient morts sur le bateau !
Mais des millions de choses gluantes
Étaient en vie – et moi aussi !

Tôt en novembre, environ cinq semaines avant notre enlèvement, à Louis et à moi, notre voisin d'à côté, Paul Hunter, un correspondant de la CBC, était venu prendre un café avec Mary et moi. Attablés à la cuisine, nous discutions du kidnapping récent de la journaliste Mellissa Fung en Afghanistan. Paul savait que j'avais occupé diverses fonctions dans les domaines de la sécurité et des affaires internationales au sein de la fonction publique canadienne ; il voulait avoir mon avis quant à la meilleure position à adopter pour les médias face à ce genre de calamité.

Il dit que le gouvernement avait engagé la CBC à être extrêmement prudente dans ses reportages sur l'enlèvement de madame Fung et à s'en tenir rigoureusement aux faits, si même il fallait couvrir l'affaire. Paul nous confia qu'il y avait eu de profondes réflexions à l'interne sur cette question et que la direction du réseau, menée par John Cruickshank (alors directeur des nouvelles à la CBC) avait accepté d'appliquer cette stratégie. Paul croyait, tout comme moi, que sa boîte avait pris la bonne décision, et il était heureux que la nécessité de protéger la sécurité de sa collègue eût priorité sur le besoin de faire connaître cette nouvelle.

« Formidable », lui ai-je dit avec une certaine agressivité et peu charitablement. « C'est merveilleux que vous soyez arrivés à cette sage décision quand la vie de l'une de vos collègues est en péril, mais qu'allez-vous faire quand moi, je serai kidnappé ? »

À mon retour au Canada, fin avril 2009, Paul, qui avait offert à Mary un appui et une amitié indéfectibles tout au long de mon épreuve, me dit qu'il s'était souvenu de notre conversation presque chaque jour de mon absence. Son insistance constante pour que la CBC ne diffusât aucune information susceptible d'avoir avoir un impact négatif sur la situation de Louis et la mienne, ou imposer à nos familles des angoisses et des douleurs atroces, tenait à son souvenir de notre conversation et à sa conviction que la CBC avait le devoir d'appliquer une stratégie cohérente : il lui fallait traiter les autres comme elle traitait ses propres employés.

Il n'y a pas de doute dans mon esprit que la décision de la CBC était la bonne : des reportages qui s'en tiennent aux faits, sans spéculation, et même le moins de reportages possible. De plus, cette approche intelligente et sensible influença d'autres journalistes et diffuseurs – mais pas tous, hélas ; cette attitude aida à la résolution de notre enlèvement et épargna bien des peines à nos familles.

- - -

Lors d'une visite au Niger en septembre 2008, deux mois et demi avant notre enlèvement, Louis et moi avions fait un voyage dans le Nord agité en compagnie du ministre de la Défense, Djida Hamadou. Nous nous entendions bien, j'avais de l'estime pour lui et je crois que ces sentiments étaient réciproques. Lors de cette visite-là, il m'avait demandé d'être son invité aux célébrations qui marqueraient le cinquantième anniversaire de l'indépendance du Niger, du 17 au 19 décembre. Cette année-là, les cérémonies anniversaires auraient lieu dans sa propre circonscription politique de Tillabéri, à 120 kilomètres au nord-ouest de Niamey par la route Nationale numéro 1.

Le vendredi après-midi, 12 décembre, à la sortie d'une longue, conflictuelle et déplaisante réunion avec le ministre de l'Intérieur, Albadé Abouba (largement connu comme étant le « fils adoptif » du

président Tandja), je reçus, par l'intermédiaire de l'agent du protocole qui nous accompagnait, un message urgent du ministre Hamadou, nous demandant de le rencontrer à son bureau le plus tôt possible. Nous y allâmes sur-le-champ. Une fois sur place, nous ne vîmes pas les parasites et quémandeurs habituels dans l'antichambre de son bureau. On nous donna tout de suite accès au Saint des Saints, où nous ne trouvâmes que le ministre : aucun général indolent, cynique et las, aucun adjoint politique excité.

M. Hamadou était visiblement mal à l'aise. Il faisait les cent pas et ne nous invita pas à nous asseoir. Il s'excusa d'être brusque et dit qu'il entrerait sans ambages dans le vif du sujet. C'était avec joie qu'il avait espéré nous accueillir à Tillabéri, le mercredi et le jeudi suivants, mais le président Tandja venait de lui indiquer qu'il représenterait plutôt le gouvernement lors de célébrations locales et bien secondaires, pensait-il, qui auraient lieu à Agadez, dans le nord. Il regrettait donc de ne pas pouvoir être là pour nous recevoir à Tillabéri avec le président et les autres membres du gouvernement. Sur le ton de la personne forcée de répéter à regret des instructions précises, il ajouta que nous serions les bienvenus à Tillabéri, mais que la décision du président à son sujet était définitive.

Je suppose que ma surprise était apparente, mais il n'offrit aucune explication additionnelle, haussant les épaules, les mains levées, comme pour signifier : « Que puis-je vous dire de plus ? » J'aurais sans doute dû chercher à mieux comprendre le sens de cet incident. La réunion fut terminée en moins de trois minutes et en sortant des bureaux du ministre Hamadou, perplexes, plutôt contrariés, Louis et moi nous demandâmes comment se passeraient les cérémonies à Tillabéri pour nous, entourés par un gouvernement évidemment hostile, maintenant que nous devions y aller sans hôte officiel.

- - -

À la suite de l'attaque d'AQMI, le 11 décembre 2007, contre les bureaux de l'ONU à Alger, le Secrétaire général de l'organisation, Ban Ki-moon, avait demandé à l'un de ses meilleurs diplomates, l'ancien ministre des Affaires étrangères de l'Algérie, Lakhdar

Brahimi, de présider un comité d'experts qui se pencherait sur « les questions stratégiques fondamentales de mise en place de mesures visant l'amélioration et le développement de la sécurité du personnel et des locaux des Nations Unies ainsi que les risques et menaces changeants auxquels ils faisaient face ». Dans ce but, le comité (connu comme le « Comité Brahimi ») publia un rapport intitulé *Vers une culture de la sécurité et de la responsabilité*[4] et le remit au Secrétaire général le 9 juin 2008, six mois avant notre enlèvement et quelques semaines avant ma nomination comme envoyé spécial.

Le paragraphe 250 du rapport Brahimi note, en partie, que « la première responsabilité des États membres pour la sécurité et la sûreté du personnel et des bâtiments de l'ONU est un principe directeur du système de gestion de la sécurité des Nations Unies. Cette responsabilité découle d'une fonction inhérente à un gouvernement qui consiste à appliquer la loi et l'ordre sur son territoire national. »

Tout à fait raisonnablement, le sommaire exécutif souligne aussi au paragraphe 18 que « les États Membres n'ont pas tous les ressources appropriées pour accorder cette sécurité. En fait, c'est le plus souvent dans les pays où les capacités sont modestes ou partielles que les risques les plus grands existent. Tout ce que les Nations Unies peuvent et doivent attendre des gouvernements hôtes est qu'ils fournissent une sécurité au meilleur de leurs ressources. L'élément central de la coopération et de la confiance entre les deux parties est le partage de l'information au sujet des conditions de sécurité. »

Le point à souligner en ce qui concerne notre kidnapping, à Louis et à moi, est bien évidemment que le gouvernement de l'État membre en question, celui du président Tandja du Niger, détestait les Nations Unies en général et ma mission en particulier. Non seulement le président et son ministre de l'Intérieur ne m'accordaient-ils pas de protection au meilleur de leurs ressources pendant le week-end du 13 et du 14 novembre 2008, mais je pense qu'ils permettaient – à

4. NDT : En version originale anglaise, « *Towards a Culture of Security and Accountability* ». Aucune version française n'étant accessible au moment de la publication de ce livre, les extraits qui suivent ont été traduits depuis l'anglais.

moins qu'ils ne l'eussent encouragé – le partage avec Al-Qaïda de l'information au sujet de notre sécurité.

Clairement au cœur même de notre enlèvement – se rapportant en fait à tout ce que nous avons appris pendant que nous étions captifs d'AQMI – on trouve au paragraphe 60 du Rapport que « le choix par les groupes terroristes de cibler spécifiquement les Nations Unies est un changement majeur et radical dans les menaces auxquelles l'Organisation fait face maintenant et continuera de faire face dans un avenir prévisible. L'ONU devient la cible des terroristes à cause de ce qu'elle est et à cause de ce qu'elle représente, non pas parce que ses représentants se trouvent au mauvais endroit au mauvais moment, ou à cause de ce que l'un quelconque des intervenants de l'Organisation ait pu faire dans un lieu en particulier à un moment donné. En tant que telle, cette menace n'est pas propre à un pays ou une région spécifiques ; en fait, dans le cas de ce type de menace en particulier – celle d'Al-Qaïda et autres organisations similaires –, l'ONU est une cible potentielle partout où elle est présente. »

Le gouvernement du Niger était bien évidemment parfaitement renseigné sur nos plans pour tout notre séjour, y compris ce fatal week-end. Avant de quitter le Canada nous avions comme chaque fois vérifié à plusieurs reprises que le bureau du coordonnateur résident de l'ONU à Niamey avait communiqué au gouvernement hôte les copies de notre dernier itinéraire, et on nous avait assurés que cela avait été fait. Nous procédions de cette manière d'une part pour faciliter l'organisation de nos réunions officielles, et d'autre part, plus spécifiquement, pour que le gouvernement hôte pût évaluer les mesures de sécurité nécessaires et mettre en place la protection adéquate afin d'éviter les situations embarrassantes.

Cette responsabilité décrite dans le rapport Brahimi est du ressort exclusif du gouvernement hôte, tout comme c'est la responsabilité exclusive du gouvernement du Canada de protéger la santé et la sécurité des leaders étrangers qui assistent à des réunions dans notre pays, et comme c'est la responsabilité du gouvernement du Niger de protéger les représentants du Secrétaire général des Nations Unies.

Finalement, j'avais pris grand soin de m'assurer que le gouvernement du Niger eût en main notre itinéraire bien avant notre arrivée, précisément parce que je voulais donner le moins de prétextes possibles au gouvernement du président Tandja pour mal interpréter le but de ma visite ou pour éviter ses responsabilités d'assurer notre sécurité; il ne pourrait donc pas invoquer un quelconque manque de transparence de notre part pour rejeter notre mission et me renvoyer au Canada. Or je savais fort bien que c'était ce que le président et quelques-uns de ses collaborateurs auraient bien aimé faire.

Le lundi 15 décembre, le jour suivant notre enlèvement, le ministre des Communications du Niger, Mohamed Ben Omar, a déclaré à un correspondant de France-Presse que « le diplomate n'avait pas informé les autorités ni le bureau de l'ONU au Niger de son déplacement », dans une version gouvernementale nigériane des faits qui a continué d'être diffusée pendant les jours qui ont suivi notre disparition, et dont on a fait grand cas au Canada. Quand nous sommes arrivés de Paris à Niamey, le soir du jeudi 11 décembre, une voiture du protocole d'État nous attendait au pied des marches de l'avion et nous a reconduits immédiatement au Salon des personnalités, où nous avons rencontré le chef du protocole, un représentant de la présidence, le résident coordonnateur intérimaire de l'ONU, le directeur national du Programme mondial de l'alimentation et un certain nombre d'autres officiels, sans que nous ayons à nous occuper des formalités de douane ou d'immigration. Puis on nous a emmenés à notre hôtel dans la même grosse Mercedes cabossée et déglinguée conduite par le même vénérable vieux chauffeur du gouvernement qui m'avait accompagné dans Niamey lors de mes deux visites antérieures. Et une fois de plus, un policier à moto nous précédait, sirène hurlante. Ce n'était pas là, je croirais, le propre d'une visite privée, non officielle et non approuvée, ni d'une visite dont le gouvernement hôte ou le bureau des Nations Unies n'auraient pas été au courant.

Après la dernière réunion du vendredi après-midi, 12 décembre, nous avons discuté de nos plans pour le week-end avec l'agent du protocole qui nous accompagnait au Grand Hôtel. Nous lui avons expliqué que notre déplacement vers la mine était prévu pour dimanche et que le samedi, nous pensions sortir de la ville pour

nous faire une idée du pays autrement que par des rencontres officielles. Il avança que la vieille Mercedes n'était probablement pas en état d'affronter les routes hors de la ville. En prévision de cela, nous lui avons dit que les Nations Unies nous avaient offert un véhicule quatre-quatre approprié pour des conditions pareilles, de même que les services d'un chauffeur originaire de la région et qui connaissait le chemin vers la mine de Samira Hill. Et puis nous avons souligné qu'il y aurait amplement d'espace pour lui-même dans le véhicule de l'ONU, où il pourrait occuper le siège passager avant, comme il l'avait fait lors de nos réunions dans la capitale.

Il dit qu'il vérifierait avec son bureau et nous donnerait la réponse ce soir-là. Quelques heures plus tard, comme promis, il appela pour dire qu'« il avait été décidé » qu'il ne nous accompagnerait pas. Il nous souhaita un bon week-end et dit qu'il nous reverrait à l'hôtel à huit heures le lundi suivant.

Qui donc nous a livrés à AQMI ? Car il y a sûrement quelqu'un qui l'a fait. Il fallait que ce fut quelqu'un qui eut accès à notre itinéraire ; alors ce pourrait être n'importe qui du bureau des Nations Unies à Niamey, ou encore quelqu'un qui y avait accès, ou bien le bureau des Nations Unies pour l'Afrique de l'Ouest à Dakar, ou même quelqu'un au siège de l'ONU à New York. Certaines personnes, à chacun de ces endroits, connaissaient notre itinéraire.

Je pense qu'il est cependant bien plus probable que le gouvernement du président Mamadou Tandja ait fait en sorte – même indirectement – que l'information sur nos déplacements atteigne AQMI. En plus d'interrompre l'irritante interférence d'un étranger importun venu des Nations Unies, une organisation qui avait tellement embarrassé Tandja en 2005 en laissant entendre que son peuple était affamé – ce qui était le cas, bien sûr –, lui et son exécutant musclé, Albadé Abouba, avaient toutes les raisons au monde pour vouloir que ma mission échouât ou s'arrêtât. La dernière chose qu'ils souhaitaient, c'était que cessât la rébellion touareg.

Une continuation de la rébellion permettait en effet à Tandja et à ses supporteurs de déclarer que l'ennemi était à proximité, même si cette proximité était à des centaines de kilomètres au nord de la

capitale. Et puis en décembre 2008, il ne restait plus qu'un an du second mandat de cinq ans du président et la Constitution excluait un troisième mandat. Il voulait rester au pouvoir et ceux qui l'appuyaient avaient besoin qu'il y reste. Ils avaient déjà commencé à soulever l'idée du besoin de changements constitutionnels pour que Tandja pût rester en place. Son projet de référendum sur la question ayant à deux reprises été déclaré illégal par la Cour constitutionnelle, Tandja décida de dissoudre la cour et aussi l'Assemblée nationale. En juin 2009, il annonça qu'il suspendait le gouvernement et allait dorénavant diriger par décrets.

Alors qu'une rébellion touareg active renforçait sa prétention à de tels pouvoirs, n'était-ce pas, pour lui, une bonne idée qu'Al-Qaïda saisît l'envoyé spécial du Secrétaire général des Nations Unies aux portes mêmes de la capitale ? À présent, il y avait bien un ennemi tout proche que ni Washington, ni New York ni Paris ne pouvaient ignorer.

Il est ironique, je pense, que la combinaison d'une détérioration de la politique intérieure, un mépris flagrant pour le Parlement et la Constitution, les ravages d'une rébellion qui se poursuivait, les restrictions imposées à la liberté des médias et de la communauté des ONG, un appauvrissement croissant de l'approvisionnement alimentaire et peut-être aussi des soupçons au sujet de notre enlèvement – soupçons qui ont beaucoup circulé dans le pays et dans la région – aient provoqué un ressentiment de plus en plus grand de la part d'une population si mal traitée. Finalement, un coup d'État, lancé en février 2010, déposa Tandja et son gouvernement.

Le premier ministre intérimaire était Mahamadou Danda, qui avait auparavant été un agent utile pour les questions économiques et les affaires publiques au Bureau du Canada à Niamey. Tout à fait dans une heureuse continuité de ma mission, la rébellion dans le nord du Niger s'est terminée. Les diverses factions rebelles ont discuté de paix avec le gouvernement intérimaire et ont déposé leurs armes. Après ma libération, j'ai démissionné de mon poste aux Nations Unies en sachant que ma mission, d'une manière guère orthodoxe, je le reconnais, avait été couronnée de succès. En mars 2011, tel que promis par les auteurs du coup d'État, le Niger est retourné à un gouvernement civil.

Quant à Tandja, après avoir passé un an en résidence surveillée à la suite du coup de février 2010, des rapports de presse ont annoncé qu'il avait été envoyé en prison sur la base d'un audit approfondi qui avait révélé une présumée spoliation du trésor public de l'un des pays les plus pauvres au monde à hauteur d'environ 125 millions de dollars, pendant son mandat. Cependant, en mai 2011, la Cour d'appel a statué qu'il était légalement impossible de poursuivre en justice un chef d'État qui n'était plus au pouvoir. La Cour ordonna donc la libération de Tandja.

- - -

Le 9 janvier 2009 (le 27e jour de notre captivité), Mary et Mai furent invitées à une réunion au MAECI (ministère des Affaires étrangères et du Commerce international), la première rencontre après notre enlèvement, le 14 décembre. Un petit groupe de représentants du MAECI et de la GRC les reçut, mais aucun autre ministère ni agence n'était présent ou n'avait été autorisé à y être. On ne leur dit à peu près rien, sauf qu'il n'y avait aucune preuve que nous ayons été tués.

Ses efforts étant constamment réduits à néant, Mary contacta le fonctionnaire du plus haut rang aux Affaires étrangères, dont la responsabilité incluait notre cas, pour obtenir des rencontres plus régulières et plus complètes, mais on lui répondit que ce ne serait pas possible : d'autres Canadiens dans des circonstances comparables pourraient en demander autant et il n'y aurait pas moyen de les accommoder tous. Elle fit la remarque que Louis et moi avions accumulé 75 ans de travail dans la fonction publique – essentiellement aux Affaires étrangères –, que les Affaires étrangères avaient envoyé Louis en détachement auprès des Nations Unies, et que ce ministère avait une obligation envers les familles de ses employés de les traiter bien mieux que ce qu'elles ne l'avaient été jusque-là. De plus, les Affaires étrangères avaient exigé, et c'était compréhensible, que les Nations Unies ne s'occupent pas de la gestion de notre dossier afin d'éviter toute confusion venant du fait que deux joueurs pourraient agir en contradiction l'un de l'autre à cause d'un malentendu ; les Affaires étrangères avaient donc assumé toute la responsabilité pour moi et ma famille. Mais on n'allait pas modifier la règle. On dit à

Mary qu'il n'y aurait aucun changement dans la nature, la fréquence ou le contenu des briefings. Heureusement, plus tard, Janet Graham put assouplir un peu ce décret.

Quelques jours plus tard, Mary demanda une rencontre au Ministère afin d'obtenir une clarification au sujet d'une information qui circulait dans les médias, mais on lui répondit qu'aucune réunion de ce type ne pouvait avoir lieu en l'absence d'un représentant de la GRC et que « la Force » (comme la GRC aime s'appeler elle-même) n'était pas disponible pour la rencontrer.

Par-dessus le marché, Mary et Mai furent prises dans un labyrinthe bureaucratique et financier inextricable aux Nations Unies, qui aboutit à un gel du paiement de nos salaires à partir du jour où nous avions été kidnappés. Après tout, depuis le 14 décembre, nous n'avions pas soumis ni signé de fiches de présence.

Finalement, le 27 janvier, au grand embarras du MAECI et au profond mécontentement de la GRC, Mary, furieuse, se rendit au quartier général de l'ONU à New York, où elle avait obtenu une réunion avec le Secrétaire général Ban Ki-moon et un certain nombre de hauts fonctionnaires pour essayer d'arranger elle-même les choses et convaincre l'organisation qui nous avait envoyés au Niger d'assumer davantage ses responsabilités, au moins en ce qui touchait la situation de nos familles. Le Secrétaire général fut choqué quand il apprit l'état de confusion qui régnait face à elles deux, et le peu d'informations qu'on avait communiquées à Mary. Il lui promit que les stupidités administratives seraient réglées « avant que vous ne sortiez de l'immeuble » – ce qui fut fait.

Le Secrétaire général Ban Ki-moon s'assit ensuite avec elle, mettant de côté ses rendez-vous prévus, et lui manifesta une grande compassion, un appui personnel, un esprit de solidarité et des conseils pratiques. Puis il lui dit : « Nous avons de bonnes et précises raisons de croire qu'ils sont toujours vivants et relativement en bonne santé. » Explosion d'espérance.

Étendu sur les sables brûlants du Sahara, après avoir enregistré une vidéo « preuve de vie » le 5^{e} jour, je n'aurais jamais imaginé qu'il faudrait 45 jours avant que qui que ce soit dise à Mary que nous

étions vivants, ni que la personne qui lui transmettrait cette information si positive ne serait pas canadienne.

Cette donnée fondamentale était pourtant bien connue de ceux qui géraient notre cas depuis le deuxième ou troisième jour après notre enlèvement. Depuis mon retour, j'ai appris que de nombreuses personnes qui connaissaient notre situation en discutaient à Ottawa avec des gens qui n'avaient rien à voir avec le gouvernement ou la fonction publique, des personnes qui n'avaient aucun « besoin de savoir » au-delà de l'intérêt ou de la préoccupation qu'elles avaient peut-être à notre sujet. Des groupes d'individus, dans des capitales amies, partageaient des connaissances sur notre état avec des conjoints et des amis, en diverses langues, mais nos familles n'avaient pas le droit de savoir.

Cette absence d'indications, par qui que ce soit, que nous étions vivants, en plus des briefings rares et incomplets et des spéculations haletantes diffusées dans les médias au sujet des choses horribles qui pouvaient nous être arrivées, portèrent les membres de nos deux familles à entrer dans une phase de deuil. Nos enfants croyaient fermement que si une information de cet ordre existait, si mes collègues à Ottawa – parmi lesquels mes enfants avaient grandi – savaient que nous étions en vie, nos familles en auraient sûrement été informées. Malheureusement, cette assurance était erronée.

Mary, cependant, exigea de nos filles qu'elles croient que nous étions vivants, insistant pour dire qu'il y aurait bien assez de temps pour pleurer si on apprenait que nous ne l'étions pas. Mais elle reconnaît qu'il y eut de nombreuses occasions (comme lorsque le *Globe and Mail* publia en première page un article sur le dragage du fleuve Niger pour retrouver nos corps) où elle trouva difficile de maintenir cet apparent optimisme.

Comme il aurait été facile de soulager cette douleur ! La GRC semblait avoir décidé qu'on ne pouvait pas avoir assez confiance dans nos familles pour leur apprendre que nous étions vivants. Ces gens croyaient sans doute que nos familles traiteraient cette information de manière irresponsable et qu'elles mettraient inutilement nos vies

en danger. Personne dans la bureaucratie outaouaise ne semble avoir remis en question cette absurde présomption.

Comme cette rétention mesquine d'information contraste avec la conduite du cas de Melissa Fung! John Cruickshank, le chef des nouvelles à la CBC, m'a dit qu'il recevait chaque jour un appel, parfois deux, d'un très haut fonctionnaire très chaleureux qui lui fournissait les dernières données sur la situation de la journaliste. La bureaucratie est donc capable de bien faire. Quand je revins chez moi, Mary me demanda si, dans le cas où nos situations auraient été inversées et où elle aurait été abandonnée dans le désert, j'aurais été traité de façon aussi méprisante qu'elle le fut. Bien à regret, je dus lui avouer que cela aurait été tout simplement inconcevable.

En fait, aucun Canadien n'avait dit à Mary que j'avais survécu à l'enlèvement du 14 décembre jusqu'à ce que des officiers de la GRC l'appellent à Ottawa le 48e jour (le 30 janvier) pour lui annoncer : « Un message vidéo a été livré au Mali » – vidéo qu'ils voulaient lui faire voir. Pendant notre 51e jour de captivité (le 2 février), la veille du jour où nous avons tourné notre seconde vidéo « preuve de vie » (le 52e jour), Mary visionna donc la première vidéo « preuve de vie », celle que j'avais enregistrée le 5e jour.

Un représentant de la GRC arriva avec un ordinateur portable à la maison. Mai et l'une de ses filles vinrent rejoindre Linton et Mary ; cette dernière avait demandé à notre grand ami Ted Johnson d'y être aussi. Le visionnement fut déchirant. Mary voyait bien que mon dos me faisait mal, que je n'avais pas mes lunettes, que Louis et moi avions les traits tirés et l'air préoccupé et que nous semblions en général plutôt fragiles. Inutile de dire que le féroce tableau derrière nous n'aidait guère, non plus que mes bizarres cafouillages selon lesquels je travaillais pour « le Secrétaire général des États-Unis » et ma référence à mes « cinq » enfants. Malgré tout cela, elles ont été très soulagées de voir que nous avions survécu à l'enlèvement. Il leur parut donc que ce dernier ne mènerait pas à l'assassinat – même s'il s'agissait bien évidemment d'Al-Qaïda. Alors peut-être que ce n'était qu'un kidnapping typique.

La question qui se posait alors était de savoir ce qui nous était arrivé au cours des 46 jours précédents. Les agents de la GRC n'offrirent aucune explication pour ce délai et rien au sujet de notre statut à ce moment-là, même si je sais maintenant qu'ils avaient déjà en mains la confirmation que nous étions toujours vivants, une information qu'ils avaient également refusé de partager.

Et où était le MAECI dans tout cela ? Où était-il, ce ministère, pendant cette lutte pour défendre les droits et le bien-être de toute la grande famille élargie du service étranger ? Et l'Association de la communauté des affaires étrangères et ce syndicat si improbable, l'APASE (Association professionnelle des agents du service extérieur) dont Louis était membre ? Est-ce ainsi que les représentants canadiens et les travailleurs humanitaires (et en fait, tous les citoyens canadiens) qui sont envoyés courir des risques par des organisations internationales ou par leur gouvernement dans des endroits éprouvants, difficiles et dangereux, doivent s'attendre à ce qu'on traite leur famille ? Et est-ce même la façon dont une entreprise respectable traiterait ses employés et leur famille lors d'une tragédie ?

- - -

Tout indique qu'on avait offert la première vidéo au Canada, peut-être contre rémunération, presque immédiatement après son tournage le 18 décembre 2008. La GRC ne faisait pas confiance (il ne manquerait plus que ça !) aux intermédiaires et a peut-être refusé de payer ou même de rencontrer de pareilles gens avant un délai de six semaines – tandis que nous passions du froid le plus intense à la chaleur la plus torride dans des circonstances épouvantables en plein désert. Finalement, et uniquement quand elle vit des communiqués de presse de l'Agence France-Presse donnant le détail de ce que d'autres avaient vu, la GRC se procura la vidéo, soit directement ou soit d'un autre service.

Je ne peux pas donner de preuve de cette théorie, cependant, et « la Force » ne veut pas m'en parler. Peut-être que ces six semaines inexplicablement perdues donnent un indice de la raison pour laquelle même maintenant, la GRC refuse fermement de me donner des copies de ces enregistrements vidéo ; ou peut-être faut-il se

plaindre de la question épineuse des droits de reproduction des documents d'AQMI.

Après mon retour, j'ai à plusieurs reprises écrit au commissaire de la GRC, Bill Elliott, lui demandant des copies des vidéos tournées le 5e et le 52e jour, lui faisant remarquer que Louis appuyait cette demande. Le commissaire me répondit le 16 avril 2010 – cinq mois plus tard – pour dire « la GRC n'est pas en mesure de vous remettre les vidéos » et, tout en n'offrant pas d'explication, il ajouta (non sans sagesse) que si je devais en faire la demande en application de la Loi d'accès à l'information, la réponse serait la même.

- - -

Mary s'est continuellement déplacée entre Ottawa et New York, Toronto et Londres pour rester en contact avec nos enfants. Du 6 au 16 février, elle était à Londres auprès d'Antonia et de sa famille, qui n'avaient pas profité de l'appui et du soutien que s'étaient mutuellement apportés Mary et nos trois autres filles habitant l'Amérique du Nord depuis notre kidnapping. La veille de son départ pour Londres, le 4 février, Mary avait eu une réunion avec le comité MAECI/GRC et obtint la promesse qu'on la contacterait directement, ou par l'intermédiaire du Haut-Commissariat à Londres, s'il survenait un développement significatif.

Le 10 février, Mary et Antonia déjeunèrent avec notre ami Jim Wright, le haut-commissaire du Canada au Royaume-Uni. Pendant le repas, Jim dit : « Vous avez dû être heureuses du nouveau message vidéo qui nous apprend que Bob est encore vivant. » Voyant le choc sur leur visage, il serra la mâchoire et se retira, revenant quelque temps plus tard, sans un mot. Après quelques minutes, un membre de son personnel interrompit le repas pour dire qu'il y avait un appel urgent pour Mary de la part de la GRC au Canada. Elle prit l'appel dans une pièce adjacente et apprit – oh surprise – qu'il y avait eu un deuxième message vidéo.

Elle demanda à le voir immédiatement. La GRC prétendit faussement que « pour des raisons de sécurité » il n'était pas possible d'envoyer la vidéo électroniquement à Londres et, de plus, que le fait

de l'envoyer « pourrait contaminer la preuve ». Alors, si elle voulait voir la vidéo, il fallait qu'elle rentre au Canada. Mary déclara que c'était stupide, et ce n'est qu'après qu'elle eut lancé un appel auprès d'une autorité beaucoup plus élevée que la GRC concéda que la vidéo pouvait lui être montrée à Londres. Le lendemain, le 11 février (notre 60e jour de captivité), Mary et Antonia visionnèrent l'enregistrement au Haut-Commissariat – cette fois-ci seulement huit jours après son enregistrement, mais trois jours après que son existence en eut été révélée par des reportages de France-Presse au Mali. Ils savaient donc dès le 52e jour que nous étions vivants, mais une fois de plus la GRC n'avait pas cru bon l'annoncer à nos proches.

J'avais écrit une lettre à Mary pour accompagner la seconde vidéo, mais on ne l'informa pas de son existence avant plusieurs jours et elle ne put la voir avant deux semaines. Et même alors, on ne lui montra qu'une copie. À ce jour, la GRC insiste pour conserver l'original de ma lettre à ma femme à titre de « preuve ».

Les fonctionnaires de la GRC étaient incapables de voir la situation hors du prisme étroit et totalement dénaturé d'une enquête criminelle canadienne ; c'est-à-dire qu'ils ne se préoccupaient de rien hormis de l'obligation de monter un dossier et de rassembler des preuves légales. Pour « la Force », il s'agissait simplement d'amener Mokhtar Belmokhtar et ses complices devant un tribunal au Mali ou même au Canada, d'obtenir une déclaration de culpabilité, puis de les mettre en prison, lui et les membres de sa *katiba*. Les agents de la GRC n'étaient pas aptes à comprendre les complexités géopolitiques et les implications plus larges de la situation pleine d'embûches et de dangers dans laquelle nous nous trouvions, et ils n'y étaient pas vraiment intéressés, même si plusieurs de ces complexités pouvaient fort bien entraîner notre mort.

Les premiers Canadiens auxquels j'ai parlé après notre libération étaient des agents de la GRC, et ils m'ont fait subir des interrogatoires sans fin : dans l'avion de Gao à Bamako, à l'hôtel Radisson à Bamako, entre les examens médicaux en Allemagne, et aussitôt que j'ai mis les pieds à Ottawa. Ils ne souhaitaient pas savoir comment défaire Al-Qaïda, comment éviter que les Canadiens qui travaillent dans cette région du monde ne vivent la même expérience que nous ou

comment sauver les deux otages restants. Leur unique intérêt était médico-légal – qui avais-je physiquement frôlé et à quel moment pendant ma captivité – afin qu'on puisse chercher et cataloguer les données d'ADN recueillies sur ma chemise en lambeaux afin de monter un dossier pour le procès au criminel de nos kidnappeurs d'AQMI. Je pense qu'on aurait plutôt dû utiliser la plus grande partie de cette énergie et de ces ressources, de même que ces moments précieux, pour travailler avec d'autres à simplement détruire les menaces qu'AQMI représente.

Notre tragique aventure avait eu lieu très loin de l'univers familier de la GRC et avait bien peu à voir avec un kidnapping au Canada. La GRC défendait pourtant jalousement son rôle de « négociateur du gouvernement canadien » dans les cas de prises d'otages, insistant pour dire que ce mandat s'appliquait à Tombouctou autant qu'à Régina et que son expertise s'appliquait aussi bien à un endroit qu'à l'autre, alors que manifestement, ce n'était pas du tout le cas. Ses fonctionnaires affirmaient constamment qu'ils représentaient le « ministère responsable » (et même si certains ont contredit cette affirmation, il n'y avait de toute évidence pas de compétition), mais ils n'ont jamais compris que l'Afrique de l'Ouest n'était pas l'ouest du Canada.

Cela étant dit, un certain nombre d'agents de la GRC ont travaillé généreusement et sans relâche, au meilleur de leurs habiletés, prenant des risques pour leur santé et quittant leur famille afin d'obtenir notre liberté, et je leur témoigne toute ma gratitude.

- - -

On l'aura bien compris à ce stade, je considère que la GRC n'a pas géré intelligemment, rapidement ni efficacement notre enlèvement et sûrement pas avec la sensibilité à laquelle on aurait été en droit de s'attendre. Je ne crois pas que ces agents de police soient équipés pour faire face à des cas aussi complexes – des cas qui dépassent de loin le cadre de la liaison policière internationale, soit le domaine international traditionnel de la GRC. La GRC est une immense bureaucratie et elle a forcément des faiblesses, mais notre cas a révélé que les faiblesses

les plus énormes étaient au sommet. De plus, la façon dont notre enlèvement fut géré a mis en relief des failles fondamentales de politique et de procédure et souligné de significatives anomalies juridictionnelles.

Le 23 février, lors d'un briefing aux Affaires étrangères, quand Mary a demandé qu'on confirme la véracité de certaines allégations véhiculées dans les médias suggérant qu'AQMI avait formulé une demande de rançon, un agent supérieur de la GRC l'interrompit, la pointa du doigt depuis l'autre côté de la table et affirma tout à fait gratuitement : « Aussi longtemps que je serai en charge de cette enquête, il n'y a pas un sou qui va être payé pour la libération de ces traficoteurs de la haute (*high muckety-mucks*). » Sa confiance dans la GRC, ou en tout cas dans son leadership, s'anéantit définitivement à ce moment-là.

Le point qui continue de susciter ma profonde colère est le manque de confiance, de courtoisie – et même de respect – de la part de certaines des personnes chargées de traiter avec nos familles. Cette attitude, selon l'opinion de nos proches, risque souvent, ce qui est regrettable, de faire passer sous silence le travail original et ardu accompli par certaines autres personnes afin d'obtenir notre libération. Le sale traficoteur de la haute que je suis n'a que du mépris pour un agent supérieur de la GRC qui cherche à intimider les familles déjà désemparées et vulnérables des victimes d'un enlèvement par Al-Qaïda, et que du dédain pour ceux qui, par leur silence, permettent cette attitude.

Ce livre n'est pas le lieu pour commenter plus avant les maux qui affligent actuellement et fréquemment la GRC. Qu'il me suffise de dire que j'adhérerais avec enthousiasme à toute déclaration affirmant que l'organisation subit une profonde crise de leadership et a besoin d'un examen fondamental de son mandat. La seule pensée que ces naïfs prétentieux soient les dépositaires de la connaissance et de l'expertise dans le domaine des enlèvements internationaux et soient responsables, au sein du gouvernement canadien, de la gestion et de la négociation de complexes crises internationales d'otages, sans parler de la possibilité qu'ils jouent un rôle important dans la lutte contre les menaces terroristes au Canada, cette seule pensée me donne des frissons d'angoisse. Ils ne sont pas aptes, d'après moi, à

faire face à ces défis, et plus vite le gouvernement comprendra cette pénible vérité, mieux ce sera pour tous les Canadiens et toutes les Canadiennes.

Les exceptions significatives au jugement que je viens de porter furent les chaleureux, attentionnés et fidèles agents de liaison avec les familles (ALF), que j'admirerai toujours pour la façon qu'ils ont eue de prendre à cœur leur rôle auprès de la mienne. Les tâches habituelles de Tony et de Mike étaient plutôt du travail concret de policiers. Mary et nos filles ont raconté comment ils avaient l'esprit ouvert, possédaient de solides valeurs familiales et professionnelles et faisaient preuve de sens civique – en plus d'être purement et simplement des types bien. Ils resteront toujours les bienvenus dans le cercle du clan Fowler.

Ce qui me déçut le plus, personnellement, cependant, fut que les quelques fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères chargés de gérer notre cas, à Ottawa – mon ancien port d'attache et employeur – se soient laissés intimider et marginaliser au point que ce ministère fut souvent incapable de faire connaître sa compréhension, maintenant trop souvent rudimentaire, de la façon dont on fonctionne dans les régions reculées du monde. Bien que cela soit déplorable, quiconque étant au courant du sort réservé à ce ministère anciennement grand ne pourra en être surpris. Que le MAECI ait permis que la GRC traitât nos familles d'une façon aussi dédaigneuse n'est rien moins que lamentable.

La majorité de nos collègues dans un ministère des Affaires étrangères timoré et en banqueroute ont œuvré avec ardeur, malgré ce cadre regrettable, à nous ramener chez nous; mon profond respect et mon éternelle gratitude leur sont acquis. Il en va de même pour d'autres ministères et agences du gouvernement, où des légions de gens ont travaillé pour nous sans répit et efficacement, allant jusqu'à prendre des risques personnels et significatifs pour mener leur tâche à bien.

Je veux souligner que mes critiques ne doivent pas être perçues comme s'appliquant au gouvernement de monsieur Harper. J'ai été et je demeure un critique énergique de sa politique étrangère, mais

on me dit que le premier ministre a établi dès le départ les balises de la réaction à notre enlèvement, assurant clairement qu'aucun effort ne serait épargné pour nous ramener chez nous. Sans cela, la conclusion heureuse que nous avons connue n'aurait jamais pu être possible.

- - -

Le dimanche 26 avril, tandis que Louis et moi subissions des examens médicaux en Allemagne, AQMI émit le communiqué suivant : « Par cette déclaration, nous informons l'opinion publique que grâce à Allah seul, quatre prisonniers comptant parmi nos moudjahidines ont été relâchés en échange de la libération des otages pris par notre organisation, nommément : les Canadiens (Robert Fowler et Louis Guay), l'Allemande (Marianne Petzold) et la Suissesse (Gabriella Burco Greiner). Par ailleurs, nous déclarons que l'organisation détient toujours le touriste britannique (Edwen [sic] Dyer) et le touriste suisse (Werner Greiner) jusqu'à l'aboutissement de nos légitimes demandes. »

J'appris quelques jours plus tard qu'Abou Zeid exigeait la libération d'une prison britannique d'Abou Qatada (présumément le chef des opérations d'Al-Qaïda en Europe) en échange de la vie d'Edwin Dyer. Je compris alors – et j'en étais convaincu – que monsieur Dyer serait tué et j'exprimai cette conviction, sans qu'on me l'ait demandée, au MAECI. J'ajoutai que selon moi, après un nombre insupportable de semaines ou, moins probablement, de mois, Werner Greiner serait libéré, si toutefois il survivait aux tourments qu'il subissait et à l'été dans le Sahara.

Même si j'étais convaincu qu'AQMI allait tuer quelqu'un, je fus anéanti par la décapitation de Dyer, le 31 mai 2009, avant tout parce que j'avais si souvent envisagé que nous puissions, Louis ou moi, ou tous les deux, subir un tel sort. Oui, cela aurait bien pu arriver à l'un de nous. Par ailleurs, Greiner dut passer six semaines de plus comme prisonnier d'Abou Zeid avant d'être libéré le 12 juillet 2009.

L'Occidental suivant à être exécuté par AQMI fut Michel Germaneau, un an après l'assassinat de Dyer. Une dépêche de l'Agence France-Presse au Mali fit remarquer que « le Français fut décapité sous le regard du chef du groupe radical d'AQMI dont il

était prisonnier, Abdelhamid Abou Zeid, qui avait exécuté, l'an dernier, l'otage britannique Edwin Dyer. (...) AQMI a annoncé qu'on avait exécuté Germaneau, un travailleur humanitaire âgé de 78 ans, le samedi [24 juillet 2010] pour venger un raid conjoint effectué le jeudi précédent par des troupes mauritaniennes et françaises où six fondamentalistes avaient été tués. Germaneau avait été enlevé au Niger le 19 avril.»

L'otage français Pierre Camatte fut libéré le 23 février 2010, trois jours après que quatre membres d'AQMI eurent été libérés de prisons maliennes et après une intervention vigoureuse du ministre des Affaires étrangères de France, Bernard Kouchner, et du président Nicolas Sarkozy. Camatte avait été enlevé par la *katiba* d'Abou Zeid, fin novembre 2009, à son hôtel à Menaka, dans la région de l'extrême est du Mali. Selon le numéro du 30 mars 2010 de la revue *Jeune Afrique,* il connaissait la date de sa libération parce qu'il gardait dans sa poche un chiffon dans lequel il y avait, ce jour-là, 89 minuscules nœuds.

- - -

Un vif débat a cours – dont une partie seulement est publique – à savoir si les gouvernements devraient même négocier, sans parler d'arriver à des ententes, avec des preneurs d'otages, ou plus spécifiquement, payer des rançons ou échanger des prisonniers pour faire libérer leurs citoyens. Le dilemme est particulièrement sensible quand on parle de personnes qui ont été envoyées dans ces lieux dangereux par ces mêmes gouvernements ou par des organisations internationales qui agissent au nom de leurs États membres. L'attitude des gouvernements, des organismes, des compagnies, des ONG et des familles partout dans le monde couvre toute une gamme d'opinions et de pratiques sur cette épineuse question, et on gaspille beaucoup de salive pour justifier une position ou une autre.

Il tend à y avoir une différence significative entre ce que les gouvernements font et ce qu'ils disent faire, ce qui me paraît tout à fait sensé. Il y a de bons arguments pour soutenir la plupart des positions adoptées et énormément d'expériences malheureuses

pour étayer les arguments soutenant à peu près chacune de ces options. Chaque fois qu'on évoque une « position de principe », il y a des exceptions. Plusieurs pays adoptent ce qu'on considère plus ou moins comme une approche pragmatique, alors que d'autres disent s'en tenir à une doctrine inviolable, mais je sais avec certitude que tous ont vacillé à un moment ou un autre.

Je suis bien conscient de mon incapacité à me montrer objectif face à pareille question. J'ai bien essayé, je ne peux tout simplement pas.

- - -

À Ottawa, le haut-commissaire britannique, Anthony Cary, a protesté officiellement contre la façon dont le Canada avait géré ma libération et celle de Louis (il a ensuite appelé le *Globe and Mail* pour l'en informer, comme l'a confirmé le journaliste Geoffrey York le 10 octobre 2009). Selon York, « des sources affirment que le gouvernement britannique s'est plaint de la volonté du Canada de laisser le Mali négocier avec les kidnappeurs, avançant qu'Ottawa " avait trahi une convention internationale ". " L'effort pour faire libérer M. Dyer avait ainsi été rendu plus difficile " dit l'une de ces sources. " Cela a suscité une grande colère. " »

Je ne peux que tenter d'imaginer ce que les interlocuteurs de M. Cary au MAECI ont pu lui répondre. De mon point de vue, il aurait fallu lui dire de nous foutre la paix : que le Canada n'avait pas besoin et n'appréciait pas que les Britanniques lui fissent une leçon aussi veule, intéressée et condescendante. J'espère en tout cas qu'on exigea une explication de la raison pour laquelle ma libération avait rendu « plus difficile » celle d'Edwin Dyer, mais je suppose que tout le monde comprenait fort bien que ce que M. Cary voulait vraiment dire, c'était que ma décapitation aurait rendu la décapitation de M. Dyer plus facile à expliquer pour le gouvernement britannique.

De plus, puisque le haut-commissaire agissait sur instruction, j'aimerais croire qu'on lui demanda de transmettre au gouvernement de sa Majesté le message du Canada, à savoir qu'il était constitué d'une bande d'énormes – pour ne pas dire perfides – hypocrites.

Peut-être, toutefois, que cela ne s'est pas passé ainsi. Peut-être avons-nous dit que nous nous excusions, car c'est là notre position de repli dans la plupart des situations. Et, tout aussi probable, l'agent contrit des Affaires étrangères qui avait reçu cette démarche de Cary ne s'est sans doute pas donné la peine de faire ses devoirs. Sinon, il aurait constaté que tandis que les Britanniques œuvrent fort à maintenir la façade sévère d'une politique inflexible, « qui ne fait jamais de concessions et ne paie jamais », pourtant, si la chose est assez importante à leurs yeux, ils trouvent bien le moyen de résoudre la question.

Quant à cela, je me demande si le MAECI a appelé le haut-commissaire Cary dès le début de l'année 2010 pour discuter de la libération de Peter Moore, le technicien en communications britannique qui avait passé 31 mois en captivité après avoir été kidnappé à Bagdad. Moore a été libéré le 30 décembre 2009, après avoir été torturé, battu et exposé à de fausses exécutions. Je suis heureux que Peter Moore soit en sécurité chez lui au sein de sa famille en Grande-Bretagne.

Le 2 janvier 2010, John Burns du *New York Times* écrivit : « Le Foreign Office britannique a nié en être arrivé à une entente, disant que la Grande-Bretagne s'en tenait à une politique de non-négociation avec des preneurs d'otages et ne leur faisait pas de " concessions substantielles ". Mais quelques heures à peine après la libération de M. Moore, le leader du groupe accusé de son enlèvement, ainsi que de la mort d'au moins cinq soldats américains, fut transféré d'une prison sous autorité américaine aux autorités irakiennes » puis ensuite libéré.

Le cas de Raymond Davis est plus récent : il s'agit d'un Américain qui a été détenu dans une prison pakistanaise pendant sept semaines, après qu'il eut tué deux hommes dans une rue de Lahore le 29 janvier 2011. Davis fut soudainement libéré après que quelqu'un eut prétendument payé 2,34 millions de dollars aux familles des deux hommes. La secrétaire d'État Hillary Clinton insista pour dire que les États-Unis n'avaient pas payé, mais que quelqu'un avait payé.

Puis il y eut la libération, le 21 septembre 2011, de Josh Fattal et Shane Bauer, qui étaient emprisonnés en Iran pour espionnage depuis leur arrestation en juillet 2009 à la frontière avec l'Irak. Au moment de leur libération, le président Obama déclara : « Nous sommes profondément reconnaissants envers Sa Majesté le Sultan Qaboos bin Said, d'Oman, ainsi qu'envers le président irakien Jalal Talabani, le gouvernement suisse, et tous nos partenaires et alliés partout dans le monde qui ont travaillé avec assiduité pendant les deux dernières années pour obtenir la libération de Shane et Josh. » Le 23 septembre, *USA Today* rapportait que selon l'avocat des deux hommes, Masoud Shafiei, « Oman a versé une caution d'un million de dollars ». Comme je suis heureux qu'ils soient rentrés chez eux et, oui, quelle générosité que celle du sultan.

Mon but n'est pas de remettre en question les politiques adoptées par les gouvernements, quelles qu'elles soient, mais plutôt de souligner le fait qu'un certain degré de flexibilité et d'innovation, sans parler d'humilité, est nécessaire pour parvenir à une conclusion heureuse. Quand des prises de position doctrinaires et arrogantes remplacent une diplomatie efficace, des gens meurent. Je suggère aussi, bien sûr, que dorénavant, les Canadiens n'acceptent pas les leçons hypocrites venues de nos proches amis.

- - -

Malgré l'engagement profond de plusieurs, il m'apparaît que fort peu de leçons ont été tirées de cette histoire pourtant riche en enseignements (surtout pour les plus hauts fonctionnaires à Ottawa) sur la direction et le contrôle d'un cas aussi complexe. À notre retour à Ottawa, la GRC et le MAECI nous ont demandé, à Louis et à moi, de participer à des sessions de « leçons à tirer » et nous avons bien sûr répondu que nous serions heureux de le faire. Pour ce que nous en savons, cependant, aucune de ces organisations n'a mené de telles sessions. Ni Louis, qui a continué à travailler au MAECI pendant deux ans après notre libération, ni moi n'avons été débriefés par le MAECI après notre retour de captivité aux mains d'Al-Qaïda. J'ai par ailleurs été fréquemment débriefé, la plupart du temps de façon très experte, par d'autres agences, nationales ou étrangères

– y compris les Nations Unies et même le New York Police Department – mais non par le ministère des Affaires étrangères du Canada. Comme je suis convaincu que des cas similaires vont inévitablement se produire, j'espère que ce rapport aidera à créer une meilleure gestion tant au pays qu'à l'étranger, ainsi que la sélection et la formation de personnes bien désignées afin de leur octroyer les qualifications requises pour gérer de tels cas avant qu'ils ne surviennent.

À l'automne et à l'hiver 2009, sur une période de quelques mois, AQMI enleva trois Espagnols, deux Italiens et deux Français, lors de kidnappings distincts, et puis tua Michel Germaneau, âgé de 78 ans, après trois mois de captivité. Le 16 septembre 2010, ils capturèrent sept personnes – cinq Français, un Togolais et un Malgache – pour libérer une Française et les deux Africains cinq mois plus tard. Tôt en janvier 2011, ils prirent cette fois deux jeunes Français dans un restaurant du centre-ville de Niamey et se dirigèrent vers le nord. Ils furent d'abord interceptés par des Forces nigériennes et puis par des Forces françaises extrêmement promptes, mais les deux otages furent tragiquement tués dans les combats qui suivirent. En outre, en janvier 2011, ils ont enlevé une Italienne dans le sud de l'Algérie.

Notre libération a donc été, à bien des points de vue, « le geste le plus finement mené jamais vu » comme l'ont clairement prouvé les morts ultérieures d'Edwin Dyer, de Michel Germaneau, d'Antoine de Leocour et de Vincent Delory. Si nous sommes en vie aujourd'hui, et même à peu près sains d'esprit, c'est parce que certaines personnes d'une excellente qualité et remarquablement habiles ont su naviguer autour des écueils nationaux et internationaux, d'une complexité inimaginable, pour arriver au bout d'un scénario dont je doutais qu'il pût réussir tandis que je gisais dans le sable. Je manifeste à ces gens braves, infatigables et créatifs, et à tous ceux qui les ont assistés, toute ma gratitude.

- - -

Depuis des années, le Canada est à l'avant-garde des efforts pour amener une certaine mesure de stabilité dans l'instable région du Sahel. Nous avons été parmi les leaders de la première « coalition des

volontaires » cherchant à restaurer l'ordre en Somalie. Malgré l'horrible affaire de torture-meurtre impliquant nos troupes qui a entaché cette mission, les soldats canadiens ont connu un succès considérable, permettant un répit, mais guère plus, de la violence qui affligeait la région du centre de la Somalie placée sous leur protection. Nos diplomates, nos travailleurs humanitaires et nos soldats ont aussi lutté, avec bien d'autres, à en finir avec une guerre civile meurtrière au Soudan, entre le Nord arabe et le Sud africain, puis pour en observer l'accord de paix qui suivit.

Un certain nombre d'entre nous – particulièrement Allan Rock, qui représentait alors le Canada aux Nations Unies – ont mené, hélas sans succès encore, une tentative de mettre fin aux ravages de Joseph Kony et de son Armée de la résistance du Seigneur, qui ont dévasté le nord de l'Ouganda pendant toute une génération, et plus récemment le Nord du Congo, permettant l'enlèvement, le viol et le meurtre de plus de 30 000 enfants au cours des deux dernières décennies.

Les Canadiens ont contribué à rétablir l'ordre au sein du chaos qui régnait dans la région, grâce au maintien de la paix sur la ligne de cessez-le-feu Éthiopie-Érythrée et en appuyant la proposition de Lloyd Axworthy de créer une mission de bons offices des Nations Unies entre ces cousins en guerre l'un contre l'autre. Nous avons été profondément engagés dans la recherche d'une paix durable au Darfour, dans l'ouest du Soudan, et au-delà de la fragile frontière avec l'est du Tchad. Les Canadiens ont été à l'avant-scène, grâce à leur appui inébranlable aux efforts multilatéraux pour soulager les souffrances de sept millions de résidents du Darfour par l'intermédiaire de l'aide à l'Union africaine, aux troupes de maintien de la paix de l'ONU et à d'efficaces agences internationales comme le Programme mondial pour l'alimentation, l'UNICEF et le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, sans oublier d'exemplaires ONG comme OXFAM, CARE et Médecins sans frontières.

J'ai été engagé dans ces efforts grâce à ma nomination, au printemps 2005, par le premier ministre Paul Martin, à la direction de son Équipe de conseillers spéciaux sur le Soudan (en compagnie du sénateur Roméo Dallaire et de Mobina Jaffer). Cette équipe a fait

parvenir pour près de 200 millions de dollars en équipement, formation et appui à la Mission de paix de l'Union Africaine qui s'est déployée au Darfour.

Les immenses efforts du Canada dans le domaine du développement, entrepris dans tout le Sahel pendant des années, et plus particulièrement au Sénégal, au Mali, au Ghana et en Éthiopie, ont été un élément central de la tentative de stabiliser et d'appuyer la région. Mais tous ces efforts seraient réduits à néant si l'AQMI devait atteindre son but avoué, et réussissait, ainsi que cela s'était produit en Somalie, à étendre à tout le Sahel le chaos et l'anarchie. Il incombe au Canada, c'est un devoir, de garder le cap et de poursuivre tous les efforts possibles en vue d'aider nos amis dans cette fragile partie du monde afin qu'ils résistent à cette horrible éventualité.

Ceci ne constitue pas du tout un fatras de données visant à exagérer la menace, non plus qu'un plaidoyer en faveur d'une augmentation des budgets militaires. C'est plutôt que de tels troubles sont tout simplement un danger réel et actuel, comme les récentes attaques au Nigeria l'ont prouvé de façon indéniable. Tôt en 2011, AQMI a émis un communiqué accordant son appui, des armes et de l'entraînement aux forces de Boko Haram, une violente secte djihadiste qui opère dans tout le nord du Nigeria. La secte a aussi reconnu ses liens avec le groupe terroriste somalien Al-Shabab. En juin 2011, Boko Haram (dont le nom peut être traduit ainsi : « l'enseignement occidental est dangereux ») a attaqué le quartier général de la police à Abuja, la capitale du Nigeria, tuant 7 personnes, et le 26 août un attentat suicide a détruit le quartier général des Nations Unies au Nigeria, tuant 23 personnes et en blessant plus de 80.

Après l'explosion du quartier général des Nations Unies à Bagdad, en 2003, l'attaque contre les installations de l'ONU à Alger, en 2007, a souligné de nouveau à quel point la haine de l'Organisation par les *djihadistes* était profonde et implacable. De plus, l'élargissement de l'extrémisme islamique violent au pays le plus populeux et le plus influent d'Afrique a de sombres implications pour la stabilité de l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest. Cela met aussi fin à l'illusion selon laquelle l'élimination de Ben Laden signifie qu'Al-Qaïda se meurt et que ses affiliés sont affaiblis.

Il est à peu près certain qu'une forte proportion des énormes quantités d'armes volées dans les entrepôts de Kadhafi en Lybie – dont quelques-unes très sophistiquées, comme des missiles infrarouges antiaériens à la fine pointe de la technologie (SA-24) – aura trouvé le chemin des mouvements djihadistes partout en Afrique et probablement au-delà. Cela ne va qu'enhardir AQMI et accroître la menace djihadiste à la stabilité régionale dans son sens le plus large.

- - -

C'est inévitable, mais toujours surprenant : on me demande si en captivité, j'en suis venu à développer des sentiments d'attachement envers l'un ou l'autre de nos kidnappeurs. Habituellement, c'est une question posée, au moins en partie, pour savoir si nous avons été affectés par ce qu'on appelle le « syndrome de Stockholm », phénomène bien documenté où des captifs finissent par comprendre intimement ce que ressentent leurs ravisseurs. J'ai bien peur, cependant, de donner une réponse simple et sans nuance. L'écart entre eux (ce qu'ils sont et qui ils sont) et moi – entre leurs croyances, leurs méthodes, leurs buts, d'une part, et les miens d'autre part – était tout simplement trop grand pour permettre la moindre cordialité ou empathie. Après sept années de détention aux mains des djihadistes libanais, Terry Anderson a visé juste quand il a répliqué au même genre de question en affirmant que l'esprit de ses ravisseurs lui était étranger.

Nous avons passé de loin la majeure partie de notre captivité avec Omar Un. Il avait une histoire personnelle intéressante et c'était un conteur divertissant, mais comment cela pouvait-il l'emporter sur le fait qu'il avait continuellement menacé nos vies et causé, à nous et à nos familles, des souffrances et des angoisses aussi extrêmes ? Comment aurions-nous pu établir des liens amicaux avec un fanatique enragé qui bavait presque de rage lors d'une discussion sur les Nations Unies, quand il parlait plein d'espoir d'endosser « la veste du martyr », le *chahîd*, pour assister à une réunion de délégués internationaux discutant des droits des femmes et de l'égalité entre les sexes ? Quelqu'un d'assez déséquilibré pour accorder foi à une version particulièrement infâme de la « diffamation du sang », meurtre

rituel qui est une calomnie antisémite remontant au 1er siècle de notre ère ?

La version qu'en relatait Omar prenait racine dans un malheureux fiasco survenu dans notre monde contemporain, qui força en 2007 le gouvernement du Tchad à poursuivre en justice six membres d'une ONG française, l'Arche de Zoé, qui avait kidnappé plus 100 enfants. En flagrante violation d'à peu près tous les principes, l'ONG avait enlevé ces enfants d'une zone en guerre de l'est du Tchad et du Darfour, soi-disant des orphelins, mais ce n'était pas forcément le cas, pour tenter de les envoyer dans de « bons foyers » en France. Hélas, il s'agit plus ou moins de la vérité. D'après Omar, cependant, leur véritable intention était d'importer des enfants musulmans du Tchad et du Darfour pour les sacrifier dans de secrètes cérémonies juives du sang.

Il nous dit – et il n'y a aucun doute dans mon esprit que cet ancien lycéen, qui avait beaucoup voyagé et qui était multilingue, croyait fermement ce qu'il avançait – que ces enfants avaient été placés dans des barils transparents posés sur une scène devant des auditoires de juifs enthousiastes partout en Europe. Ensuite, on introduisait des piques dans les barils jusqu'à ce que les enfants en soient atteints et comme les pauvres victimes se tordaient pour échapper aux blessures, on ajoutait encore des piques. À mesure que les barils s'emplissaient lentement de sang, ce sang était siphonné grâce à un astucieux système de tuyauterie vers une boulangerie installée sous la scène, où on l'ajoutait à la pâte de pain azyme que les membres de l'auditoire consommaient pendant d'obscurs rites religieux. Comment aurais-je pu établir le moindre lien avec une personne qui pensait comme ça ?

- - -

On me demande parfois comment cette expérience a changé ma vision de l'existence. La réponse est qu'en surface, cette vision n'a presque pas changé. En profondeur, peut-être un peu plus, quoique ce ne soit pas tellement évident dans mon comportement quotidien. Pendant les satanés mois décrits dans ce livre, je n'ai pas vraiment cru que j'aurais jamais la chance de répondre à cette question, mais je me suis convaincu que si cela devait arriver, tout pour moi serait

différent. Mais ça n'a pas été le cas ; ce ne l'est toujours pas. Je suis chanceux d'être parmi ceux qui ont subi cette douloureuse expérience sans devenir affligé d'un stress post-traumatique – du moins jusqu'ici –, mais je regrette d'avoir vu disparaître la plupart de mes bonnes intentions au cours des mois qui ont suivi ma libération. J'ai honte de marmonner contre la façon de conduire du type qui me précède sur la route, ou du temps qu'il faut pour être servi au bureau de poste, mais ce sont plus des réflexes que des réactions réfléchies.

Néanmoins, comme c'est peut-être devenu plus qu'évident, j'ai à présent peu de patience pour la correction politique et les ronds de jambe oratoires. Je suis écœuré de constater à quel point nos vies contemporaines souffrent d'un déficit d'attention, répondent à des priorités sans valeur et subissent les conséquences des rodomontades de politiciens sans vision, de médias superficiels et de notre immense ignorance de l'histoire et du monde qui nous entoure. Eh oui, je suis devenu un vieil homme bougon.

Je trouve maintenant plus difficile de partager les petites manies de mes amis et des membres de ma famille. En revanche, personne n'est plus important qu'eux. Mon ami Allan Gotlieb parle du TQR (le temps de qualité qui nous reste) et il me semble plus important que jamais auparavant de prendre soin du mien. Maintenant, il s'agit surtout de consacrer du temps de choix à ma famille et à de proches amis. Je doute que j'aurais aussi bien compris cela sans l'expérience impitoyable que j'ai vécue. Je sais avec une étonnante confiance que chaque jour est un présent, qu'il doit être traité comme tel, et célébré sans crainte, triomphalement.

APPENDICE 1

UNE HISTOIRE SOMMAIRE D'AL-QAÏDA AU MAGHREB ISLAMIQUE

L'histoire d'AQMI récapitulée dans les pages suivantes est en grande partie tirée de divers sites Internet.

- - -

À la fin des années 1980, les Algériens ont décidé de donner sa chance à la démocratie pluripartite, et un certain nombre de partis religieux se sont préparés à participer aux élections de la fin de 1991. Le vice-président Ali Belhadj, du Front islamique du salut (FIS), le plus important des partis islamistes, était un jeune prédicateur, né en Tunisie de parents algériens. Belhadj avait déjà séjourné en prison pour avoir proféré des menaces à la sécurité de l'État lors de ses prêches. Il présenta efficacement ses vues sur la démocratie au cours de la longue période qui précéda ces élections qui, non sans surprise, avaient été fortement recommandées par de nombreux gouvernements occidentaux, dont le Canada, aux gouvernements algériens traditionnellement appuyés par les militaires et dominés par le Front de libération nationale (FLN). En février 1989, Belhadj, dans des mots qu'auraient bien pu prononcer les fanatiques qui m'ont enlevé, déclara : « La démocratie n'existe pas, car la seule source du pouvoir est Allah par l'intermédiaire du Coran, et non le peuple. Si le peuple vote contre la loi de Dieu, ce n'est rien d'autre qu'un blasphème.

Dans ce cas, il faut tuer les non-croyants pour la simple raison qu'ils veulent remplacer l'autorité de Dieu par la leur. »

Le 26 décembre 1991, le FIS gagna facilement le premier tour des élections parlementaires, recueillant 48 pour cent du vote populaire et obtenant 188 des 232 sièges en jeu. Quand un gouvernement du FIS apparut inévitable, l'armée intervint rapidement. On comprenait bien que les leaders du FIS ne pensaient pas à la démocratie plus que le FLN, même s'ils pouvaient la faire fonctionner en leur faveur, et plusieurs observateurs croyaient qu'un gouvernement du FIS pourrait, comme l'énonça à l'époque le Secrétaire d'État adjoint américain Edward Djerejian, insister sur le principe d'« un homme, un vote, une fois ». Quelques observateurs du Printemps arabe de 2011 entretiennent des craintes similaires.

Le 11 janvier 1992, l'armée annula les élections, obligeant le président Chadli Bendjedid à la démission, et ramena d'exil le héros de la lutte pour l'indépendance, Mohamed Boudiaf, afin d'occuper le poste de président fantoche. En réponse, les supporteurs du FIS prirent les armes et commencèrent une lutte qui s'est poursuivie jusqu'à ce jour entre les pragmatistes modérés et les fondamentalistes islamiques militants (salafistes), tuant entre 150 000 et 200 000 Algériens au cours des 20 dernières années.

Le Groupe islamique armé (GIA) a été fondé en 1992 à partir d'un ensemble de groupes salafistes (des mouvements luttant pour revenir aux fondements de l'islam, basés sur les textes et les écrits originaux). Plusieurs des dirigeants du FIS étaient des « Afghans-arabes », c'est-à-dire des moudjahidines rentrant d'une lutte victorieuse contre l'occupant soviétique en Afghanistan. Inexorablement, le FIS politique devint un GIA plus militant, aux objectifs mieux définis. Au départ, les guérillas du GIA prirent l'armée et la police pour cibles, puisqu'ils étaient favorables au gouvernement, mais ils se lancèrent ensuite dans une série de massacres, tuant des dizaines de milliers de civils algériens musulmans et menant une purge massive des journalistes et des « intellectuels », dont de nombreux maîtres d'école qu'on accusait d'empoisonner les esprits des jeunes en les éloignant de la vraie pratique de la foi. Le GIA, cependant, était déchiré par les dissensions et vengeances internes et sa popularité

diminua à mesure que sa violence extrême devenait sa caractéristique. En fait, le GIA prépara la scène pour de nombreuses horreurs ultérieures d'Al-Qaïda au Maghreb islamique.

En décembre 1994, sept ans avant les attentats du 11 septembre, le GIA détourna un vol d'Air France dans une tentative qui a échoué de le faire s'écraser dans les rues de Paris. Les pirates de l'air ordonnèrent aux pilotes de voler d'Alger vers Marseille, où l'avion devait faire le plein de carburant. À Marseille, un commando de l'armée française attaqua l'avion sans prévenir, libérant les 171 passagers et tuant les quatre terroristes.

En 1998, le Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) s'est formé après s'être séparé du GIA dont il condamnait les tactiques brutales qui nuisaient à la cause islamique. Le GSPC a gagné l'appui de la population algérienne en promettant de continuer à lutter contre le gouvernement tout en évitant le massacre aveugle de civils.

En 2000, le GSPC a mené une attaque meurtrière contre une base militaire algérienne, tuant plus de 40 parachutistes ; dans les deux années qui ont suivi, les autorités européennes ont empêché des attaques à Francfort et contre l'ambassade américaine à Rome. En septembre 2001, les autorités néerlandaises ont déjoué une attaque à la bombe par le GSPC contre l'ambassade américaine à Paris. Après les attaques terroristes contre les États-Unis le 11 septembre 2001, le GSPC a émis un communiqué appuyant le djihad d'Oussama ben Laden contre l'Amérique.

Attirant une grande attention médiatique, surtout en Europe, le GSPC a amorcé en mai 2003 une mode dont j'allais éventuellement faire les frais quand ses membres kidnappèrent 32 touristes européens, la plupart étant des Allemands, des Autrichiens ou des Suisses, et tuèrent l'un d'entre eux. On croit que Mokhtar Belmokhtar, l'« émir » du groupe qui nous a enlevés, Louis et moi, faisait partie de cette opération. Les troupes algériennes ont ultérieurement libéré 17 otages et les autres furent libérés quelques mois plus tard quand, dit-on, une rançon de 5 millions d'euros fut versée.

Les deux ou trois années suivantes furent ponctuées de nombreuses opérations meurtrières contre les forces et les installations de sécurité algériennes. En 2000, le GSPC avait consolidé ses opérations et pris en charge les opérations du GIA en Europe ainsi que son réseau de financement.

En septembre 2006, le GSPC a joint ses forces à Al-Qaïda, dont le numéro deux – maintenant le chef – Ayman Al Zawahiri, a qualifié d'« union sacrée » la consolidation des deux groupes, déclarant que la France était leur ennemi et indiquant que la nouvelle formation allait lutter contre les intérêts français et américains. En janvier 2007, le GSPC a annoncé qu'il avait changé de nom pour devenir Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) pour témoigner de son alliance avec Al-Qaïda dont il recevait un appui matériel et financier.

Deux immeubles furent attaqués en avril 2007, dont le quartier général de l'ONU à Alger où 37 personnes ont été tuées et 200 blessées. En septembre 2007, un kamikaze d'AQMI a tenté d'assassiner le président algérien Abdelaziz Bouteflika ; même si le président a été épargné, 107 Algériens furent blessés et 22 tués. À la fin de décembre 2007, 4 touristes français ont été assassinés tandis qu'ils pique-niquaient le long d'une route près d'Aleg, une petite ville à 250 kilomètres à l'est de la capitale de la Mauritanie, Nouakchott. (Cet incident inspira le roman de Jean-Christophe Rufin, intitulé *Katiba,* dont le protagoniste s'appelle Kader bel Kader plutôt que, disons, Mokhtar Belmokhtar).

Le nombre des morts a continué d'augmenter en 2008. Deux attaques de suite, les 19 et 20 août, firent des douzaines de morts. La première était une attaque-suicide à la voiture piégée près d'une académie de police à Issers, à l'est d'Alger, qui a fait 48 victimes. Le lendemain, deux autres voitures piégées ont explosé à Bouira, au sud-est d'Alger. Cette seconde explosion a tué 12 employés algériens de la firme de génie canadienne SNC-Lavalin, même si mes ravisseurs insistaient pour dire que les victimes étaient toutes canadiennes.

Un an plus tard, en octobre 2009, sept gardes d'une entreprise de sécurité engagée par SNC-Lavalin ont été tués lors d'une embuscade dans la région de Kabylie, à l'est d'Alger, et un employé algérien de

SNC-Lavalin a été kidnappé en janvier 2010. Selon le site américain de surveillance de la sécurité, AQMI s'est rendu responsable de 32 attaques contre les forces de sécurité algériennes entre le 7 juillet et le 29 août 2011, faisant plus de 200 victimes (tuées ou blessées).

- - -

AQMI cherche à affaiblir et ultimement à renverser le gouvernement algérien, qu'il veut remplacer en établissant la loi islamique, basée sur une interprétation « pure » du Coran.

En mai 2011, AQMI aurait kidnappé deux ingénieurs, un Britannique et un Italien, à Birnin Kebbi, une ville au nord-ouest du Nigeria, juste de l'autre côté de la frontière avec le Niger et à 200 kilomètres à peine de Niamey. Des dépêches parlent de connivence entre AQMI et Boko Haram, une secte terroriste violente d'extrémistes islamistes qui opèrent dans le nord du Nigeria. Alors qu'AQMI ne semble pas avoir revendiqué cet enlèvement, d'autres signes révélant qu'AQMI étend son influence vers le Nigeria – comme l'affirment des représentants du gouvernement nigérian – auraient de fort graves implications. Pendant les dix dernières années, une extrême violence entre les communautés chrétienne et islamique au Nigeria est devenue endémique et a fait plusieurs milliers de victimes – tout à fait le genre de situation qu'AQMI souhaiterait ardemment exploiter. L'attaque de Boko Haram contre le quartier général de la police d'Abuja, la capitale du pays, en juin 2011, et sa destruction du quartier général de l'ONU au Nigeria deux mois plus tard – une attaque qui a causé d'épouvantables dommages en morts et en blessés – annoncent l'inquiétant impact d'un élargissement de l'influence d'AQMI.

- - -

Au départ, l'objectif d'AQMI semblait se limiter au renversement du gouvernement civil-militaire d'Algérie et de rétablir le Caliphat islamique, une théocratie basée sur la charia, la loi islamique qui s'est appliquée pendant 12 siècles dans l'essentiel du monde musulman. Les experts en contre-terrorisme croient cependant que l'intégration du groupe dans la structure internationale d'Al-Qaïda pourrait marquer

son orientation vers la prise en charge de la bannière islamique du djihad mondial et sa participation a des attaques en Afrique du Nord et de l'Ouest et en Europe de l'Ouest.

Selon Blake Mobley et Eric Rosenbach du Center for Policing Terrorism du Manhattan Institute, les méthodes organisationnelles d'AQMI « ne sont pas bien connues, mais elles semblent se structurer en Algérie selon sept blocs territoriaux homogènes définis (chacun avec un émir à sa tête), une section " média " qui couvre l'ensemble, une unité de " production " et un conseil des notables qui pourrait fonctionner comme un conseil exécutif. Les opérations du GSPC en Europe semblent être mises en place à partir de cellules de taille réduite réparties entre les grandes villes européennes, tout comme la structure d'Al-Qaïda[5]. »

Alors que Mobley et Rosenbach affirment qu'il ne s'agit là que de spéculations, tout ce que j'ai vu confirme bien ces structures. Je pense en fait que les hommes que Louis et moi prenions pour des membres d'un conseil de direction (voir chapitre 3) pourraient fort bien avoir été des membres d'un organe de supervision du type « conseil des notables ».

- - -

AQMI pose des bombes, assassine, kidnappe et mène des opérations paramilitaires. Depuis les années 1990, l'organisation a surtout concentré ses attaques contre le personnel et les installations de sécurité algériens et contre les travailleurs étrangers pour chercher à atteindre son but principal : renverser le gouvernement algérien et débarrasser au moins les « terres musulmanes » de la présence des infidèles. Après son alliance officielle avec Al-Qaïda, AQMI a élargi ses buts et déclaré que son intention était d'attaquer des cibles occidentales en général. AQMI utilise pour l'essentiel les tactiques du terrorisme conventionnel, comme les embuscades de type guérilla et les attaques au mortier, au lance-roquettes et aux engins explosifs improvisés (IED). Le groupe ajouta les attentats suicides à son répertoire en avril 2007.

5. NDT : Traduction libre pour les besoins du présent ouvrage.

AQMI opère principalement dans les zones côtières de l'Algérie et en partie dans les zones désertiques du sud de l'Algérie et du nord du Mali, de la Mauritanie et du Niger. Ses principales sources de revenus sont l'extorsion, les enlèvements, les dons et le trafic de narcotiques, de personnes et d'armes.

Le gouvernement algérien a accusé l'Iran et le Soudan de financer AQMI, mais quel que soit le fondement de ces accusations, le groupe semble recevoir des fonds d'importantes diasporas dans les pays occidentaux et de la région du golfe Persique et, plus récemment, du trafic de drogues par l'intermédiaire d'une association qui serait soi-disant en train de s'épanouir avec les FARC de Colombie. La centrale d'Al-Qaïda offre aussi du matériel, des médias et de l'appui financier à AQMI. De plus, AQMI compte de nombreux membres à l'étranger, la majorité en Europe de l'Ouest, qui offrent un soutien financier et logistique direct, en bonne partie financé par des activités illégales. Ce serait naïf de croire qu'AQMI n'est pas également bien implanté en Amérique du Nord, au sein des communautés de la diaspora nord-africaine.

Le gouvernement algérien prétend que ses efforts de contre-terrorisme ont réduit le nombre de membres du groupe à moins de 1 000, un nombre, par ailleurs, que nos ravisseurs utilisaient aussi pour décrire l'étendue de leur force actuelle. À ma connaissance, c'est à peu près la seule chose sur laquelle le gouvernement algérien et AQMI s'accordent.

APPENDICE 2

GÉRER LA MENACE D'AL-QAÏDA AU MAGHREB ISLAMIQUE

Depuis notre enlèvement et notre libération, et dans un contexte où les idées fausses et la volonté de faire éclater les mythes pullulent, tout un lot de commentaires vraiment mal fondés a circulé quant à savoir si les pays du Sahel en font suffisamment pour contrer, puis défaire la menace d'AQMI.

Olivier Guitta, un consultant en sécurité et en géopolitique basé en Europe, a écrit, dans un article du *GlobalPost*, le 20 février 2010 : « Le Mali court un grand risque de perdre son image de neutralité. Des années de travail ardu et de bonne gouvernance pourraient s'envoler en fumée à moins que le régime actuel n'applique une véritable et cohérente politique antiterroriste. » Mais comment donc M. Guitta pense-t-il que le Mali, classé au 178e rang sur 182 par le Programme de développement des Nations Unies dans son « Rapport sur le développement humain » de 2009, pourrait-il accomplir ce miracle ?

Le Mali est à peu près 100 fois plus grand que les Six Comtés qui forment l'Irlande du Nord. Quand « Les Troubles » étaient à leur plus haut niveau au début des années 1970, près de 45 000 soldats et policiers, ce qui représente une force 5 ou 6 fois plus importante que les forces armées maliennes, étaient engagés dans la lutte contre l'Armée républicaine irlandaise (IRA). L'armée britannique était et

demeure l'une des forces armées les plus efficaces du monde, mais personne n'oserait dire la même chose de l'armée malienne. Les Britanniques étaient bien équipés dans leur lutte contre l'IRA, utilisant du matériel de surveillance à la fine pointe de la technologie sur le terrain et dans les airs, et ils avaient une vaste expérience en opérations de contre-insurrection et d'antiterrorisme. Or, on ne peut imaginer de matériel plus rudimentaire que celui dont dispose l'armée malienne.

Au plus fort de ses opérations, l'IRA pouvait probablement exploiter jusqu'à 800 combattants, en plus d'un grand nombre de personnes pour les appuyer ; leur état stable comptait sur un nombre évalué à 300 ou 400 combattants en service actif et, en plus, peut-être trois fois ce nombre apportant diverses formes d'aide. Comme nous l'avons dit plus haut, AQMI pourrait avoir maintenant jusqu'à 1 000 hommes en armes, dont environ 200 à 300, probablement pas plus, opèrent aux environs du nord malien. Les forces britanniques n'ont jamais défait l'IRA sur le terrain, terrain beaucoup moins hostile que le désert du Sahara. Comment pourrait-on s'attendre raisonnablement à ce que les Maliens fassent mieux contre AQMI ? Beaucoup trop souvent, pourtant, ce sont ces suggestions qu'on voit et qu'on entend.

L'Armée nationale populaire (ANP) d'Algérie compte aujourd'hui 140 000 membres dans ses Forces régulières, qui incluent une force aérienne relativement sophistiquée, 100 000 réservistes, une Gendarmerie nationale de 60 000 membres et la Sûreté nationale qui en compte 30 000. En près de 20 ans, l'Algérie n'a pas réussi à éliminer la menace salafiste (FIS, GIA, GSPC et AQMI) malgré son recours à des tactiques qui rappellent l'interprétation d'une affirmation de Wordsworth que Dean Acheson faisait, au sujet du Canada, à savoir qu'elles auraient forcé « la fille austère de la voix de Dieu » à frémir d'indignation – si nous y avions prêté la moindre attention.

En octobre 2010, lors du neuvième anniversaire de « l'invasion américaine », 120 000 membres des forces armées de 47 pays de la coalition étaient présents en Afghanistan tandis que les talibans affirmaient contrôler 75 pour cent du territoire national. Selon le rapport trimestriel du Représentant spécial de l'ONU au Conseil de sécurité à la fin de septembre 2010, la violence avait augmenté de

69 pour cent pendant les trois mois se terminant le 14 septembre, par rapport à la même période de l'année précédente, la détérioration de la sécurité se manifestant plus particulièrement dans l'augmentation des explosions de bombes artisanales le long des routes, qui avaient grimpé de 82 pour cent par rapport à la même période en 2009.

Si les Britanniques ne pouvaient pas défaire l'IRA dans la minuscule Irlande du Nord après des décennies de lutte, si l'effort d'une coalition de 47 nations menée par l'OTAN – c'est-à-dire par les Américains – ne peut venir à bout des talibans en dix ans, et si 110 000 Soviétiques ont remporté le même genre de succès pendant la décennie précédente, nos attentes quant à ce que les pays pauvres d'Afrique de l'Ouest pourraient accomplir doivent être bien modestes.

J'affirme cependant aussi que la lutte contre AQMI dans le Sahara est non seulement plus importante pour les intérêts occidentaux, mais qu'elle pourrait être plus facilement menée et résulter en moins de « dommages collatéraux » pour la population locale que toute autre opération de contre-insurrection qui me vienne à l'esprit. La première raison en est qu'il n'y a, pour ainsi dire, aucun établissement permanent dans cette vaste région ; deuxièmement, parce qu'il y a très peu de civils innocents qui transitent par ces lieux, et il serait toujours possible, au moins pour un certain temps, de les dissuader de traverser une zone de guerre. Bien sûr, la susceptibilité extravagante et bien connue des Algériens pose problème, mais une diplomatie bien ciblée viendrait certainement à bout de gérer cela.

Les nations appauvries du Sahel – assiégées par un climat en radical changement à mesure que le Sahara progresse inexorablement vers le sud, affectées par des disettes alimentaires chroniques, connaissant une augmentation exponentielle de leur population et subissant une insurrection islamique fondamentaliste en forte expansion qui cherche à se créer des refuges autarciques – ces nations ont désespérément besoin d'aide. Il ne leur est pas possible d'arriver à se défaire de cette menace par elles-mêmes. Si nous ne leur venons pas en aide, si nous laissons AQMI s'étendre et prospérer, cela aura des échos partout en Europe de l'Ouest et bien au-delà.

Selon un rapport publié le 20 novembre 2010 dans le quotidien algérien *Ennahar*, le président Touré du Mali, commentant la détérioration du sort de sept employés d'Areva, la géante compagnie nucléaire française, qui avaient été enlevés de chez eux en pleine nuit à Airlit, dans le nord du Niger, deux mois plus tôt, dit qu'il considérait qu'AQMI représentait « un danger croissant », ajoutant qu'il croyait « qu'un ennemi invisible et extrêmement mobile qui traverse les frontières et jouit de complicités est probablement plus dangereux que les gens ne le croient ». « Mais, ajouta-t-il, la menace n'est pas seulement militaire, elle est aussi idéologique. Et de cela, personne ne connaît les limites. »

Est-ce que quiconque pourrait prétendre que ce que nous faisons en Afghanistan et que d'autres font au Yémen est plus pertinent, plus important ou plus urgent en vue de la préservation de nos valeurs occidentales, de l'existence et du mode de vie de nos citoyens (sans parler des conséquences sur les amitiés et les alliances que nous avons nourries en Afrique de l'Ouest et du Nord pendant les 50 dernières années) que de laisser AQMI – la plus grande des branches d'Al-Qaïda – s'enraciner profondément dans un corridor de 7 000 kilomètres de large et de 1 000 kilomètres de profond au cœur de la plus grande partie de l'Afrique entre l'Atlantique et l'océan Indien ?

Les États-Unis et d'autres pays accordent depuis un certain temps une aide discrète en formation et en équipement aux forces armées maliennes sous l'initiative « Pan-Sahel ». Récemment, l'Algérie a mené des efforts pour améliorer la coordination entre ce pays, le Mali, la Mauritanie et le Niger en vue de lutter contre AQMI en établissant un centre de commandement unifié à Tamanrasset, dans le sud de l'Algérie, une initiative dont on parlait depuis longtemps. De plus, les quatre pays ont convenu d'établir un Centre du renseignement sur le Sahel à Alger, formé d'officiers supérieurs des divers pays membres. Le commandant actuel en est le major général Attafi, le chef du contre-espionnage et coordonnateur du contre-terrorisme algérien.

À la suite de l'enlèvement des sept employés d'Areva en septembre 2010, les chefs d'état-major de ces pays se sont réunis à

Tamanrasset pour discuter des opérations contre-terroristes. Selon le site Internet Magharebia, après la réunion, le vénérable général algérien Ahmed Gaïd Salah a déclaré : « Nous devons assumer nos responsabilités, respecter nos engagements et mettre en place le travail concret sur le terrain. » Puis, il a souligné que l'Algérie avait organisé cette réunion pour « explorer des domaines de coopération » et pour les « amener à un meilleur niveau, ainsi que pour clarifier toutes les circonstances toujours présentes, comme de favoriser une action efficace, et atteindre ainsi les objectifs mentionnés dans la stratégie de combat du terrorisme et du crime organisé. » Je doute que cela fasse grandement frémir de peur Al-Qaïda au Maghreb islamique.

APPENDICE 3

DÉVELOPPEMENTS RÉCENTS

Ottawa, juin 2013

Le livre que vous venez de lire a été écrit entre le moment de ma libération, fin avril 2009, et la présentation, à l'automne 2011, du manuscrit définitif à la maison d'édition Harper-Collins. Bien des choses se sont passées depuis, qui touchent pertinemment cette histoire. Le but de cet appendice additionnel est de mettre le lecteur à jour en ce qui concerne les événements qui ont eu lieu dans le Maghreb et au Sahel relatifs aux méfaits d'AQMI et de ses clones dans cette région si fragile. J'entends aussi offrir quelques pistes de réflexion sur ce que l'avenir réserve à cette zone si vulnérable de l'Afrique, face aux ambitions des djihadistes salafistes.

Dans les années 1970, le dictateur libyen, le colonel Kadhafi, qui insistait pour qu'on l'appelle le « Guide » de son peuple et qui a toujours entretenu de grandioses ambitions, a cherché à créer une « Légion islamique ». Celle-ci était destinée à lui donner la possibilité de mettre en place un État islamique couvrant toute l'Afrique du Nord et susceptible d'exercer une influence croissante sur des régions de plus en plus étendues du continent. Si cette ambition hégémonique n'a pas réussi, il est à noter que l'essentiel de la Légion ainsi constituée par Kadhafi était formé de féroces guerriers touareg recrutés au cœur du Sahara.

On a beaucoup écrit sur les Touareg, une tribu millénaire de Berbères nomades qui se déplacent sur le territoire de cinq nations de l'Afrique de l'Ouest. De nombreux Touareg ne reconnaissent ni n'acceptent la souveraineté d'aucun de ces États. Ils ont violemment résisté à l'autorité coloniale française et, à ce jour, ils trouvent souvent difficile, si ce n'est impossible, d'accepter que leur vie, leurs habitudes et même leurs déplacements soient soumis aux lois et aux humeurs de gouvernements de l'Afrique noire installés dans des capitales situées loin au sud de leur territoire. « Touareg », en arabe, veut dire « abandonné de Dieu ». Ils sont nomades, ils parlent le tamasheq, qui est devenu la *lingua franca* d'une grande partie du Sahara, et s'inscrivent dans un système de clans et de castes très structuré. Depuis la nuit des temps, ils se battent entre eux jusqu'à ce que surgisse un ennemi commun.

Les Touareg possèdent une culture dynamique et des traditions musicales et artistiques tenues en haute estime. Leurs combats féroces et de romantiques légendes à leur sujet ont été fréquemment décrits dans des œuvres occidentales, depuis les albums de Tintin jusqu'au cinéma de Hollywood. C'est surtout en Europe que la sympathie est grande envers la cause de ces « hommes bleus », ces guerriers du désert sans pitié mais au port noble.

Depuis la fin de l'empire colonial français au début des années 1960, il y a eu un certain nombre de rébellions touareg contre les États postcoloniaux qui lui ont succédé, visant à atteindre une autonomie plus grande ou même totale. Les tribus touareg n'ont jamais été intégrées d'une manière efficace dans les structures sociales ni dans le cours de la vie nationale en Algérie, en Libye, au Niger, au Mali ou au Burkina Faso. Il y a bien sûr des exceptions. Le chef actuel du gouvernement du Niger, le premier ministre Brigi Rafini, un ami à moi, est un Touareg. Ma mission en 2008, en tant qu'envoyé spécial du Secrétaire général des Nations Unies, visait à encourager les négociations entre les rebelles touareg et le gouvernement du Niger afin de mettre fin à la Seconde rébellion touareg.

Le « printemps arabe » a atteint la Libye début 2011 et s'est vite transformé en soulèvement contre le pouvoir répressif de Kadhafi, puis en véritable guerre civile. Pour défendre son régime, Kadhafi

s'est tourné une fois de plus vers les Touareg. Selon un rapport de la BBC, un guerrier touareg recevait 10 000 $ comme prime d'inscription pour devenir l'un des « Mercenaires africains », puis était payé jusqu'à 1000 $ par jour pour défendre le dictateur contre les forces rebelles diverses qui gagnaient du terrain. Finalement, après la mort du « Guide » en octobre 2011, les Touareg ont regagné leur repaire dans le désert au Mali et au Niger, les mains couvertes de sang et les poches pleines d'argent. En outre, ils ont aussi quitté la Libye en emportant avec eux une partie substantielle du gigantesque arsenal accumulé par le régime de Kadhafi au cours des années. On y recensait non seulement des quantités énormes d'armes conventionnelles, mais aussi des armes à la fine pointe de la technologie et d'une sophistication dévastatrice.

Pendant des millénaires, les Touareg ont entretenu le rêve d'une patrie indépendante – en fait, un « Touaregistan ». Pendant la guerre civile libyenne, de nombreux Touareg ont cru que les bonnes conditions étaient finalement réunies et que leur heure était venue.

Ils étaient plus forts qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps. Leurs jeunes guerriers s'étaient endurcis lors d'affrontements sanguinaires en défense de leur patron éphémère, Kadhafi, et ils s'étaient affranchis de la discipline rigoureuse et conservatrice des anciens de leur clan. Ils avaient été exposés à une partie du monde extérieur ; ils avaient joui des belles choses que l'argent permet d'acheter et ce qu'il y avait moyen d'accomplir en combinant armement moderne et détermination acharnée.

Les leaders touareg se réunirent à la fin de 2011 sous la bannière du « Mouvement national pour la libération de l'Azawad » (MNLA), Azawad étant le nom historique du pays touareg indépendant qu'ils souhaitaient créer dans la région nord du Mali (et sans doute au-delà).

Sur le site Internet officiel du MNLA figurait cette déclaration éhontée :

« MNLA (Mouvement national pour la libération de l'Azawad) tient à préciser qu'au sein de son État-major figurent en même temps d'anciens rebelles des révoltes des années 1990 (Mouvements des fronts unifiés de l'Azawad - MFUA), de 2006 (Mouvement touareg

Nord-Mali – MTNM – qui avait été dirigé par Ibrahim Ag Bahanga), des combattants revenus de la Libye mais qui ont largement participé à la libération de ce pays [sic], des volontaires issus des différentes ethnies (Touareg, Songhaï, Peuhl et Maure) du Nord-Mali (Azawad) et des officiers et soldats déserteurs de l'armée malienne. »

Selon un processus et une logique qui ne sont pas clairs à mes yeux, les leaders du MNLA, encouragés par le chef rebelle touareg de longue date et récemment déclaré leader islamiste d'Ansar Dine (« Défenseurs de la foi ») Iyad Ag Ghaly et, je suppose, à partir du principe que « les ennemis de mes ennemis sont mes amis », les défenseurs de l'indépendance touareg et Ansar Dine ont fait un pacte avec le diable, en l'occurrence les djihadistes d'AQMI. Ils ont accepté de créer un front commun pour expulser l'armée malienne du nord du Mali, cette région qui dessine l'aile la plus grande de ce pays en forme de papillon.

Les deux groupes n'auraient pu avoir des objectifs plus opposés. Le MNLA aspirait à avoir son propre pays avec ses propres leaders et son propre gouvernement, où sa culture tribale et ethnique pourrait s'épanouir. Il voulait, en d'autres mots, « être maître dans sa propre maison ». Quant à eux, les guerriers d'Al-Qaïda et les divers clones d'AQMI (plus particulièrement Ansar Dine et MUJAO – le Mouvement pour l'Unité et le Jihad en Afrique de l'Ouest) rejetaient d'emblée tout concept d'un État-nation avec ses frontières et son gouvernement dirigé par des hommes. Les djihadistes voyaient ce mouvement pour se saisir du nord du Mali comme rien moins que le premier pas vers le Caliphat islamique qu'ils recherchaient avec ardeur : une entité qui, croyaient-ils, devait inexorablement grandir jusqu'à inclure tout au moins le Nord et l'Ouest de l'Afrique, et où la seule loi – la seule forme d'organisation sociale et de gouvernance – serait une application rigoureuse et stricte de la loi de Dieu, la Charia. Comme Omar Un l'a déclaré au magazine *Time* : « La seule chose que nous reconnaissons est le tribunal de Dieu, la Charia. La Charia est une obligation divine, les gens ne peuvent choisir s'ils l'aiment ou pas. »

À peine deux mois après que ce livre a été disponible au Canada anglais, le 16 janvier 2012, les djihadistes, en compagnie des nationalistes touareg du MNLA, surgirent du Sahara et attaquèrent des

garnisons de l'armée malienne partout dans le nord du pays ; d'abord à Ménaka, près de la frontière du Niger, non loin de là où nous étions passés en route vers notre descente en enfer, puis à Tessalit (au nord, près du camp Canada).

Selon un rapport de Genocide Watch, quand le MNLA et AQMI prirent contrôle de la petite garnison d'Aguelnok, dans le nord, le 24 janvier, après que les défenseurs eurent épuisé leurs munitions, ils attachèrent les mains de leurs prisonniers de l'armée malienne derrière leur dos, les mirent en ligne et en exécutèrent méthodiquement 82, soit par une balle dans la tête ou bien en leur tranchant la gorge. Une telle brutalité est devenue la signature de la lutte pour le nord du Mali, et toutes les parties ont commis des atrocités.

Entre-temps, à Bamako, la capitale malienne de plus en plus démoralisée, la confusion régnait alors que l'armée nationale malienne revenait en ville après avoir été écrasée par Al-Qaïda et le MNLA. Le 21 mars 2012, cherchant un autre coupable qu'eux-mêmes, un groupe de soldats insatisfaits attaquèrent le ministère de la Défense, puis envahirent le palais présidentiel.

Une junte qui se donnait le nom de Comité national pour la restauration de la démocratie et de l'État, dirigée par le très décevant capitaine Amadou Sanogo, qui avait par ailleurs profité d'une formation aux États-Unis, annonça que la constitution avait été suspendue et que la junte dirigeait le pays. Le président Amadou Toumani Touré (dit ATT) s'enfuit, protégé par des troupes loyales, à peine quelques mois avant la fin de son mandat constitutionnellement limité à dix ans.

De partout au monde, le coup d'État fut condamné et la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) nomma le président Blaise Compaoré, du Burkina Faso, pour négocier avec la junte de Sanogo. Dès le 6 avril, il fut convenu que tant le président ATT que le capitaine Sanogo devraient quitter le pouvoir, qui passerait provisoirement au président de l'Assemblée nationale, Dioncounda Traoré, qui promit de « mener une guerre totale et sans répit » contre les rebelles du Nord.

Aucunement démontées et sans doute fortement encouragées par les troubles et les manœuvres diverses qui avaient cours à

Bamako, les forces rebelles, toujours unies en apparence, mais dans les faits toujours plus profondément divisées, poursuivaient leurs attaques contre les principales zones habitées du Nord, en finissant vite avec ce qu'il restait d'une armée malienne démoralisée, démotivée et sous-équipée. À un rythme remarquablement rapide, à la fin mars, ils avaient déjà établi un contrôle total sur la partie nord qui forme les deux tiers du pays. Ils occupaient ses principaux centres de population, soit Gao (90 000 habitants), Tombouctou (60 000), Kidal (25 000) ainsi que Tessalit (5 000), et l'armée malienne avait totalement abandonné l'essentiel de la région septentrionale du pays, une superficie plus grande que la France et la Belgique réunies. Le 6 avril 2012, le MNLA émit au nom de l'Azawad une déclaration d'indépendance qui fut rejetée par les Nations Unies, l'Union africaine et la CEDEAO. En fait, elle ne fut reconnue par personne.

De mon point de vue purement personnel, un aspect incroyable de ces événements est que tandis que Louis et moi étions victimes d'une séquestration pour ainsi dire reléguée à l'arrière-plan, ce nouveau chapitre – qui impliquait la plupart des mêmes intervenants (même si nous n'en étions heureusement pas les protagonistes) – se déroulait au vu et au su de toute la communauté internationale. Soudainement, tout le monde connaissait les Touareg et se familiarisait avec leur rêve millénaire d'une patrie touareg. De la même façon, AQMI, probablement la plus importante branche d'Al-Qaïda, ainsi que ses ambitions mondiales, est devenue le sujet de conversation autour de la table partout en Occident. À un certain moment, au printemps 2012, lors d'une entrevue accordée au réseau CNN au sujet de l'Afrique de l'Ouest, on m'a demandé si j'aimerais parler à « Omar Un », avec lequel un certain nombre de journalistes occidentaux avaient eu des contacts téléphoniques réguliers. J'ai refusé.

À la fin du printemps, on trouvait ainsi nos ravisseurs partout sur Internet. Mon kidnappeur des premières heures, Omar Un, se révéla être un Arabe malien, un Bérabiche du nom d'Omar Hamaha. Grâce à sa barbiche bien taillée et traitée au henné, il est vite devenu le chouchou des médias et, sous le pseudonyme de « Barbe Rousse », le visage implacable des djihadistes du Nord. On le disait tour à tour leader d'Ansar Dine, le beau-frère (et parfois beau-père) de Mokhtar

Belmokhtar, ou membre de haut rang du MUJAO, prouvant par là, à mes yeux, que ces organisations sont toutes dans les faits des clones d'AQMI et partagent essentiellement les mêmes objectifs. Dans certains cas, leurs membres semblent même interchangeables. Mes ravisseurs, que j'avais essayé de décrire avec des mots, sont devenus des personnages hautement visibles sur YouTube et aux nouvelles télévisées du soir.

Le lecteur pourra s'imaginer mon étonnement et même, je l'avoue, mon incrédulité d'assister ainsi aux mêmes scènes de la part d'Omar que celles qu'il nous avait imposées tout au long de notre captivité. Par ailleurs, c'était en même temps satisfaisant de constater que j'avais en effet bien compris, que mes souvenirs et ce que j'ai repris dans ce livre de ses déclarations emportées, de ses pensées, de ses invectives et de ses motivations étaient à la fois précis et véridiques.

Voici quelques exemples de ses rodomontades prétentieuses. Le premier est tiré d'une séquence vidéo de YouTube, d'origine inconnue, en français. Omar harangue une foule qui lui manifeste bruyamment son appui, à Tombouctou, depuis l'arrière de l'un des chars de bataille des djihadistes. L'image est de piètre qualité, la scène mal éclairée et le son mauvais, le tout probablement tourné avec un téléphone cellulaire. La vidéo est apparue sur Internet tard en avril 2012, quelques mois avant la rupture avec ses alliés touareg nationalistes du MNLA.

« Nous sommes des musulmans, pas des rebelles. Nous ne sommes pas le MNLA. Nous sommes contre les rebelles et contre le MNLA. Nous ne sommes qu'en faveur d'Allah. Notre guerre est une guerre sainte. Le MNLA, ce sont des voleurs. On est en train de les guetter.

Parmi nous, il y a des Touareg, des Bambara, des Togolais, des Guinéens, des Sénégalais, des Tchadiens, des Canadiens, des Américains. Ils sont tous unis par Allah.

Nous ne sommes pas venus chercher les biens de l'État. Nous sommes seulement venus assurer l'application de la Charia. C'est tout.

Que vous soyez noirs, bambara, touareg, hausa, c'est sans importance. Vous faites tous partie de notre armée, l'armée de l'Islam. »

Je ne peux m'empêcher de me demander combien de personnes, au printemps 2012, ont pris note de sa référence, au passage, au fait que des Canadiens faisaient partie de son djihad multinational. Par conséquent, quelle surprise nous avions le droit de manifester quand, neuf mois plus tard, nous avons découvert que des Canadiens avaient participé, avec Belmokhtar, à l'attaque contre les installations de gaz naturel d'In Amenas dans l'est de l'Algérie, à la mi-janvier 2013.

Comme la grandiloquence d'Omar le met en évidence, on ne s'aimait guère entre Touareg nationalistes du MNLA et djihadistes d'Al-Qaïda. Ils ne partageaient ni le même but, ni les mêmes valeurs, et ils n'avaient aucune confiance l'un dans l'autre. C'était clair que le mariage entre des combattants pour l'indépendance touareg et des fanatiques djihadistes islamistes n'avait jamais eu de chance de durer.

De plus, comme lui et ses compagnons ravisseurs avaient souvent tenté de nous en convaincre, et peut-être aussi afin d'empêcher que ce mouvement djihadiste dominé par des Algériens soit perçu comme une sorte de mouvement d'invasion expansionniste et nationaliste du Mali, il tentait à plusieurs reprises dans cette vidéo de convaincre la foule que leur mouvement était universel et qu'il accueillait tous les peuples, tribus et nationalités et aussi, bien évidemment, que tous étaient égaux et également les bienvenus dans la lutte pour accomplir la volonté de Dieu.

La deuxième vidéo a aussi été enregistrée à Tombouctou, mais environ deux mois plus tard, fin juin 2012. On y voit un Omar beaucoup plus sûr de lui, épanoui, arrogant et confiant : à ce moment, le nord du Mali était presque entièrement tombé sous la coupe des djihadistes. Dans ce document, d'une qualité franchement meilleure que le premier, on l'entend proférer une menace plutôt provocatrice contre l'Occident, en français cette fois encore.

« Ce message est envoyé à la France, aux États-Unis et à tous les pays de l'OTAN. Ceci est pour leur dire que les moudjahidines sont prêts à lancer une offensive – à n'importe quel moment. Nous ne sommes pas là pour contrôler les villes. Nous sommes là pour le djihad. Pour répandre le message du Prophète – la paix soit avec lui.

Nous sommes venus ici sans consulter (les nations occidentales), et quand nous partirons, nous ne les aurons pas consultées. Nous sommes venus au nom d'Allah et du prophète Mohammed, nous sommes prêts à défendre notre religion jusqu'à la fin. Nous sommes prêts à nous battre contre la France, les États-Unis – tous les pays de l'OTAN – et nous considérons que tous leurs pouvoirs ne sont qu'une toile d'araignée. Comment peuvent-ils nous menacer avec une toile d'araignée ?

Dites-leur que nous sommes ici, sur le terrain. Quand ils viendront tenter de nous expulser, nous les attendrons. Nous ne sommes pas ici pour obtenir une vie meilleure ou un climatiseur. Nous sommes venus ici pour défendre la religion – l'Islam ! – et nous allons lutter jusqu'au bout. Et même s'ils ne viennent pas jusqu'ici, aussitôt que nous aurons fini de conquérir la France, nous allons aller aux États-Unis, nous allons aller à Londres et nous allons conquérir le monde entier. Et la bannière de Mohammed (la paix soit avec lui) flottera depuis là où le soleil se lève dans l'est jusque là où il se couche dans l'ouest.

La paix soit avec vous !»

Selon certains rapports de presse et des affirmations sur le Net, Omar Un (Hamaha) aurait été tué le 23 mars 2013 par des Arabes kountas lors d'un affrontement armé qui se serait déroulé dans la région de Gao. Ces rapports n'ont toujours pas été confirmés.

L'application stricte de la charia dans le nord du Mali a été dure pour la population des territoires saisis. On a volé leur identité nationale aux citoyens du nord du Mali. Leur version modérée de l'Islam, basée sur le Soufisme, a été détruite. On a violé leurs sanctuaires séculaires. On amputait les membres des voleurs. Les personnes supposément adultères et les fornicateurs étaient lapidés à mort. Les flagellations pour des crimes comme fumer ou boire étaient fréquentes. Il n'y avait bien sûr aucun tourisme, les bars et les restaurants étaient fermés et la plupart des commerçants locaux étaient ruinés.

Environ un demi-million de personnes décidèrent de fuir la région, de même que les sévices exercés par leurs nouveaux maîtres djihadistes et leur application rigoureuse de la charia, vers la sécurité

problématique des camps de réfugiés sous-financés et peu soutenus du Niger, du Burkina Faso et de la Mauritanie, tous des pays qui comptent parmi les plus pauvres du monde et les moins aptes à gérer de tels déplacements de population désespérée. Lors d'un discours au Conseil de sécurité en septembre 2012, Ban Ki-moon dit que « le conflit qui se poursuit a exacerbé une situation humanitaire périlleuse au Mali, face à une crise grave dans le domaine alimentaire et nutritionnel et qui affecte déjà 4 600 000 personnes ». Il fit ensuite remarquer qu'un groupe additionnel de 18 millions de personnes faisaient face à une « insécurité alimentaire » (le mot de code des Nations Unies pour famine) dans la partie ouest de la région du Sahel en Afrique.

Puis, fin juin, début juillet, pendant une quinzaine de jours lourde de conflits, les objectifs incompatibles des Touareg et des fanatiques djihadistes firent éclater l'alliance. AQMI fit le premier geste, attaquant sans merci les nationalistes touareg à Gao et à Tombouctou et défaisant rapidement les troupes pourtant plus nombreuses du MNLA, les envoyant rejoindre les autres réfugiés dans des camps des pays voisins.

Le 1er septembre 2012, la *katiba* d'Abou Zeid annonça l'exécution de Taher Touati, qui était vice-consul d'Algérie à Gao quand les bureaux du consulat avaient été attaqués. Il comptait parmi les sept officiels algériens capturés par des combattants d'AQMI. Trois furent libérés après quelques semaines, mais trois demeurent otages d'AQMI. Bien que fort tardivement, cet incident a finalement attiré l'attention du gouvernement algérien.

- - -

Je pense qu'il est important de couper court à la propagande et aux autocongratulations – en plus des célébrations victorieuses sur la colline parlementaire et ailleurs – et de reconnaître le fait que nous, de l'OTAN, et plus particulièrement nous, les Canadiens qui ne nous en pouvions plus de fierté d'assumer le commandement des opérations aériennes sur la Libye, de reconnaître, donc, que là, dans les faits, même si c'était indirectement et involontairement, nous accomplissions

un geste rien moins que désastreux en menant une campagne de bombardement aérien afin d'aider les rebelles libyens – dont nous ne savions rien de rien – à renverser Kadhafi.

On aurait pu croire qu'après une décennie d'échecs accumulés en Afghanistan et les retombées sanguinaires de la calamiteuse invasion de l'Irak en 2003, nous aurions compris de ces entreprises naïves et simplistes, basées sur l'analyse la plus mince, qu'elles finiraient mal. Personne ne voudrait défendre les agissements de Saddam ou de Khadafi, mais il est tout aussi clair que quiconque porterait le moindrement attention à de telles actions comprendrait que le chaos qui allait inévitablement suivre la chute de ces vieux régimes totalitaires serait impossible à diriger ou même à contrôler. Tout cela ne tient bien sûr pas compte de la supposition idiote que dans cette partie du monde que nous connaissions peu et que nous comprenions encore moins, nous devrions, ou même pourrions remplacer par les nôtres des comportements et des modes de vie et de croyance ancrés depuis longtemps. En Irak et en Afghanistan, puis en Libye, notre outrecuidance et notre ignorance occidentales n'ont pas eu de parallèle dans l'histoire récente.

Toutefois, une fois de plus, les médias exigeaient qu'on agisse. Ils insistaient pour rappeler que le peuple libyen, longtemps éprouvé – en effet, il souffrait depuis longtemps –, devait être libéré. Nos leaders ont été aiguillonnés et passèrent rapidement à l'action, n'importe laquelle. Nos militaires, au garde-à-vous, saluèrent comme convenu et se limitèrent à demander qui il fallait bombarder ; ils reçurent des indications floues à cet égard. Puis les journalistes, qui avaient été les plus ardents promoteurs de cette folie, n'hésitèrent pas le moindrement à déclarer – comme je le fais maintenant – que l'effort mené pour soustraire les citoyens de la Libye aux griffes du Guide était une idiotie. Et bien sûr, comme en Irak, en Afghanistan et en Libye, tout ce scénario est en train de se jouer à nouveau en Syrie. Là encore, on dirait que le sort nous pousse à commettre les mêmes erreurs – voire des erreurs bien pires – une fois de plus, même si l'absurdité de nos erreurs antérieures reste bien évidente.

Devant des preuves aussi récentes et patentes du contraire, qui peut encore croire que d'armer et d'appuyer des sunnites djihadistes servira l'intérêt collectif de l'Occident ?

Comme la chose deviendra évidente, je tiens à ne laisser planer aucun doute : mon propos n'est pas de suggérer qu'une intervention militaire destinée à couper court à d'énormes abus contre les droits de la personne, à éviter de vastes souffrances et à prévenir des attaques terroristes contre nos amis et contre nous ne devrait pas être considérée ou même exécutée. J'insiste plutôt sur la nécessité de regarder avant de sauter. Avant d'intervenir dans un contexte et au sein de cultures qui ne nous sont pas familières, nous devons prendre le temps de développer les connaissances essentielles, afin de nous rendre bien compte des circonstances particulières au cœur desquelles nos troupes agiraient. Et, par-dessus tout, nous devons développer une compréhension réaliste, objective et bien informée des chances qu'une telle intervention puisse atteindre son but avoué et ses objectifs et s'il est plausible qu'elle amoindrisse les problèmes qu'elle souhaite corriger plutôt que de les empirer. Et oui, je suggère que nous devons éviter de nous lancer dans une affaire tant que nous n'avons pas totale confiance dans la validité de nos hypothèses et de nos appréciations.

Dans le cas de la Libye – et cela serait encore plus évident si l'Occident s'avérait assez stupide et peu perspicace pour lancer une opération militaire au cœur de la guerre civile syrienne – les conséquences imprévues, mais pourtant inévitables, de l'intervention suscitèrent une réaction d'une force terrible. Quelqu'un peut-il prétendre que la vie des citoyens irakiens et libyens est désormais meilleure qu'avant que nous décidions de l'améliorer ?

L'anarchie règne maintenant partout en Libye, sauf peut-être dans ce qui est l'équivalent de la cité État de Tripoli, où l'ordre existe de temps en temps. En dehors de la capitale, des milices lourdement armées luttent entre elles pour occuper le territoire, recruter des membres, profiter des ressources, bref, pour saisir le pouvoir. Et personne ne manque d'armement.

En octobre 2011, Peter Bouckaert, le directeur de la division Urgences de la remarquable ONG Human Rights Watch, a diffusé

sur Internet un rapport qui présentait de saisissantes images de quantités en apparence infinies d'armements entassés dans des entrepôts qui s'étendaient au loin dans le désert, et aussi des piles de caisses vides d'armes éparpillées sur le sable. Ce reportage vidéo montre M. Bouckaert et ses collègues ouvrant plusieurs boîtes scellées et en retirant toutes sortes d'armes sophistiquées, dont des missiles d'épaule sol-air Igla-S (SA-24) qui comptent parmi les armes les plus mortelles qui soient, l'équivalent du « Stinger » américain. M. Bouckaert a diffusé son reportage depuis l'un des entrepôts d'armements éparpillés à travers la Libye et qui se comptent par centaines. Il y dit entre autres :

« Je me trouve maintenant sur un site d'entreposage d'armements à environ 100 kilomètres au sud de Syrte... nous avons trouvé ce site totalement abandonné. Il y a environ 70 entrepôts d'armes ici, et des champs entiers sur des kilomètres derrière nous. Nous avons découvert plusieurs douzaines de missiles sol-air, des SA-7, encore dans leur emballage d'origine – à la disposition du tout-venant. Nous avons aussi vu de nombreuses autres caisses dont les missiles sol-air avaient disparu.

Ces missiles sol-air peuvent descendre un avion civil volant même à une altitude de 15 000 pieds, soit 5 000 mètres, et nous avons trouvé ici certains des missiles sol-air russes les plus sophistiqués : les SA-24. La communauté internationale est surtout intéressée aux missiles sol-air, car il y a plus de missiles sol-air en Libye, libres d'accès, qu'il n'y en a jamais eu dans quelque conflit que ce soit sur la planète.

Mais nous sommes aussi extrêmement préoccupés au sujet des armements tout à fait ordinaires comme les mines et les obus antichar et les obus de mortier, car ces munitions représentent un danger beaucoup plus grand pour les populations civiles. C'est ce qui est utilisé pour construire des voitures piégées et des bombes destinées à des attentats-suicide.

Ces installations ne sont toujours sous aucun contrôle. Nous pourrions littéralement arriver ici avec un convoi de camions à 18 roues et emporter tout ce que nous voudrions sans qu'on nous remarque.

Nous sonnons l'alarme au sujet de ces armes disponibles au tout-venant depuis février (2011) ; non seulement en avons-nous parlé au Conseil transitoire, mais aussi directement avec divers dirigeants rebelles, avec le Département d'État et avec des gouvernements européens, car cet armement représente une véritable menace à la paix et à la sécurité en Libye, mais également dans toute la région.

C'est une menace pour les avions civils qui volent au-dessus de la Libye. Et nous avons déjà l'information que ces armes entrent en contrebande en Égypte, vers le Sinaï et Gaza ; elles pourraient enflammer le conflit partout. »

À peine un mois plus tard, le 9 novembre 2011, l'Agence France-Presse a rapporté que Mokhtar Belmokhtar avait discuté de la disponibilité de l'armement libyen avec l'agence de nouvelles mauritanienne, ANI, l'une des plateformes préférées d'AQMI pour diffuser ses déclarations. « Nous avons été l'un des principaux bénéficiaires de la révolution dans le monde arabe. Quant à notre acquisition d'armes libyennes, c'est tout à fait naturel », disait Mokhtar. Comment ne pas être d'accord ?

Et le 10 juillet 2012, dans un article du magazine *Time*, le correspondant cite le beau-frère de Belmokhtar, Omar Hamaha (alias « Omar Un ») : « Nous avons des (missiles) SAM 7A et SAM 7B russes et des Stingers américains, se vante-t-il. Nous avons fait plus de 20 déplacements (…) entre la Libye, le Niger et le Mali (l'an dernier) grâce à un minimum de 17 véhicules transportant des armes venues de Libye… »

Dans le rapport de 94 pages du Groupe d'experts du Conseil de sécurité des Nations Unies pour le suivi de l'embargo sur les armes libyennes publié le 9 avril 2013, on peut lire : « Des cas, soit prouvés, soit sous investigation, de transferts illicites à partir de la Libye en violation de l'embargo comptent plus de 12 pays (dont l'Égypte, le Mali et la Syrie) et incluent des armements lourds et légers, dont des systèmes de défense antiaérienne portables, des armes légères et les munitions et explosifs qui leur correspondent, ainsi que des mines. »

Les Nations Unies ont, à plusieurs reprises, manifesté leur inquiétude quant à la menace que posent des quantités aussi vastes

d'armes et d'armements légers, surtout les missiles sol-air portables, un matériel dévastateur qui est idéal pour la fabrication artisanale d'engins explosifs improvisés et d'armes de destruction massive, de même que le matériel permettant de les faire fonctionner, qui n'est pas inclus dans le cadre de la régulation et de la surveillance de la non-prolifération, dans une région occupée par toute une variété d'acteurs qui pourraient être intéressés à acquérir de telles choses.

Soyons clairs quant au fait que c'est nous, en Occident – l'OTAN –, par l'intermédiaire de notre intervention mal réfléchie en Libye, qui sommes principalement responsables d'avoir laissé ces vastes quantités d'armements se répandre dans la région si fragile du Sahel et dans ce volcan volatil qu'est le Printemps arabe. Nous avons permis le réarmement total d'un certain nombre de mouvements salafistes djihadistes partout dans la région, et plus particulièrement, dans la perspective de ce livre, d'AQMI et du nombre croissant de ses clones qui en partagent les objectifs.

C'est ainsi que par notre collaboration appuyée avec les mouvements rebelles libyens, au sujet desquels nous ignorions tout, nous avons facilité leur victoire. Cette victoire, cependant, a été très rapide et les rebelles étaient désorganisés, extrêmement méfiants les uns des autres, antagoniques, tant et si bien qu'ils n'avaient qu'un but, celui d'améliorer leur position par rapport à leurs rivaux, refusant, sans doute parce qu'ils en étaient incapables, de contrôler ces dépôts d'armes abandonnés, ou d'empêcher que ces énormes quantités d'armes tombent dans les mauvaises mains à mesure qu'elles étaient abandonnées par les forces loyalistes en retraite. Et pour tout dire, quelques-uns des groupes rebelles étaient bien évidemment eux-mêmes « les mauvaises mains ». De plus, l'insistance simpliste à dire que nous pouvions accomplir ce qu'il fallait en restant à l'abri à 10 000 pieds (ou 3 000 mètres) d'altitude et en évitant de fouler le sol signifiait que les forces de l'OTAN étaient elles-mêmes incapables d'assurer la protection et la sécurité de ces lieux d'entreposage d'armement.

- - -

Nos ravisseurs nous ont dit à maintes reprises que leur objectif était de voir une montée en puissance des forces islamistes, à la manière de ce qui s'était produit en Somalie, dans la bande de 8 000 kilomètres de largeur qui traverse la région la plus large et la plus vulnérable de l'Afrique. Ils croyaient que leur djihad allait s'épanouir dans l'anarchie, le chaos et la confusion qui s'ensuivraient. Dans les faits, ils insistaient pour dire qu'AQMI, Al-Shabab et Boko Haram partageaient des objectifs similaires.

Les réserves qu'ont les spécialistes des services de renseignement quand il s'agit de saisir ou d'accepter ces liens entre les divers mouvements djihadistes me laissent particulièrement perplexe. Et elles sont surtout intrigantes à mes yeux car, comme je l'ai dit plus tôt dans ce livre, l'un de nos kidnappeurs, Obeida, un Nigérian de 20 ans, originaire de Kano, était en fait un officier de liaison de Boko Haram, luttant avec AQMI afin d'acquérir des connaissances opérationnelles et tactiques et aussi de resserrer les liens entre des organisations qui partageaient motivations et objectifs, tant militaires que spirituels.

Et puis, il y a eu le « plastiqueur en slip », Umar Farouk Abdulmutallab, lui aussi du Nigeria qui, le 24 décembre 2009, a tenté de faire exploser un avion commercial au-dessus de Detroit, une attaque prétendument coordonnée par Al-Qaïda dans la Péninsule arabique. Je ne sais pas comment il a gravité vers les Yéménites, mais je serais prêt à gager que c'est à travers Boko Haram.

À ce sujet, je voudrais rappeler qu'un certain nombre de reportages ont laissé entendre que le gouvernement de l'Algérie affirmait avoir empêché, grâce à des courriels interceptés avant qu'elle n'ait lieu, la tenue d'une réunion de coordination prévue pour août 2012 et qui aurait réuni AQMI, le groupe libyen Ansar al-Sharia, Boko Haram et MUJAO, et peut-être aussi des représentants tunisiens. Les Algériens n'ont pas réussi à se saisir de l'émir d'AQMI, Abdelmalek Droukdel, mais ils ont pu arrêter son adjoint, Abou Ishak Essoufi, ainsi que trois membres de l'Ansar al-Sharia libyenne. Les rapports de presse prétendaient que le but de la réunion était d'établir un conseil de shura djihadiste pour l'Afrique.

Et enfin, n'oublions pas que Boko Haram, dont on a souvent rapporté la présence d'agents à Gao et aux alentours, après la perte du nord du Mali pendant l'été 2012, ou une excroissance affiliée à AQMI, ANSARU (Avant-garde pour la protection des musulmans en terre d'Afrique noire), attaqua une unité de l'armée nigériane alors qu'elle s'entraînait en vue de son déploiement au Mali dans le cadre d'une opération mandatée par l'ONU, en tant que force de la CEDEAO, MISMA (Mission internationale de soutien au Mali), dont la mission était d'expulser AQMI du nord du Mali. Deux soldats furent tués et cinq blessés.

De la même façon, on semble hésiter à croire que cette menace djihadiste, qui pèse si lourdement et immédiatement sur la moitié nord de l'Afrique, a une importance quelconque pour nous, au Canada.

Pour dire la vérité, ça aussi, je le trouve difficile à comprendre, alors que les Canadiens choisissent habituellement d'oublier que le « terroriste du Millénaire », Ahmed Ressam, qui voulait faire sauter à la bombe l'Aéroport international de Los Angeles (LAX), était un Canadien d'origine algérienne résidant à Montréal. Les Américains, eux, réussissent à s'en souvenir. Ressam avait été recruté à Montréal par une cellule djihadiste radicale, et avait fréquenté le camp d'entraînement djihadiste d'Oussama ben Laden, en Afghanistan. Il a été arrêté à la frontière entre la Colombie-Britannique et l'État de Washington ; il transportait 59 kilos d'explosifs et de détonateurs dans le coffre de sa voiture. Il purge actuellement une peine de 37 ans de réclusion dans une prison américaine.

J'espérerais aussi que les Canadiens se rappellent une série d'événements bien plus récents liés à Al-Qaïda, qui devraient les dissuader de croire que le Canada et les Canadiens n'ont pas été touchés et ne peuvent l'être par le terrorisme djihadiste d'Afrique du Nord.

Directement en lien avec mon histoire et avec la menace continuelle posée par AQMI, rappelons qu'à la suite du massacre en Algérie au complexe gazier In Amenas en janvier 2013, le premier ministre algérien, Abdelmalek Sellal, a annoncé que les attaquants venaient de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Égypte, du Mali, du Niger, de la Mauritanie et du Canada.

À cette déclaration du premier ministre Sellal, reçue au départ avec scepticisme, est venue s'ajouter, plusieurs semaines plus tard, tôt en avril 2013, la nouvelle que deux jeunes djihadistes canadiens comptaient parmi les 29 attaquants de Belmokhtar, après qu'ils eurent massacré 38 otages étrangers ; cela a consterné tout le monde. Les Canadiens sont finalement restés stupéfiés qu'Ali Medlej (24 ans) et Xristos Katsiroubas (22 ans) de London, en Ontario, aient joué un rôle actif dans une telle horreur ; les Canadiens ne sont donc pas à l'abri de la terreur djihadiste et nous pouvons même être les auteurs autant que les victimes de telles atrocités.

Aaron Yoon (24 ans), lui aussi de London, avait voyagé en Afrique avec Medlej et Katsiroubas, mais il avait été emprisonné en Mauritanie. Apparemment, Yoon n'avait eu aucun contact avec ses deux amis depuis 2011, au moment où il avait été arrêté en Mauritanie pour son engagement dans un groupe terroriste. Il n'a pas été impliqué dans l'événement d'In Amenas, ce qui explique sans doute pourquoi il est encore en vie.

Medlej, Katsiroubas et Yoon avaient tous été amis à l'école secondaire South Collegiate Institute de London, dans le sud-ouest de l'Ontario. Ali Medlej était musulman, sa famille originaire du Liban. Xristos Katsiroubas, quant à lui, avait été élevé dans un foyer chrétien grec-orthodoxe canadien et Aaron Yoon était un catholique coréen-canadien ; les deux derniers s'étaient convertis à l'Islam quand ils étaient adolescents. Voici ce que rapportait la CBC, le 3 avril :

« L'un des amis de Medlej se souvient d'une conversation dérangeante avec lui, où il avait affirmé lutter intérieurement dans une quête spirituelle mais qu'il ne voulait pas laisser tomber la fréquentation des filles ni l'alcool. Il dit qu'Ali lui avait déclaré : " Il y a des choses dans ma façon de vivre que je ne peux tout simplement pas abandonner, et c'est difficile pour moi d'être un musulman pratiquant, alors pourquoi est-ce que je ne choisis pas simplement *shaheed* (le martyre) et ne m'en vais pas directement au ciel plutôt que de faire tous ces efforts où j'échoue ? " »

La CBC rapporta aussi que Medlej et Katsiroubas avaient été remarqués par les agents des services de renseignement quand ils

étaient adolescents. Ainsi, dès 2007, des agents du SCRS avaient interviewé des membres de leur famille et des amis. En juin 2012, des enquêteurs de la GRC avaient aussi tenté de se renseigner au sujet de Medlej. Les auditeurs et téléspectateurs ont dû être particulièrement surpris quand la CBC a rapporté que « les autorités fédérales ont rejeté la suggestion que le Canada n'était pas bien préparé pour combattre le terrorisme d'origine intérieure au pays ».

Comme je l'ai remarqué plus haut, Omar Un avait averti le monde un an plus tôt qu'il y avait des Canadiens combattant dans la *katiba* de Belmokhtar. Omar nous avait aussi prévenus, ou menacés, Louis et moi, qu'il allait mener le djihad jusqu'à nous tous, mais peu d'entre nous au pays croyions vraiment que des Canadiens en viendraient à faire partie de la *katiba* de son beau-frère, Signataires dans le sang.

Tard en avril 2013, un peu plus d'une semaine après que les frères Tsarnaev eurent commis l'atrocité du Marathon de Boston, la GRC a arrêté deux hommes, Chiheb Esseghaier, âgé de 30 ans, de Montréal, et Raed Jaser, âgé de 35 ans, de Toronto, pour avoir comploté en vue de faire exploser un train reliant Toronto à New York. Ni l'un ni l'autre n'est citoyen canadien.

Chiheb Esseghaier, né en Tunisie, a obtenu le statut de résident permanent au Canada. Il était étudiant au doctorat de l'Institut national de recherche scientifique (INRS), une unité de l'Université du Québec située à Laval et qui se consacre à la recherche.

Raed Jaser est né à Abou Dhabi mais n'a pas pu acquérir la citoyenneté des Émirats Arabes Unis. Son statut d'apatride résulte du fait que sa mère est d'Arabie saoudite tandis que son père est né là où se trouve présentement Israël ; tous les deux étaient Palestiniens, mais ni l'un ni l'autre ne détenait de citoyenneté d'un quelconque pays.

Selon le *National Post*, « les autorités canadiennes de l'immigration ont tenté de déporter Raed Jaser en 2004, mais en tant que Palestinien apatride, on ne pouvait le déporter vers aucun pays ». La GRC avoua qu'Esseghaier et Jaser « recevaient un appui d'éléments d'Al-Qaïda basés en Iran ». Le FBI détient une troisième personne à New York.

De mon point de vue, le moins que l'on puisse dire est qu'il est incongru que toutes les personnes impliquées dans ces cas de

terrorisme djihadiste sur le territoire canadien et qui ont des liens avec l'Afrique du Nord avaient déjà fait l'objet d'un intérêt de la part de services de renseignement (et à ce titre j'inclurai les poseurs de bombe du Marathon de Boston), et pourtant dans aucun de ces cas n'avait-on agi pour prévenir les atrocités qui suivirent.

- - -

Revenons à la tragique situation qui s'est développée au Mali pendant l'été 2012.

En juillet 2012, Jean Ping, qui était le président en exercice de la Commission de l'Union africaine, affirma aux chefs d'État africains réunis en Éthiopie : « La situation au Mali est l'une des plus sérieuses auxquelles notre continent ait jamais fait face. »

Le président tunisien Moncef Marzouki, dans une entrevue publiée dans le quotidien panarabe *Al Hayat* tôt en octobre 2012, fit la remarque suivante :

« Il y a un problème de sécurité qui menace toute la région du Maghreb arabe… Toutes nos frontières au sud subissent cette menace, maintenant. Il faut que tous les pays lui donnent une réponse unifiée.

Le centre du mouvement terroriste se déplace maintenant depuis l'Afghanistan et le Pakistan vers la région du Maghreb arabe… et ce grand danger est à notre porte.»

Il affirma qu'en Tunisie, environ 3000 salafistes étaient jugés potentiellement dangereux et il les décrivit comme un « cancer » dans le pays, le premier pays dans le monde arabe qui ait mis fin à une dictature dans une vague de soulèvement populaire. Marzouki, un laïc en poste selon un accord de partage du pouvoir avec le parti islamiste Ennahda après avoir gagné une élection libre il y a un an, insista pour dire que des conversations avec de tels groupes étaient inutiles et qu'il fallait faire face à la menace qu'ils représentaient avec des mesures légales. Les commentaires de Marzouki sont devenus particulièrement poignants après l'assassinat, début février 2013, du leader de l'opposition, Chokri Belaïd, un avocat des droits de la personne respecté et un opposant laïc au gouvernement.

Vers la fin juillet et le début août, AQMI et ses clones, Ansar Dine et MUJAO, avaient consolidé leurs positions dans le nord, et les Touareg nationalistes du MNLA avaient été battus et chassés du Mali. Au cours des mois qui ont suivi, il y a eu quelques tentatives de contre-attaques touareg menées contre Ménaka et Gao, mais les djihadistes les ont repoussées avec une relative facilité.

Forcé de quitter le pouvoir par des sanctions économiques imposées par la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CDEAO) et la suspension par les donateurs de presque tous les programmes d'aide au Mali, le capitaine d'armée Sanogo, âgé de 39 ans, permit à contrecœur que l'on nomme un président intérimaire en la personne de Dioncounda Traoré et on devait l'assermenter comme tel. Par la suite, cependant, Sanogo encouragea une foule de casseurs à entrer par effraction dans le palais présidentiel et à battre le président Traoré, tant et si bien que, pour des raisons médicales, il dut être évacué en France, où il est demeuré hospitalisé pendant des mois.

Le 11 décembre 2012, donnant une preuve additionnelle que le véritable pouvoir au Mali restait entre les mains de Sanogo, le premier ministre, Modibo Diarra, un ancien scientifique à la NASA (un autre ami à moi), fut arrêté par la junte et forcé à remettre sa démission en faveur d'un fonctionnaire plus accommodant, Diango Cissoko. Sanogo s'opposa ultérieurement au plan des Nations Unies, convenu par le Conseil de sécurité le 20 décembre, qui autorisait la création d'une Mission internationale de soutien au Mali dirigée par des Africains (MISMA). Selon les mots de Mamadou Maiga, le leader du Mouvement patriotique pour la justice sociale au Mali, Sanogo « est contre cette intervention à cause de ses intérêts personnels », car le capitaine doit sans doute craindre que la mise en place d'une telle force aurait comme probable résultat de le priver de toute position de pouvoir ou d'influence.

Quand les forces françaises arrivèrent en janvier 2013 pour couper l'avance djihadiste vers Bamako, Sanogo faisait face à un dilemme. Il commença par s'opposer violemment à l'engagement français, mais il changea vite d'idée, peut-être sincèrement, en l'accueillant. À la fin du printemps 2013, selon certains rapports, Sanogo était

terré dans le quartier général de la ville militaire de Kati, sous la protection de l'artillerie lourde et de batteries antiaériennes.

À la mi-mai 2013, le ministre des Affaires étrangères du Bénin, Nassirou Arifari Bako, a – fort utilement, à mon avis –, offert à Sanogo un confortable exil politique, un « asile doré » à Cotonou afin, selon le ministre, d'aider le Mali, la France et les partenaires en développement du Mali dans le « processus de démocratisation qui mènerait aux élections prévues au Mali » en juillet 2013. Peu après, cependant, Sanogo a rejeté l'offre, mais j'espère qu'on arrivera prochainement à le forcer à quitter le pays, d'une façon ou d'une autre.

- - -

Pendant que le Conseil de sécurité hésitait quant à la meilleure façon de faire face à une situation qui allait de mal en pis au Mali à l'automne 2012, et malgré des incitations de la part de la France de passer de la parole aux actes, les djihadistes consolidaient leurs positions dans les deux tiers nord du pays.

Le 12 octobre, le Conseil de sécurité adopta à l'unanimité la Résolution 2071, une demande insignifiante qui exigeait que les groupes armés cessent leurs abus des droits de la personne et leurs actions anti-humanitaires dans le nord du Mali et déclara, lamentablement, que le Conseil était prêt à considérer des demandes pour une intervention militaire internationale. Comme on pouvait s'y attendre, cette résolution n'eut d'influence sur rien ni personne.

Fin novembre, le Secrétaire général de l'ONU publia un rapport qui demandait des négociations avec les rebelles dans le Nord, tout en essayant de satisfaire les intérêts conflictuels maliens, africains et occidentaux. Ce rapport contenait à tout le moins une affirmation de la réalité et déclarait sans équivoque que ce n'était pas la tâche des Nations Unies d'expulser Al-Qaïda du nord du Mali.

Puis, le 20 décembre – juste avant Noël –, le Conseil de sécurité approuva la Résolution 2085 – qui, entre autres, autorisait l'établissement d'une Mission internationale de soutien au Mali (MISMA) « dirigée par des Africains ». Mais les membres du Conseil ne se sont

mis d'accord ni sur le financement d'une telle mission, ni sur son déploiement jusqu'à ce qu'ils soient convaincus que ce plan intrinsèquement impraticable était viable.

Et contrairement aux espérances et aux attentes chères à l'ONU, j'estime, comme le président tunisien Marzouki, qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais quoi que ce soit à négocier avec AQMI ou ses clones ; avec les Touareg, peut-être, au moins jusqu'à la prochaine rébellion touareg (dans quelques mois, peut-être quelques années), mais pas avec les djihadistes. Nous n'avons rien qui les intéresse – sauf, peut-être, tout.

La résolution 2085, cependant, dans son paragraphe clé, le numéro 14, « demande instamment aux États Membres et aux organisations régionales et internationales de fournir un appui coordonné à la MISMA (...) notamment sous la forme de formations militaires, de fourniture de matériel, de renseignement, d'appui logistique et de tout type d'aide nécessaire pour réduire la menace posée par des organisations terroristes, y compris AQMI, le MUJAO et les groupes extrémistes qui leur sont affiliés (...) » J'ai cependant bien peur qu'il n'y ait eu que trop peu de réponses à cet appel à l'aide.

La quasi-secrétaire d'État américaine, et plus tard Conseillère à la sécurité nationale, l'ambassadrice Susan Rice aurait, dit-on, parlé avec délicatesse de ce plan de l'ONU comme étant « de la merde », ce en quoi elle avait bien sûr tout à fait raison. Mais l'incontournable nation, les États-Unis, n'offrait aucune autre solution. En fait, le Conseil fit savoir que la force africaine (MISMA) ne pouvait vraisemblablement pas être en place avant « septembre ou octobre » 2013, et implicitement on espérait qu'avant ce délai, une meilleure idée aurait été suggérée. Malheureusement, cependant, personne autour de la table en fer à cheval du Conseil de sécurité n'avait consulté Al-Qaïda.

Le 10 janvier 2013, trois semaines après l'adoption de la résolution 2085, le clone d'AQMI, MUJAO, dans un geste audacieux qui a presque réussi, a mené une attaque vers le sud, à travers la partie étroite du Mali, écrasant une fois de plus les forces maliennes. Et les Français répondirent le lendemain, 11 janvier, avec ce qui à mes

yeux était une habileté politique et militaire remarquablement lucide, bloquant l'avance djihadiste vers Bamako. Après dix jours d'intenses combats, ils les repoussèrent et, en peu de temps, les chassèrent de toutes les villes principales du Nord : Gao, Tombouctou et Kidal.

Dans les semaines qui ont suivi, les Français et leurs alliés africains (surtout les Tchadiens, qui connaissent si bien le désert et qui n'ont pas hésité à courir le risque de pertes) ont extirpé les djihadistes de leurs refuges et de leurs bases des montagnes du Tigharghar au nord de Kidal et d'Adar des Ifoghas, au sud et à l'est de Tessalit, dans la région extrêmement hostile et difficile du Sahara, ou tout proche, où nous avons été détenus pendant 130 jours. Je crois comprendre que de 200 à 300 – pas plus – d'entre eux ont été tués ; peut-être 10 à 15 pour cent de leurs forces. Il en reste donc beaucoup ; et il y en aura inévitablement plus encore. Contrairement aux attentes de la plupart et à la pensée occidentale conventionnelle, les djihadistes vont tirer profit de leur tentative presque réussie de se saisir d'une nation africaine, et le recrutement de nouveaux membres va progresser d'autant ; c'est ainsi qu'ils ont bénéficié du désordre que nous avons créé en Irak et qu'ils bénéficieront de la victoire dont ils vont bientôt se réclamer en Afghanistan.

Je suis tout à fait d'accord avec l'analyse du GRASPE (Groupe de réflexion sur l'avenir du service public européen) – un groupe d'analystes qui provoque des prises de conscience et fournit des recommandations globales aux individus, aux gouvernements et aux entreprises autour du monde – au sujet de l'intervention française au Mali, publiée le 21 mai 2013 :

« Même si l'intervention a réussi à nier aux forces djihadistes le contrôle territorial sur le nord du Mali, elle n'a pas pu contenir ces forces qui se sont dispersées à travers la région du Sahel. Alors que les opérations françaises ont forcé la diminution du militantisme, la menace djihadiste dans son ensemble persiste dans la région étant donné l'absence de ressources et de coopération entre les pays du Sahel. »

Le Conseil de sécurité, une fois de plus poussé fortement par les Français, a adopté la Résolution 2100 le 25 avril 2013, qui transforme la coalition des volontaires africains – MISMA – en une force de paix des Nations Unies – la MINUSMA – (Mission multidimensionnelle intégrée des Nations Unies pour la stabilisation au Mali) forte de 12 500 personnes afin d'aider (à un coût approximatif de 800 millions de dollars par année) à assurer la stabilité militaire et politique dans tout le Mali. La résolution décrète que cette force de paix doit commencer à se déployer avant les élections nationales prévues au mois de juillet. Tandis que plusieurs accueillaient favorablement la décision du Conseil d'envoyer et de financer une telle force, d'autres s'inquiétaient d'y voir une stratégie de sortie pour les Français.

Les 4 500 soldats français qui avaient empêché Al-Qaïda de se saisir du Mali ont commencé à rentrer chez eux à la fin d'avril, la promesse étant faite qu'une force de 1 000 personnes resterait en place, au Mali, jusqu'à la fin de l'année. Peut-être en réponse à la grande nervosité que causaient ces départs, Paris a suggéré que ces 1 000 derniers soldats pourraient rester « indéfiniment ».

Et le Canada ? Où était-il tandis que nos amis africains et nos alliés français avaient besoin de notre aide au début de cette année 2013 ? Comment pourrais-je oublier la déclaration annonçant que nous déployions « un avion pour une semaine » puis, après de sérieuses et longues analyses, que nous accordions « quelques semaines de plus… avec un seul avion ». Nos alliés de l'OTAN ont manifesté un enthousiasme et une générosité comparables.

Nous aurions pu faire beaucoup plus pour nous rendre utiles, et nous pourrions encore le faire pour aider nos amis africains et français ; c'est-à-dire plus que les 13 millions de dollars que nous avons promis comme aide humanitaire lors de la Conférence internationale des donateurs qui s'est tenue à Addis-Ababa en janvier 2013 (la contribution du Canada a été de loin la plus modeste parmi les pays du G7, soit à peine 2,8 % de toutes les sommes promises).

J'étais donc particulièrement heureux de voir la Secrétaire parlementaire canadienne, Lois Brown, promettre lors de la Conférence

des donateurs pour le développement du Mali à Bruxelles, le 15 mai 2013, que le Canada investirait 75 millions de dollars pour aider à améliorer l'accès à la nourriture, aux soins de santé et à l'éducation au Mali ; cette aide viendrait s'ajouter aux 13 millions mentionnés plus haut pour l'aide humanitaire, et aussi aux 10 millions que le gouvernement canadien avait promis pour aider et entraîner la MISMA en attendant l'arrivée de la force des Nations Unies, la MINUSMA. Ce serait bien plaisant – et surprenant – si ces fonds étaient vraiment dépensés pour ces nobles causes.

- - -

Empêcher Al-Qaïda de s'établir en tant que force significative dans le Sahel est un investissement dans la paix et la stabilité d'un demi-milliard de personnes dans la moitié nord de l'Afrique ; peut-être la population la plus vulnérable de la planète.

Je soutiendrais par ailleurs que nous, les pays donateurs, devons protéger les investissements considérables réalisés à ce jour sous forme d'aide au développement ; uniquement dans la région ouest du Sahel, on parle de plus de 60 milliards de dollars engagés au cours des 50 dernières années.

Si nous ne stoppons pas les dommages causés par AQMI au Sahel, nous devrons partager la culpabilité ou les reproches pour le désastre humanitaire qui va suivre ; un désastre qui va causer un chaos politique et une grande misère dans la région, en plus de créer d'immenses pressions d'émigration illégale vers l'Europe et au-delà, tout en encourageant un Al-Qaïda rasséréné, capable et heureux d'intensifier sa lutte sur nos côtes.

De plus, aussi longtemps qu'Al-Qaïda sera libre d'assassiner et d'enlever des Occidentaux dans la région, le Sahel sera en pratique – comme il est en train de le devenir – un endroit à éviter pour les travailleurs humanitaires, les diplomates, les gens d'affaire, les investisseurs, les conseillers militaires et les touristes. Les djihadistes auront par là remporté une grande victoire qui attirera encore plus de recrues à leur cause.

Al-Qaïda et ses différentes branches en Afrique du Nord ont été très clairs là-dessus : c'est bien leur intention. À moins qu'on ne les arrête, ils vont continuer d'attaquer nos intérêts et nos gens – où qu'ils les trouvent –, réduisant ainsi les lieux où les Occidentaux peuvent aller et ce qu'ils peuvent faire dans de vastes régions du globe.

Le coup double effectué au Niger, tard en mai, par la *katiba* Signataires par le sang de Belmokhtar, donne une preuve évidente de la force de son engagement à nous causer du mal. Et puis, bien sûr, cela a démenti, une fois de plus, les affirmations selon lesquelles notre ravisseur, surnommé « l'Inattrapable » dans de nombreux rapports Internet, avait été tué lors de l'offensive franco-tchadienne dans les monts Ifoghas. Le porte-parole des Signataires par le sang, El-Hacen Ould Khalil, affirma ultérieurement à l'agence d'information indépendante mauritanienne Al Akhbar, que « c'est Belmokhtar lui-même qui a supervisé les plans opérationnels des attaques au Niger ». Le groupe de Belmokhtar menaçait aussi de violences futures la France et d'autres pays engagés dans la « campagne croisade » au Mali.

Comme le rapportait l'AFP, l'attaque du 23 mai contre la mine d'uranium du géant nucléaire français Areva à Arlit porte la signature de Belmokhtar et offre plusieurs signes caractéristiques communs avec l'attaque contre In Amenas. On parle de sites industriels très sécurisés – les Algériens prennent leur sécurité très au sérieux –, selon le rapport de Leela Jacinto sur France 24, le 27 mai 2013. Au Niger, la sécurité a été resserrée autour des installations d'Arlit, d'abord après l'enlèvement de sept cadres supérieurs d'Areva en septembre 2010, et puis aussi après le démarrage de l'opération militaire française dans le Mali voisin en janvier 2013, mais tout cela n'a évidemment pas été suffisant.

Toujours le 23 mai 2013, l'attaque d'une base militaire d'Agadez, à 450 kilomètres au sud, a fait au moins 18 victimes parmi les militaires, et a causé la mort d'un civil. Le même jour, Areva a indiqué que l'attaque-suicide à ses installations avait fait une victime et blessé 14 employés. Le ministre de la Défense du Niger a quant à lui déclaré qu'au total, 24 soldats et 8 assaillants islamistes étaient morts dans la bataille.

Dans une déclaration diffusée sur Internet et signée, Belmokhtar menaçait de mener de nouvelles attaques et lançait un avertissement contre une intervention de l'Occident dans la région. « Des colonnes de commandos et ceux qui cherchent le martyre sont prêts et n'attendent que leur cible », dit-il. Dans une autre déclaration à l'agence mauritanienne ANI, Belmokhtar ajouta : « Nous allons mener d'autres opérations, grâce à la force et à la puissance d'Allah, et non seulement ça, nous allons de plus déplacer le combat vers l'intérieur de son pays (le Niger) si le président ne retire pas ses troupes mercenaires. »

Sans doute pour souligner cette déclaration, tout juste quelques jours plus tard, le 1er juin, le partenaire de Belmokhtar lors des attaques d'Arlit et d'Agadez, le clone d'AQMI, MUJAO – peut-être dans une opération conjointe avec Boko Haram – a attaqué la prison centrale de Niamey, la capitale du Niger, dans une tentative de libérer leurs collègues et les moudjahidines de Boko Haram emprisonnés pour actes de terrorisme. Quatre prisonniers ont tué des gardes depuis l'intérieur de la prison tandis que leurs compagnons attaquaient depuis l'extérieur. Quelques rapports indiquent que 22 prisonniers se sont échappés, dont Cheibani Ould Hama, emprisonné pour l'assassinat de 4 touristes saoudiens en 2009. Deux gardes ont été tués, trois blessés.

Nous devons donc au plus vite reconnaître que ni l'armée malienne, ni une force de l'ONU au mandat et aux ressources limités, composée de 12 600 hommes, ne peuvent garder Al-Qaïda à distance sans un appui soutenu de la part des amis du Mali et du Niger. Et à part la France, peu de pays occidentaux ont manifesté la volonté d'accorder un tel appui. Dans les faits, la Force de Paix des Nations Unies déployée au Mali – MINUSMA – ne sera guère perçue que comme une cible de grande taille, désirable et très accessible, surtout pour les djihadistes qui ont une telle détestation de l'ONU.

Après la destruction du quartier général de l'ONU à Bagdad en 2003, le bombardement des principales installations de l'ONU à Alger en 2007 et l'attaque contre le quartier général de l'ONU à Abuja en 2011, une preuve additionnelle de cette hostilité envers les Nations

Unies a été donnée par le groupe somalien affilié à Al-Qaïda, Al-Shabab, le 19 juin 2013, quand il a lancé une attaque-suicide contre les installations onusiennes à Mogadiscio, là où sont rassemblées les organisations humanitaires. Cette atrocité la plus récente a fait 16 victimes, dont 7 des attaquants d'Al-Shabab.

Pour résumer, donc, comme je l'ai appris pendant les presque cinq mois que j'ai passés entre leurs mains, les djihadistes ne cherchent pas à conquérir un État.

Leur intérêt pour ainsi dire exclusif concerne la domination spirituelle plutôt que l'expansion territoriale, l'accès aux ressources ou des intérêts économiques ou mercantiles. Tout le reste est un moyen qui justifie cette fin. Et non, malgré la déception que cela engendre chez bien des gens de qualité, leur motivation n'est pas avant tout de lutter contre la pauvreté, l'injustice ou le sous-développement.

En me rappelant qu'ils nous ont dit souvent que 73 des 74 sectes de l'Islam se trompaient et que seule leur version extrême du djihad avait été bénie par Allah, mon expérience d'AQMI, et tout ce qui s'est passé dans la région du Sahel depuis, me convainc qu'il s'agit d'un ennemi implacable, résolu à remplacer notre vision, nos valeurs et, oui, nos structures socio-économiques, par les leurs. Ils sont absolument convaincus de la certitude de leur victoire, car c'est la victoire d'Allah. Comment pourrait-il en être autrement ? Dieu ne peut pas perdre. Le moment où cette victoire aura lieu est sans aucune importance, puisque ce sera selon la volonté de Dieu.

Ils ne sont pas attirés par le djihad parce qu'ils sont sans emploi ni même parce que leur famille a faim. Ils sont plutôt résolus à établir – par les armes – une soumission totale à la volonté de leur Dieu, très sévère et jaloux, et à imposer leur propre interprétation de Sa volonté partout en Afrique et sur toute la planète. J'ai bien peur que si nous, en Occident, ne nous engageons pas plus à empêcher cela, nos amis en Afrique de l'Ouest et dans le Sahel vont devoir payer un prix extrêmement élevé pour notre inattention.

- - -

Il a été particulièrement difficile d'obtenir une photo de bonne qualité de Omar Hamaha. Il est toutefois possible de visionner en ligne, sur YouTube, des vidéos le montrant en action. Vous trouverez ci-dessous les liens vers certaines de ces vidéos, accessibles en date de publication de cet ouvrage. Vous pouvez également consulter la page dédiée à *Ma saison en enfer* sur le site de Québec Amérique (quebec-amerique.com/masaisonenenfer) pour accéder aux hyperliens correspondants.

Il est important de préciser que tant l'auteur que l'éditeur de ce livre se dissocient des propos tenus dans ces vidéos, et que ces images pourraient troubler certains spectateurs.

Ansar Dine, allié du MNLA menace la France et les Etats Unis [sic]
(publié le 9 juillet 2012)

http://youtu.be/d1OcSRILVc0

Entretient exclusif avec Oumar Amarha, commandant militaire d'AQMI et Ansar- dine.mp4
(publié le 22 avril 2012)

http://youtu.be/umD9SPPyF0Q

REMERCIEMENTS

Ce livre est ce qu'il est parce que mon éditeur chez HarperCollins Canada, Jin Gifford, a pu concevoir ce qu'il devait être, puis me guider dans cette direction ; parce que ma si méticuleuse réviseure, Camilla Blakeney, et ma rigoureuse lectrice d'épreuves, Sarah Wight, ont travaillé assidûment avec l'auteur néophyte que je suis pour donner clarté, cohérence et précision au manuscrit ; et parce que Noelle Zitzer, la directrice de la rédaction de HarperCollins, a eu le cœur et la vision nécessaires pour rassembler tous ces éléments. Je les remercie de leur patience, de leur compréhension et de leur total professionnalisme.

L'agent littéraire canadien par excellence, Michael Levine, de Westwood Creative Artists, a été un défenseur et un promoteur enthousiaste de ce projet. Il m'a guidé à travers le labyrinthe du monde de l'édition et il m'en a révélé les mystères, tout cela avec flair et dynamisme. Je lui suis reconnaissant de ses judicieux conseils et de son incroyable carnet d'adresses.

Jennifer Pagliaro, une étudiante à l'École de journalisme de l'Université Carleton, m'a accordé une précieuse et généreuse assistance en réalisant les cartes et le plan de camp Canada qui figurent au début du livre.

Ken et Odile Calder, ma sœur Robin Fowler-Anderson, Andrew Cohen, Charlotte Gray, Julie Beatty, Paul Durand, et chacune de nos quatre filles ont consacré énormément de temps et d'énergie pour m'aider à améliorer ce livre autant que possible et je leur suis

profondément reconnaissant de leur apport inestimable. Toutes les erreurs et les omissions sont miennes, bien évidemment.

Patrick Wilson et Mélanie Provost de l'École supérieure des affaires publiques et internationales de la Faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa m'ont aimablement aidé au début de ma recherche.

Même si elle n'aurait pas pu y arriver seule, je sais au fond de mon cœur que Mary, ma femme, m'a ramené chez nous, au propre et au figuré. Son amour m'a soutenu, et je m'en suis tiré grâce à sa force et à sa détermination. Non seulement a-t-elle entretenu le feu sacré de notre famille forte et unie, elle a aussi fait des efforts extraordinaires pour s'assurer que tout ce qui pouvait être fait serait fait pour que nous retrouvions notre liberté. De plus, elle a dû supporter les pénibles ravages de deux années de préparation de ce livre et elle m'a aidé d'innombrables façons à la préparation de ce manuscrit, m'accordant de judicieux conseils alors qu'elle remettait tout en question. Je lui en serai toujours redevable.

Nos filles, Linton, Ruth, Antonia et Justine, leurs partenaires, Rob, Joseph, Wayne et Angus, et nos petits-enfants, Grier, Alice et Henry, ont offert de constants encouragements à Mary et les uns aux autres au long de ces douloureux mois ; de toutes les manières possibles, par leur amour, leur force et leur détermination, ils m'ont fait grand honneur. Tony Gollob et Mike Flannery, de la GRC, n'auraient pas pu offrir un appui plus sympathique et sensible à notre famille.

Un énorme effort a été mis en place par nos collègues et notre gouvernement pour nous ramener chez nous. Il y a cependant une poignée d'individus dont la perspicacité, l'imagination, les talents diplomatiques et la persévérance ont fait la différence entre un effort énorme et un effort couronné de succès. Janet Graham, alors directrice générale pour l'Afrique au MAECI, s'est donnée cœur et âme à Mary et à Mai jusqu'au moment où – quelques semaines avant notre libération – elle a soudainement été affectée à Addis-Abeba d'où, condamnée par la maladie, elle est rentrée à Ottawa quelques mois plus tard. Sa famille l'a trop peu vue pendant qu'elle s'occupait de

notre enlèvement, puis elle l'a perdue aux griffes du cancer, quelques mois après notre libération. Isabelle Roy, la directrice de l'Afrique centrale et de l'Ouest au MAECI, a travaillé ardemment pour que la réalité africaine soit prise en compte dans l'élaboration des stratégies qui ont été appliquées.

L'ambassadeur Marc Lortie, notre représentant en France, et sa femme, Patricia, ont été d'un grand appui pour Mary, et ils ont consolidé et soutenu l'aide active et touchante du gouvernement français dans la recherche d'une solution efficace à la situation. Un autre ami et collègue de longue date, Jacques Bilodeau, a été tiré de sa retraite pour entreprendre de nombreuses tournées de diplomatie faites de rencontres directes qui ont été cruciales pour notre survie, se lançant si rapidement dans le dossier qu'il a laissé sans hôte sa famille et 75 invités du réveillon de Noël des Bilodeau.

À Ottawa, Anne-Marie Doyle, Charles et Sandra Bassett et ma sœur Robin, qui venait de Vancouver au besoin, étaient toujours là, jour et nuit, pour Mary. David Angell a eu la redoutable tâche d'informer ma famille, par l'intermédiaire de notre plus jeune fille, Justine, de ma disparition, et a gardé contact avec Mary, lui offrant un constant appui. Il en a été de même de la part de certains vieux amis du ministère de la Défense, maintenant à la retraite, Larry Murray et Keith Coulter. Paul Hunter et Jill et Don Sinclair ont été les meilleurs amis et les meilleurs voisins qu'on puisse avoir.

Kofi Annan a épaulé Mary et a offert de s'engager directement afin d'arriver le plus rapidement possible à une conclusion heureuse de notre cauchemar dans le Sahara, tout comme Brian Mulroney, Jean Chrétien et Paul Martin.

Nos amis dans le réseau des Nations Unies – y compris un certain nombre de mes anciens collègues qui y représentaient leur pays – ont prodigué leurs encouragements et leurs messages d'espoir à Mary. Mon vieil ami Haile Menkerios, qui m'avait recruté pour ma fatale affectation, a accordé à Mary une sympathie et un appui constants, tout comme l'agent de pupitre du Niger Gumisai Mutume, qui appelait Mary une ou deux fois par semaine pour s'assurer de son bien-être. Jean-Jacques Graisse et Isabelle Lierman ont accompagné

Mary de leur amitié spontanée et de leurs connaissances vitales pendant les temps les plus difficiles.

Deux de mes plus anciens amis, Ivor et Elizabeth Roberts, ont prodigué depuis Oxford toute une série de conseils sages et judicieux. Mon copain Ted Johnson a soutenu Mary dès le premier jour, jusqu'au moment de notre libération, donnant des conseils éclairés et mesurés dans le domaine juridique et sur le plan des communications, et une amitié inconditionnelle, tout comme sa femme, Sharon. En mon absence, depuis New York, Oscar et Didi Schafer ont offert une aide constante et généreuse à Mary, puis, après ma libération, ils nous ont procuré des refuges situés dans divers endroits merveilleux pour écrire. Perrin et Julie Beatty, Philippe et Chantale Lette, Valerie Amos et Iqbal Riza ont, comme toujours, été de solides amis.

Il y a tant d'autres personnes au Canada et à l'étranger, dans des endroits fort reculés partout dans le monde (pas forcément les plus évidents) qui, pour diverses raisons, ne souhaiteraient pas être nommées ici, dans cette liste des héros de la famille Fowler. J'ai envers eux, et souvent envers leur famille, une immense reconnaissance pour leur action et leurs gestes désintéressés envers nous.

Bob Rae, qui était alors le critique de l'opposition aux Affaires étrangères, a gardé un contact fréquent avec Mary pendant toute la crise. Il a été discret, sympathique, sage et toujours accessible.

Le premier ministre Harper et la gouverneure générale Michaëlle Jean ont pris le temps de maintenir contact avec Mary et avec Mai, offrant leurs encouragements et toute l'assistance possible. Et il en été de même de la part d'un impressionnant groupe de personnes qui nous ont accordé le privilège de leur amitié : amis de nos enfants, amis de leurs enfants, et des légions d'amis dont nous ne connaissions même pas l'existence.

J'ai commencé ce compte rendu en soulignant à quel point Louis Guay avait rendu cette mésaventure supportable ; je doute même que j'aurais pu avoir la chance de l'écrire si ça n'avait été de sa présence auprès de moi. Il faut que je conclue de la même façon. Même s'il ne doit assumer aucune responsabilité pour sa création ni

pour son contenu, ce livre est vraiment tout autant le sien que le mien – un témoignage de l'épreuve que nous avons partagée et de notre durable amitié.

BIBLIOGRAPHIE

Je dois beaucoup à chacune des sources suivantes, et tiens à souligner leur contribution à cet ouvrage[1].

Livres, revues et rapports officiels

Anderson, Terry. *Den of Lions: Memoirs of Seven Years*. New York, Crown, 1993.
Anderson, Terry. *La fosse aux lions. 2454 jours otage au Liban*. Paris, Lattès, 1994.

Botha, Anneli. « Terrorism in the Maghreb: The Transnationalisation of Domestic Terrorism. », *Institute for Security Studies Monograph Series no. 144*. Pretoria/Tshwane, Institute for Strategic Studies, 1er juin 2008. www.terrorismanalysts.com/pt/index.php/pot/article/view/101/html

Brahimi, Lakhdar et al. *Towards a Culture of Security and Accountability. Report of the Independent Panel on Safety and Security of United Nations Personnel and Premises Worldwide*. New York, Nations Unies, 9 juin 2008.

Carew, Tom. *Jihad! The Secret War in Afghanistan*. Edinburgh, Mainstream Publishing, 2000.

Coll, Steve. *The Bin Ladens: An Arabian Family in the American Century*. New York, Penguin, 2008.

Coll, Steve. *Ghost Wars: The Secret History of the CIA, Afghanistan, and Bin Laden, from the Soviet Invasion to September 10, 2001*. New York, Penguin Books, 2005.

Cook, Michael. *The Koran: A Very Short Introduction*. Oxford, Oxford University Press, 2000.

Darwish, Nonie. *Cruel and Unusual Punishment: The Terrifying Global Implications of Islamic Law*. Nashville, Thomas Nelson, 2008.

Esposito, John L. *Unholy War: Terror in the Name of Islam*. New York, Oxford University Press, 2002.

Filkins, Dexter. *The Forever War*. New York, Alfred A. Knopf, 2008.
Filkins, Dexter. *La Guerre sans fin*. Paris, Albin Michel, 2008.

Foner, Eric. *The Fiery Trial: Abraham Lincoln and American Slavery*. New York, W. W. Norton, 2010.

Fury, Dalton. *Kill Bin Laden: A Delta Force Commander's Account of the Hunt for the World's Most Wanted Man*. New York: St. Martin's Press, 2008.
Fury, Dalton. *Mission "Kill Ben Laden"*. Levallois-Perret, Éditions Altipresse, 2012.

1. NDT : Les sources citées par l'auteur sont pour la plupart en anglais. Lorsqu'une version française était disponible, nous avons fait figurer la référence française à la suite de la référence anglaise, en gras.

Gonsalves, Marc, Keith Stansell, et Tom Howes, avec la collaboration de Gary Brozek. *Out of Captivity: Surviving 1,967 Days in the Colombian Jungle*. Toronto, HarperCollins Canada, 2008.

Gonsalves, Marc, Keith Stansell, et Tom Howes, avec la collaboration de Gary Brozek. *Otages : 1967 jours dans la jungle colombienne*. Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2008.

Hamid, Mohsin. *The Reluctant Fundamentalist*. New York, Harcourt, 2007.

Hamid, Mohsin. *L'intégriste malgré lui*. Paris, Denoël, 2007.

Hirtenstein, Stephen, and Martin Notcutt. *Divine Sayings: 101 Hadith Qudsi – The Mishkat al-Anwar of Ibn 'Arabi, 2nd ed.*, texte en arabe et traduction anglaise. Oxford, Anqa Publishing, 2010.

Huntington, Samuel P. « The Clash of Civilizations ? », *Foreign Affairs*, été 1993. www.foreignaffairs.com/articles/48950/samuel-p-huntington/the-clash-of-civilizations

Huntington, Samuel P. *Le choc des civilisations*, Paris, O. Jacob, 2007.

Ibrahim, Raymond. *The Al Qaeda Reader*. New York, Doubleday, 2007.

Kagan, Robert. *The Return of History and the End of Dreams*. New York, Alfred A. Knopf, 2008.

Kagan, Robert. *Le retour de l'histoire et la fin des rêves*. Paris, Plon, 2008.

Kohlmann, Evan F. *Two Decades of Jihad in Algeria: The GIA, the GSPC, and Al-Qaida. Part 1, The Afghan Theater*. NEFA Foundation, Mai 2007.

Lewis, Bernard. « Islamic Terrorism ? » dans *Terrorism : How the West Can Win.*, éd. Benjamin Netanyahu. New York, Farrar Straus Giroux, 1987.

MacEoin, Denis. « Why Do Muslims Execute Innocent People ? », *Middle East Quarterly*, vol. 13, no. 4 (2006), pp. 15–25.

Mayer, Jane. *The Dark Side: The Inside Story of How the War on Terror Turned into a War on American Ideals*. New York, Anchor, 2009.

McCants, William. « Training for the Lone Jihadi. » 19 août 2008. www.jihadica.com/training-for-the-lone-jihadi

McCarthy, Andrew C. *Willful Blindness : Memoir of the Jihad*. New York et Londres, Encounter Books, 2008.

Mills, Sgt. Dan. *Sniper One: On Scope and under Siege with a Sniper Team in Iraq*. New York, St. Martin's Press, 2007.

Naji, Abu Bakir. *The Management of Savagery: The Most Critical Stage through Which the Umma Will Pass*. Traduit par William McCants. John M. Olin Institute for Strategic Studies at Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 23 mai 2006. www.wcfia.harvard.edu/olin/publications/miscpubs.htm

Pelton, Robert Young. *Licenced to Kill: Hired Guns in the War on Terror*. New York, Crown Publishers, 2006.

Phares, Walid. *Future Jihad: Terrorist Strategies against America*. New York, Palgrave MacMillan, 2005.

Richardson, Louise. *What Terrorists Want: Understanding the Enemy, Containing the Threat*. New York, Random House, 2006.

Rohde, David, and Kristen Mulvihill. *A Rope and a Prayer: A Kidnapping from Two Sides*. New York, Viking, 2010.

Ruthven, Malise. *Fundamentalism: A Very Short Introduction*. Oxford University Press, 2007.

Schanzer, David, Charles Kurzman, et Ebrahim Moosa. *Anti-Terror Lessons of Muslim-Americans*. National Institute of Justice, U.S. Department of Justice, 6 janvier 2010. www.sanford.duke.edu/news/Schanzer_Kurzman_Moosa_Anti-Terror_Lessons.pdf

Scheuer, Michael. *Imperial Hubris: Why the West Is Losing the War on Terror.* Dulles, VA, Brassey's, 2004.

Spencer, Robert. *The Politically Incorrect Guide to Islam (and the Crusades).* Washington, DC, Regency Publishing, 2005.

Spencer, Robert. *Stealth Jihad: How Radical Islam Is Subverting America without Guns or Bombs.* Washington, DC, Regency Publishing, 2008.

Waite, Terry. *Taken on Trust: An Autobiography.* Toronto, Doubleday, 1993.

Wright, Lawrence. *The Looming Tower: Al-Qaeda and the Road to 9/11.* New York, Alfred A. Knopf, 2006.

Zakaria, Fareed. *The Post-American World.* New York, W. W. Norton, 2008.

Sites web

Africa News
www.africanews.com

Afrik.News
www.afrik-news.com
www.afrik.com

American Enterprise Institute, Center for Defense Studies
www.defensestudies.org

Bullfax
www.bullfax.com

Consultancy Africa Intelligence
www.consultancyafrica.com

Council on Foreign Relations
www.cfr.org

Counterterrorism Blog
www.counterterrorismblog.org

Defence Viewpoints from UK Defence Forum
www.defenceviewpoints.co.uk

Ennahar Online
www.ennaharonline.com
http://ennaharonline.com/fr/

European Interagency Security Forum
www.eisf.eu

Family Security Matters
www.familysecuritymatters.org

Flashpoint Partners
www.flashpoint-intel.com

Geostrategy-Direct
http://geostrategy-direct.com

IBN Live
www.ibnlive.in.com

IntelCenter
www.intelcenter.com

Jamestown Foundation
www.jamestown.org

Jihadica
www.jihadica.com

Magharebia
www.magharebia.com
www.magharebia.com/fr

Menas Associates
www.menas.co.uk

Middle East and Central Asia Security Report (MECASR)
http://mecasr.blogspot.com

Middle East Observatory
www.meobservatory.com
www.meobservatory.com/french/indexfr1.html

Middle East Studies Online Journal
www.middle-east-studies.net

Morung Express
www.morungexpress.com

Nine Eleven Finding Answers (NEFA) Foundation
www.nefafoundation.org

Norwegian Defence Research Establishment (FFI)
www.jihadismstudies.net

Perspectives on Terrorism
http://terrorismanalysts.com

Public Safety Canada,
Currently Listed Entities
www.publicsafety.gc.ca/cnt/ntl-scrt/
cntr-trrrsm/lstd-ntts/crrnt-lstd-ntts-eng.aspx
www.publicsafety.gc.ca/cnt/ntl-scrt/
cntr-trrrsm/lstd-ntts/crrnt-lstd-ntts-fra.aspx

Sahel Blog
http://sahelblog.wordpress.com

SITE Intelligence Group
www.siteintelgroup.com

Temoust
www.temoust.org

This Is Africa
www.thisisafricaonline.com

UK Home Office, Counter-terrorism
www.homeoffi ce.gov.uk/counter-terro-
rism/

United Nations. List established and
maintained by the Committee pursuant
to resolutions 1267 (1999) and 1989 (2011)
with respect to individuals,
groups, undertakings and entities
associated with Al-Qaida
www.un.org/sc/committees/1267/aq_
sanctions_list.shtml

U.S. Department of State.
Foreign Terrorist Organizations
www.state.gov/j/ct/rls/other/des/123085.htm

CAHIER PHOTO

Crédits photo

Les photographies apparaissant dans le cahier photo ont été aimablement fournies par l'auteur, à l'exception des suivantes :

Kofi Annan et Robert Fowler au Conseil de sécurité de l'ONU : Gracieuseté des Nations Unies.
Omar Un : Vidéo de l'AQMI.
Mokhtar Belmokhtar : Gracieuseté du gouvernement du Mali.
Al Jabbar : Vidéo de l'AQMI.
Imam Abdallah : Vidéo de l'AQMI.
Abou Isaac : Vidéo de l'AQMI.
Moussa : Vidéo de l'AQMI.
Harissa : Vidéo de l'AQMI.
Vidéo « preuve de vie » du 52e jour : Gracieuseté du *Globe and Mail.*
Louis Guay et Robert Fowler portant des « serviettes » : AQMI.
Moudjahid faisant un appel téléphonique : Vidéo de l'AQMI.
Message texte de Robert Fowler : Gracieuseté de la CBC.
Edwin Dyer : Vidéo de l'AQMI.
Michel Germaneau : Gracieuseté de Enminal/Mairie de Marcoussis.
Moustapha Chafi : Gracieuseté de la présidence burkinabée.
Baba Ould Cheikh : Gracieuseté du *Globe and Mail.*
Image tirée de la vidéo de la libération : Vidéo de l'AQMI.
Amadou Toumani Touré et autres : AP Photo/Harouna Traore.
Robert Fowler et Blaise Compaoré : Gracieuseté de la présidence burkinabée.
Mary Fowler recevant l'appel de Robert : Gracieuseté de Charles Bassett.
Photo « avant » de Robert Fowler : Gracieuseté de la GRC.
Mary et Mai à l'aéroport des forces aériennes américaines à Ramstein : Gracieuseté du Colonel Tony Battista.
Promenade à Trier : Gracieuseté du Colonel Tony Battista
Au revoir de Robert et Louis : Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international du Canada, 2010. Image reproduite avec la permission de Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, représentée par le Ministère des Affaires étrangères, 2010.
Les Fowler avec Ban Ki-moon, alors Secrétaire général des Nations Unies : Gracieuseté de l'Organisation des Nations Unies.

Le Secrétaire général des Nations Unies Kofi Annan et moi en discussion lors de la présidence canadienne du Conseil de sécurité en février 1999, lors du sixième mandat du Canada (1999-2000).

Nous avons quitté le Grand Hôtel de Niamey tôt, le dimanche 14 décembre 2008, pour aller visiter la mine aurifère de Samira Hill. Nous espérions trouver comment les revenus tirés des ressources minières pourraient préparer le terrain pour un éventuel accord de paix.

Vers 17 heures le 14 décembre, nous nous préparions à monter à bord de ce ferry généralement surchargé pour traverser le fleuve Niger. Trente minutes plus tard, nous étions prisonniers d'Al-Qaïda au Maghreb islamique.

À bord du ferry, Louis Guay commença à bavarder de marin à marin avec le capitaine. Le voici, 15 minutes avant notre enlèvement, habillé des vêtements qu'il allait porter 24 heures sur 24 jusqu'à ce qu'ils se désintègrent au cours de notre captivité.

Omar Un était le commandant de la mission d'AQMI dont les soldats nous ont kidnappés dans les environs de Niamey, la capitale du Niger, le soir du 14 décembre 2008. Il fut aussi le dernier de nos ravisseurs que nous ayons vu quand nous avons quitté le désert 130 jours plus tard.

Mokhtar Belmokhtar était le commandant d'une unité combattante, appelée katiba, d'AQMI qui nous a enlevés et détenus. Nous l'avons appelé « Jack », du nom du valet qui n'a qu'un œil dans les jeux de carte.

La cicatrice qui traverse son œil et sa joue du côté droit, trace d'une blessure supposément subie en Afghanistan, est visible même sur cette mauvaise photo.

Al Jabbar est celui qui a donné son nom au camp Canada; il a toujours été correct avec nous.

Imam Abdhallah cherchait à avoir le moins de contacts possible avec nous.

Abu Isaac était l'un des deux combattants de type sous-officiers envoyés pour remplacer les « jeunes » instables expulsés le 95e jour.

Moussa était un fabricant de bombes qui, lors d'une mauvaise journée, avait perdu la vue et la main droite.

Harissa était l'un des « enfants », ou jeunes recrues. Sa nature gentille et sa féroce fierté d'être un cadet d'AQMI formaient une troublante combinaison.

En 1987, des troupes tchadiennes formées d'éléments « techniques » chassèrent l'armée lybienne lourdement équipée à travers la bande d'Aouzou, qui séparait les deux pays. Même si cette image date de presque 25 ans, la façon de voyager et de charger les camions, l'armement et la manière de se vêtir sont très similaires à ce que nous avons vu pendant les centaines d'heures que nous avons passées à traverser le Sahara dans ces véhicules de combat d'AQMI.

Ce scorpion, qu'on appelle « rôdeur mortel », est l'un des plus meurtriers et des plus communs dans le Sahara. Avec la venimeuse vipère du désert du Sahara, c'était une menace constante.

Ces deux paysages ressemblent grandement au camp Canada.

Nous avons tourné la seconde vidéo « preuve de vie » le 52e jour, soit 47 jours après avoir enregistré essentiellement le même message, le 5e jour, mais cette fois-ci, Soumana Moukaila, le chauffeur du Programme des Nations Unies pour le développement, s'était joint à nous.

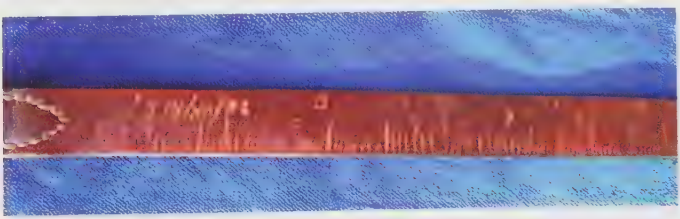
L'Agence France-Presse a rapporté que je portais une serviette, ce qui, dans la presse anglophone du Canada, fut traduit par « *briefcase* » (mallette) alors que c'était une écharpe. Des articles de presse insistèrent donc sur le fait que, comme de fervents bureaucrates, nous étions toujours en possession de nos porte-documents.

Cette vue du désert de Namib, que j'ai prise dix ans avant notre enlèvement, rappelle les vastes étendues du désert du Mali que nous avons traversées à grande vitesse alors que nous nous dirigions vers le nord après notre enlèvement.

Cette photo du Namib illustre remarquablement bien cette mer de dunes en apparence infranchissables que nous avons vue lors de notre déplacement vers le lieu de notre troisième vidéo, celle durant laquelle, le 108e jour, un ultimatum de condamnation à mort a été lancé par nos ravisseurs.

Notre santé mentale et physique dépendait du maintien d'un régime de marche de quatre à six kilomètres chaque jour, mais nos chaussures commencèrent à tomber en pièces après environ trois semaines.

Le déplacement de divers bagages à l'arrière d'une camionnette déclencha malencontreusement un lance-grenades, dont le projectile traversa l'une de nos couvertures. Je pensais que les libérateurs étaient à notre porte.



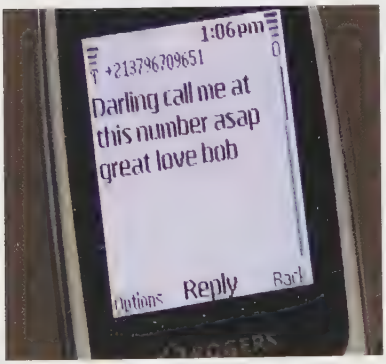
Dès mon arrivée au camp Canada, j'ai su qu'il fallait trouver une manière de suivre le passage du temps. Sans cela, je craignais de perdre mon emprise fragile sur la réalité. Chaque ligne sur ma ceinture représente un jour de captivité.

À l'arrivée au camp Canada, Omar Un nous expliqua solennellement les mérites de la racine d'arak, qu'on appelle « *miswak* », portée aux nues dans le Coran et que nous avons utilisée pour nous fabriquer des brosses à dents.

Louis et moi reçûmes chacun une paire de minuscules ciseaux, que nous avons utilisés de mille façons. J'ai toujours cru qu'in extremis, ils pourraient servir un sombre dessein.

J'ai toutes les raisons de croire que cette prosaïque invention m'a sauvé la vie en mettant fin à une grave constipation.

Il m'est impossible de le confirmer, mais je pense que le moudjahid en train de téléphoner avec un cellulaire dans cette image tirée d'une vidéo d'AQMI se trouve dans les dunes d'Ait el Khaoua, au Mali, face à Bodj el Mokhtar, en Algérie, soit la même région d'où Louis et moi avons parlé à nos familles le 87e jour.



Quand je n'ai pu rejoindre Mary, ni par téléphone à la maison, ni sur son cellulaire, mes ravisseurs ont insisté pour que je lui envoie un SMS. C'est ce que j'ai fait, utilisant une formule maladroite qui lui fit croire que j'avais été libéré.

Un mois après notre libération, Edwin Dyer a été décapité par Abou Zeid, la brute qu'on voit en haut, à droite, sur cette photo tirée d'une vidéo d'AQMI. J'en ai été accablé. J'avais si souvent pensé qu'un tel sort pourrait nous être réservé, à Louis et à moi.

Michel Germaneau, un travailleur humanitaire français de 78 ans, a été décapité par AQMI un peu plus d'un an après l'assassinat de Dyer.

Moustapha Chafi était aux côtés du président Blaise Compaoré, du Burkina Faso, quand nous avons fait un appel depuis une dune le 87e jour. Il a effectué quatre difficiles et dangereux voyages dans le Sahara pour obtenir notre libération.

Baba Ould Cheikh était le négociateur en chef auprès d'AQMI au nom du président du Mali, Amadou Toumani Touré. Baba a fait, en notre faveur, 11 périlleux voyages de 2 000 kilomètres aller-retour dans certains des territoires les plus dangereux de la planète.

Dans cette image tirée d'une remarquable vidéo de notre libération, loin dans le Sahara, je me trouve à droite des deux personnages qui portent une mitraillette, à côté de Louis. Des sources dans un pays ami nous ont fait parvenir cette vidéo de notre libération, captée par AQMI.

À Bamako, nous avons témoigné de notre profonde gratitude au président Amadou Toumani Touré, du Mali, et à son ministre des Affaires étrangères, mon vieil ami Moctar Ouane, pour nous avoir ramenés en sécurité dans notre foyer.

Le lendemain matin, nous nous sommes envolés vers Ouagadougou pour faire une visite de courtoisie au président Compaoré et pour le remercier lui aussi du rôle essentiel qu'il avait joué pour mener notre épreuve à une fin heureuse.

À Ottawa, le mercredi 22 avril 2009, en fin de journée, Mary reçoit mon appel de Gao où je lui annonce que je suis libre.

La GRC a insisté pour prendre une photo « avant », pour laquelle je me suis habillé après avoir pris une douche à l'hôtel à Bamako.

Quand la porte de l'avion s'est ouverte à l'aéroport des forces aériennes américaines à Ramstein, j'ai vu Mary et Mai, la femme de Louis, enlacées au pied de l'escalier. Un instant plus tard, je tombais dans les bras de Mary.

De gauche à droite, Linton, Ruth, Justine, Antonia, Mary et moi faisons une marche à Trier, près du Centre médical régional de Landstuhl.

Louis et moi prenons congé l'un de l'autre, après notre arrivée à Ottawa, le mardi 28 avril 2009.

Trois semaines plus tard, Mary et moi avons fait une visite de courtoisie au Secrétaire général des Nations Unies, Ban Ki-moon.

ROBERT R. FOWLER

TRADUIT PAR NICOLE ET ÉMILE MARTEL

MA SAISON EN ENFER

130 JOURS DE CAPTIVITÉ AUX MAINS D'AL-QAÏDA

Le 14 décembre 2008, Robert Fowler, envoyé spécial du Secrétaire des Nations Unies au Niger, est enlevé par des membres d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI). Un véritable cauchemar commence alors. Accompagné dans sa captivité par son collègue Louis Guay, Robert Fowler a vécu, dormi et mangé avec ses ravisseurs pendant plus de quatre mois, ce qui lui a permis d'acquérir une connaissance de première main du mouvement terroriste le plus craint à l'échelle mondiale.

Pendant ces 130 jours infernaux, Robert Fowler a dû survivre aux conditions extrêmes caractéristiques du désert, entièrement à la merci du bon vouloir de ses ravisseurs à l'humeur changeante, en proie à la peur constante de mourir.

Son enlèvement, sa libération et ses interventions dans les médias par la suite ont contribué à jeter un éclairage nouveau sur la confrontation entre les démocraties occidentales et le fondamentalisme islamiste violent.

Dans *Ma saison en enfer*, Robert Fowler raconte sa captivité, avec une remarquable franchise et dans les moindres détails. Tout au long de son fascinant récit ainsi que dans les appendices où il partage sa vision des événements survenus depuis sa libération, l'ex-diplomate canadien livre du même souffle une réflexion d'une grande pertinence sur l'état d'un monde secoué par le choc des civilisations.

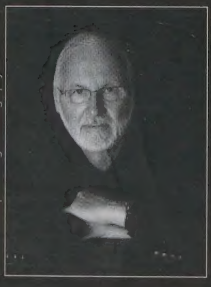


Photo : © Joseph Cartright Photography

ROBERT R. FOWLER

Robert R. Fowler a amorcé sa longue relation avec l'Afrique à l'âge de 19 ans, quand il est parti enseigner l'anglais avec le père Georges-Henri Lévesque à la toute nouvelle Université nationale du Rwanda. Il a entrepris sa carrière au ministère des Affaires extérieures en 1969 et a été affecté à Paris, puis aux Nations Unies, à New York. Dans les années 1980, il a été conseiller pour les affaires étrangères auprès des premiers ministres Trudeau, Turner et Mulroney. De 1995 à 2000, il a été ambassadeur auprès des Nations Unies, où il a représenté le Canada au Conseil de sécurité, avant d'être nommé ambassadeur en Italie. Il a été le représentant personnel en Afrique des premiers ministres Chrétien, Martin et Harper. Robert Fowler est présentement professionnel en résidence à l'École supérieure d'affaires publiques et internationales de l'Université d'Ottawa. Il vit à Ottawa avec sa femme, Mary. Ils ont quatre filles et six petits-enfants.

ISBN 978-2-7644-2506-0

34,95 $

quebec-amerique.com